

# LECTURES

# POUR TOUS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

# LECTURES
# POUR TOUS

OU

EXTRAITS DES ŒUVRES GÉNÉRALES

DE

## LAMARTINE

**CHOISIS, DESTINÉS ET PUBLIÉS PAR LUI-MÊME**

A L'USAGE DE TOUTES LES FAMILLES, DE TOUS LES AGES

---

**NOUVELLE ÉDITION**

---

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

1864

# EXPLICATION

---

L'intention de ce petit livre est écrite dans son titre : Lectures pour tous.

Pour qu'un livre puisse être lu par tous, il faut trois choses :

Premièrement, que ce livre soit exigu, portatif, réduit à un seul petit volume, accessible ainsi à toutes les classes de lecteurs qui peuvent désirer une instruction ou une distraction d'esprit.

Secondement, que ce livre, au lieu de s'adresser à ce qui divise les hommes, c'est-à-dire aux opinions, à la politique, à l'esprit de système ou à l'esprit de parti, s'adresse exclusivement à ce qui les réunit, c'est-à-dire à l'âme, au sentiment, à la conscience, aux instincts innés et honnêtes du genre humain, à tout ce que Dieu a fait d'évident, d'unanime, d'indiscutable dans le cœur de l'homme, à tout ce qui

est écrit dans la langue universelle : la langue universelle, c'est le sentiment.

Troisièmement enfin, il faut que ce livre soit irréprochable. Destiné à passer de la bibliothèque du père ou de la mère de famille entre les mains des enfants de tout âge et de tout sexe, il doit être épuré avec scrupule par l'auteur lui-même, non-seulement de toute pensée et de toute image, mais même de tout mot qui pourrait ternir la limpidité de ce cristal de l'âme qu'on appelle l'innocence, avant qu'on ne l'appelle vertu. S'il y a dans un pareil livre une seule page à déchirer ou à voiler, le livre est manqué, fermez le livre.

Nous avons pris nous-même ce soin pour les familles. Nous avons choisi sans faiblesse pour nous-même, et sans molle complaisance pour nos glorioles littéraires, dans les soixante volumes de poésie, de littérature, d'éloquence, d'histoire que nous avons composés, les pages les plus irréprochables par le sujet et les plus châtiées par le style : et si par hasard une strophe, une phrase, une image, un vers, un mot nous ont paru de nature à alarmer la susceptibilité de la mère de famille, nous en avons fait sans peine le sacrifice à la pudeur du foyer. Nous avons supprimé la strophe, innocenté l'image, corrigé le mot. Ce sacrifice ne nous a rien coûté, car nous avons voulu que dans un tel livre, non-seulement le sujet fût toujours sain, mais que le style même fût toujours honnête.

Il y a bien moins de peine et bien moins de mé-

rite qu'on ne le pense dans un écrivain à se faire ainsi petit de son vivant, à se réduire à sa modique place dans la mémoire de ses lecteurs, et à extraire de ses trop volumineux écrits une élite de pensées, de sentiments ou de style, par laquelle il désire vivre un peu plus loin que sa vie. Plût à Dieu que beaucoup d'autres écrivains nous en eussent donné l'exemple ! Quel est donc l'homme ayant beaucoup senti, parlé ou écrit pendant une longue carrière littéraire, oratoire, politique, dans des siècles d'agitation, de passion et de bruit comme les nôtres, qui ne gagnât à se faire ainsi justice à lui-même, avant que la postérité ne lui fît, par ses reproches ou par son oubli, une justice plus sévère ?

Plus un écrivain est abondant, plus il a de limon à déposer dans sa course. La pensée de l'homme, quel qu'il soit, poëte, orateur, moraliste, politique, historien, est toujours la pensée de l'homme, c'est-à-dire l'émanation d'un être faillible et borné. Cette pensée ne jaillit pas au premier flot, ni à tous ses flots, limpide, sapide, incorruptible, digne d'être envasée dans les urnes des siècles pour abreuver le genre humain. Non, la pensée de l'homme le plus favorisé des dons du ciel est un torrent qui coule de plus ou moins haut en se creusant son lit plus ou moins profond dans la mémoire des autres hommes, mais qui coule toujours avec des écumes, des lies, des sables, qu'il faut bien se garder de recueillir avec l'eau du ciel. La pensée ressemble à ces fleuves de l'Amérique du Sud qui roulent çà et là quelques

paillettes d'or au milieu d'un déluge de vase. Quand l'automne arrive, quand le fleuve baisse, quand l'eau tarit, le chercheur d'or descend dans le lit du fleuve, fait égoutter l'eau, tamise le sable, ramasse ce qui brille, jette au vent ce qui n'est que terre, et ne retire de tout ce débordement que ces rares paillettes pour grossir le trésor de l'humanité.

Voilà ce que nous avons fait pour nous-même dans ce petit livre encore trop volumineux. Faites comme nous, laissez couler l'eau surabondante ou trouble, laissez retomber le sable, et ne recueillez dans votre mémoire que ce peu d'or pur du cœur qu'on appelle un bon sentiment, un beau vers, une tendresse de famille, une larme d'émotion pour ce qui est bien, une pitié pour ce qui est mal, une contemplation pieuse de la nature, une admiration de son auteur, une résignation à ses décrets, une foi dans sa providence, une évidence de votre immortalité.

C'est le but de ce livre. Si, après l'avoir lu, vous vous sentez meilleur, ne souhaitez pas d'autre récompense au poëte. Sa gloire est dans votre âme, et non dans la renommée.

LAMARTINE.

Paris, 25 mars 1854.

# LECTURES

# POUR TOUS

---

### PRIÈRE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux;
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère;

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,

Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait;

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? Prononcer ton nom!

O Dieu! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté :
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie.

Ton nom est écrit dans les cieux!
Je suis trop petit pour y lire;
Ma mère en mes yeux le voit luire,
Et moi je le lis dans ses yeux.

Quand je suis bon, quand elle est tendre,
Nous sentons ta présence en nous;
Je joins mes mains sur ses genoux :
T'aimer, n'est-ce pas te comprendre?

Ah! puisque tu veilles si loin
Pour exaucer notre tendresse,
Je veux te demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne aux malades la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse!

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple
Souriant au pied de mon lit!

Mets ton saint nom dans ma mémoire,
Mets le pauvre sur mon chemin,
Mets l'abondance dans ma main,
Pour que je la verse à ta gloire;

Et que mon cœur s'élève à toi
Comme cet encens en fumée
Que balance une urne embaumée,
Dans la main d'enfants comme moi!

---

## LE PÈRE DUTEMPS.

Saint-Point 1849.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vous savez que je suis venu dans le pays de ma naissance il y a quelques semaines pour rétablir ma santé, atteinte jusqu'à la séve, et pour respirer le vieil air toujours jeune des coteaux où nous avons respiré notre première haleine, comme on renvoie à sa nourrice, bien qu'elle n'ait plus le même lait, l'enfant maladif que le régime des villes a énervé; vous savez que j'y suis venu aussi, et surtout, pour de pénibles déracinements domestiques de propriétés, de maisons paternelles, de séjours, d'affections, d'habitudes, comme on va une dernière fois dans la demeure vénérée de ses pères, pour la démeubler avant de secouer la poussière de ses pieds sur le seuil chéri, et de lui dire un pieux adieu. Je suis sous ma tente, en un mot, pour enlever ma tente, pour la replier, et pour aller la replanter, déchirée et rétrécie, je ne sais où. C'est à cela que je suis occupé pendant le court loisir que m'ont donné par force la nature et les affaires politiques, d'accord pour me congédier de Paris. Je passe ce congé au centre de mes occupations de vendeur de terre, et à proximité des hommes de loi, des hommes de banque et des hommes de trafic rural, auprès de la petite ville de Mâcon. Je commence à reprendre des forces dans les membres, pas encore assez dans le cœur; cependant vous connaissez ce cœur: il est élastique, il fléchit, il ne rompt pas. « Le cœur est un mus-

cle, » disent les physiologistes. Quel muscle ! leur dirai-je à mon tour : c'est lui qui porte la destinée !

Ce matin, je me sentais mieux ; j'avais à faire un voyage obligé à quelques heures de ma demeure temporaire, une course dans cette vallée reculée de Saint-Point, dont vous connaissez la route. Quelques-uns de mes vers ont emporté ce nom sur leurs ailes, comme les colombes qui portent sur leur collier, au delà des bois, le nom ou le chiffre des enfants qui les ont apprivoisées.

Je dis au vieux jardinier de rappeler ma jument noire qui paissait en liberté dans un verger voisin, et de la seller pour moi. La jument privée, depuis longtemps oisive, voyant la selle que le jardinier portait sur sa tête, secoua sa crinière, enfla ses naseaux, tendit le nerf de sa queue en panache, galopa un moment autour du verger en faisant partir les alouettes et jaillir la rosée de l'herbe sous ses sabots ; puis, s'approchant joyeusement de la barrière, elle tendit d'elle-même ses beaux flancs luisants à la selle, et ouvrit sa petite bouche au mors, comme si elle eût été aussi impatiente de me porter que j'étais impatient de la remonter moi-même. Nul ne sait, à moins d'avoir été bouvier, pasteur, soldat, chasseur ou solitaire comme moi, combien il y a d'amitié entre les animaux et leur maître. Ce monde est un océan de sympathies dont nous ne buvons qu'une goutte, quand nous pourrions en absorber des torrents. Depuis le cheval et le chien jusqu'à l'oiseau, et depuis l'oiseau jusqu'à l'insecte, nous négligeons des milliers d'amis. Vous savez que moi je ne néglige pas ces amitiés, et que de la loge du dogue de basse-cour à l'étable du chevrier, et de l'étable au mur

du jardin où je m'assieds au soleil, connu des souris d'espalier, des belettes au museau flaireur, des rainettes à la voix d'argent, ces clochettes du troupeau souterrain, et des lézards, ces curieux aux fenêtres qui sortent la tête de toutes les fentes, j'ai des relations et des sentiments partout. Honni soit qui mal y pense! je suis comme le vicaire de Goldsmith, j'aime à aimer!

Je partis seul, suivi de mes trois chiens. Je franchis rapidement la plaine déjà ondulée qui sépare les bords de la Saône de la chaîne des hautes montagnes noires derrière lesquelles se creuse la vallée de Saint-Point.

Quand j'arrivai au pied de ces montagnes, je mis la jument au petit pas. La journée était une journée d'automne, indécise, comme la saison, entre la mélancolie et la splendeur, entre la brume et le soleil. Quelques brouillards sortaient, comme des fumées d'un feu de bûcherons, des gorges entre les troncs des sapins ; ils flottaient un moment sur les prés en pente au bord des bois; puis, aussitôt roulés par le vent en ballon léger de vapeurs, ils s'enlevaient, m'enveloppaient un moment d'une draperie transparente, et s'évaporaient en montant toujours, et en laissant quelques gouttes d'eau sur les crins de mon cheval. Mais, au-dessus des premières rampes, toute lutte entre la brume du matin et l'éclat du midi cessa. Le soleil avait bu toute l'humidité de la terre ; les cimes nageaient dans l'été. Un vent du midi, tiède, sonore, méditerranéen, prélude voluptueux d'équinoxe, soufflait de la vallée du Rhône, avec les murmures et les soubresauts alternatifs des lames bleues de la mer de Syrie, qui viennent de minute en minute heurter et laver d'écume les pieds du Liban. Je savais que ce vent venait en effet

de là ; il n'y avait que quelques heures qu'il avait soufflé dans les cèdres et gémi dans les palmiers ; il me semblait entendre encore, et presque sans illusion d'oreille, dans ses rafales chaudes, les palpitations de la voile des grands mâts, le tangage des navires sur les hautes vagues, le bouillonnement de l'écume retombant de la proue, comme de l'eau qui frémit sur un fer chaud quand la proue se relève du flot ; les sifflements aigus, quand on double un cap, les clapotements du bord, et les coups sourds et creux de la quille des chaloupes quand le pêcheur les amarre contre les écueils de Sidon.

Un petit hameau, tout semblable à un village aride et pyramidal d'Espagne ou de Calabre, s'échelonnait au-dessus de moi avec ses toits étagés en gradins de tuiles rouges, et avec son clocher de pierre grise, bronzée du soleil. Sa cloche, dont on voyait le branle et la gueule à travers les ogives de la tour, et dont on entendait rugir et grincer le mécanisme de poutres et de solives, sonnait l'*Angelus* du milieu du jour, et l'heure du repas aux paysans dans le champ et aux bergers dans la montagne. Des fumées de sarments sortaient de deux ou trois cheminées, et fuyaient chassées sous le vent comme des volées de pigeons bleus. Ce village était le mien, le foyer de mon père après les orages de la première révolution, le berceau de nous tous, les enfants de ce nid maintenant désert. Je passai devant la porte de ma cour sans y entrer ; je suivis, sans lever la tête, le pied du mur noir et bossué de pierres sèches qui borde le chemin et qui enclôt le jardin ; je n'osai pas m'arrêter même à l'ombre de sept à huit platanes et de la tonnelle de charmille qui penchent leurs feuilles jaunes sur le chemin. J'entendais des voix dans l'enclos : je savais que c'étaient les voix d'étran-

gers venus de loin pour acheter le domaine, qui arpentaient les allées encore empreintes de nos pas, qui sondaient les murs encore chauds de nos tendresses de famille, et qui appréciaient les arbres nos contemporains et nos amis, dont l'ombre et les fruits allaient désormais verdir et mûrir pour d'autres que pour nous!...

Je baissai le front pour ne pas être aperçu par-dessus le mur, et je gravis sans me retourner la montagne de bruyères et de buis qui domine ce village. Je tournai un cap de roche grise où se plaisent les aigles, où se brise toujours le vent, même en temps calme ; il me cacha Milly, et je m'enfonçai dans d'autres gorges où le son même de sa cloche ne venait plus me frapper au cœur.

Après avoir marché ou plutôt gravi environ une heure dans des ravins de sable rouge, à travers des bruyères et sous les racines d'immenses châtaigniers qui s'entrelacent comme des serpents endormis au soleil, j'arrivai au faîte de la chaîne de ces montagnes. Il y a là, au point étroit et culminant de ce col ou de ce pertuis, comme on dit dans le Valais et dans les Pyrénées, une arête de quelques pas d'étendue. On ne monte plus et l'on ne descend pas encore ; on plonge à son gré ses regards, selon qu'on se tourne au levant ou au couchant, sur l'immense plaine du Mâconnais, de la Bresse et de la Saône, ou sur les noires et profondes vallées de Saint-Point, sur les cimes entre-croisées, les pentes ardues et les défilés rocheux, arides ou boisés, qui s'amoncellent ou glissent vers le creux du pays.

Toutes les fois qu'il est arrivé à ce sommet, le passant essoufflé fait une courte halte, et ne peut retenir un cri

d'admiration. L'âne, le mulet et le cheval eux-mêmes connaissent ce panorama de Dieu. Ils y ralentissent le pas sans qu'on retire la bride, et baissent la tête pour flairer la vallée et pour brouter quelques touffes d'herbe brûlée par le vent sur le bord du ravin.

Ma jument se souvint de la place et de la halte; elle me laissa un moment regarder en arrière. Il y avait de quoi regarder tout le jour. Les cônes aigus des montagnes pelées du Mâconnais et du Beaujolais, groupés à droite et à gauche comme des vagues de pierre sous un coup de vent du chaos; sur leurs flancs, de nombreux villages; à leurs pieds, une immense plaine de prairies semées d'innombrables troupeaux de vaches blanches, et traversées par une large ligne aussi bleue que le ciel, lit serpentant de la Saône sur lequel flotte, de distance en distance, la fumée des navires à vapeur; au delà, une terre fertile, la Bresse, semblable à une large forêt; plus loin, un premier cadre régulier de montagnes grises, murailles du Jura qui cache le lac Léman; enfin, derrière ce contre-fort des montagnes du Jura, qui ressemblent d'ici au premier degré d'un escalier dressé contre le ciel, toute la chaîne des Alpes depuis Nice jusqu'à Bâle, et au milieu le dôme blanc et rose du mont Blanc, cathédrale sublime au toit de neige qui semble rougir et se fondre dans l'éther, et devenir transparente comme du sable vitrifié sous le foyer du soleil, pour laisser entrevoir à travers ses flancs diaphanes les plaines, les villes, les fleuves, les mers et les îles d'Italie.

Après avoir effleuré et touché cela d'un long coup d'œil, envoyé du cœur une pensée, un souvenir, une adoration à chaque lieu et à chaque pan de ce firmament, je

descendis par un sentier rapide et sombre, bordé d'un côté de forêts, de l'autre de prés ruisselants de sources, le revers de la chaîne que je venais de franchir. On n'a pendant longtemps devant les yeux d'autre horizon que des croupes de montagnes confuses, noires de sapins, ici ébréchées, là amoindries et comme usées par le frôlement des vents et des pluies. Ce sont les montagnes du Charolais, qui séparent l'Auvergne des Alpes. Ces collines, par leur engencement, leur étagement, la mobilité des ombres qu'elles se renvoient les unes les autres sur leurs flancs, du jour qu'elles se reflètent, par leur transparence au sommet, et les couches d'or que les rayons glissants du soleil y mêlent à la fleur déjà dorée des genêts, m'ont toujours rappelé les montagnes de la Sabine près de Rome, qu'aimait tant Horace ; depuis que j'ai vu la Grèce, elles me représentent davantage les cimes rondes et à grandes échancrures des montagnes de la Laconie et de l'Arcadie. Quelquefois je m'arrête pour écouter si les vagues de la mer d'Argos ne bruissent pas à leurs pieds.

A mesure que je descendais, la petite vallée dont je suivais le lit se creusait plus profondément devant moi, se cachait sous plus de hêtres et de châtaigniers, murmurait de plus de ruisseaux dans ses ravines, et, s'ouvrant davantage sur ses deux flancs, me laissait déjà apercevoir une plus large étendue et une plus creuse profondeur de la vallée de Saint-Point, dans laquelle elle vient aboutir. A l'endroit où ce ravin s'ouvre enfin tout à fait, et où on le quitte pour descendre en serpentant les flancs de la vallée principale, il y a un tournant du chemin qui serre le cœur, et qui fait toujours jeter un cri de joie ou d'admiration. A la droite, on compte neuf ou dix châtaigniers aussi vieux et aussi vénérés que ceux de Sicile ; ils ram-

pent plutôt qu'ils ne se dressent sur une pente de mousse et de gazon tellement rapide, que leurs feuilles et leurs fruits, en tombant, roulent loin de leurs racines, au moindre vent, jusqu'au fond d'un torrent. On ne voit pas ce torrent ; on l'entend seulement à cinq ou six cents pas sous leur nuit de verdure. A la gauche, on descend du regard, de chalets en chalets et de bocage en chaume, jusqu'au fond d'une vallée un peu sinueuse, au milieu de laquelle on aperçoit, sur un mamelon entouré de prés, voilées d'ombres, adossées à des bois, isolées des villages, baignées d'un ruisseau, deux tours jaunâtres, dorées du soleil : c'est mon toit.

Il y a, entre l'homme et les murs qu'il a longtemps habités, mille secrètes intimités à se dire, qui ne permettent jamais de se revoir, après de longues absences, sans qu'une conversation, qui semble véritablement animée et réciproque, ne s'établisse aussitôt entre eux. Les murs semblent reconnaître et appeler l'homme, comme l'homme reconnaît et embrasse les murs. Les anciens avaient senti et exprimé ce mystère. Ils disaient : *genius loci*, *l'âme du lieu ;* ils avaient les *dieux lares*, la divinité du foyer. Cette divinité s'est réfugiée aujourd'hui dans le cœur ; mais elle y est, elle y parle, elle y pleure, elle y chante, elle s'y réjouit, elle s'y plaint, elle s'y console. Je ne l'ai jamais mieux entendue et sentie que ce matin.

Cette divinité du foyer, les animaux eux-mêmes l'entendent et la sentent ; car au moment où ma vieille jument aperçut, quoique de si haut et de si loin, les tours du château et les grands prés à droite, où elle avait galopé et pâturé tant de fois dans sa jeunesse, un frisson courut en petits plis de soie sur son encolure ; elle tourna

ses naseaux à droite et à gauche en flairant le vent, elle rongea du pied le rocher de granit sur lequel je l'avais arrêtée, elle hennit à ses souvenirs d'enfance, et, lançant deux ou trois ruades de gaieté à mes chiens sans les atteindre, elle bondit sous moi, en essayant de me forcer la main pour s'élancer vers ses chères images.

Je descendis ; je l'attachai par la bride lâche à une branche pliante de houx couverte de ses graines de pourpre, pour qu'elle pût brouter à l'aise au pied du buisson, et je m'assis un moment sur la racine du châtaignier, le visage tourné vers ma demeure vide.

Le vent du midi avait redoublé d'haleine à mesure que le soleil était monté sous le ciel ; il avait pris les bouffées et les rafales d'une tempête sèche ; depuis que le soleil avait commencé à redescendre vers le couchant, il avait balayé comme un cristal le firmament ; il faisait rendre aux bois, aux rochers, et même aux herbes, des harmonies qui semblaient mêlées de notes joyeuses et de notes tristes, d'embrassements et d'adieux, de terreur et d'enthousiasme ; il amoncelait en tourbillons les feuilles mortes, et puis il les laissait retomber et dormir en monceaux miroitants au soleil : ce vent avait dans les haleines des caresses, des tiédeurs, des sentiments, des mélancolies et des parfums qui dilataient la poitrine, qui enivraient les oreilles, qui faisaient boire par tous les pores la force, la vie, la jeunesse d'un incorruptible élément. On eût dit qu'il sortait du ciel, de la terre, des bois, des plantes, des fenêtres de la maison visible là-bas, du foyer d'enfance, des lèvres de mes sœurs, de la mâle poitrine de mon père, du cœur encore chaud de ma mère, pour m'accueillir à ce retour, et pour me toucher des lèvres sur la joue et au

front. Il faisait battre les mèches humides de mes cheveux sur mes tempes, sous le rebord de mon chapeau, avec des frissons aussi délicieux qu'il avait jamais fouetté mes boucles blondes dans ces mêmes prés sur mes joues de seize ans ! Je l'aspirais comme des lèvres qui se collent à l'embouchure d'une fontaine d'eau pure ; je lui tendais mes deux mains ouvertes, mes doigts élargis comme un mendiant qu'on a fait entrer au foyer d'hiver, et qui prend, comme on dit ici, un *air de feu*. J'ouvrais ma veste et ma chemise sur ma poitrine, pour qu'il pénétrât jusqu'à mon sang.

Mais, cette première impression toute sensuelle épuisée, je glissai bien vite dans les impressions plus intimes et plus pénétrantes de la mémoire et du cœur ; elles me poignirent, et je ne pus les supporter à visage découvert, bien qu'il n'y eût là, et bien loin tout alentour, que mes chiens, ma jument, les arbres, les herbes, le ciel, le soseil et le vent : c'était trop encore pour que je leur dévoilasse sans ombre l'abîme de pensées, de mémoire, d'images, de délices et de mélancolie, de vie et de mort, dans lequel la vue de cette vallée et de cette demeure submergeait mon front. Je cachais mon visage dans mes deux mains ; je regardais furtivement entre mes doigts les tours, le balcon, le jardin, le verger, la fumée sur le toit, les bois derrière bordés de chaumières connues, la prairie, la rivière, les saules sur le bord de l'étang ; et, recevant de chacun de ces objets un souvenir, une image, un son de voix, une personne, une voix à l'oreille, une vision dans les yeux, un coup au cœur, je fondis en eau, et je m'abîmai dans l'impossible passion de ce qui n'est plus !... Vouloir ressusciter le passé, ce n'est pas d'un homme, c'est d'un Dieu ; l'homme ne peut que le revoir

et le pleurer. Les imaginations puissantes sont les plus malheureuses, parce qu'elles ont la faculté de revoir, sans avoir le don de ranimer. Le génie n'est qu'une grande douleur.

Je jetai enfin, comme l'âme fait toujours quand elle est trop chargée, mon fardeau dans le sein de Dieu ; il reçoit tout, il porte tout, et il rend tout. Je me mis à genoux dans l'herbe, le visage tourné vers cette vallée principale de ma vie, non ma vallée de larmes, mais ma vallée de paix. Je priai longtemps, je crois, si j'en juge par l'innombrable revue de choses, de jours, d'heures douces ou amères, de visions apparues, embrassées et perdues, qui passèrent devant mon esprit. Le soleil avait baissé sans que je m'en aperçusse, pendant cette halte dans mes souvenirs : il touchait presque aux petites têtes du bois de sapins que vous connaissez, et qui dentellent le ciel au sommet de la montagne, en face de moi, en se découpant sur le bleu du ciel comme les mâts d'une flotte à l'ancre dans un golfe d'eau limpide de la mer d'Ionie.

Je fus réveillé comme en sursaut de ma contemplation par le galop d'un cheval, par le braiment d'un âne et par les cris d'un homme effrayé. Tout ce bruit et tout ce mouvement s'entendaient à quelques pas de moi, derrière le buisson qui séparait le sentier battu de la montagne du petit tertre de mousse enclos de pierres sèches où j'étais venu chercher le dossier du vieux châtaignier. Je m'élançai, je franchis le mur, et je me retrouvai dans le sentier ; mais je n'y retrouvai plus ma jument : elle avait été effrayée par les pierres qu'un âne, paissant au-dessus du sentier, sur une pente de bruyère granitique, avait fait rouler sous ses pieds. Elle avait rompu d'une

saccade de tête les tiges de houx auxquelles j'avais enroulé la bride ; elle galopait, allant et revenant sur elle-même dans le chemin creux, arrêtée par les cris et par les gestes épouvantés d'un vieillard qui levait et agitait comme à tâtons, d'une main tremblante, un grand bâton dont il semblait se couvrir contre le danger.

J'appelai *Saphir*, c'est le nom de la jument ; elle se calma à ma voix, et revint me lécher les mains et me remettre les rênes. Je criai au vieillard de se rassurer, et je me rapprochai de lui, la bride sous le bras.

Dans ce pauvre homme je venais de reconnaître un des plus vieux *coquetiers* de ces montagnes, qui louait à notre mère des ânesses au printemps pour donner leur lait à ses pauvres femmes malades, qui lui servait de guide, d'écuyer pour promener ses enfants avec elle sur ces solitudes élevées, où elle voyait la nature de plus haut, et où elle adorait Dieu de plus près.

On appelle ici *coquetier* un homme qui va de chaumière en chaumière et de verger en verger acheter des œufs, des prunes, des pommes, de petites poires sauvages, des châtaignes ; qui en remplit les paniers de ses ânes, et qui va les revendre avec un petit bénéfice aux portes des églises, après vêpres, dans les villages voisins.

Ce coquetier des montagnes était déjà vieux et cassé dans mon enfance. Je le croyais couché depuis longues années sous une de ces pierres de granit couvertes de mousse, qui parsemaient comme des tombes son petit champ d'orge et de folle avoine autour de son haut chalet. Il avait dès ce temps-là les yeux chassieux ; ma mère

lui donnait, pour fortifier sa vue, de petites fioles où elle recueillait les pleurs de la vigne, séve du cep qui sue au printemps une sueur balsamique, ayant, dit-on, la vertu sans avoir les vices du vin. Maintenant, plus qu'octogénaire, il paraissait tout à fait aveugle, car il tenait une de ses mains en entonnoir sur ses yeux fixés vers le soleil, comme pour y concentrer quelque sentiment de ses rayons ; de l'autre main il palpait une à une les pierres amoncelées du petit mur à hauteur d'appui qui bordait le sentier, comme pour reconnaître la place où il se trouvait sur le chemin.

« Rassurez-vous, père Dutemps ! lui criai-je en me rapprochant de lui, j'ai repris le cheval : il ne fera ni peur à votre âne, ni mal à vous. »

Et je m'arrêtai à l'ombre d'un poirier sauvage, devant le pauvre homme.

« Vous me connaissez donc, puisque vous avez dit mon nom ? murmura l'aveugle. Mais moi, je ne vous connais pas. C'est qu'il y a bien longtemps, continua-t-il comme pour s'excuser, que je ne puis plus connaître les hommes qu'à leur voix. Les arbres et les murs, oui : cela ne change pas de place ; mais les hommes, non : cela va, cela vient, aujourd'hui ici, demain là ; cela court comme de l'eau, cela change comme le vent ; à moins de les voir, on ne sait pas à qui l'on parle, et je ne les vois plus. Par exemple, quand ils m'ont une fois parlé, je les reconnais toujours au son de leur voix : la voix, c'est comme une personne dans mon oreille. Mais je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu la vôtre. Qui êtes-vous donc, si cela ne vous offense pas ?

— Hélas! père Dutemps, lui dis-je, cela prouve que ma voix a bien changé, comme mon visage; car vous l'avez entendue bien souvent sous le vieux sorbier de votre cour, quand nous ramassions au pied de l'arbre les sorbes que la Madeleine votre femme faisait mûrir sur la paille, ou quand je rappelais les chiens courants de mon père au bord du grand bois, au-dessus de votre champ de blé noir. »

Il renversa sa tête en arrière, ôta son bonnet, d'où roulèrent sur ses joues des écheveaux de cheveux blancs et fins comme une toison, et il recula machinalement en arrière, à deux pas.

« Vous êtes donc monsieur Alphonse? s'écria-t-il (les paysans de ces contrées ne connaissent de mes noms que celui-là). Il n'y a que lui qui ait connu Madeleine, qui ait secoué le sorbier de la cour, qui ait rappelé les chiens des chasseurs pour leur rompre le pain de seigle devant la maison. Hélas! que Madeleine aurait donc de plaisir à le revoir, si elle vivait! ajouta-t-il avec un accent de regret attendri.

— Oui, c'est moi, père Dutemps, lui dis-je. Donnez-moi votre main, que je la serre encore en reconnaissance des bons services que vous nous avez rendus, des bons fagots que vous nous avez brûlés, des bonnes galettes de sarrasin que vous nous avez cuites à votre feu, et de l'amitié que Madeleine, ses filles et vous, vous aviez pour notre mère et pour ses enfants! Il y a bien longtemps de cela; mais, voyez-vous, la mémoire dans les cœurs d'enfants, c'est comme la braise du foyer éteint pendant le jour dans la maison: cela tient la cendre chaude,

et, quand la nuit vient, cela se rallume dès qu'on la remue !

— Est-ce possible? Quoi ! c'est bien vous ! reprit-il avec un étonnement qui commençait à s'apaiser. Ah ! oui, il y a bien longtemps que vous n'étiez venu au pays, qu'on ne regardait plus fumer le château, qu'on n'entendait plus aboyer les chiens là-bas dans le grand jardin sous les tours, qu'on ne voyait plus passer les chevaux blancs qui portaient des dames et des messieurs dans les chemins à travers les prés ! Ma fille me disait : « Le « pays est mort ; il semble que la cloche pleure au « lieu de carillonner. » On disait aussi que vous ne reviendriez jamais ; qu'il y avait eu du bruit là-bas ; qu'on vous avait nommé un des rois de la république, et puis qu'on avait voulu vous mettre en prison ou en exil comme sous la Terreur. Il est venu au printemps un colporteur qui vendait des images de vous dans le pays, comme celles d'un grand de la république ; et puis il en est venu en automne qui vendaient des chansons contre vous, comme celles de Mandrin. J'ai bien pleuré quand ma fille m'a raconté cela un dimanche, en revenant de la messe. « Est-ce bien possible, ai-je dit, que ce monsieur ait fait « tous ces crimes? et que lui, qui n'aurait pas fait de « mal à une bête quand il était petit, il ait fait couler le « sang des hommes dans Paris, par malice? » Et puis, quelques mois plus tard, on dit que ce n'était pas vrai ; et puis, on n'a plus rien dit du tout.

— Hélas! père Dutemps, lui ai-je répondu, il y a du vrai et du faux dans tous ces bruits de nos agitations lointaines qui sont montés jusqu'à ces déserts, comme le bruit du canon de Lyon y monte quand c'est le ven

du midi, sans que l'on puisse savoir d'ici si c'est le canon d'alarme ou le canon de fête. On ne sait de même que longtemps après les révolutions, si les hommes qui y ont été jetés sont dignes d'excuse ou de blâme. N'en parlons pas à présent. Je viens ici pour les oublier pendant quelques jours à ce beau soleil, que le sang et les larmes des peuples ne ternissent pas. Je ne serai que trop tôt obligé, par mon devoir, de retourner où s'agite le sort des empires, et de me faire encore des misères et des inimitiés ici-bas, pour me faire un juge indulgent et compatissant là-haut; car, voyez-vous, chacun a son travail dans ce monde, et il faut l'accomplir à tout prix. Je suis bien las, mais je n'ai pas encore le droit de m'asseoir, comme vous, tout le jour au soleil contre un mur. Et qui sait s'il y aura un mur?... Mais vous, père Dutemps, parlons de vous. Demeurez-vous toujours seul là-haut dans cette petite chaumière, à une lieue de tout voisin, dans la bruyère, au bord du bois des hêtres? Quel âge avez-vous? Qui est-ce qui pioche pour vous la colline de sable? Qui est-ce qui bat les châtaignes? Qui est-ce qui soigne vos ânesses et vos chèvres? Depuis quand avez-vous perdu tout à fait la vue? Et comment passez-vous le temps que Dieu vous a mesuré plus large qu'aux autres hommes? car je crois que vous êtes le plus vieux de la vallée.

— J'ai quatre-vingts ans, me répondit le vieillard. Ma femme, la Madeleine, est morte il y a sept ans; elle était bien plus jeune que moi. Tous mes enfants sont morts, excepté la Marguerite, qui était la dernière de mes filles, et que vous appeliez la *Pervenche des bois*, parce qu'elle avait des yeux bleus comme ces fleurs qui croissent à l'ombre vers la source; elle a été veuve à vingt-huit ans, et elle a refusé de se remarier pour venir me soigner et

me nourrir dans la petite cabane là-haut, où elle est née et où elle restera jusqu'à ma mort ; elle a une petite fille et un petit garçon, qui mènent les bêtes aux champs, et qui continuent à servir mes pratiques d'œufs et de pommes. Ce petit commerce, dont nous leur laissons les *sous* pour eux, servira pour leur acheter des habits, du linge et une armoire, quand ils seront en âge et en idée de se marier. Marguerite pioche le champ de pommes de terre et de sarrasin, ramasse le bois mort pour l'hiver ; elle fait le pain de seigle ; et moi je ne fais rien que ce que vous voyez, ajouta-t-il en laissant tomber ses deux mains sur ses genoux comme un homme oisif. Je garde l'âne, ou plutôt l'âne me garde quand les enfants n'y sont pas ; car il est vieux, pour un animal, presque autant que je suis vieux pour un homme : il sait que je n'y vois pas, il ne s'écarte jamais trop des chemins ; et quand il veut s'en aller, il se met à braire, ou bien il vient frotter sa tête contre moi tout comme un chien, jusqu'à ce que nous revenions ensemble à la cabane.

— Mais le jour ne vous paraît-il pas bien long ainsi, tout seul dans les sentiers de la montagne? lui demandai-je.

— Oh ! non, jamais, dit-il ; jamais le temps ne me dure. Quand il fait beau, hors de la maison, je m'assois à une bonne place au soleil, contre un mur, contre une roche, contre un châtaignier ; et je vois en idée la vallée, le château, le clocher, les maisons qui fument, les bœufs qui pâturent, les voyageurs qui passent et qui devisent en passant sur la route, comme je les voyais autrefois des yeux. Je connais les saisons tout comme dans le temps où je voyais verdir les avoines, faucher les prés, mûrir les froments, jaunir les feuilles du châtaignier, et rougir les

prunes des oiseaux sur les buissons. J'ai des yeux dans les oreilles, continua-t-il en souriant; j'en ai sur les mains, j'en ai sous les pieds. Je passe des heures entières à écouter près des ruches les mouches à miel qui commencent à bourdonner sous la paille, et qui sortent une à une en s'éveillant, par leur porte, pour savoir si le vent est doux et si le trèfle commence à fleurir. J'entends les lézards glisser dans les pierres sèches, je connais le vol de toutes les mouches et de tous les papillons dans l'air autour de moi, la marche de toutes les *petites bêtes du bon Dieu* sur les herbes ou sur les feuilles sèches au soleil. C'est mon horloge et mon almanach à moi, voyez-vous. Je me dis : « Voilà le coucou qui chante : c'est le mois de mars, et « nous allons avoir du chaud ; voilà le merle qui siffle : « c'est le mois d'avril ; voilà le rossignol : c'est le mois de « mai ; voilà le hanneton : c'est la Saint-Jean ; voilà la ci- « gale : c'est le mois d'août ; voilà la grive : c'est la ven- « dange, le raisin est mûr ; voilà la bergeronnette, voilà « les corneilles : c'est l'hiver. » Il en est de même pour les heures du jour. Je me dis parfaitement l'heure qu'il est à l'observation des chants d'oiseaux, du bourdonnement des insectes et des bruits de feuilles qui s'élèvent ou qui s'éteignent dans la campagne, selon que le soleil monte, s'arrête ou descend dans le ciel. Le matin, tout est vif et gai ; à midi, tout baisse ; au soir, tout recommence un moment, mais plus triste et plus court ; puis tout tombe et tout finit. Oh ! jamais je ne m'ennuie ; et puis, quand je commence à m'ennuyer, n'ai-je pas cela ? me dit-il en fouillant dans sa poche, et en tirant à moitié son chapelet. Je prie le bon Dieu jusqu'à ce que mes lèvres se fatiguent sur son saint nom et mes doigts sur les grains. Qui est-ce qui s'ennuierait en parlant tout le jour à son roi, qui ne se lasse pas de l'écouter? dit-il avec une

physionomie de saint enthousiasme. Et puis la cloche de Saint-Point ne monte-t-elle pas cinq fois par jour jusqu'ici? Elle me dit que Dieu aussi pense à moi.

— Mais l'hiver? lui dis-je, afin de m'instruire pour moi-même de tous ces mystères de la solitude, de la cécité et de la vieillesse.

— Oh ! l'hiver, me répondit-il, il y a le feu dans le foyer, le bruit des sabots des enfants dans la maison, les châtaignes qu'on écorce, les pois qu'on écosse, le maïs qu'on égrène, le chanvre qu'on tille : tous ces travaux n'ont pas besoin des yeux. Je travaille tout l'hiver au coin du feu en jasant avec les enfants, ou avec les chèvres et les poules, qui vivent avec nous, et je me repose tout l'été. Oh ! non, le temps ne me dure pas : seulement, quelquefois je voudrais bien, comme à présent, revoir le visage de ceux qui me rencontrent sur le chemin, et que j'ai connus dans les vieux temps. Par exemple, dites-moi donc, monsieur, poursuivit-il timidement, si vous avez toujours ces longs cheveux châtains qui sortaient de dessous votre chapeau, et qui balayaient vos joues fraîches comme les joues d'une jeune fille, quand vous acccompagniez votre père à la chasse, et que vous buviez une goutte de lait en passant dans le cellier de sapin de ma fille ?

— Hélas ! père Dutemps, il a neigé sur ces cheveux-là depuis. Le visage de l'enfant, du jeune homme et de l'homme mûr se ressemblent comme l'arbre que vous avez planté il y a trente ans ressemble à l'arbre qui vous donne aujourd'hui ses fruits en automne : c'est le même bois, ce ne sont plus les mêmes feuilles.

— Et avez-vous toujours ces beaux chevaux blancs qui galopaient dans le grand pré, auprès du château, et qu'on disait que vous aviez ramenés, après vos voyages, du pays de notre père Abraham ?

— Ils sont morts de tristesse et de vieillesse, loin de leur soleil et loin de moi.

— Mais est-il bien vrai que vous allez vendre ces prés, ces vignes, ces bois, cette bonne maison que le soleil faisait reluire comme les murs d'une église au fond du pays ?

— Ne parlons pas de cela, père Dutemps ! Dieu est Dieu; les prés, les terres et les maisons sont à lui, et il les change de maître quand il veut ! Je ne sais pas ce qu'il ordonnera de nous ; mais souvenez-vous toujours de mon père, de ma mère, de mes sœurs, de ma femme et de moi ; et quand vous direz vos prières sur votre chapelet, réservez toujours sept ou huit grains en mémoire d'eux. »

Je serrai de nouveau la main du coquetier, et je continuai mon chemin.

J'étais heureux d'avoir retrouvé ce vieillard, comme un homme se réjouit, après un demi-siècle, de retrouver dans une bruyère les traces d'un sentier où il a passé dans ses beaux jours, et qu'il croyait effacées pour jamais. Chaque pas de mon cheval, en descendant des montagnes, me découvrait un pan de plus de la vallée, du village, des hameaux enfouis sous les noyers, de mes jardins, de mes vergers, de ma maison; mon œil s'éblouissait et s'humec-

tait de reconnaissance en reconnaissance. De chaque site, de chaque toit, de chaque arbre, de chaque repli du sol, de chaque golfe de verdure, de chaque clairière illuminée par les rayons rasants du soleil couchant, un éclair, une mémoire, un bonheur, un regret, une figure jaillissaient de mes yeux et de mon cœur comme s'ils eussent jailli du pays lui-même. Je me rappelais père, mère, sœurs, enfance, jeunesse, amis de la maison, contemporains de mes jours de joie et de fête, arbres d'affection, sources abritées, animaux chéris, tout ce qui avait jadis peuplé, animé, vivifié, enchanté pour moi ce vallon, ces prairies, ces bois, ces demeures. Je secouais comme un fardeau importun derrière moi les années intermédiaires entre le départ et le retour ; je rejetais plus loin encore l'idée de m'en séparer pour jamais. J'avais douze ans, j'en avais vingt, j'en avais trente; regards de ma mère, voix de mon père, jeux de mes sœurs, entretiens de mes amis, premières ivresses de ma vie, aboiements de mes chiens, hennissements de mes chevaux, expansions ou recueillements de mon âme tour à tour répandue ou enfermée dans ses extases, matinées de printemps, journées à l'ombre, soirées d'automne au foyer de famille, premières lectures, bégayements poétiques, vagues mélodies ; tout se levait de nouveau, tout rayonnait, tout murmurait, tout chantait en moi comme ce chant de résurrection, comme l'*Alleluia* trompeur qu'entend Marguerite à l'église, le jour de Pâques, dans le drame de Gœthe. Mon âme n'était qu'un cantique d'illusions !

Je croyais retrouver, en entrant dans la cour et en passant le seuil, tout ce que le temps était venu en arracher. Si ce chant eût été noté dans des vers, il serait resté l'hymne de la félicité humaine, l'holocauste du bonheur

terrestre rallumé dans le cœur de l'homme par la vue des lieux où il fut heureux !

Ce chant intérieur tombait peu à peu en approchant davantage. Ma vieille jument pressait le pas ; elle gravissait le chemin creux qui monte du ruisseau vers le tertre du château ; les jeunes étalons, les mères et les poulains qui paissaient dans les prés voisins accouraient au bruit de ses pas sur les pierres ; ils passaient leurs têtes au-dessus des haies qui bordent le sentier, ils la saluaient de leurs hennissements et la suivaient derrière les buissons en galopant, comme pour faire fête à leur ancienne compagne de prairies.

Hélas ! personne n'apparaissait au-devant de moi ! les feuilles mortes du jardin, que le vent et les torrents balayaient seules, jonchaient les pelouses autrefois si vertes, et couvraient le seuil de la barrière entr'ouverte par laquelle on entre dans l'enclos. Un seul vieux chien invalide se traîna péniblement à ma rencontre, et poussa quelques tendres gémissements en léchant les mains de son maître. Une petite fille de douze ans, qui garde les vaches dans l'enclos, entr'ouvrit la porte au bruit des pas de mon cheval. Elle courut dire à la vieille servante, qui filait sa quenouille dans une chambre haute, que j'étais arrivé. La bonne fille descendit, en boitant, l'escalier en spirale, et m'accueillit avec une triste et tendre familiarité dans la cuisine basse, où la cendre froide recouvrait le foyer. J'ôtai la selle et la bride à la jument ; la petite bergère lui ouvrit la barrière et la lança dans le verger.

Après avoir commandé quelques herbages et quelques

fruits pour mon repas, je montai dans les appartements, et j'ouvris les volets, fermés depuis trois ans. Mais il n'y entra que plus de tristesse avec plus de jour; car la lumière, en les remplissant, ne faisait que m'en montrer davantage le vide. Il n'y eut que quelques oiseaux familiers, ces beaux paons nourris par nos mains, qui parurent se réjouir en voyant se rouvrir les fenêtres : ils regardèrent, ils volèrent lourdement un à un, comme en hésitant, du gazon sur le rebord de la galerie gothique, où nous avions l'habitude de leur égrener des miettes de pain ; ils me suivirent comme autrefois jusque dans les chambres, en cherchant de l'œil les femmes et en frappant du bec les parquets retentissants. La fidélité de ces pauvres oiseaux m'attendrit. Je me hâtai de descendre dans l'enclos, pour échapper à la solitude inanimée des murs. Mes chiens seuls me suivaient, et je pensais au jour où il faudrait aussi les congédier.

Pour un homme qui a longtemps habité en famille un site de prédilection, le jardin est une prolongation de l'habitation, c'est une maison sans toit ; il a les mêmes intimités, les mêmes empreintes, les mêmes souvenirs ; les arbres, les pelouses, les allées désertes, se souviennent, racontent, retracent, causent ou pleurent comme les murs. C'est un abrégé de notre passé. J'y retrouvais toutes les heures au soleil ou à l'ombre que j'y avais passées, toutes les poésies de mes livres et de mon cœur que j'y avais senties, écrites ou seulement rêvées, pendant les plus fécondes et les plus splendides années de mon été d'homme. Chaque source balbutiait comme autrefois sa note que j'avais reproduite, chaque rayon sur l'herbe son image que j'avais repeinte, chaque arbre son ombre, ses nids, ses brises dans ses feuilles vertes, ou

ses frissons dans ses feuilles mortes, que j'avais goûtés, recueillis et répercutés dans mes propres harmonies; tout y était encore, excepté l'écho mort et le miroir terni en moi.

J'arrivai ainsi, traînant mes pas sous les branches jaunies et sur les sables humides, jusqu'à une petite porte percée dans un vieux mur tapissé de lierre et de buis. Vous savez que le mur de l'église projette son ombre sur cette partie du jardin, et que l'on communique, par cette porte dérobée, de l'enclos dans le cimetière du village. Vous savez que j'ai ajouté à ce cimetière ombragé de vieux noyers un petit coin de terre retranché au jardin, afin que ce petit coin de terre, dont j'ai fait don à la commune, fût à la fois la propriété de la mort et la propriété de la famille, et que, si la nécessité nous dépouillait un jour de l'habitation et du domaine de Saint-Point, cette nécessité ne fît pas du moins passer ce domaine des morts dans les mains d'une famille étrangère ou d'un propriétaire indifférent.

C'est sur cette frontière neutre, entre le cimetière et le jardin, que j'ai bâti (le seul édifice que j'aie bâti ici-bas) un petit monument funèbre, une chapelle d'architecture gothique entourée d'un cloître surbaissé en pierres sculptées qui protégent quelques fleurs tristes, et qui s'élèvent sur un caveau. C'est là que j'ai recueilli et rapporté de loin, près de mon cœur, les cercueils de ma mère et de tout ce que j'ai perdu sur la route, de plus aimé et de plus regretté ici-bas.

Toutes les fois que j'arrive à Saint-Point ou toutes les fois que j'en pars pour une longue absence, je vais seul,

à la chute du jour, dire à genoux un salut ou un adieu à ces chers hôtes de l'éternelle paix, sur ce seuil intermédiaire entre leur exil et leur félicité. Je colle mon front contre la pierre qui me sépare seule de leurs cendres, je m'entretiens à voix basse avec elles, je leur demande de nous envelopper dans nos aridités d'un rayon de leur amour, dans nos troubles d'un rayon de leur paix, dans nos obscurités d'un rayon de leur vérité. Je suis resté plus longtemps aujourd'hui, et plus absorbé dans le passé et dans l'avenir, qu'à aucun autre de mes retours ici. J'ai relu pour ainsi dire ma vie tout entière sur ce livre de pierre de trois sépulcres : enfance, jeunesse, aubes de la pensée, années en fleurs, années en fruits, années en chaume ou en cendres, joies innocentes, piétés saintes, attachements naturels, études ardentes, égarements pardonnés d'adolescence, passions naissantes, attachements sérieux, voyages, fautes, repentirs, bonheurs ensevelis, chaînes brisées, chaînes renouées de la vie, peines, efforts, labeurs, agitations, périls, combats, victoires, élévations et écoulements de l'âge mûr sur les grandes vagues de l'océan des révolutions, pour faire avancer d'un degré de plus l'esprit humain dans sa navigation vers l'infini ! Puis les refroidissements d'ardeur, les déchirements de destinée, les martyres d'esprit, les pertes de cœur, les dépouillements obligés des choses ou des lieux dans lesquels on s'était enraciné, les transplantations plus pénibles pour l'homme que pour l'arbre, les injustices, les ingratitudes, les persécutions, les exils, les lassitudes du corps avant celles de l'âme, la mort enfin, toujours à moitié chemin de quelque chose.

Tout cela a roulé en bruissant pendant je ne sais combien de temps dans ma tête, comme le torrent de ma

vie, qui serait redescendu tout à coup après une pluie d'orage de toutes les montagnes, et qui serait revenu prendre possession de son lit desséché. Le tombeau était pour moi la pierre de Moïse, d'où coulaient toutes les eaux ; j'ouvris mon cœur comme une écluse, et la prière en sortit à grands flots avec la douleur, la résignation et l'espérance ; et mes larmes aussi coulaient ; et quand je retirai mes mains de mes yeux et que je les posai contre le seuil pour le bénir, elles firent une marque humide sur la pierre blanche...

Un bruit m'avait fait lever en sursaut.

C'était une sourde et monotone psalmodie qui sortait d'une petite fenêtre grillée au flanc de l'église, tout près de moi. Je m'essuyai le front et les genoux pour faire le tour de l'édifice, et pour y entrer par la petite porte qui ouvre au midi sur le côté opposé. Je fus arrêté sur la première marche par un petit cercueil recouvert d'un drap blanc et de deux bouquets de roses blanches aussi que portaient quatre jeunes filles d'un hameau des montagnes. Le vieux curé les suivait en récitant quelques versets de liturgie latine sur la brièveté de la vie ; un père et une mère pleuraient en chancelant derrière lui. Je marchai vers la fosse avec eux, je jetai à mon tour les gouttes d'eau, image des gouttes de larmes, sur le cercueil de la jeune fille, et je rentrai sans avoir osé regarder le pauvre père !

J'ai passé la soirée à vous écrire : ce cœur a besoin de crier quand il est frappé. Je remercie Dieu de m'avoir laissé dans le vôtre un écho qui me renvoie jusqu'au bruit

de mes larmes sur mon papier. La vie est un cantique dont toute âme est une voix. Adieu.

---

### LE MAITRE D'ÉCOLE.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et j'instruis les enfants du village, et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures;
Elles ouvrent le jour et terminent le soir.
Oh! par un ciel d'été qui n'aimerait à voir
Cette école en plein champ où leur troupe est assise?
Il est deux vieux noyers aux portes de l'église,
Avec ses fondements en terre enracinés,
Qui penchent leur feuillage et leurs troncs inclinés
Sur un creux vert de mousse, où dans le cailloutage
S'échappe en bouillonnant la source du village.
De gros blocs de granit que son onde polit,
Blanchis par son écume, interrompent son lit.
Sur ce tertre, glissant de colline en colline,
L'œil embrasse au matin l'horizon qu'il domine,
Et regarde, à travers les branches de noyer,
Les lacs lointains bleuir et la plaine ondoyer.
C'est là qu'aux jours sereins, rassemblés tous, leur troupe
Selon l'âge et le sexe en désordre se groupe:
Les uns au tronc de l'arbre adossés deux ou trois;
Les autres garnissant les marches de la croix;
Ceux-là sur les rameaux, ceux-ci sur les racines
Du noyer qui serpente au niveau des ravines;
Quelques-uns sur la tombe et sur les tertres verts
Dont les morts du printemps sont déjà recouverts,
Comme des blés nouveaux reverdissant sur l'aire,
Où des épis battus ont germé dans la terre.

Cependant, au milieu de ces fils du hameau,
Ma voix grave se mêle au murmure de l'eau,
Pendant que les brebis broutent l'herbe nouvelle
Sur la couche des morts; que l'agile hirondelle
Rase les bords de l'onde, attrapant dans son vol
L'insecte qui se joue au rayon sur le sol;
Et que les passereaux, instruits par l'habitude,
Enhardis par leur calme et par leur attitude,
Entourent les enfants, et viennent sous leur main
S'abattre et s'attrouper pour émietter leur pain.

Je me pénètre bien de ce sublime rôle
Que sur ces cœurs d'enfant exerce ma parole :
Je me dis que je vais donner à leur esprit
L'immortel aliment dont l'ange se nourrit,
La vérité, de l'homme incomplet héritage,
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage,
Flambeau d'un jour plus pur, que les traditions
Passent de mains en mains aux générations;
Que je suis un rayon de cette âme éternelle
Qui réchauffe la terre et qui la renouvelle,
L'étincelle de Dieu qui, brillant à son tour,
Dans la nuit de son cœur doit allumer son jour;
Et, la main sur leurs fronts baissés, je lui demande
De préparer mon cœur pour qu'un Verbe y descende;
D'élever mon esprit à la simplicité
De ces esprits d'enfants, aube de vérité;
De mettre assez de jour pour eux dans mes paroles,
Et de me révéler ces claires paraboles
Où le Maître, abaissé jusqu'au sens des humains,
Faisait toucher le ciel aux plus petites mains!
Puis je pense tout haut pour eux; le cercle écoute,
Et mon cœur dans leurs cœurs se verse goutte à goutte.

Je ne surcharge pas leurs sens et leur esprit
Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit;

Bien plus que leur raison j'instruis leur conscience :
La nature et leurs yeux, c'est toute ma science!
Je leur ouvre ce livre, et leur montre en tout lieu
L'espérance de l'homme et la bonté de Dieu.

Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle;
Je leur montre ce Dieu tantôt dans sa bonté
Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté;
Tantôt, dans sa sagesse et dans sa Providence,
Gouvernant sa nature avec tant d'évidence;
Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa grandeur.
La nuit tombait; des cieux la sombre profondeur
Laissait plonger les yeux dans l'espace sans voiles,
Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles,
Comme à l'ombre du bord on voit sous des flots clairs
La perle et le corail briller au fond des mers.
« Celles-ci, leur disais-je, avec le ciel sont nées :
Leur rayon vient à nous sur des milliers d'années.
Des mondes, que peut seul peser l'esprit de Dieu,
Elles sont les soleils, les centres, le milieu;
L'océan de l'éther les absorbe en ses ondes
Comme des grains de sable, et chacun de ces mondes
Est lui-même un milieu pour des mondes pareils,
Ayant ainsi que nous leur lune et leurs soleils,
Et voyant comme nous des firmaments sans terme
S'élargir devant Dieu sans que rien le renferme!...
Celles-là, décrivant des cercles sans compas,
Passèrent une nuit, ne repasseront pas.
Du firmament entier la page intarissable
Ne renfermerait pas le chiffre incalculable
Des siècles qui seront calculés jusqu'au jour
Où leur orbite immense aura fermé son tour.
Elles suivent la courbe où Dieu les a lancées;
L'homme, de son néant, les suit par ses pensées...
Et ceci, mes enfants, suffit pour vous prouver

Que l'homme est un esprit, puisqu'il peut s'élever,
De ce point de poussière et des ombres humaines,
Jusqu'à ces cieux sans fond et ces grands phénomènes.
Car voyez, mesurez, interrogez vos corps;
Pour monter à ces feux faites tous vos efforts!
Vos pieds ne peuvent pas vous porter sur ces ondes;
Votre main ne peut pas toucher, peser ces mondes;
Dans les replis des cieux quand ils sont disparus,
Derrière leur rideau votre œil ne les voit plus;
Nulle oreille n'entend sur la mer infinie
De leur vague d'éther l'orageuse harmonie;
Le souffle de leur vol ne vient pas jusqu'à vous;
Sous le dais de la nuit ils vous semblent des clous.
Et l'homme cependant arpente cette voûte;
D'avance, à l'avenir nous écrivons leur route;
Nous disons à celui qui n'est pas encor né
Quel jour au point du ciel tel astre ramené
Viendra de sa lueur éclairer l'étendue,
Et rendre au firmament son étoile perdue.
Et qu'est-ce qui le sait? et qu'est-ce qui l'écrit?
Ce ne sont pas vos sens, enfants! c'est donc l'esprit;
C'est donc cette âme immense, infinie, immortelle,
Qui voit plus que l'étoile, et qui vivra plus qu'elle!...

« Ces sphères, dont l'éther est le bouillonnement,
Ont emprunté de Dieu leur premier mouvement.
Avez-vous calculé parfois dans vos pensées
La force de ce bras qui les a balancées?
Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main
La noix du vieux noyer, le caillou du chemin:
Imprimant votre effort au poignet qui les lance,
Vous mesurez, enfants, la force à la distance;
L'une tombe à vos pieds, l'autre vole à cent pas,
Et vous dites: « Ce bras est plus fort que mon bras. »
Eh bien! si par leurs jets vous comparez vos frondes,
Qu'est-ce donc que la main qui, lançant tous ces mondes,

Ces mondes dont l'esprit ne peut porter le poids,
Comme le jardinier qui sème au champ ses pois,
Les fait fendre le vide et tourner sur eux-même
Par l'élan primitif sorti du bras suprême,
Aller et revenir, descendre et remonter
Pendant des temps sans fin que lui seul sait compter,
De l'espace et du poids et des siècles se joue,
Et fait qu'au firmament ces mille chars sans roue
Sont portés sans ornière et tournent sans essieu?
Courbons-nous, mes enfants! c'est la force de Dieu!...

« Maintenant cherchez-vous quelle est l'intelligence
Qui croise tous les fils de cette trame immense,
Et les fait l'un vers l'autre à jamais graviter,
Sans que dans leur orbite ils aillent se heurter?
Enfants, quand vous allez paître au loin vos génisses
Aux flancs de la montagne, au bord des précipices,
Et qu'assis sur un roc vous avez sous vos pas
Ce lac bleu comme un ciel qui se déploie en bas,
Vous voyez quelquefois l'essaim des blanches voiles,
Disséminé sur l'eau comme au ciel les étoiles,
De tous les points du lac se détacher des bords,
Sortir des golfes verts ou rentrer dans les ports,
Ou, se groupant en cercle, avec la proue écrire
Des évolutions que le regard admire;
Et vous ne craignez pas, mes amis, cependant,
Que ces frêles esquifs, l'un l'autre s'abordant,
Se submergent sous l'onde, ou que leurs blanches ailes,
Se froissant dans leur vol, se déchirent entre elles :
Car, quoique sous la voile on ne distingue rien
Dans cet éloignement, pourtant vous savez bien
Que de chaque nacelle un pêcheur tient la rame,
Que chacun des bateaux a son œil et son âme,
Qui gouverne à son gré sa course de la main,
Et lui fait discerner et choisir son chemin.
Eh bien! pour diriger sur l'eau cette famille,

S'il faut une pensée à la frêle coquille,
Ces mondes, que de Dieu l'effort seul peut brider,
N'en auraient-ils pas une aussi pour se guider?
Ils en ont, mes enfants! Dieu même est leur pilote :
C'est lui qui, dans son ciel, a fait cingler leur flotte;
Chacun de ces soleils, éclairé par son œil,
Sait sur ces océans son port ou son écueil;
Tous ont reçu de lui le signal et la route,
Pour paraître à son heure, à leur point de sa voûte.
L'œuvre de chaque globe à son appel monté
Est de glorifier sa sainte volonté,
De suivre avec amour le sentier qu'il lui trace,
Et de refléter Dieu dans le temps et l'espace;
Et tous obéissants, de rayon en rayon,
Se transmettent son ordre et font luire son nom;
Et sa gloire en jaillit de système en système,
Et tout ce qu'il a fait lui rend gloire de même;
Et sans acception son œil monte et descend
De l'orbe des soleils aux cheveux de l'enfant,
Et jusqu'au battement de l'insensible artère
De l'insecte qui rampe à vos pieds sur la terre!...
Et ne vous troublez pas devant cette grandeur;
Ne craignez pas jamais que dans la profondeur
Des êtres, dont la foule obscurcit sa paupière,
L'ombre de ces grands corps vous cache sa lumière!
Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit :
« Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit;
« Dans sa création ma faiblesse me noie;
« Il voit trop d'univers pour que son œil me voie. »
L'aigle de la montagne un jour dit au soleil :
« Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil?
« A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
« De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres?
« La mousse imperceptible est indigne de toi...
« — Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi!... »
L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,

Vit la montagne fondre et baisser à sa vue;
Et quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
« Eh bien! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
« Si pour moi la montagne est plus haute que l'herbe.
« Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants :
« La goutte d'eau me peint comme les océans;
« De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie;
« Comme le cèdre altier l'herbe me glorifie;
« J'y chauffe la fourmi, des nuits j'y bois les pleurs,
« Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs.
« Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,
« D'un œil pour tous égal voit toute sa nature!... »
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand! »

---

## JOURNAL DE MA MÈRE.

Ma mère avait l'habitude, prise de bonne heure dans l'éducation un peu romaine qu'elle avait reçue à Saint-Cloud, de mettre un intervalle de recueillement entre le jour et le sommeil, comme les sages cherchent à en mettre un entre la vie et la mort. Quand tout le monde était couché dans sa maison, que ses enfants dormaient dans leurs petits lits autour du sien, qu'on n'entendait plus que le souffle régulier de leur respiration dans la chambre, le bruit du vent contre les volets, les aboiements du chien dans la cour, elle ouvrait doucement la porte d'un cabinet rempli de livres d'éducation, de dévotion, d'histoire ; elle s'asseyait devant un petit bureau de bois de rose incrusté d'ivoire et de nacre, dont les compartiments dessinaient

des bouquets de fleurs d'oranger ; elle tirait d'un tiroir de petits cahiers reliés en carton gris comme des livres de comptes. Elle écrivait sur ces feuilles pendant une ou deux heures sans relever la tête et sans que la plume se suspendît une seule fois sur le palier pour attendre la chute du mot à sa place. C'était l'histoire domestique de la journée, les annales de l'heure, le souvenir fugitif des choses et des impressions, saisi au vol et arrêté dans sa course, avant que la nuit l'eût fait envoler ; les dates heureuses ou tristes, les événements intérieurs, les épanchements d'inquiétudes et de mélancolie, les élans de reconnaissance et de joie, les prières toutes chaudes jaillies du cœur à Dieu, toutes les notes sensibles d'une nature qui vit, qui aime, qui jouit, qui souffre, qui bénit, qui invoque, qui adore, une âme écrite enfin !...

Ces notes, jetées ainsi à la fin des jours sur le papier comme des gouttes de son existence, ont fini par s'accumuler et par former, à sa mort, un précieux trésor de souvenirs pour ses enfants. Il y en a vingt-deux volumes. Je les ai toujours sous la main, et quand je veux retrouver, revoir, entendre l'âme de ma mère, j'ouvre un de ces volumes, et elle m'apparaît.

Or, tu sais combien les habitudes sont héréditaires. Hélas ! pourquoi les vertus ne le sont-elles pas aussi ? Cette habitude de ma mère fut de bonne heure la mienne. Quand je sortis du collége, elle me montra ces pages, et elle me dit :

« Fais comme moi : donne un miroir à la vie. Donne une heure à l'enregistrement de tes impressions, à l'examen silencieux de ta conscience. Il est bon de penser, le

jour, avant de faire tel ou tel acte : « J'aurai à en rougir « ce soir devant moi-même en l'écrivant. » Il est doux aussi de fixer les joies qui nous échappent ou les larmes qui tombent de nos yeux, pour les retrouver, quelques années après, sur ces pages, et pour se dire : « Voilà donc « de quoi j'ai été heureux ! voilà donc de quoi j'ai pleuré ! » Cela apprend l'instabilité des sentiments et des choses ; cela fait apprécier les jouissances et les peines, non pas à leur prix du moment qui nous trompe, mais au prix seul de l'éternité, qui seule ne nous trompe pas. »

---

## LE TISSERAND.

C'est le prêtre des Alpes qui raconte sa course et sa rencontre dans le chemin en allant à la montagne dans un temps d'épidémie.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce soir, je remontais pour descendre demain,
Le cœur saignant, les pieds tout meurtris du chemin,
L'esprit anéanti du poids de leur misère,
Comme Jésus montant sous la croix son Calvaire ;
Je récitais tout bas les psaumes consacrés
Pour les âmes de ceux que j'avais enterrés.
La nuit enveloppait les muettes campagnes ;
Seulement, en montant, les crêtes des montagnes,
Que la lune tardive allait bientôt franchir,
D'une écume de jour commençaient à blanchir.
Elle parut enfin comme un charbon de braise
Qu'on tire, avant le jour, du creux de la fournaise,
Et, glissant sur la pente en ruisseau de clarté,
M'éclaira mon sentier, de tout autre écarté :

Dur sentier suspendu sur le bord des abîmes,
S'enfonçant dans la gorge et remontant les cimes,
Puis enfin, contournant la pente du rocher,
Allant avec mes yeux aboutir au clocher.
J'avais monté longtemps : mon front à large goutte
Découlait de sueur dont je lavais ma route.
Quand je fus à peu près à moitié du chemin,
Au pas où, le sentier coupé par le ravin,
L'arche du petit pont, où le torrent dégorge,
Joint une rive à l'autre au creux noir de la gorge,
Sur le pied de la croix qui s'élève au milieu
Je m'assis un moment pour respirer un peu.
Un silence complet endormait la nature;
Le torrent desséché s'étendait sans murmure;
Je comptais les rochers de son lit peu profond,
Par la lune baignés, blanchissants jusqu'au fond;
Et dans l'air de la nuit, sans haleine et sans voiles,
On aurait entendu palpiter les étoiles.
Je fus tiré du sein de ma réflexion
Par un étrange bruit de respiration;
J'écoutai : c'était bien une pénible haleine
Qui sortait, sous le pont, d'une poitrine humaine,
Et qu'au fond du ravin, de moment en moment,
Entrecoupait un faible et sourd gémissement.
Je refuse un instant le souffle à ma poitrine;
Au bas du parapet, l'œil tendu, je m'incline;
Je regarde, j'appelle, et rien ne me répond.
Par le lit du torrent je descends sous le pont.
La lune en inondait l'arche basse et profonde,
Où ses rayons tremblaient sur le sable au lieu d'onde,
Et, répandant assez de jour pour l'éclairer,
Laissaient l'œil et les pas libres d'y pénétrer.
De ronces et de joncs écartant quelque tige,
J'entrai d'un pas tremblant sous cette arche. Que vis-je?
Un jeune homme, le corps sur le sable étendu,
Le frisson de la mort sur sa peau répandu,

Sans regard et sans voix, le bras sur quelque chose
De long, d'étroit, de blanc, qui près de lui repose,
Et que, dans son instinct, sa main ouverte encor
Semblait contre son cœur presser comme un trésor.
Je recule d'un pas, la pitié me rapproche.
Recueillant un peu d'eau dans le creux d'une roche,
J'en baigne avec la main son front évanoui;
Il rouvre un œil mourant par la lune ébloui,
Jette un regard confus sur mon habit, regarde
Si rien n'a déplacé le long fardeau qu'il garde,
Cherche en vain dans sa voix un mot pour me bénir,
Se met sur son séant et ne peut s'y tenir...
Je lui fis, avec peine, avaler une goutte
D'un flacon de vin vieux que j'avais pour ma route;
Et quand il eut repris ses forces à demi :
« Que faites-vous ici, lui dis-je, mon ami,
Sous cette arche, à cette heure? Êtes-vous un coupable
Que son crime poursuit, ou quelque misérable
Qui, n'ayant plus de toit pour abriter son front,
Pendant les nuits d'hiver se cache sous le pont?
Coupable ou malheureux, vous n'avez rien à taire.
Pardonner, soulager, c'est tout mon ministère;
Je suis l'œil et la main et l'oreille de Dieu,
Sa providence à tous, le curé de ce lieu! »
Un éclair, à ce nom, parcourut son visage;
Il joignit ses deux mains : « Le curé du village?
Vous! vous! s'écria-t-il. Ne me trompez-vous pas?
Ah! c'est Dieu qui nous a jetés là sous vos pas!
O bon Samaritain, c'est lui qui vous envoie!
Arriver jusqu'à vous, puis mourir avec joie!
— Qu'attendez-vous de moi? lui dis-je. — Hélas! voyez,
Voyez ce qu'en tombant je dépose à vos pieds! »
Et retirant son corps, qui projetait une ombre
Sur le côté de l'arche et du fardeau plus sombre,
Je vis sur la poussière un grand coffre de bois :
Un lambeau de lin blanc en couvrait les parois;

Une croix de drap noir, petite, inaperçue,
Du côté le plus large au lin était cousue;
Une image de sainte, au bas, avec des lis,
Comme le pauvre peuple en suspend à ses lits;
Un rameau de buis sec; plus haut, une couronne
De ces fleurs de papier qu'aux fiançailles on donne,
Que tresse un fil de cuivre aux oripeaux d'argent,
Pauvre luxe fané de l'amour indigent.
A ces signes, hélas! si présents à mon âme,
Je reconnus soudain le cercueil d'une femme :
« Malheureux! m'écriai-je en un premier transport,
Parlez, que faisiez-vous? Profaniez-vous la mort?
Vouliez-vous dérober au tombeau son mystère?
Osiez-vous disputer sa dépouille à la terre? »
Son front à ce soupçon se redressa d'effroi;
Il joignit ses deux mains sur le cercueil : « Ah! moi,
Moi profaner la mort et dépouiller la tombe!
Ah! si depuis deux jours sous ce poids je succombe,
C'est pour n'avoir pas pu des vivants obtenir
Une main qui voulût pour mon vœu la bénir,
Une prière à part, hélas! pour sa pauvre âme!
Cette bière est à moi, cette morte est ma femme!
— Expliquez-vous, lui dis-je, et sur ce cher linceul,
S'il est vrai, mon enfant, vous ne prierez pas seul;
Mes larmes tomberont du cœur avec les vôtres :
Je n'en ai plus pour moi, mais j'en ai pour les autres. »
Je m'assis près du corps, dans le lit du torrent.
« J'étais, monsieur, dit-il, un pauvre tisserand.
A celle que j'aimais marié de bonne heure,
De travail et d'espoir dans notre humble demeure
Nous vivions; nos amours avaient été bénis
D'une enfant de trois ans, vienne la Saint-Denis.
Que nous étions heureux tous trois, toujours ensemble,
Autour de ce métier où la tâche rassemble!
Que de chants, de regards, de sourires d'amour,
Sur la trame, entre nous, s'échangeaient tout le jour!

Ma femme à mes côtés travaillant à l'aiguille,
Me passant la navette, et la petite fille,
De mon métier déjà comprenant les outils,
Garnissant les fuseaux ou dévidant les fils.
Et le soir, quand le lin reposait sur la trame,
Quel plaisir de nous voir, assis avec ma femme,
Auprès de la fenêtre, où quelques pots de fleurs,
D'iris, de réséda, nous soufflaient les odeurs,
Regarder en repos le soleil qui se couche,
De ses longs rayons d'or jouant sur notre couche,
Manger sur nos genoux nos fruits et notre pain,
Nous agacer du coude ou nous prendre la main,
Pendant que l'un de nous, de son pied qu'il soulève,
Berçait dans son berceau l'enfant riant d'un rêve !
Ah! monsieur, il me semble encor que je les vois !
Cette image me tue et me coupe la voix.
Le travail allait bien alors : chaque semaine,
Le salaire assidu suffisait à la peine;
La toile ne manquait jamais sur le métier,
Et nous pouvions manger notre pain tout entier :
Nous n'avions au bon Dieu que des grâces à rendre.
Combien l'amour heureux rend la prière tendre!
Et combien dans nos yeux des larmes de bonheur
De ses dons tous les soirs rendaient grâce au Seigneur !
Hélas! ce temps fut court! Dieu, du fond de l'abîme,
Fit souffler dans les airs le mal qui nous décime;
Nos voisins tour à tour succombaient à ses coups,
Et d'étage en étage il monta jusqu'à nous.
Respirant la première une fièvre brûlante,
Comme un tendre bourgeon qui gèle avant la plante,
Notre enfant entre nous mourut en un clin d'œil.
Je vendis sa croix d'or pour avoir un cercueil;
Sa mère de ses mains lui mit sa robe blanche,
La para pour la mort comme pour un dimanche,
Et, la couvrant cent fois de baisers et de pleurs,
Jonchant ses beaux pieds joints des débris de nos fleurs,

De son dernier bijou lui fit le sacrifice,
Pour qu'avec les grands morts on lui fît un service;
Moi-même, dépouillant mon unique trésor,
Arrachant de mon doigt, hélas! mon anneau d'or,
J'achetai du gardien de la funèbre enceinte
La fosse de trois pieds creusée en terre sainte!...

« Le mal dans la maison une fois introduit,
Ma femme entre mes bras mourut la même nuit.
Sans or, sans médecin, sans prêtre, sans remède,
Je ne pus qu'appeler tous les saints à son aide,
Réchauffer ses pieds froids de mon corps, dans mes bras;
La disputer longtemps, souffle à souffle, au trépas.
Souvent, dans cette nuit de l'angoisse mortelle,
En me serrant la main : « Promets-moi, me dit-elle,
« Que tu ne laisseras jamais jeter mon corps
« Sans bière et sans tombeau dans le fossé des morts;
« Mais que tu feras faire un service à l'église,
« Pour que plus vite au ciel notre ange nous conduise,
« Et que, plus près de Dieu, pour toi priant là-haut,
« Nous puissions à nous deux te rappeler plus tôt! »
Je lui promis, mon père; et sur cette promesse
Son âme s'en alla tout heureuse en caresse.
Hélas! je promettais! je croyais obtenir
Plus qu'en ces jours si durs je ne pouvais tenir.
Par la longue misère ou par la maladie,
La charité publique était tout attiédie.
Je cherchai vainement parmi nos froids amis
De quoi faire accomplir ce que j'avais promis :
Des planches, un linceul et des clous pour la bière,
Une messe à son âme, un coin au cimetière!...

« Je revins morne et seul près du cierge m'asseoir,
Le regardant brûler d'un œil de désespoir.
Quand il fut consumé, dans un transport féroce,
Je lui fis un linceul de sa robe de noce;

J'arrachai, je clouai les planches de son lit;
Dans ce cercueil d'amour ma main l'ensevelit;
Puis, attendant cette heure où dans la matinée
Au service des morts la messe est destinée,
Et chargeant sur mon dos ce cher et sacré poids,
J'allai prendre mon rang, seul, au bout des convois.
Mais, de tous les quartiers éloignés de la ville,
Les tombereaux venaient s'encombrer à la file;
L'église était déjà remplie, et le cercueil,
Sans cortége et sans pleurs, fut ramené du seuil.

« Deux jours entiers, monsieur, d'églises en églises,
Je tentai d'obtenir les prières promises,
Ne pouvant recevoir, saintement importun,
La bénédiction que l'on donne en commun;
Et deux jours, implorant en vain la sépulture,
Dans la chambre sans lit, sans feu, sans nourriture,
Je rapportai plus lourd mon fardeau de douleur...
Enfin, Dieu me fit naître une pensée au cœur.
« Allons, dis-je en moi-même, à la montagne! Un prêtre
« Dans son temple désert la recevra peut-être,
« Et, prenant en pitié ma misère et mon vœu,
« Lui bénira plus tôt sa place au champ de Dieu. »

« Je repris sur mon dos ma charge raffermie;
Je sortis dans la nuit de la ville endormie,
Comme un voleur furtif, tremblant au moindre bruit,
Par l'ange de ma femme à mon insu conduit;
M'enfonçant au hasard dans la gorge inconnue,
Me guidant sur le son des cloches dans la nue,
Sous le poids de mon âme et de trois jours de mort
Pliant à chaque pas, succombant sous l'effort,
Me relevant un peu, me traînant sous la bière,
Les genoux et les mains déchirés par la pierre.
Enfin, sentant mon cœur me défaillir ici,
Et craignant qu'avant l'heure où l'air est éclairci

Le pied du voyageur nous heurtât dans sa marche,
J'ai tiré mon fardeau sous l'abri de cette arche.
Déjà mort, à vos soins mon regard s'est rouvert;
La grâce du Seigneur à vous m'a découvert!...
. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .

— O mon frère, lui dis-je, ô modèle de l'homme!
De quelque nom obscur que la terre vous nomme,
Oh! quelle charité ne rougit devant vous?
Ah! sous tant de fléaux qui s'acharnent sur nous,
Quand l'homme que l'on jette et traîne sur la claie
N'est plus qu'un vil fumier qu'un fossoyeur balaie,
A qui la terre même a fermé le tombeau,
Pour le cœur contristé, qu'il est doux, qu'il est beau
De voir l'humanité, dans une classe obscure,
Par de semblables traits révéler sa nature,
Conserver à la mort tant de fidélité,
Ne voir dans le cercueil que l'immortalité!
Et combien on est fier, dans ce poids de misère,
D'être homme avec cet homme, et de le nommer frère!
Ah! venez avec moi, courage! levez-vous!
L'ange de vos amours marchera devant nous;
A la terre de Dieu je porterai moi-même
Ce corps dont l'âme au ciel vous regarde et vous aime;
Je creuserai sa fosse à l'ombre du Seigneur,
Je ferai pour ses os comme pour une sœur.
Mais, ô mon cher enfant, consolez-vous! Son âme
N'a pas besoin là-haut que ma voix la réclame;
Aux regards de Celui qu'un soupir satisfait,
Quelle prière vaut ce que vous avez fait?
Quel office, ô mon fils, que cette nuit mortelle,
Cette route, ce sang, cette sueur pour elle!
Ah! dans son saint trésor Dieu n'a jamais compté
De tribut qui vers lui plus suave ait monté!
Venez! nous n'avons plus qu'à la rendre à la terre.

La nuit baisse, et le jour... Cachons-lui ce mystère. »
Et prenant un côté du cercueil sous mon bras,
Le jeune homme prit l'autre, et, mesurant nos pas,
Par ces rudes sentiers lentement nous montâmes;
Nos membres fléchissants s'appuyaient sur nos âmes;
Nos deux fronts inondaient le cercueil de sueur,
Et le matin jetait sa première lueur,
Quand sur le seuil désert de l'église fermée
Je remis le mourant et sa dépouille aimée.
J'ornai secrètement l'autel, sans réveiller
Marthe, l'enfant de chœur, ni le vieux marguillier;
Je célébrai du jour le solennel service;
Des morts dans le Seigneur, seul, je chantai l'office,
Et la voix de l'époux, du seuil du saint enclos,
Aux psaumes de la mort répondait en sanglots.
Puis, creusant de mes mains la fosse au cimetière,
J'y descendis, pleurant, pour y coucher la bière;
J'y jetai le premier la terre; après, l'époux;
Ma pelle referma la couche en peu de coups,
Et la croix surmonta le lit du dernier somme.
Quand tout fut accompli, l'infortuné jeune homme,
Triomphant dans ses pleurs, s'assit sur le tombeau,
Comme un homme arrivé s'assoit sur son fardeau.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il est mort ce matin. Oh! paix à sa pauvre âme!
Je rouvrirai pour lui la couche où dort sa femme.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au lit mystérieux que referme la mort,
Heureux l'œil qui se clôt et le front qui s'endort.

## RETOUR DU JEUNE HOMME DANS LA FAMILLE.

I

Le chien était allé nous annoncer par ses bonds et ses hurlements de joie; en passant le seuil, je me trouvai enlacé dans les bras de ma mère et de mes sœurs. Ma mère ne put s'empêcher de pâlir et de frissonner visiblement en voyant combien ma longue absence et mes secrètes angoisses avaient amaigri et altéré mes traits. Mon père n'avait vu que les belles formes développées de mon adolescence ; ma mère, d'un coup d'œil, avait vu les impressions. L'œil des femmes est divinatoire; il va droit au fond de l'âme de celui qu'elles regardent, ne fût-ce qu'en passant. Qu'est-ce donc quand celui qu'elles regardent est un fils, un rayon de leur âme ?

II

Un changement s'était opéré pendant mes absences dans les habitudes de la vie de famille. Mon père, sollicité en cela par notre mère, avait acheté, sur ses longues et pénibles économies, une maison de ville à Mâcon, pour y passer la moitié de l'année. L'âge était venu pour mes sœurs de recevoir les leçons de ces maîtres et maîtresses d'arts d'agrément, luxe d'éducation nécessaire aux femmes d'une certaine aisance, dont la vie ne serait, sans cela, qu'une fastidieuse oisiveté. Le moment était venu

aussi de les produire dans ce qu'on appelle le monde, espèce d'exposition réciproque, où les nouvelles venues dans la vie regardent et sont regardées, jusqu'à ce que les parentés, les relations de famille, les habitudes de société, les convenances de voisinage et de fortune, ou l'inclination, déterminent les mariages.

Mes sœurs étaient belles, modestes, mais ne pouvaient attirer de bien loin des maris par la modicité de leurs dots ; ma mère présumait justement que les jeunes hommes de leurs rangs ne viendraient pas les découvrir dans la solitude de Milly. Elle ne voulait pas les exposer à y fleurir et à s'y flétrir par sa faute sans avoir répandu leur chaste éclat de beauté dans les yeux de quelqu'un. Elle regardait comme un devoir obligatoire de la mère de famille de chercher des occasions d'unions assorties pour ses filles. Les enfanter à la vie, à la religion, à la vertu, pour elle ce n'était pas assez ; elle voulait les enfanter aussi au bonheur.

Mon père avait compris ces raisons, et, bien qu'à regret et par des efforts surhumains d'économie domestique, il s'était décidé à quitter ses vignes, ses chiens de chasse, sa partie de *piquet*, le soir, avec le curé et le voisin, et à s'établir à Mâcon, au moins pour l'hiver et le printemps de chaque année.

Il était, comme tout nouveau possesseur, fier et amoureux de la maison qu'il avait achetée. A peine étais-je entré, qu'il me la montra de la cave au grenier, en m'en détaillant tous les agréments et tous les avantages.

La maison avait sa façade principale par une large rue

à pente un peu roide qui débouchait sur quelques tilleuls, dépendance de la grande place de l'Hôpital, et promenade ordinaire des enfants, des nourrices et des vieillards de ce haut quartier. Un linteau de marbre noir, merveilleusement sculpté au-dessus de la porte, annonçait un sentiment d'art et de luxe architectural dans celui qui l'avait bâtie. Cette porte ouvrait sur un vestibule large, profond, surbaissé, humide et sombre. Au fond de ce vestibule on apercevait les premières marches d'un escalier éclairé par un jour indirect et ruisselant d'en haut, comme dans les tableaux d'intérieur de couvent par Granet, le peintre du recueillement. A droite et à gauche de ce vestibule s'ouvraient quatre portes : c'étaient les remises, les bûchers, les cuisines, vastes souterrains qui contenaient encore des puits, des caves, de larges cheminées pour tous les usages domestiques, mais qui ne recevaient le jour que par des soupiraux à fleur de terre du jardin.

L'escalier en pierres jaunes avait été évidemment construit pour un homme âgé. Les marches en étaient si peu hautes et si doucement inclinées, que j'en franchissais toujours cinq ou six à la fois. Il ressemblait à ces escaliers insensibles du Vatican et du Quirinal à Rome, qui semblent proportionner leurs degrés de marbre aux pas affaiblis des vieillards. Après avoir monté une demi-rampe de ces degrés, on se trouvait en face d'une large fenêtre et d'une porte vitrée plus large encore, ouvrant sur un jardin intérieur. Ce jardin, étroit et profond, était encaissé dans de hautes murailles grises tapissées de rosiers et d'abricotiers en espaliers. Au milieu s'élevait un arbuste isolé d'aubépine rose, qui avait pris, à force d'années, le tronc, la ramure et la portée d'un arbre fores-

tier. De petites allées sablées et encadrées de bordures de buis enceignaient le jardin. Le fond était décoré de volières en treillis de bois peint, dans lesquelles mes sœurs faisaient nicher leurs colombes. Une petite fontaine à bassin de marbre, dont le dauphin à sec ne versait que de la poussière, et n'avait pour écume que des toiles d'araignée, marquait le centre. Par-dessus les murs du jardin, on n'apercevait que les toits de tuiles rouges et les dernières mansardes grillées de fer de quelques hautes maisons d'artisans et d'un couvent de vieilles religieuses, aspect monastique qui donnait au jardin, quoique très-lumineux, le caractère, le silence et le recueillement d'un cloître espagnol.

## III

En rentrant du jardin, et en montant de nouveau l'escalier, on se trouvait sur le grand palier du premier étage. Trois hautes portes à doubles battants et à haut entablement, dont l'une faisait face à la rampe, et dont les deux autres s'ouvraient à droite et à gauche, s'y regardaient.

Par la première, on entrait dans une vaste salle boisée de panneaux sculptés et peints en gris à la détrempe. C'était la grande artère de la maison, l'antichambre du salon, la salle à manger, la salle d'étude pour les maîtres de dessin, de musique ou de danse de mes sœurs, la salle de travail où les femmes de chambre raccommodaient le linge. Elle était garnie d'un poêle encaissé sous une grande niche, d'une table ovale pour les repas, d'ar-

moires, de buffets, d'un piano, de deux harpes, de petites consoles pour dessiner, pour écrire et pour coudre. Une sombre pendule de Boule, à caisse d'écaille noire incrustée d'arabesques de laiton et surmontée d'une statuette du Temps brandissant sa faux, y sonnait mélancoliquement les heures à cette jeunesse qui ne les écoutait pas.

A droite, on passait dans un salon moins vaste et plus recueilli. Une antique et haute cheminée de marbre bleuâtre, richement fouillée par le ciseau du sculpteur, et dont les jambages s'écorçaient en feuilles d'acanthe, ouvrait aux bûches un foyer assez large et assez profond pour des troncs entiers de chêne. Le fauteuil de mon père en face de la cheminée, quelques fauteuils de velours d'Utrecht rouge, une table ronde couverte de livres, quelques tables de jeu recouvertes de serge verte, des carreaux rouges et cirés sous les pieds, un plafond à riches moulures, mais noirci par la fumée d'un demi-siècle, les rideaux verts de deux fenêtres ouvrant sur la rue, formaient tout l'ornement de ce salon. On n'y allumait le feu qu'un moment avant le dîner de famille. On dînait alors à deux heures. La pièce qui faisait face au salon, quand on avait traversé la grande salle, était la chambre d'une tante infirme, sœur de mon père, dont je parlerai tout à l'heure. Elle s'appelait M^lle^ de Monceau.

En revenant sur le palier, on entrait, à gauche, dans la chambre de notre père ; appartement vaste, mais assombri par les murs noirs d'une maison de religieuses qui empiétait de ce côté sur le jardin et sur le ciel ; à droite, dans la chambre encore plus vaste de ma mère : on y descendait, par trois marches d'une porte vitrée, dans le

jardin. Le soleil l'inondait depuis le matin jusqu'au soir. Une espèce d'aile ajoutée à la maison formait, à côté de cette chambre, un beau cabinet qu'on appelait le cabinet des Muses. Il servait à ma mère de retraite pour écrire, et d'oratoire pour prier avec ses filles, quand elle voulait se recueillir un moment contre les perpétuelles distractions d'une famille jeune et nombreuse, et d'une plus nombreuse parenté.

La boiserie de ce cabinet, sculpté depuis le plafond, formait dix niches, contenant chacune une console. Sur chaque console posait la statue en bois d'une des neuf Muses avec ses attributs mythologiques. La dixième niche contenait une statue en bois d'Apollon. Toutes ces figures étaient recouvertes d'une épaisse couche de peinture à l'huile. Ce vernis gris blanc leur donnait une apparence de froideur et de mort qui glaçait l'imagination. Mes plus jeunes sœurs n'y entraient jamais sans une religieuse admiration et sans un certain frisson. Mais ma mère avait sanctifié toute cette fable par son prie-Dieu de bois sombre, par son christ d'ivoire éclatant sur un fond de velours noir dans le demi-jour de ce cabinet, toujours fermé au soleil, et par un beau tableau ovale de la Vierge présentant l'enfant Jésus à sa cousine, peint par Coypel et copié au pastel par une de ses sœurs, M^me de Vaux.

Derrière ce cabinet, il y avait deux ou trois petites chambres à plusieurs lits pour mes sœurs.

Mon père, après m'avoir fait parcourir toutes ces pièces, me fit monter au second étage. Il était composé de grandes chambres nues formant la répétition du pre-

mier. Puis il m'ouvrit celle qu'il me destinait à moi-même. Elle était au-dessus de la sienne et prenait jour par deux fenêtres aussi sur le jardin. Une alcôve pour mon lit, un large cabinet pour le travail, faisant face au cabinet des Muses, une belle lumière, le silence du jardin, un pan plus large du ciel pour horizon, parce que je dominais un peu les toits du couvent, faisaient de cette chambre de ma jeunesse une solitude à la fois sereine et recueillie. Elle n'avait pour élégance et pour décoration que deux beaux dessus de portes sculptés en *biscuit*, d'une pâte éclatante. Ils représentaient l'une des petites filles se regardant dans le miroir d'une fontaine, et se parant des fleurs qui croissaient au bord; l'autre, des petits garçons jouant avec des animaux et luttant contre une chèvre qu'ils tenaient cabrée par les cornes.

J'eus le temps, pendant une longue distraction dans cette chambre solitaire, d'étudier ces deux médaillons et les intentions de l'architecte. C'était évidemment la chambre destinée aux enfants, le *gynécée* de la maison primitive. Je remerciai mon père, que je n'avais jamais vu si familier et si gracieux, et je m'installai dans l'appartement qu'il m'avait préparé avec tant de bonté. Après souper, j'allai embrasser les autres membres de la famille, qui m'accueillirent avec plus de froideur. Je rentrai et je me couchai, rêvant au triste avenir que me faisaient envisager, à Mâcon, le vide de mon cœur et l'oisiveté de ma vie. La lassitude m'endormit cependant.

Une voix tendre et douce me réveilla sous un beau rayon de soleil levant qui glissait par-dessus le toit du couvent sur mon alcôve.

## IV

Je m'appuyai sur le coude, et je reconnus ma mère qui approchait une chaise et qui s'asseyait au chevet de mon lit. Elle était vêtue d'une longue robe de nuit de soie brune montant jusqu'au cou, et nouée autour de la taille par une grande corde de soie enroulée de même couleur, dont les glands pendaient jusqu'à terre.

Ses longs cheveux noirs, à peine encore diaprés de trois ou quatre fils blancs, flottaient sur ses épaules et sur ses bras, avec ces belles ondes de chevelure qui viennent d'échapper à l'oreiller et qui en conservent les plis. Ses yeux étaient fatigués par l'insomnie ; ses joues, naturellement pâles, avaient cette légère coloration fiévreuse que donne l'âme inquiète à son enveloppe au moment d'une douleur ou d'une émotion. Ses lèvres, qu'elle s'efforçait de rendre souriantes pour ne pas me troubler le réveil, mais où s'apercevait une contention visible et voisine des larmes, souriaient au milieu et pleuraient aux coins. Ses paroles, toujours sonores et vibrantes comme des cordes du cœur touchées par la main, avaient un rhythme bref, brisé, un peu saccadé, qui ne lui était naturel que dans les vives peines, plus fortes un moment que sa résignation. Elle passa sa main droite dans mes cheveux, m'embrassa sur le front, où je sentis la goutte chaude d'une larme mal retenue, et me parla ainsi :

## V

« Te voilà donc revenu, mon pauvre enfant ! » Puis elle m'embrassa encore, et elle reprit : « Te voilà revenu ! Tu sais que tout mon bonheur est de te voir près de nous ; et cependant je t'aime avant de m'aimer moi-même, et, tout en me sentant si heureuse de te revoir, je ne puis m'empêcher d'être affligée et effrayée de ton retour. Que vas-tu devenir ici?... Hélas! reprit-elle, comme je te revois! que tu es pâle! que tu parais triste ! Quel découragement de la jeunesse et de la vie je lisais hier dans tes traits ! Qui m'aurait dit qu'à vingt-deux ans je verrais mon enfant flétri ainsi dans la séve de son âme et de son cœur, et le visage enseveli dans je ne sais quelle douleur !... »

Je me soulevai, à ces mots, avec un bondissement de cœur, comme si ma mère, en me parlant ainsi, eût manqué de respect à cette douleur que je respectais en moi mille fois plus que je ne me respectais moi-même.

« Oh! de grâce! lui dis-je en joignant les mains, et avec un accent de supplication sévère, ne me parlez pas avec ce dédain d'une douleur dont vous n'avez jamais connu l'objet et qui fera éternellement agenouiller ma pensée devant un cher souvenir ! Si vous saviez!...

— Je ne veux rien savoir, » dit-elle en me mettant sa belle main sur les lèvres.

Ce respect tendre pour mon sentiment, qui ne sacrifiait rien de sa conscience et de sa dignité de mère, me toucha ; j'embrassai sa main. Elle continua avec plus de liberté et d'abandon. On sentait, dans la plénitude de sa voix, que le sujet délicat était désormais écarté entre nous, et qu'elle allait laisser parler sa seule tendresse.

« Que vas-tu devenir maintenant? me dit-elle, et comment vas-tu supporter cette existence vide, monotone, oisive, d'autant plus exposée aux passions coupables du cœur qu'elle est moins remplie des devoirs et des occupations d'une carrière active? Je tremble et je pleure toutes les nuits en y pensant. « N'aurai-je donc « enfanté, mon Dieu ! me dis-je souvent, un fils orné de « quelques-uns de vos dons les plus précieux, et que « j'espérais former de plus en plus pour mon admi- « ration et pour votre gloire, que pour voir vos dons « mêmes et ses facultés se retourner contre lui, et le « ranger dans l'inaction et dans l'obscurité d'une vie inu- « tile? Vous savez que je donnerais mon sang comme « j'ai donné mon lait pour en faire un homme, et surtout « pour en faire un homme selon votre cœur ! » Mais je ne suis pas exaucée, ajouta-t-elle en cessant de parler à Dieu et en se retournant vers moi avec un léger mouvement de tête de gauche à droite, qui semblait accuser, pour la première fois, en elle une certaine révolte de sa résignation. Oh ! non; j'ai beau prier, j'ai beau me lever avant le jour pour aller à l'église assister, avec les servantes, avant l'ouvrage, à ce premier sacrifice de l'autel, qui semble plus efficace que les autres, parce qu'il est plus matinal et plus recueilli, dans l'obscurité, je n'obtiens rien. Mais je ne me lasserai pas, mon Dieu, reprit-elle; je ferai comme sainte Monique,

qui pria contre tout exaucement sans s'impatienter de votre lenteur, et qui obtint à la fin plus qu'elle n'attendait, un saint au lieu d'un fils, un guide au lieu d'un disciple, un enfant de Dieu au lieu d'un enfant de ses entrailles! »

Elle s'arrêta là un moment comme pour prier tout bas; je le compris au léger mouvement muet de ses lèvres, et à l'abaissement de ses longues paupières roses sur ses yeux. J'étais déjà bien attendri et comme calmé et résigné d'avance à ce qu'elle allait sans doute ajouter.

« Il faut que tu saches, dès en arrivant, mon enfant, reprit-elle (et c'est pourquoi j'ai abrégé à contre-cœur ton sommeil, dont tu avais tant besoin hier), il faut que tu saches bien à quoi tu dois t'attendre ici dans la famille, afin que tu ne te révoltes pas contre la destinée, que tu te prépares à beaucoup supporter, à beaucoup languir, à beaucoup souffrir, et que tu ne t'aliènes pas par ces impatiences et par ces révoltes le cœur de ton père, qui souffre aussi, mais qui rougirait de se l'avouer à lui-même, et les cœurs excellents au fond, mais un peu aveugles et un peu sourds, des autres membres de la famille de qui nous dépendons et de qui nous consentons à dépendre pour votre avenir. Voici la situation des choses entre nous:

« Notre fortune très-étroite a été encore considérablement rétrécie et grevée par ton éducation, par tes voyages, par tes fautes. Je n'en parle pas pour te les reprocher; tu sais que si les larmes de mes yeux pouvaient se changer pour toi en or, je les verserais toutes dans tes mains! L'acquisition de cette maison, indispensable pour

l'instruction et pour les mariages de tes sœurs, l'économie des petites dots que nous devons préparer d'avance successivement pour elles, enfin les mauvaises récoltes de ces dernières saisons à Milly, qui ont trompé nos espérances, ont réduit ton père au plus strict nécessaire dans ses dépenses. Il vit d'angoisses ; ces tourments d'esprit, cette contention forcée de calcul, altèrent la grâce et la sérénité de son caractère. Il craint de laisser sans patrimoine ses enfants qu'il aime tant, et qu'il a mis au monde. Il se reproche quelquefois cette nombreuse famille qui lui donnait tant de joie et tant d'orgueil, quand vous étiez petits. Je suis obligée de le rappeler sans cesse à la confiance en Dieu, qui fait pousser une herbe pour tous les insectes et une graine sur tous les buissons pour tous les nids.

« Dans une gêne si étroite, tu comprends que ton pauvre père ne peut pas te fournir les moyens de vivre désormais sans carrière et sans traitement hors de la maison. Il est même obligé, sous peine de manquer de justice envers tes sœurs (et tu sais que son scrupule c'est la justice, et que son excès c'est la conscience), il est même obligé de réduire la petite pension de douze cents francs qu'il t'allouait pour ton entretien et pour tes courses. Ne fais pas semblant d'en souffrir, et va toi-même au-devant de cet indispensable retranchement. J'y pourvoirai autant que je le pourrai.

« J'avais espéré jusqu'ici que la famille de ton père comprendrait ce besoin d'activité qui dévore ta jeunesse, et qu'elle se prêterait aux sacrifices nécessaires pour te faire entrer et pour te soutenir quelques années dans le noviciat des fonctions administratives ou diplomatiques.

Je n'ai rien pu gagner là-dessus. C'est en vain que j'ai raisonné, prié, conjuré, pleuré ; c'est en vain que je me suis humiliée devant eux, comme il est glorieux et doux à une mère de s'humilier pour son fils. Tout a été vain ; il n'y faut pas penser. Ils sont bons, ils sont tendres, ils te chérissent comme leur fils, ils te destinent leur patrimoine après eux; mais leur tendresse, qui a un cœur dans le lointain, n'a point de discernement dans le présent. Ils sont âgés, ils ne peuvent se transporter de leurs habitudes d'esprit dans les nôtres. Ils ne peuvent se souvenir qu'ils ont eu ton âge ; ils ne peuvent comprendre qu'un jeune homme qui a le toit, la table, le jardin et la société de sa maison paternelle, ait encore d'autres désirs, et que ses aspirations dépassent les murs de la petite ville ; ils appellent cela chimères et fantaisies d'un esprit malade. Ils ne conçoivent pas d'autre ambition pour toi que cette existence oisive et monotone dans une rue de Mâcon ; quelques promenades le jour ; un salon de siècles attablés autour d'un tapis de *boston*, le soir ; un mariage de voisinage ou de convenance dans quelques années, et une terre de la famille à habiter près d'ici le reste de tes jours. J'ai eu beau leur dire que Dieu donne des vocations différentes aux différentes natures d'esprit, et que les aptitudes sont les révélations de ces vocations diverses; que ces aptitudes, refoulées et comprimées dans l'âme de ceux en qui elles se manifestent, produisent des suicides lents des facultés divines ; que les passions légitimes de l'esprit, si on leur refuse l'air, se pervertissent en passions coupables ; que les refoulements préparent les explosions du cœur. Mes paroles et mes larmes mêmes n'ont produit que des sarcasmes ou des irritations contre moi. Il n'y a rien de plus à tenter, il faut se soumettre à la volonté de Dieu ! Il faut se résigner à végéter et à languir auprès de nous.

Hélas ! tout ce que pourra le cœur d'une mère pour t'adoucir cet exil, je l'aurai pour toi ; je souffrirai plus que toi-même de ton inaction et de la perte de tes belles années, dans lesquelles, tu le sais, j'avais mis mon bonheur, mes espérances, ma gloire de mère ! Je te plaindrai, car je te comprends, moi ; je recevrai, je garderai dans mon cœur les tristes confidences de tes aspirations naturelles et trompées ; je chercherai, j'épierai, je ferai naître les occasions, si la Providence m'exauce, de te rouvrir quelque horizon plus large et plus digne de toi. Mais je t'en conjure, mon enfant, ne fais ces confidences qu'à moi, ne montre ni tristesse ni dégoût de la vie présente sur ton visage ou dans tes paroles, surtout à ton pauvre père. Tu le désolerais, sans rien changer à notre fortune. Il souffre lui-même comme moi de nos nécessités et de ton oisiveté ; mais, par amour pour ses enfants et par sollicitude pour leur avenir, il est forcé de ménager ses frères et ses sœurs, plus riches que lui, et qui possèdent tous les biens de la famille ; il se soumet à leurs idées, ne pouvant leur imposer les siennes : ne le contriste pas du spectacle de ton ennui ; n'aigris pas par des dissentiments ou par des mécontentements ostensibles ceux de qui nous dépendons pour nos filles et pour toi ! Accepte cette vie inoccupée et obscure pendant quelques années : je prierai tant Dieu qu'il fléchira le cœur de tes oncles et de tes tantes, et qu'il ouvrira à mon fils la part d'activité, d'espace, de gloire et de bonheur, qu'il est permis à une mère de désirer pour un fils tel que toi !

« Voilà ce que je voulais te dire, » ajouta-t-elle en se levant de sa chaise et en me bénissant de l'œil et de la main. Puis elle me dit avec plus d'intimité d'accent, et une onction plus pénétrante et plus sainte, quelques mots

de Dieu, de la foi de mon enfance, de la pureté de cœur à conserver ou à retrouver par le repentir, de la paix de l'âme qui ne descend jamais que d'en haut, de la résignation, ce sacrifice muet, invisible, perpétuel, le plus beau des sacrifices après celui du Christ, puisque la victime, toujours renouvelée, était nous-mêmes, et que le rémunérateur, toujours présent, était Dieu ! Enfin elle se mit à genoux au pied de mon lit, et pria un moment sur moi avant de se retirer à pas muets. Je crus qu'un ange était venu me visiter, et je restai longtemps immobile après son départ, avec ses paroles dans le cœur et son baiser sur le front.

## VI

Je me levai tard pour aller voir mon père, et le remercier de la belle chambre qu'il m'avait donnée. C'était un dimanche ; les cloches de la seule église qu'il y eût alors à Mâcon sonnaient pour appeler les fidèles à la messe de dix heures.

Je sortis, et je suivis la foule dans le parvis. Là, je rencontrai quelques parents et quelques amis de la maison, qui m'arrêtèrent et qui s'entretinrent avec moi pendant les cérémonies, sous les arbres. La messe finie, la foule sortit avec recueillement et passa par groupes sous nos yeux, comme dans une revue des familles ; noblesse, bourgeoisie, artisans en habits de fête, confondus comme l'humanité devant Dieu. On sait que, dans les villages et dans les petites villes, c'est le jour et l'heure de la semaine où l'on se rencontre, où l'on s'aborde sans se fré-

quenter habituellement, où l'on échange un moment sur le chemin, sur la place, dans la rue ou à la porte de l'église, un salut, un geste, un regard ; quelquefois une courte conversation entre fidèles d'une même paroisse, entre habitants d'une même ville. C'est l'heure et la place aussi où les oisifs, les curieux, les jeunes gens qui cherchent de l'œil les belles jeunes filles invisibles à la maison les autres jours de la semaine, se forment en groupes ou se rangent en ligne pour voir passer et pour suivre d'un regard et d'un murmure d'admiration les beautés qui sont la grâce et la célébrité du pays. Je regardai machinalement comme tout le monde, mais sans attention et sans préférence, la foule qui sortait en s'offrant l'eau bénite du doigt au doigt. J'attendais ma mère.

Elle parut une des dernières, car elle prolongeait toujours de quelques instants ses pieuses oraisons, inclinée, les yeux fermés, les mains jointes, sur sa chaise, après les offices, pour laisser plus d'adoration de son cœur et emporter plus de bénédictions sur ses enfants. Ce jour-là, elle avait prolongé davantage sa station de prière, car elle avait prié pour moi.

## VII

Le soleil de printemps frappait sur les pierres moulées de la porte ; la lumière sereine du matin se mêlait sous le porche avec la lumière lointaine et intérieure des cierges ; ces deux jours confondus et luttant se réverbéraient sur le visage de ma mère, comme la nature et la *grâce* chrétienne se rencontraient et s'harmoniaient in-

cessamment dans son cœur. Ses lèvres commençaient à sourire aux personnes de sa connaissance qu'elle apercevait du haut des marches sur le parvis ; elles gardaient encore cependant la dernière impression de la pensée de Dieu et du recueillement d'où elle sortait. La pâleur et les larmes du matin s'étaient complétement effacées sous la paix qu'elle puisait toujours dans le commerce du ciel, et sous cette animation vermeille que la chaleur de l'église et la contention de la prière répandent sur les traits. Les marches obstruées de mendiants, de pauvres femmes endimanchées, d'enfants et de vieillards infirmes, ralentissaient l'écoulement des assistants, et retenaient ma mère sur cette espèce de piédestal où tout le monde pouvait la regarder.

Elle avait dans l'élévation et dans l'élégance de sa taille, dans la flexibilité du cou, dans la pose de sa tête, dans la finesse de sa peau rougissant comme à quinze ans sous les regards, dans la pureté des traits, dans la souplesse soyeuse de cheveux noirs ruisselants sous son chapeau, et surtout dans le rayonnement du regard, des lèvres, du sourire, cet invincible attrait qui est à la fois le mystère et le complément de la vraie beauté. On la croyait toujours à vingt ans, car elle n'avait que l'âge de ses impressions, et ses impressions avaient l'éternelle fraîcheur de son éternelle virginité d'esprit. Entre elle et ses filles, il n'y avait que la distance de la branche au fruit ; le regard les cueillait ensemble et ne les séparait pas.

Ses filles, au nombre de cinq, se groupaient toutes en ce moment autour d'elle, comme dans un tableau de famille ordonné par le plus grand des sculpteurs et le plus pittoresque des peintres, la nature et le hasard. Leurs

figures charmantes et diverses, quoique harmoniées par ce qu'on nomme l'air de famille et par la similitude du costume, se détachaient un peu en arrière de leur mère, sur le fond plus sombre du portail de l'église, où les arceaux surbaissés gardaient un peu de nuit. On eût dit un groupe d'anges du matin, sortant à demi des ténèbres pour se montrer un à un au jour, dont ils sont à la fois l'émanation et l'éblouissement. La lenteur du mouvement de la foule, les haltes fréquentes sur la même marche du perron, donnaient le temps de bien contempler ces belles statues animées. Je les revoyais moi-même pour la première fois ensemble, depuis la sortie des plus âgées du couvent. Je ne pouvais m'empêcher de participer au frémissement de faveur générale que je voyais se presser et que j'entendais s'élever autour de moi pour cette admirable réunion de figures, pour ce bouquet de famille auquel je tenais de si près.

L'aînée des filles de ma mère, qui n'avait encore que dix-huit ans, s'appelait Cécile. Sa taille splendide eût été déjà au niveau de celle de ma mère, si l'extrême modestie de sa nature, qui lui faisait redouter l'admiration comme une autre redoute la honte, n'avait un peu penché sa tête en avant et abaissé ses yeux pour échapper aux regards.

Ses traits, qui rappelaient ceux de la famille de mon père, étaient plus ébauchés que finis, plus faits pour le premier coup d'œil que pour le second. C'était l'ensemble qui saisissait, c'étaient les grandes lignes qui éblouissaient, c'était l'expression qui ravissait : le caractère était la bonté. Je ne sais dans quel rayonnement de splendeur douce cette physionomie nageait, mais on n'en

discernait que le charme. Les imperfections de détail disparaissaient entièrement, surtout à distance. Elle avait la grandeur, l'unité, la grâce, ces trois beautés capitales de la femme, pour la foule qui n'analyse pas son impression. Aussi était-elle la beauté populaire de la famille, celle qu'on citait, qu'on préférait, celle qu'on aimait à voir passer dans les rues. Le peuple de la ville savait son nom. Il la montrait avec une fierté personnelle aux étrangers, à l'église ou dans les promenades. Les passants se retournaient pour la revoir : les boutiques, les murs et les pavés en étaient épris. Elle ne s'en doutait pas ; elle avait pour toute coquetterie ses simplicités, ses timidités, ses rougeurs, grandissant encore, en retard sur ses années par l'enfance prolongée de son cœur. Son charme n'était que le naturel, son caractère que le premier mouvement, son esprit que le premier mot, prompt et enfantin, mais souvent d'autant plus frappant qu'il est plus naïf. Elle n'avait aucune disposition pour les arts ; ses études étaient du coup d'œil ; l'effort la rebutait ; elle désolait ses maîtres, et elle les charmait. On sentait dès ce temps-là que le ciel l'avait formée pour la famille plus que pour le monde, tige à grappes et non à fleurs, de la race des femmes prédestinées non à enivrer par de stériles parfums d'esprit, mais à fructifier, à enfanter et à couver de riches générations ici-bas.

La seconde s'appelait Eugénie. Elle avait un an de moins ; elle se collait contre sa sœur aînée comme si sa taille frêle et svelte avait eu besoin d'un appui pour se soutenir contre le vent de la porte ou contre le souffle de cette multitude. C'était une nature entièrement différente, une apparition d'Ossian dans la splendeur du Midi, une ombre animée, une forme impalpable ; des yeux bleus,

larges et profonds comme une eau de mer, d'où le regard semblait remonter de loin comme d'un mystère ou d'un songe ; un ovale de visage écossais, des traits d'une délicatesse fugitive et d'une perfection de lignes idéale ; la bouche pensive, les lèvres minces, l'expression grave, les cheveux blonds roulant en longs écheveaux glacés d'un vernis éblouissant sur les deux joues ; une figure norvégienne enfin. Sa nature d'âme et d'esprit correspondait entièrement à ses traits. Plus avancée que son aînée, apte à tous les arts ; pâlissant au récit d'un héroïsme, à la lecture d'un beau vers, au son d'une corde de harpe ; sensible jusqu'à la souffrance, poétique, musicale, littéraire ; enfermée en elle-même et vivant avec les mondes de son imagination, moins goûtée de la foule, plus épiée et plus découverte, comme les fleurs de l'ombre, par les regards curieux et passionnés, elle devait charmer les hommes du Nord ; et ce fut plus tard en effet sa destinée. Elle se rapprochait, à cette époque, bien plus de moi que ses autres sœurs, par le développement précoce de son intelligence, par la poésie et la mélancolie de son caractère. Nous étions deux reflets d'une même teinte qui se rencontraient, l'un chaud et viril sur mon front, l'autre froid, féminin et virginal sur le sien. Elle était très-regardée, mais peu populaire. On lui croyait dans l'âme un peu de dédain, à cause de sa supériorité.

Après ces deux sœurs aînées, de tailles égales, mais de figures si opposées, on en voyait une troisième, de taille presque aussi grande, quoiqu'elle n'eût pas quinze ans, mais qui se tenait un peu en arrière avec les deux plus petites. Elle se nommait Suzanne. Pour celle-là, tous les regards et toutes les explications étaient d'accord. Il n'y avait

ni préférence ni contestation dans la ville. Il n'y avait qu'un cri d'enthousiasme pour sa merveilleuse beauté. C'était la pureté des lignes et la virginité des expressions de visage des madones de Raphaël sur le corps d'une *Psyché* de Phidias : la vierge chrétienne, aussi chaste, aussi pure et aussi céleste qu'il soit donné à l'extase du solitaire le plus pieux et le plus passionné pour le culte de la femme divinisée de la rêver. On l'appelait, dans le peuple, le *tableau d'autel*, parce qu'il y avait dans le chœur de l'église une figure de sainte, par Mignard, qui lui ressemblait. Cette forme, véritablement trop angélique pour une fille de la terre, et ce visage d'idéale perfection de traits, ne contenaient que deux empreintes : beauté et piété. Elle n'était évidemment pas née pour plaire aux hommes et pour aimer, mais pour éblouir et pour adorer. C'était un de ces êtres que Dieu montre aux hommes, mais qu'il se réserve pour son culte ; une enfant du chœur de son temple surnaturel, une constellation du ciel, des yeux qu'on voit de loin, qu'on ne touche jamais. Elle avait, dès ce monde-ci, l'instinct et comme le pressentiment inné de sa vocation unique de refléter Dieu et de l'adorer. Elle était la prière vivante et la contemplation agenouillée. Ma mère ne pouvait l'arracher aux autels. Elle lui avait inspiré de trop bonne heure un souffle trop fort de ses aspirations vers l'infini. Ce souffle l'enlevait entièrement à la terre, et ma mère ne pouvait plus l'y rappeler.

En ce moment, Suzanne sortant de l'église, son vrai séjour, se retournait de moments en moments pour adresser encore du cœur un salut ou un adieu aux tabernacles qu'habitait son âme. Elle baissait les yeux pour que son regard sur la foule qui la contemplait ne laissât pas évaporer une de ses ferveurs. Ses deux mains jointes

tenaient sur son sein son livre de prières dans un étui de velours noir. Les regards légers devenaient graves et saints en la regardant. On sentait qu'il n'y aurait pas sur la terre un homme digne de remplacer ce livre sur son cœur, et que l'amour serait pour cette pureté non une flamme, mais une profanation.

Dans les deux autres sœurs qui suivaient Suzanne, il y avait une différence de taille beaucoup plus sensible qu'entre elle et ses sœurs aînées. On aurait cru qu'il y avait eu là un intervalle de naissance ou une perte de quelqu'un des enfants de la mère. Ces deux jeunes fronts, au lieu de se niveler, n'atteignaient plus qu'aux épaules de Suzanne. C'était comme un degré auquel il aurait manqué quelques marches.

## VIII

Celle de mes sœurs qui se rapprochait le plus de Suzanne s'appelait Césarine. Elle avait seize ans, un an de plus que sa sœur ; mais elle n'était pas destinée par la nature à s'élever en jet aussi flexible et aussi majestueux que les deux premières tiges. Plus formée déjà et moins élancée de stature, elle était une de ces plantes qui mûrissent avant le temps. Rien ne rappelait en elle la jeune fille de ces climats et de ce sang tempéré de la famille où elle était née. Quelque chose de méridional et de chaleureux caractérisait sa beauté. Ses cheveux, châtain foncé, étaient moins soyeux au regard, moins souples à la main que ceux de ses sœurs; ils étaient comme hâlés par le soleil de Naples ou d'Espagne. Ses yeux, presque

noirs, tant l'azur en était sombre, larges et à fleur de tête, étaient recouverts par une frange de cils plus longs que ceux d'aucune femme que j'aie vue, excepté en Asie. Son front était raccourci par les cheveux qui poussaient plus bas, comme celui de mon père. Son nez était droit, court, un peu moins effilé que dans notre race ; ses lèvres, un peu plus modelées, montraient, quand elle souriait, des dents d'un émail plus mat, d'une ordonnance plus parfaite et d'une forme plus petite que les nôtres, L'ovale de ses joues s'arrondissait davantage ; sa peau, moins fine et moins blanche, avait les tons chauds et colorés de foyer intérieur que les peintres romains donnent sous leur pinceau aux figures de Judith ou de Sophonisbe dans la *Chasteté de Scipion.* Cette carnation n'était pas de la moire, mais du velours de fraîcheur et de vie. La voix aussi avait chez elle un timbre plus mâle et des vibrations plus pleines que chez ses sœurs. On eût dit qu'elle parlait la langue du Dante avec l'accent de Sienne ou de Florence. En tout, c'était une jeune fille romaine éclose par un caprice du hasard dans un nid des Gaules, un souffle du vent du midi qui avait traversé les Alpes pour venir animer ce corps, un rayon de la côte de Sorrente ou de Portici, incrusté en chaleur et en splendeur sur un front dépaysé dans le Nord. Sa beauté, bien différente de celle de Suzanne et bien supérieure en reflet, bien qu'elle ne l'égalât pas peut-être en perfection, ravissait par l'éblouissement. Une larme sur du feu, voilà toute Césarine ! J'y penserai jusqu'au tombeau.

Elle donnait la main en ce moment à la dernière d'entre nous, une sœur plus petite et encore tout enfant, qu'on nommait Sophie. C'était une figure des bords du Rhin, aux yeux d'une eau pâle, à la chevelure humide de plis,

à l'expression méditative, sensible et douce. Elle tournait sans cesse le visage et levait ses yeux sur ma mère, pour deviner et pour obéir à ce qu'elle aurait deviné dans ses yeux. Tendresse, ingénuité, obéissance, tous les éléments de son caractère étaient des vertus. Ma mère l'adorait comme toutes les femmes adorent par-dessus tout leur premier et leur dernier enfant, celui qui vient le premier sur leurs genoux pour leur apprendre qu'elles sont mères, et celui qui reste le dernier à la maison pour leur rappeler qu'elles ont été jeunes. Cette faiblesse de ma mère aurait gâté Sophie, si Sophie eût été capable d'abuser d'un ascendant de tendresse. Mais Dieu n'avait pas mêlé une imperfection à l'argile dont il avait pétri cette enfant des jours avancés de notre père. C'était l'innocence de la famille : elle en avait le visage et la voix, comme elle en eut plus tard la destinée.

## IX

Ma mère, qui me cherchait involontairement des yeux pour se parer de tout son bonheur, groupé ainsi autour d'elle à la porte de la maison de Dieu à qui elle reportait tout, me fit un sourire et un signe. Je perçai la foule, et me joignis à mes sœurs et à elle. Mon père nous attendait un peu plus loin. Nous revînmes lentement tous ensemble à la maison, accompagnés encore de quelques amis de la famille qui nous accostaient de rue en rue. La foule se rangeait et murmurait des demi-mots d'admiration en voyant cette mère au milieu de ce charmant cortége qu'elle s'était fait à elle-même. C'était la Niobé des bords de la Saône avant ses malheurs. Je lisais dans tous

les yeux la cordialité et la bénédiction intérieure des physionomies du peuple sur cette belle et sainte femme. Je marchais seul à quelques pas derrière ce gracieux faisceau de mes jeunes sœurs, dont je voyais les blondes tresses flotter sur leurs robes, de même coupe et de même couleur. Le spectacle de ce père et de cette mère ramenant de la maison de prière à la maison de tendresse cette chaîne d'enfants aimés, aimants, heureux et beaux ; de ces amis, de ces parents, de ces voisins, de ces artisans, de ces serviteurs s'associant des yeux, du sourire et du cœur à cette magnificence de nature, dans une famille aimée de tous, me fit une forte impression qui ne s'effaça plus. Je comparai, sans m'en rendre compte, cette innocence, cette pureté, cette sérénité de cette mère et de ses filles, cette majesté du père, cette sécurité de la conscience, du devoir et du bonheur, dans ce cercle d'affections vivantes, ainsi resserré autour de la maison de notre berceau, avec les évaporations, les délires, les plénitudes et les vides désespérés du cœur que je venais d'éprouver tour à tour dans mes premières excursions à travers la vie. Je ne pus m'empêcher de reconnaître en moi-même que si Dieu a mis le délire dans les songes, il a mis le bonheur et la paix de l'âme dans les réalités. Une famille vertueuse et tendre est la racine de l'arbre de la vie. Quand la branche se détache du tronc, le vent l'emporte aux tourbillons et aux précipices.

---

## CANTATE

### POUR DES ENFANTS D'UNE MAISON DE CHARITÉ.

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau ;

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain ;

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et vérité :

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans le trésor de tes faveurs !

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné ;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné.

Que leurs mères, dans leur vieillesse,
Ne meurent qu'après des jours pleins !
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins !

## LA SOURCE DANS LES BOIS.

Source limpide et murmurante
Qui, de la fente du rocher,
Jaillis en nappe transparente
Sur l'herbe que tu vas coucher;

Le marbre arrondi de Carrare,
Où tu bouillonnais autrefois,
Laisse fuir ton flot qui s'égare
Sur l'humide tapis des bois.

Ton dauphin, verdi par le lierre,
Ne lance plus de ses naseaux,
En jets ondoyants de lumière,
L'orgueilleuse écume des eaux.

Tu n'as plus, pour temple et pour ombre,
Que ces hêtres majestueux
Qui penchent leur tronc vaste et sombre
Sur tes flots dépouillés comme eux.

La feuille, que jaunit l'automne,
S'en détache et ride ton sein,
Et la mousse verte couronne
Les bords usés de ton bassin.

Mais tu n'es pas lasse d'éclore :
Semblable à ces cœurs généreux
Qui, méconnus, s'ouvrent encore
Pour se répandre aux malheureux.

Penché sur ta coupe brisée,
Je vois tes flots ensevelis

Filtrer comme une humble rosée
Sur les cailloux que tu polis.

J'entends ta goutte harmonieuse
Tomber, tomber, et retentir
Comme une voix mélodieuse
Qu'entrecoupe un tendre soupir.

Les images de ma jeunesse
S'élèvent avec cette voix;
Elles m'inondent de tristesse,
Et je me souviens d'autrefois.

Dans combien de soucis et d'âges,
O toi que j'entends murmurer!
N'ai-je pas cherché tes rivages
Ou pour jouir ou pour pleurer?

A combien de scènes passées
Ton bruit rêveur s'est-il mêlé!
Quelle de mes tristes pensées
Avec tes flots n'a pas coulé?

Oui, c'est moi que tu vis naguères,
Mes blonds cheveux livrés au vent,
Irriter tes vagues légères
Faites pour la main d'un enfant.

C'est moi qui, couché sous les voûtes
Que ces arbres courbent sur toi,
Voyais, plus nombreux que ces gouttes,
Mes songes flotter devant moi.

L'horizon trompeur de cet âge
Brillait, comme on voit, le matin,

L'aurore dorer le nuage
Qui doit l'obscurcir en chemin.

Plus tard, battu par la tempête,
Déplorant l'absence ou la mort,
Que de fois j'appuyai ma tête
Sur le rocher d'où ton flot sort!

Dans mes mains cachant mon visage,
Je te regardais sans te voir,
Et, comme des gouttes d'orage,
Mes larmes troublaient ton miroir.

Mon cœur, pour exhaler sa peine,
Ne s'en fiait qu'à tes échos;
Car tes sanglots, chère fontaine,
Semblaient répondre à mes sanglots.

Et maintenant je viens encore,
Mené par l'instinct d'autrefois,
Écouter ta chute sonore
Bruire à l'ombre des grands bois.

Mais les fugitives pensées
Ne suivent plus tes flots errants,
Comme ces feuilles dispersées
Que ton onde emporte aux torrents.

D'un monde qui les importune
Elles reviennent à ta voix,
Aux rayons muets de la lune,
Se recueillir au fond des bois

Oubliant le fleuve où t'entraîne
Ta course que rien ne suspend,

Je remonte de veine en veine
Jusqu'à la main qui te répand.

Je te vois, fille des nuages,
Flottant en vagues de vapeurs,
Ruisseler avec les orages
Ou distiller au sein des fleurs.

Le roc altéré te dévore
Dans l'abîme où grondent ses eaux;
Ou le gazon, par chaque pore,
Boit goutte à goutte tes cristaux.

Tu filtres, perle virginale,
Dans des creusets mystérieux,
Jusqu'à ce que ton onde égale
L'azur étincelant des cieux.

Tu parais! le désert s'anime;
Une haleine sort de tes eaux.
Le vieux chêne élargit sa cime
Pour t'ombrager de ses rameaux.

Le jour flotte de feuille en feuille,
L'oiseau chante sur ton chemin.
Et l'homme à genoux te recueille
Dans l'or ou le creux de sa main.

Et la feuille aux feuilles s'entasse,
Et, fidèle au doigt qui t'a dit :
« Coule ici pour l'oiseau qui passe! »
Ton flot murmurant l'avertit.

Et moi, tu m'attends pour me dire :
« Vois ici la main de ton Dieu!

Ce prodige, que l'ange admire,
De sa sagesse n'est qu'un jeu. »

A chaque plainte de ton onde
Je sens retentir avec toi
Je ne sais quelle voix profonde
Qui l'annonce et le chante en moi.

Mon cœur, grossi par mes pensées,
Comme tes flots dans ton bassin,
Sent, sur mes lèvres oppressées,
La foi déborder de mon sein.

Ainsi me revoit ton rivage,
Aujourd'hui différent d'hier;
Le cygne change de plumage,
La feuille tombe avec l'hiver.

Bientôt tu me verras peut-être,
Penchant sur toi mes cheveux blancs,
Cueillir un rameau de ton hêtre
Pour appuyer mes pas tremblants.

Assis sur un banc de ta mousse,
Sentant mes jours prêts à tarir,
Instruit par ta pente si douce,
Tes flots m'apprendront à mourir.

En les voyant fuir goutte à goutte
Et disparaître flot à flot :
« Voilà, me dirai-je, la route
Où mes jours les suivront bientôt. »

Combien m'en reste-t-il encore?
Qu'importe? Je vais où tu cours;

Le soir pour nous touche à l'aurore :
Coulez, ô flots! coulez toujours!

---

### SOUVENIR D'ENFANCE.

Ami, plus qu'un ami, frère de sang et d'âme,
Dont l'humide regard me suivit sur la lame,
A travers tant de flots jetés derrière moi,
A travers tant de ciel et d'air, je pense à toi;
Je pense à ces loisirs que nous usions ensemble
Au bord de nos ruisseaux, sous le saule ou le tremble,
A nos pas suspendus, à nos doux entretiens,
Qu'entremêlaient souvent ou tes vers ou les miens;
Tes vers, fils de l'éclair, tes vers, nés d'un sourire,
Que tu n'arraches pas palpitants de ta lyre,
Mais que, de jour en jour, ta négligente main
Laisse à tout vent d'esprit tomber sur ton chemin,
Comme ces perles d'eau que pleure chaque aurore,
Dont toute la campagne au réveil se colore,
Qui formeraient un fleuve en se réunissant,
Mais qui tombent sans bruit sur le pied du passant,
Dont le soleil du jour repompe l'humble pluie,
Et qu'aspire en parfum le vent qui les essuie!
Autres temps, autres soins; à tout fruit sa saison.
Avant que ma pensée eût l'âge de raison,
Quand j'étais humble enfant qui joue avec sa mère,
Qu'on charme ou qu'on effraye avec une chimère,
J'imitais les enfants, mes égaux, dans leurs jeux;
Je parlais leur langage, et je faisais comme eux!
J'allais, aux premiers mois où le bourgeon s'élève,
Où l'écorce du bois semble suer la séve,
Vers le torrent qui coule au pied de mon hameau,
Des saules inclinés couper le frais rameau;

Réchauffant de l'haleine une séve encor tendre,
Je détachais du bois l'écorce sans la fendre,
Je l'animais d'un souffle, et bientôt sous mes doigts
Un son plaintif et doux s'exhalait dans les bois.
Ce son, dont aucun art ne réglait la mesure,
N'était rien qu'un bruit vide, un vague et doux murmure,
Semblable aux voix de l'onde et des airs frémissants,
Dont on aime le bruit, sans y chercher de sens;
Prélude d'un esprit éveillé de bonne heure,
Qui chante avant qu'il chante, et pleure avant qu'il pleure.

---

## LA VIE CHAMPÊTRE.

O vallons paternels, doux champs, humble chaumière
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
    Ressemble aux nids sous les rameaux;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages;
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
    Ouvrez-vous, ouvrez-vous! c'est moi.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
    Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
Loin de moi les cités et leur vaine opulence!
    Je suis né parmi les pasteurs.

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir ;
A revenir, comme eux, baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours, loin des cités, des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages !
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois ;
Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos riants asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur :
Je viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller, le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir au matin le Dieu qui fait le jour,

Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore,
Comme pour fêter son retour;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,
Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement au sein de la prairie
Les lits murmurants des ruisseaux;

Le soir, assis en paix au sein de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre:
C'est assez pour qui doit mourir.

---

IMPRESSIONS FUNÈBRES.

## LA MORT D'UNE FIANCÉE.

Un soir des premiers jours de novembre, on me remit, au retour d'un bal, un billet et un paquet qu'un voyageur venant de Naples avait apportés pour moi de la poste en changeant de chevaux. Le voyageur inconnu me disait que, chargé pour moi d'un message important par un de ses amis, directeur d'une fabrique de corail de Naples, il s'acquittait en passant de sa commission; mais que, les nouvelles qu'il m'apportait étant tristes et funèbres, il ne demandait pas à me voir ; il me priait seulement de lui accuser réception du paquet à Paris.

J'ouvris en tremblant le paquet. Il renfermait, sous la première enveloppe, une dernière lettre de la fiancée ; cette lettre ne contenait que ces mots : « Le docteur dit que je mourrai avant trois jours. Je veux te dire adieu avant de perdre mes forces. Oh ! si tu étais là, je vivrais ! Mais c'est la volonté de Dieu. Je te parlerai bientôt et toujours du haut du ciel. Aime mon âme ! Elle sera avec toi toute ta vie. Je te laisse mes cheveux. Consacre-les à Dieu dans une chapelle de ton pays, pour que quelque chose de moi soit auprès de toi ! »

Je restai anéanti, sa lettre dans les mains, jusqu'au jour. Ce n'est qu'alors que j'eus la force d'ouvrir la seconde enveloppe. Toute sa belle chevelure y était, telle qu'elle me l'avait montrée dans la cabane. Elle était encore mêlée avec quelques feuilles de bruyère. Je fis ce

qu'elle avait ordonné dans son dernier vœu. Une ombre de sa mort se répandit dès ce jour-là sur mon visage et sur ma jeunesse.

Douze ans plus tard je revins à Naples. Je cherchai ses traces. Il n'y en avait plus ni à la Margellina ni à Procida. La petite maison sur la falaise de l'île était tombée en ruine; elle n'offrait plus qu'un monceau de pierres grises au-dessus d'un cellier où les chevriers abritaient leurs chèvres pendant les pluies. Le temps efface vite sur la terre, mais il n'efface jamais les traces d'un premier regret dans le cœur qui l'a traversé.

Pauvre Graziella! Bien des jours ont passé depuis ces jours. D'autres rayons de beauté et de tendresse ont illuminé ma sombre route. D'autres âmes se sont ouvertes à moi pour me révéler dans des cœurs de femme les plus mystérieux trésors de bonté, de sainteté, de pureté que Dieu ait animés sur cette terre, afin de nous faire comprendre, pressentir et désirer le ciel; mais rien n'a terni ta première apparition dans mon cœur. Plus j'ai vécu, plus je me suis rapproché de toi par la pensée. Ton souvenir est comme ces feux de la barque de ton père, que la distance dégage de toute fumée et qui brillent d'autant plus qu'ils s'éloignent davantage de nous. Je ne sais pas où dort ta dépouille mortelle, ni si quelqu'un te pleure encore dans ton pays; mais ton véritable sépulcre est dans mon âme. C'est là que tu es recueillie et ensevelie tout entière. Ton nom ne me frappe jamais en vain. J'aime la langue où il est prononcé. Il y a toujours au fond de mon cœur une larme qui filtre goutte à goutte et qui tombe en secret sur ta mémoire pour la rafraîchir et pour l'embaumer en moi.

### LE PREMIER REGRET.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété !
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans; c'est bien tôt pour mourir ! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver, et non pleurer.

Dit : « Elle avait seize ans ! » Oui, seize ans, et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant,
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant !
Que son œil était pur et sa lèvre candide !
Que son ciel inondait son âme de clarté !
Le beau lac de Némi, qu'aucun souffle ne ride,
A moins de transparence et de limpidité.

Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées ;
Ses paupières jamais, sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli ;
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli ;

Tout folâtrait en elle : et ce jeune sourire,
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un lac éclatant.

Elle se confiait à la douce nature
Qui souriait sur nous, à la prière pure
Qu'elle allait, le cœur plein de joie, et non de pleurs,
A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs;

Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
Et comme un humble enfant je suivais son exemple,
Et sa voix me disait tout bas : « Prie avec moi;
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Voyez, dans son bassin, l'eau d'une source vive
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir,
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir :
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,
Orne sans le ternir le liquide miroir,
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir;
Mais si, prenant son vol vers les sources nouvelles,
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,
Le ciel s'efface au fond de l'onde qu'il brunit,
La plume à grands flocons y tombe, et la ternit,
Comme si le vautour, ennemi de sa race,
De sa mort sur les flots avait semé la trace;
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté.

Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme;
Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir.
Elle n'attendit pas un second avenir;
Elle ne languit pas de doute en espérance,
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance;
Elle but d'un seul trait le vase de douleur,
Dans sa première larme elle noya son cœur;
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile,
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Et s'endormit aussi, mais, hélas! loin du soir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile;
Et le rapide oubli, second linceul des morts,
A couvert le sentier qui menait vers ces bords;
Nul ne visite plus cette pierre effacée,
Nul n'y songe et n'y prie!... excepté ma pensée,
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus,
Et que, les yeux flottants sur de chères empreintes,
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes!
Elle fut la plus pure, et sa douce lueur
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
Est le seul monument que lui fit la nature :
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au cœur enraciné,
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage;
La poudre du chemin y blanchit son feuillage;
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés
Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés :
Une fleur au printemps, comme un flocon de neige,
Y flotte un jour ou deux; mais le vent qui l'assiége
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
Comme la vie avant qu'elle ait charmé le cœur!
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie!
Oh! dis, fleur que la vie a fait sitôt flétrir,
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir?

Remontez, remontez à ces heures passées!
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer.
Allez où va mon âme, allez, ô mes pensées!
Mon cœur est plein, je veux pleurer.

---

## PENSÉE DES MORTS.

Voilà les feuilles sans séve
Qui tombent sur le gazon;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon;
Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais;
Voilà l'enfant des chaumières

Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix :
Le soir est près de l'aurore;
L'astre à peine vient d'éclore,
Qu'il va terminer son tour;
Il jette par intervalle
Une lueur, clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphyre
Sous ses nuages dorés;
La pourpre du soir expire
Sous les flots décolorés;
La mer solitaire et vide
N'est plus qu'un désert aride
Où l'œil cherche en vain l'esquif;
Et sur la grève plus sourde
La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon;
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison;
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d'amours;
Toute herbe aux champs est glanée :
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours!

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants :
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissé mûrir!
Quoique jeûne sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison;
Et quand je dis en moi-même :
« Où sont ceux que ton cœur aime? »
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
Mon pied le sait : la voilà!
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là?
Jusqu'à l'indien rivage
Le ramier porte un message
Qu'il rapporte à nos climats;
La voile passe et repasse :
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas.

Ah! quand les vents de l'automne
Sifflent dans les rameaux morts,

Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords,
Quand la cloche des ténèbres
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
A chaque vent qui s'élève,
A chaque flot sur la grève,
Je dis : « N'es-tu pas leur voix? »

Du moins, si leur voix si pure
Est trop vague pour nos sens,
Leur âme en secret murmure
De plus intimes accents;
Au fond des cœurs qui sommeillent,
Leurs souvenirs qui s'éveillent
Se pressent de tous côtés,
Comme d'arides feuillages
Que rapportent les orages
Au tronc qui les a portés.

C'est une mère ravie
A ses enfants dispersés,
Qui leur tend de l'autre vie,
Ces bras qui les ont bercés;
Des baisers sont sur sa bouche;
Sur ce sein qui fut leur couche
Son cœur les rappelle à soi;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire :
« Vous aime-t-on comme moi? »

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau

Triste, hélas! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit : « Ma tombe est verte!
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu? Je n'y suis pas! »

C'est un ami de l'enfance,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre cœur.
Il n'est plus; notre âme est veuve;
Il nous suit dans notre épreuve,
Et nous dit avec pitié :
« Ami, si ton âme est pleine,
De ta joie ou de ta peine,
Qui portera la moitié? »

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant;
C'est une sœur, c'est un frère
Qui nous devance un moment.
Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure,
Hélas! ils dormaient hier!
Et notre cœur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair!

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,

Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
« Vous qui voyez la lumière,
De nous vous souvenez-vous? »
. . . . . . . . . . .

Mais toi, Seigneur, tu possèdes
Ta propre immortalité;
Tout le bonheur que tu cèdes
Accroît ta félicité.
Tu dis au soleil d'éclore,
Et le jour ruisselle encore!
Tu dis au temps d'enfanter,
Et l'éternité docile,
Jetant les siècles par mille,
Les répand sans les compter!

Les mondes que tu répares
Devant toi vont rajeunir,
Et jamais tu ne sépares
Le passé de l'avenir.
Tu vis! et tu vis! les âges,
Inégaux pour tes ouvrages,
Sont tous égaux sous ta main;
Et jamais ta voix ne nomme,
Hélas! ces trois mots de l'homme :
Hier, aujourd'hui, demain!

O père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure;
Ah! ne te mesure à rien!
Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant!

Triomphe, ô vertu suprême,
En te contemplant toi-même !
Triomphe en nous pardonnant !

---

## LA MORT DE LOUIS XVI.

### I

Malesherbes, introduit le jour même dans la tour où gémissait son maître, fut forcé d'attendre dans le dernier guichet ; les commissaires de la Commune, chargés d'empêcher l'introduction furtive de toute arme qui pourrait soustraire le roi par le suicide à l'échafaud, l'arrêtèrent longtemps dans cette pièce. Le nom et l'aspect du vieillard inspirèrent quelque pudeur aux gardiens. Il se fouilla lui-même devant eux. Il n'avait sur lui que quelques pièces diplomatiques et le journal des séances de la Convention. Dorat-Cubières, membre de la Commune, homme plus vaniteux que cruel, fanfaron de liberté, écrivain de boudoirs, déplacé dans les tragédies de la Révolution, était de service dans l'antichambre du roi. Dorat-Cubières connaissait M. de Malesherbes et révérait en lui un philosophe, que Voltaire, son maître, avait signalé souvent à la reconnaissance des sages. Il fit approcher le vieillard du foyer de la cheminée et s'entretint familièrement avec lui. « Malesherbes, lui dit-il, vous êtes l'ami de Louis XVI : comment pouvez-vous lui apporter des journaux où il verra toute l'indignation du peuple exprimée contre lui ? — Le roi n'est pas un homme comme un autre, répondit M. de Malesherbes ; il a une âme forte, il a une foi qui

l'élève au-dessus de tout. — Vous êtes un honnête homme, vous, reprit Cubières ; mais si vous ne l'étiez pas, vous pourriez lui porter une arme, du poison, lui conseiller une mort volontaire ! » La physionomie de M. de Malesherbes trahit à ces mots une réticence qui semblait indiquer en lui la pensée d'une de ces morts antiques qui enlevaient l'homme à la fortune et qui le rendaient, dans les extrémités du sort, son propre juge et son propre libérateur ; puis, comme se reprenant lui-même de sa pensée : « Si le roi, dit-il, était de la religion des philosophes, s'il était un Caton ou un Brutus, il pourrait se tuer. Mais le roi est pieux, il est chrétien ; il sait que sa religion lui défend d'attenter à sa vie, il ne se tuera pas. » Ces deux hommes échangèrent à ces mots entre eux un regard d'intelligence et se turent, comme réfléchissant en eux-mêmes laquelle de ces deux doctrines était la plus courageuse et la plus sainte : de celle qui permet de se dérober au sort, ou de celle qui ordonne de subir sa destinée en l'acceptant.

La porte de la chambre du roi s'ouvrit. Malesherbes s'avança, incliné et d'un pas chancelant, vers son maître. Louis XVI était assis auprès d'une petite table. Il tenait à la main et lisait avec recueillement un volume de Tacite, cet évangile romain des grandes morts. A l'aspect de son ancien ministre, le roi rejeta le livre, se leva, et s'élança les bras ouverts et les yeux mouillés vers le vieillard ; « Ah ! lui dit-il en le serrant dans ses bras, où me retrouvez-vous ! et où m'a conduit ma passion pour l'amélioration du sort de ce peuple que nous avons tant aimé tous les deux ! Où venez-vous me chercher ! Votre dévouement expose votre vie et ne sauvera pas la mienne ! »

Malesherbes exprima au roi, en pleurant sur ses mains, le bonheur qu'il éprouvait à lui consacrer un reste de vie et à lui montrer dans les fers un attachement toujours suspect dans les palais. Il essaya de rendre au prisonnier l'espérance dans la justice de ses juges et dans la pitié d'un peuple lassé de le persécuter. « Non, non, répondit le roi ; ils me feront mourir, j'en suis sûr ; ils en ont le pouvoir et la volonté. N'importe, occupons-nous de mon procès comme si je devais le gagner ; et je le gagnerai en effet, puisque la mémoire que je laisserai sera sans tache. »

## II

Tronchet et Desèze, introduits tous les jours au Temple avec Malesherbes, préparèrent les éléments de la défense. Le roi, parcourant avec eux les textes d'accusation et les différentes circonstances de son règne qui réfutaient dans sa pensée l'accusation, passait de longues heures à dérouler à ses défenseurs sa vie publique. Tronchet et Desèze venaient à cinq heures et se retiraient à neuf. M. de Malesherbes, devançant l'heure de ces séances, était introduit tous les matins chez le roi. Il apportait au prince les papiers publics, les lisait avec lui et préparait le travail du soir.

C'est dans ces entretiens particuliers entre le prince et le philosophe que l'âme du roi s'attendrissait et s'épanchait en liberté ; l'amitié de Malesherbes changeait quelquefois ces épanchements en espérances, toujours en consolations. La rudesse des commissaires de la Com-

mune suspendait souvent ces entretiens en exigeant que la porte de la chambre du roi restât ouverte pour qu'ils pussent entendre la conversation. Le roi et le vieillard se retiraient alors dans le fond de la tourelle, et, refermant la porte sur eux, échappaient à l'odieuse inquisition de ces hommes qui cherchaient des crimes entre l'oreille de la victime et la bouche du consolateur.

Le soir, quand M. de Malesherbes, Tronchet et Desèze s'étaient retirés, le roi lisait seul les discours prononcés pour ou contre lui, la veille, à la Convention. On eût cru, à l'impartialité de ses observations, qu'il lisait l'histoire d'un règne lointain. « Comment pouvez-vous lire de sang-froid ces invectives? lui demandait un jour Cléry. — J'apprends jusqu'où peut aller la méchanceté des hommes, répondit le roi. Je ne croyais pas qu'il pût en exister de semblables. » Et il s'endormit.

## III

Le lendemain, Louis se renferma seul dans son cabinet, et il écrivit longtemps. C'était son testament, suprême adieu à l'espérance. De ce jour, il n'espéra plus que dans l'immortalité. Il léguait en paix tout ce qu'il avait à léguer dans son âme : sa tendresse à sa famille, sa reconnaissance à ses serviteurs, son pardon à ses ennemis. Après cet acte, il parut plus calme. Il avait signé en chrétien la dernière page de sa destinée.

Ainsi cette âme, en s'ouvrant dans son dernier examen au jour scrutateur de l'immortalité, ne lisait rien dans ses

pensées les plus secrètes qu'intention honnête, tendresse et pardon. L'homme et le chrétien étaient sans tache. Tout le crime ou plutôt tout le malheur était dans la situation. Ce papier, empreint de ses tendresses, trempé de ses larmes et bientôt de son sang, était l'irrécusable témoignage que sa conscience portait d'elle-même devant Dieu. Quel peuple n'eût adoré un tel homme, si cet homme n'eût pas été un roi? Mais quel peuple, de sang-froid, n'eût absous un tel roi, qui savait lui-même tant pardonner et tant aimer? Ce testament, le plus grand acte de la vie de Louis XVI parce qu'il fut l'acte de son âme seule, jugeait plus infailliblement sa vie et son règne que le jugement inflexible porté bientôt par des hommes irrités. En se dévoilant ainsi lui-même à l'avenir, Louis accusait involontairement la dureté des temps qui allaient le condamner au supplice. Il croyait avoir pardonné, et, par la sublimité même de sa douceur, il s'était à jamais vengé !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## IV

Son défenseur, Desèze, parla avec dignité, mais sans éclat. Il garda le sang-froid de la raison devant l'ardeur d'une passion publique. Son plaidoyer, au niveau de ses devoirs de défenseur, ne s'éleva que dans quelques phrases au niveau de la circonstance. Il discuta quand il fallait frapper. Il oublia qu'il n'y a d'autre conviction pour un peuple que ses émotions ; que la témérité des paroles est, dans certains cas, la souveraine prudence, et qu'il n'y a dans les circonstances suprêmes qu'une élo-

quence désespérée qui puisse sauver tout en risquant de tout perdre.

Ce fut une des fatalités attachées à la vie de Louis XVI de n'avoir pas trouvé, pour disputer ou pour reprocher sa mort au peuple, une de ces voix qui élèvent la pitié à la hauteur de la fortune, et qui font retentir de siècle en siècle les chutes des trônes, les catastrophes des empires et le contre-coup de la hache qui tranche la tête des rois, avec des paroles aussi hautes, aussi grandes, aussi solennelles que ces événements. Qu'un Bossuet, un Mirabeau, un Vergniaud, se fussent rencontrés à la place de Desèze, Louis XVI n'eût pas été défendu avec plus de zèle, plus de prudence et plus de logique ; mais leur parole, toute politique et non judiciaire, eût résonné comme une vengeance sur la tête des juges, comme un remords sur le cœur du peuple, et si la cause n'eût pas été gagnée devant le tribunal, elle était à jamais illustrée devant la postérité ! Dans les causes qui ne sont pas d'un jour, c'est une faute de parler au temps ; il faut parler à l'avenir, car c'est lui qui est le véritable juge. Louis XVI et ses défenseurs l'oublièrent trop. Toutefois il resta de ce plaidoyer un mot sublime et qui résumait en une accusation directe toute la situation : « Je cherche parmi vous des juges, et je n'y vois que des accusateurs ! »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## V

Le roi condamné reçut cette communication du conseil exécutif sans murmurer. Il ne disputait pas les minutes

à la mort ; tout ce qu'il demandait, c'était un recueillement de quelques heures à l'extrémité du temps entre la vie et l'éternité. Il s'occupait depuis plusieurs semaines de sanctifier son sacrifice. Dans un de ses entretiens, il chargea M. de Malesherbes de faire remettre un message secret à un vénérable prêtre étranger, caché dans Paris, et dont il implorait l'assistance pour le cas où il aurait à mourir. « C'est une étrange commission pour un philosophe, dit-il avec un triste sourire à M. de Malesherbes. Mais j'ai toujours préservé ma foi de chrétien comme un frein contre les égarements de la toute-puissance et comme une consolation dans mes adversités. Je la retrouve au fond de ma prison ; si jamais vous étiez destiné à une mort semblable à la mienne, je désire que vous trouviez la même consolation à vos derniers moments. »

Malesherbes découvrit la demeure de ce guide de la conscience du roi, et lui fit parvenir la prière de son maître. L'homme de Dieu attendait l'heure où le cachot s'ouvrirait à sa charité ; dût-elle lui coûter la vie, il n'hésiterait pas. Ministre de l'agonie, il devait son ministère sacré aux derniers moments : c'est l'héroïsme du prêtre chrétien. De plus, une amitié sainte unissait depuis longtemps le prêtre et le roi. Introduit furtivement aux Tuileries dans les jours de solennité chrétienne, cet ecclésiastique avait souvent confessé le roi. La confession chrétienne, qui prosterne l'homme aux pieds du prêtre et le roi aux pieds de son sujet, établit entre le confesseur et le pénitent une confidence paternelle d'un côté, filiale de l'autre, qui, bien que surnaturelle dans son principe, se transforme souvent en affection humaine entre des âmes qui se sont parlé de si près. Dieu est le

lien de ces attachements spirituels. Mais ce lien formé dans le ciel ne se rompt pas toujours entièrement sur la terre. Dans cet échange complet des âmes, souvent les cœurs se versent aussi. Il en était ainsi du roi et du prêtre. Louis XVI avait dans l'abbé de Firmont un ami placé en secret entre ce monde et l'autre. Il l'appelait dans les jours difficiles, et il le réservait pour les extrémités de son sort.

## VI

Le mercredi, 20 janvier 1793, à la nuit tombante, un inconnu frappa inopinément à la porte de la retraite ignorée où ce pauvre prêtre cachait sa vie, et lui enjoignit de le suivre au lieu des séances du conseil des ministres. M. de Firmont suivit l'inconnu. Arrivé aux Tuileries, on l'introduisit dans le cabinet où les ministres délibéraient sur l'exécution du supplice, que la Convention avait remise à leur responsabilité. Garat, philosophe sensible; Lebrun, diplomate froid; Rolland, républicain clément, et qui dans le roi ne pouvait s'empêcher d'aimer l'homme, auraient voulu écarter, à tout prix, de leurs cœurs, de leurs noms et de leur mémoire, la mission sinistre dont leur destinée les frappait. Il n'était plus temps. Solidaires des Girondins, otages des Jacobins au ministère, il fallait exécuter ou mourir. Leur physionomie, leur agitation, leur stupeur, révélaient l'horreur de leur situation. Ils tâchaient de s'en dissimuler à eux-mêmes la rigueur, à force d'égards et de pitié. Ils se levèrent, entourèrent le prêtre, honorèrent son courage, protégèrent sa mission. Garat prit le confesseur dans sa voiture et le

conduisit au Temple. Pendant la route, le ministre de la Convention épancha son désespoir dans le sein du ministre de Dieu. « Grand Dieu! s'écria-t-il, de quelle affreuse mission je me vois chargé ! Quel homme ! ajouta-t-il en parlant de Louis XVI, quelle résignation ! quel courage! Non, la nature toute seule ne saurait donner tant de forces : il y a quelque chose là de surhumain ! » Le prêtre se tut, de peur d'offenser le ministre ou de désavouer sa foi. Le silence régna après ces paroles entre ces deux hommes jusqu'à la porte de la tour. Elle s'ouvrit au nom de Garat. A travers une salle remplie d'hommes armés, le ministre et le confesseur passèrent dans une salle plus vaste. Les voûtes, les ornements dégradés de l'architecture, les marches d'un autel renversé, révélaient une chapelle antique et depuis longtemps profanée. Douze commissaires de la Commune tenaient leur conseil dans cette salle. Leurs physionomies, leurs propos, l'absence totale de sensibilité, et même de décence devant la mort, qui caractérisait les visages de ces hommes, révélaient en eux ces natures brutales, incapables de rien respecter dans un ennemi, pas même la douleur suprême et la mort. Un ou deux visages seulement, plus jeunes que les autres, dérobaient à leurs collègues quelques signes furtifs d'intelligence avec les yeux du prêtre. Le ministre monta pendant qu'on fouillait l'abbé de Firmont. On conduisit ensuite le confesseur chez le roi. Ce prince, en apercevant M. de Firmont, s'élança vers lui, l'entraîna dans sa chambre et ferma la porte pour jouir sans témoin de la présence de l'homme qu'il avait tant désiré. Le prêtre tomba aux pieds de son pénitent. Il pleura avant de consoler. Le roi lui-même ne put retenir ses larmes. « Pardonnez-moi, dit-il à l'ecclésiastique en le relevant, ce

moment de faiblesse. Je vis depuis si longtemps au milieu de mes ennemis, que l'habitude m'a endurci à leur haine, et que mon cœur s'est fermé aux sentiments de tendresse. Mais la vue d'un ami fidèle me rend ma sensibilité, que je croyais éteinte, et m'attendrit malgré moi. » Il l'entraîna ensuite dans la tourelle reculée où il se retirait ordinairement avec ses pensées. Une table, deux chaises, un petit poêle de faïence semblable à ces petits foyers portatifs dont les pauvres femmes d'ouvriers échauffent leurs mansardes, quelques livres, une image du Christ attaché à la croix, sculptée en ivoire, meublaient cette cellule. Le roi y fit asseoir M. Edgeworth, s'assit en face de lui, de l'autre côté du poêle. « Me voici donc arrivé, lui dit le condamné, à la grande et seule affaire qui doive m'occuper dans la vie : la quitter pur ou pardonné devant Dieu, afin d'en préparer à moi et aux miens une meilleure... » En disant ces mots il tira de son sein un papier, dont il brisa le sceau. C'était son testament. Il le lut deux fois lentement et en pesant sur toutes les syllabes, pour qu'aucun des sentiments qu'il y manifestait n'échappât au contrôle attentif de l'homme de Dieu qu'il reconnaissait pour juge. Le roi semblait craindre que, dans les termes mêmes où il avait légué son pardon à ce monde, quelque ressentiment ou quelque reproche n'eût coulé à son insu de son âme, et n'enlevât involontairement quelque douceur et quelque sainteté à son adieu. Sa voix ne s'attendrit et ses yeux ne se mouillèrent qu'aux lignes où il prononçait les noms de la reine, de sa sœur, de ses enfants. On voyait que toute sa sensibilité, domptée ou amortie pour lui-même, ne se retrouvait plus que dans le nom, dans l'image et dans la destinée des siens. Il n'y avait plus de vivant et de souffrant en lui sur la terre que sa famille.

Un entretien libre et calme sur les circonstances de ces derniers mois inconnues au roi succéda à cette lecture. Il s'informa du sort de plusieurs personnes qui lui étaient chères, s'attristant des persécutions des uns, se réjouissant de la fuite et du salut des autres ; parlant de tous, non avec l'indifférence d'un homme qui part pour jamais de sa patrie, mais avec la curiosité pleine d'intérêt d'un homme qui revient et qui s'informe de tout ce qu'il a aimé. Bien que l'horloge des tours voisines sonnât déjà les heures de la nuit et que sa vie ne se mesurât plus que par heures, il retarda le moment de s'occuper des pratiques pieuses pour lesquelles il avait appelé le confesseur. Il devait avoir, à sept heures, la dernière entrevue avec sa famille. L'approche de ce moment à la fois si désiré et si redoutable l'agitait mille fois plus que la pensée de l'échafaud. Il ne voulait pas que ces suprêmes déchirements de sa vie vinssent troubler le calme de sa préparation à la mort, ni que ses larmes se mêlassent avec son sang dans le sacrifice de lui-même qu'il allait offrir un moment plus tard aux hommes et à Dieu.

## VII

Cependant la reine et les princesses, l'oreille toujours collée aux fenêtres, avaient appris dans la journée le refus de sursis et l'exécution dans les vingt-quatre heures, par la voix des crieurs publics qui hurlaient la sentence dans tous les quartiers de Paris. Toute espérance désormais éteinte dans leur âme, leur anxiété ne portait plus que sur un seul doute : le roi mourrait-il sans qu'il les eût revues, embrassées, bénies? Un dernier et suprême épan-

chement de tendresse à ses pieds, un dernier serrement sur son cœur, une dernière parole à entendre et à retenir, un dernier regard à garder dans leur âme, tout leur espoir, tout leur désir, toutes leurs supplications se bornaient là. Groupées depuis le matin en silence, en prières, en larmes, dans la chambre de la reine, interprétant du cœur tous les bruits, interrogeant de l'œil tous les visages, elles n'apprirent que tard qu'un décret de la Convention leur permettait de revoir le roi. Ce fut une joie dans l'agonie. Elles s'y préparèrent longtemps avant le moment. Debout, pressées contre la porte, s'adressant en suppliantes aux commissaires et aux geôliers, qu'elles ne cessaient d'interroger, il leur semblait que leur impatience pressait les heures, et que les battements de leurs cœurs forceraient ces portes à s'ouvrir plus tôt.

## VIII

De son côté, le roi, extérieurement plus calme, n'était pas intérieurement moins troublé. Il n'avait jamais eu qu'un amour, sa femme ; qu'une amitié, sa sœur ; qu'une joie dans la vie, sa fille et son fils. Ces tendresses de l'homme, distraites et refroidies, quoique jamais éteintes sur le trône, s'étaient recueillies, réchauffées et comme incrustées dans son âme depuis les atteintes de l'adversité, et bien plus encore depuis la solitude de la prison. Il y avait si longtemps que le monde n'existait plus pour lui, si ce n'est dans ce petit nombre de personnes dans lesquelles ses appréhensions, ses joies, ses douleurs, se multipliaient ! De plus, avoir tant craint, tant espéré, tant souffert ensemble, c'est avoir mis plus de pensées et plus

de vies en commun. Les larmes versées ensemble et les uns sur les autres sont le ciment des cœurs. Les mêmes souffrances unissent mille fois plus que les mêmes joies. Ces cinq âmes n'étaient qu'une seule sensibilité. Une seule chose troublait d'avance cet entretien : c'était l'idée que cette dernière entrevue, où la nature devait éclater avec la liberté du désespoir et l'abandon de la tendresse, aurait pour spectateurs des geôliers ; que les plus secrètes palpitations du cœur de l'époux, de l'épouse, du frère, de la sœur, du père, de la fille, seraient comptées, savourées et peut-être incriminées par l'œil de leurs ennemis ! Le roi se fonda sur les termes du décret de la Convention pour demander que l'entrevue eût lieu sans témoin. Les commissaires, responsables envers la Commune, et qui cependant n'osaient pas ouvertement désobéir à la Convention, délibérèrent pour concilier les intentions du décret avec les rigueurs de la loi. Il fut convenu que l'entretien aurait lieu dans la salle à manger : cette salle ouvrait par une porte vitrée sur la chambre où se tenaient les commissaires ; la porte devait rester fermée sur le roi et sa famille, mais les commissaires auraient les yeux sur les prisonniers à travers les vitrages de la porte. Ainsi, si les attitudes, les gestes, les larmes, étaient profanés par des regards étrangers, les paroles du moins seraient inviolables. Le roi, un peu avant le moment où les princesses devaient descendre, laissa son confesseur dans sa tourelle ; il lui recommanda de ne pas se montrer, de peur que l'aspect d'un ministre de Dieu ne rendît la mort trop présente à l'œil de la reine. Il passa dans la salle à manger pour préparer les siéges et l'espace nécessaires au dernier entretien. « Apportez un peu d'eau et un verre, » dit-il à son serviteur. Il y avait sur la table une carafe d'eau glacée. Cléry la lui montra. « Apportez de l'eau

qui ne soit pas à la glace, dit le roi, car si la reine buvait de celle-là, elle pourrait lui faire mal. » La porte s'ouvrit enfin. La reine, tenant son fils par la main, s'élança la première dans les bras du roi et fit un mouvement rapide comme pour l'entraîner dans sa chambre, hors de la vue des spectateurs. « Non, non, dit le roi d'une voix sourde en soutenant sa femme sur son cœur et en la dirigeant vers la salle, je ne puis vous voir que là. »

Madame Élisabeth suivait, avec la princesse royale, Cléry referma la porte sur eux. Le roi força tendrement la reine à s'asseoir sur un siége à sa droite, sa sœur sur un autre à sa gauche ; il s'assit entre elles. Les siéges étaient si rapprochés que les deux princesses, en se penchant, entouraient les épaules du roi de leurs bras et collaient leurs têtes sur son sein. La princesse royale, le front penché et les cheveux répandus sur les genoux de son père, était comme prosternée sur son corps. Le Dauphin était assis sur un des genoux du roi, un de ses bras passé autour de son cou. Ces cinq personnes, ainsi groupées par l'instinct de leur tendresse et convulsivement pressées dans les bras les unes des autres, les visages cachés contre la poitrine du roi, ne formaient aux regards qu'un seul faisceau de têtes, de bras, de membres palpitants, qu'agitait le frémissement de la douleur et des caresses, et d'où s'échappaient en balbutiements comprimés, en murmure sourd ou en éclats déchirants, le désespoir de ces cinq âmes confondues en une, pour étouffer, pour éclater et pour mourir dans un seul embrassement.

## IX

Pendant plus d'une demi-heure, aucune parole ne put sortir de leurs lèvres. Ce n'était qu'une lamentation où toutes ces voix de père, de femmes, d'enfants, se perdaient dans le gémissement commun, tombaient, s'appelaient, se répondaient, se provoquaient les unes les autres par des sanglots qui renouvelaient les sanglots, et s'aiguisaient par intervalles en cris si déchirants, que ces cris perçaient les portes, les fenêtres, les murs de la tour, et qu'ils étaient entendus des maisons voisines. Enfin l'épuisement des forces abattit jusqu'à ces symptômes de la douleur. Les larmes se desséchèrent sur les paupières ; les têtes se rapprochèrent de la tête du roi comme pour suspendre toutes les âmes à ses lèvres ; et un entretion à voix basse, interrompu de temps en temps par des baisers et par des serrements de bras, se prolongea pendant deux heures, qui ne furent qu'un long embrassement. Nul n'entendit du dehors ces confidences du mourant aux survivants. La tombe ou les cachots les étouffèrent en peu de mois avec les cœurs. La princesse royale seule en garda les traces dans sa mémoire, et révéla plus tard ce que la confidence, la politique et la mort peuvent laisser échapper des tendresses d'un père, de la conscience d'un mourant et des secrètes instructions d'un roi. Récit mutuel de leurs pensées depuis leur séparation, recommandations répétées de sacrifier à Dieu toute vengeance, si jamais l'inconstance des peuples, qui est la fortune des rois, remettait ses ennemis dans leurs mains ; élans surnaturels de l'âme de Louis XVI

vers le ciel; attendrissements soudains et retours vers la terre à l'aspect de ces êtres chéris, dont les bras entrelacés semblaient l'y rappeler et l'y retenir; vague espoir, exagéré par un pieux mensonge, afin de modérer la douleur de la reine; résignation de tout entre les mains de Dieu; vœu sublime pour que sa vie ne coûtât pas une goutte de sang à son peuple; leçons plus chrétiennes encore que royales données et répétées à son fils: tout cela, entrecoupé de baisers, de larmes, d'étreintes, de prières en commun, d'adieux plus tendres et plus secrets versés à voix basse dans l'oreille de la reine seule, remplit les deux heures que dura ce funèbre entretien. On n'entendait plus du dehors qu'un tendre et confus chuchotement de voix. Les commissaires jetaient de temps en temps un regard furtif à travers le vitrage, comme pour avertir le roi que le temps s'écoulait.

Quand les cœurs furent épuisés de tendresse, les yeux de larmes, les lèvres de voix, le roi se leva et serra toute sa famille à la fois dans une longue étreinte. La reine se jeta à ses pieds et le conjura de permettre qu'ils demeurassent cette nuit suprême auprès de lui. Il s'y refusa par tendresse pour eux, dont cet attendrissement usait la vie. Il prit pour prétexte le besoin qu'il avait lui-même de quelques heures de tranquillité pour se préparer au lendemain avec toutes ses forces. Mais il promit à sa famille de la faire appeler le jour suivant à huit heures. « Pourquoi pas à sept heures? dit la reine. — Eh bien! oui, à sept heures, répondit le roi. — Vous nous le promettez? s'écrièrent-ils tous. — Je vous le promets, » répéta le roi. La reine, en traversant l'antichambre, se suspendait de ses deux mains au cou de son mari; la princesse royale enlaçait le roi de ses deux bras; Ma-

dame Élisabeth embrassait du même côté le corps de son frère ; le Dauphin, suspendu d'une main par la reine, de l'autre par le roi, trébuchait entre les jambes de son père, le visage et les yeux levés vers lui. A mesure qu'ils avançaient vers la porte de l'escalier, leurs gémissements redoublaient. Ils s'arrachaient des bras les uns des autres, ils y retombaient de tout le poids de leur amour et de leur douleur. Enfin le roi s'élança à quelques pas en arrière, et tendant de là les bras à la reine : « Adieu !... adieu !... » lui cria-t-il avec un geste, un regard et un son de voix où retentissaient à la fois tout un passé de tendresse, tout un présent d'angoisses, tout un avenir d'éternelle séparation, mais dans lequel on distinguait cependant un accent de sérénité, d'espérance et de joie religieuse qui semblait assigner à leur réunion le rendez-vous vague, mais confiant, d'une éternelle vie.

A cet adieu, la jeune princesse glissa évanouie des bras de Madame Élisabeth, et vint tomber sans mouvement aux pieds du roi. Cléry, sa tante, la reine, se précipitèrent pour la relever, et la soutinrent en l'entraînant vers l'escalier. Pendant ce mouvement le roi s'évada, les mains sur les yeux, et se retournant, du seuil de la porte de sa chambre entr'ouverte : « Adieu ! » leur cria-t-il pour la dernière fois. Sa voix se brisa sous le sanglot de son cœur. La porte se referma. Il se précipita dans la tourelle, où son consolateur l'attendait. L'agonie de la royauté était passée.

## X

Le roi tomba de lassitude sur une chaise, et resta longtemps sans pouvoir parler. « Ah ! monsieur, dit-il à l'abbé Edgeworth, quelle entrevue que celle que je viens d'avoir ! Pourquoi faut-il que j'aime tant !... Hélas !... ajouta-t-il après une pause, et que je sois tant aimé !... Mais c'en est fait avec le temps, reprit-il d'un accent plus mâle ; occupons-nous de l'éternité. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

## XI

Le jour commençait à glisser dans la tour à travers les barreaux de fer et les planches qui obstruaient la lumière du ciel. On entendait distinctement le bruit des tambours qui battaient dans tous les quartiers le rappel des citoyens sous les armes, le trépignement des chevaux de la gendarmerie et le retentissement des roues des canons et des caissons qu'on plaçait et qu'on déplaçait dans les cours du Temple. Le roi écouta ces bruits avec indifférence ; il les interprétait à son confesseur. « C'est probablement la garde nationale qu'on commence à rassembler, » dit-il au premier rappel. Quelques moments après, on entendit les fers des chevaux d'une nombreuse cavalerie résonner sur les pavés, au pied de la tour, et les voix des officiers qui rangeaient leurs escadrons en ba-

taille. « Les voilà qui approchent, » dit-il en interrompant et en reprenant l'entretien. Il était sans impatience et sans crainte, comme un homme arrivé le premier à un rendez-vous et qu'on fait attendre. Il attendit longtemps. Pendant près de deux heures, on vint successivement frapper à la porte de son cabinet sous divers prétextes. A chaque fois le confesseur croyait que c'était l'appel suprême. Le roi se levait sans trouble, allait ouvrir sa porte, répondait et venait se rasseoir. A neuf heures, des pas tumultueux d'hommes armés résonnent dans l'escalier ; les portes s'ouvrent avec fracas ; Santerre paraît, accompagné de douze municipaux et à la tête de dix gendarmes, qu'il range sur deux lignes dans la chambre. Le roi, à ce bruit, entr'ouvre la porte de son cabinet : « Vous venez me chercher, dit-il d'une voix ferme et dans une impérieuse attitude à Santerre ; je suis à vous dans un instant, attendez-moi là ! » Il montre du doigt le seuil de sa chambre, referme sa porte et revient s'agenouiller aux pieds du prêtre. « Tout est consommé, mon père, lui dit-il ; donnez-moi la dernière bénédiction, et priez Dieu qu'il me soutienne jusqu'à la fin. » Il se relève, ouvre la porte, s'avance le front serein, la majesté de la mort dans le geste et sur les traits, entre la double haie des gendarmes. Il tenait à la main un papier plié : c'était son testament. Il s'adresse au municipal qui se trouve en face de lui : « Je vous prie, lui dit-il, de remettre ce papier à la reine ! ! ! » Un mouvement d'étonnement à ce mot, sur ces visages républicains, lui fait comprendre qu'il s'est trompé de terme : « A ma femme, » dit-il en se reprenant. Le municipal recule : « Cela ne me regarde point, répondit-il rudement ; je suis ici pour vous conduire à l'échafaud. » Ce municipal était Jacques Roux, prêtre sorti du sacerdoce, et qui avait dépouillé toute charité

avec sa robe. « C'est juste, » dit tout bas le roi visiblement contristé. Puis, regardant les visages et se tournant vers celui dont l'expression plus douce lui révélait un cœur moins impitoyable, il s'approcha d'un municipal nommé Gobeau : « Remettez, je vous prie, ce papier à ma femme : vous pouvez en prendre lecture, il y a des dispositions que la Commune doit connaître. » Le municipal, avec l'assentiment de ses collègues, reçut le testament.

Cléry, qui craignait, comme le valet de chambre de Charles Ier, que son maître, tremblant de froid, ne parût trembler devant l'échafaud, lui présenta son manteau : « Je n'en ai pas besoin, lui dit le roi, donnez-moi seulement mon chapeau. » En le recevant, il saisit la main de son fidèle serviteur et la serra fortement en signe d'intelligence et d'adieu ; puis se tournant vers Santerre et le regardant en face, d'un geste de résolution et d'un ton de commandement, il dit : « Marchons !... »

Santerre et sa troupe semblèrent plutôt le suivre que l'escorter. Le prince descendit d'un pas ferme l'escalier de la tour ; et ayant rencontré dans le vestibule le concierge de la tour, nommé Mathey, qui lui avait manqué de respect la veille et à qui il avait reproché avec irritation son insolence, il s'avança vers lui : « Mathey, lui dit-il avec un geste cordial, j'ai eu hier un peu de vivacité envers vous, pardonnez-moi à cause de cette heure. » Mathey, au lieu de lui répondre, affecta de détourner la tête et de se retirer, comme si le contact du mourant eût été contagieux.

En traversant à pied la première cour, le roi se re-

tourna deux fois du côté de la tour, et leva vers les fenêtres de la reine un regard où son âme tout entière semblait porter son muet adieu à tout ce qu'il laissait de lui dans la prison.

Une voiture l'attendait à l'entrée de la seconde cour, deux gendarmes se tenaient à la portière ; l'un d'eux monta le premier et s'assit sur le devant ; le roi monta ensuite, il fit placer son confesseur à sa gauche ; le second gendarme monta le dernier et ferma la portière. La voiture roula.

Soixante tambours battaient la marche en tête des chevaux. Une armée ambulante, composée de gardes nationaux, de fédérés, de troupes de ligne, de cavalerie, de gendarmerie et de batteries d'artillerie, marchait devant, derrière, aux deux côtés de la voiture. Paris entier était consigné dans ses maisons. Un ordre du jour de la Commune interdisait à tout citoyen qui ne faisait pas partie de la milice armée de traverser les rues qui débouchaient sur les boulevards, ou de se montrer aux fenêtres sur le passage du cortége. Les marchés même étaient évacués. Un ciel bas, brumeux, glacé, ne laissait apercevoir qu'à quelques pas les forêts de piques et de baïonnettes rangées en haies immobiles, depuis la place de la Bastille jusqu'au pied de l'échafaud sur la place de la Révolution. De distance en distance, cette double muraille d'acier était renforcée par des détachements d'infanterie empruntés au camp sous Paris, le sac sur le dos et les armes chargées comme pour un jour de bataille. Des canons braqués, chargés à mitraille, les mèches fumantes, surveillaient aux principales embouchures des rues la ligne du cortége. Le silence était profond comme la terreur

dans la ville. Nul ne disait sa pensée à son voisin. Les physionomies même étaient impassibles sous le regard du délateur; quelque chose de machinal se remarquait dans les visages, dans les gestes, dans les regards de cette multitude. On eût dit que Paris avait abdiqué son âme pour trembler et pour obéir. Le roi, au fond de la voiture, et comme voilé par les baïonnettes et les sabres nus de l'escorte, était à peine aperçu. Il portait un habit brun, une culotte de soie noire, un gilet et des bas blancs. Sa chevelure était roulée sous son chapeau. Le bruit des tambours, des canons, des chevaux, et la présence des gendarmes dans la voiture, l'empêchaient de s'entretenir avec son confesseur. Il demanda seulement à l'abbé Edgeworth de lui prêter son bréviaire, et il y chercha du doigt et de l'œil les psaumes dont les gémissements et les espérances s'appropriaient à sa situation. Ces chants sacrés, balbutiés par ses lèvres et retentissant dans son âme, lui dérobèrent ainsi le bruit, la vue du peuple, pendant tout ce trajet de la prison à la mort. Le prêtre priait à côté de lui. Les gendarmes placés en face portaient sur leurs figures l'empreinte de l'étonnement et de l'admiration que le recueillement pieux du roi leur inspirait. Quelques cris de : Grâce! se firent entendre, au départ de la voiture, dans la foule accumulée à l'entrée de la rue du Temple. Ces cris moururent sans échos dans le tumulte et dans la compression générale des sentiments publics. Aucune injure, aucune imprécation de la multitude ne s'élevèrent. Si on eût demandé à chacun des deux cent mille citoyens, acteurs ou spectateurs de ces funérailles d'un vivant : « Faut-il que cet homme, seul contre tous, meure? » pas un peut-être n'aurait répondu *oui*. Mais les choses étaient combinées ainsi par le malheur et par la sévérité des temps, que tous accomplissaient sans hésiter

ce que nul isolément n'aurait voulu accomplir. Cette multitude, par la pression mutuelle qu'elle exerçait sur elle-même, s'empêchait de céder à son attendrissement et à son horreur; semblable à la voûte dont chaque pierre isolément tend à fléchir et à tomber, mais où toutes restent suspendues par la résistance que la pression oppose à leur chute!

## XII

Au confluent des rues nombreuses qui aboutissent au boulevard entre les portes Saint-Denis et Saint-Martin, lieu où la voie s'élargit et où une rampe rapide ralentit le pas des chevaux, une ondulation soudaine arrêta un moment la marche. Sept à huit jeunes gens, débouchant en masse de la rue Beauregard, fendirent la foule, rompirent la haie et se précipitèrent vers la voiture le sabre à la main et en criant : « A nous ceux qui veulent sauver le roi! » Trois mille jeunes gens, secrètement enrôlés et armés pour ce coup de main, devaient répondre à ce signal et tenter après un soulèvement dans Paris, appuyés par Dumouriez. Cachés dans Paris, ces intrépides conspirateurs, voyant que personne ne les suivait, se firent jour, à la faveur de la surprise et de la confusion, à travers la haie de la garde nationale, et se perdirent dans les rues voisines. Un détachement de gendarmerie les poursuivit et en atteignit quelques-uns qui payèrent de leur vie leur tentative.

Le cortége, un moment arrêté, reprit sa marche, à travers le silence et l'immobilité du peuple, jusqu'à l'em-

bouchure de la rue Royale sur la place de la Révolutión. Là, un rayon de soleil d'hiver, qui perçait la brume, laissait voir la place couverte de cent mille têtes, les régiments de la garnison de Paris formant le carré autour de l'échafaud, les exécuteurs attendant la victime, et l'instrument du supplice dressant au-dessus de la foule ses madriers et ses poteaux peints en rouge couleur de sang.

Ce supplice était la guillotine. Cette machine, inventée en Italie et importée en France par l'humanité d'un médecin célèbre de l'Assemblée constituante, nommé Guillotin, avait été substituée aux supplices atroces et infamants que la Révolution avait voulu abolir. Elle avait de plus, dans la pensée des législateurs de l'Assemblée constituante, l'avantage de ne pas faire verser le sang de l'homme par la main et sous le coup souvent mal assuré d'un autre homme, mais de faire exécuter le meurtre par un instrument sans âme, insensible comme le bois et infaillible comme le fer. Au signal de l'exécuteur, la hache tombait d'elle-même. Cette hache, dont la pesanteur était centuplée par des poids attachés sous l'échafaud, glissait entre deux rainures d'un mouvement à la fois horizontal et perpendiculaire, comme celui de la scie, et détachait la tête du tronc par le poids de sa chute et avec la rapidité de l'éclair. C'était la douleur et le temps supprimés dans la sensation de la mort. La guillotine était dressée, ce jour-là, au milieu de la place de la Révolution, devant la grande allée du jardin des Tuileries, en face et comme en dérision du palais des rois, non loin de l'endroit où la fontaine jaillissante la plus rapprochée de la Seine semble aujourd'hui laver éternellement le pavé.

Depuis l'aube du jour, les abords de l'échafaud, le pont Louis XVI, les terrasses des Tuileries, les parapets du fleuve, les toits des maisons de la rue Royale, les branches dépouillées des arbres des Champs-Élysées, étaient chargés d'une innombrable multitude qui attendait l'événement dans l'agitation, dans le tumulte et dans le bruit d'une ruche d'hommes, comme si cette foule n'eût pu croire au supplice d'un roi avant de l'avoir vu de ses yeux. Les abords immédiats de l'échafaud avaient été envahis, grâce aux faveurs de la Commune et à la connivence des commandants des troupes, par les hommes de sang des Cordeliers, des Jacobins et des journées de septembre, incapables d'hésitation ou de pitié. Se posant eux-mêmes autour de l'échafaud, comme les témoins de la République, ils voulaient que le supplice fût consommé et applaudi.

A l'approche de la voiture du roi, une immobilité solennelle surprit cependant tout à coup cette foule et ces hommes eux-mêmes. La voiture s'arrêta à quelques pas de l'échafaud. Le trajet avait duré deux heures.

## XIII

Le roi, en s'apercevant que la voiture avait cessé de rouler, leva les yeux, qu'il tenait attachés au livre, et, comme un homme qui interrompt sa lecture pour un moment, il se pencha à l'oreille de son confesseur et lui dit à voix basse et d'un ton d'interrogation : « Nous voilà arrivés, je crois? » Le prêtre ne lui répondit que par un signe silencieux. Un des trois frères Sanson, bourreaux

de Paris, ouvrit la portière. Les gendarmes descendirent. Mais le roi, refermant la portière, et plaçant sa main droite sur le genou de son confesseur d'un geste de protection : « Messieurs, dit-il avec autorité aux bourreaux, aux gendarmes et aux officiers qui se pressaient autour des roues, je vous recommande monsieur que voilà! Ayez soin qu'après ma mort il ne lui soit fait aucune insulte. Je vous charge d'y veiller. » Personne ne répondit. Le roi voulut répéter avec plus de force cette recommandation aux exécuteurs. L'un d'eux lui coupa la parole. « Oui, oui, lui dit-il avec un accent sinistre, sois tranquille, nous en aurons soin, laisse-nous faire. » Louis descendit. Trois valets du bourreau l'entourèrent et voulurent le déshabiller au pied de l'échafaud. Il les repoussa avec majesté, ôta lui-même son habit, sa cravate, et dépouilla sa chemise jusqu'à la ceinture. Les exécuteurs se jetèrent alors de nouveau sur lui. « Que voulez-vous faire? murmura-t-il avec indignation. — Vous lier, lui répondirent-ils, et ils lui tenaient déjà les mains pour les nouer avec leurs cordes. — Me lier! répliqua le roi avec un accent où toute la gloire de son sang se révoltait contre l'ignominie. Non! non! je n'y consentirai jamais! Faites votre métier, mais vous ne me lierez pas : renoncez-y! » Les exécuteurs insistaient, élevaient la voix, appelaient à leur aide, levaient la main, préparaient la violence. Une lutte corps à corps allait souiller la victime au pied de l'échafaud. Le roi, par respect pour la dignité de sa mort et pour le calme de sa dernière pensée, regarda le prêtre comme pour lui demander conseil. « Sire, dit le conseiller divin, subissez sans résistance ce nouvel outrage, comme un dernier trait de ressemblance entre vous et le Dieu qui va être votre récompense. » Le roi leva les yeux au ciel avec une expression du regard qui semblait repro-

cher et accepter à la fois. « Assurément, dit-il, il ne faut rien moins que l'exemple d'un Dieu pour que je me soumette à un pareil affront ! » Puis se tournant en tendant lui-même les mains vers les exécuteurs : « Faites ce que vous voudrez, leur dit-il ; je boirai le calice jusqu'à la lie ! »

Il monta, soutenu par le bras du prêtre, les marches hautes et glissantes de l'échafaud. Le poids de son corps semblait indiquer un affaissement de son âme ; mais, parvenu à la dernière marche, il s'élança des mains de son confesseur, traversa d'un pas ferme toute la largeur de l'échafaud, regarda en passant l'instrument et la hache, et se tournant tout à coup à gauche, en face de son palais, et du côté où la plus grande masse de peuple pouvait le voir et l'entendre, il fit aux tambours le geste du silence. Les tambours obéirent machinalement. « Peuple ! dit Louis XVI d'une voix qui retentit dans le silence et qui fut entendue distinctement de l'autre extrémité de la place, peuple, je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute ! Je pardonne aux auteurs de ma mort, et je prie Dieu que le sang que vous allez répandre ne retombe jamais sur la France !... » Il allait continuer ; un frémissement parcourait la foule. Le chef d'état-major des troupes du camp sous Paris ordonna aux tambours de battre. Un roulement immense et prolongé couvrit la voix du roi et le murmure de la multitude. Le condamné revint de lui-même à pas lents vers la guillotine et se livra aux exécuteurs. Au moment où on l'attachait à la planche, il jeta encore un regard sur le prêtre qui priait à genoux au bord de l'échafaud. Il vécut, il posséda son âme tout entière jusqu'au moment où il la remit à son Créateur par les mains du bourreau. La planche chavira, la hache glissa, la tête tomba.

Un des exécuteurs, prenant la tête du supplicié par les cheveux, la montra au peuple et aspergea de sang les bords de l'échafaud. Des fédérés et des républicains fanatiques montèrent sur les planches, trempèrent les pointes de leurs sabres et les lances de leurs piques dans le sang, et les brandirent vers le ciel en poussant le cri de : *Vive la République!* L'horreur de cet acte étouffa le même cri sur les lèvres du peuple. L'acclamation ressembla plutôt à un immense sanglot. Les salves de l'artillerie allèrent apprendre aux faubourgs les plus lointains que la royauté était suppliciée avec le roi. La foule s'écoula en silence. On emporta les restes de Louis XVI dans un tombereau couvert au cimetière de la Madeleine, et on jeta de la chaux dans la fosse, pour que les ossements consumés de la victime de la Révolution ne devinssent pas un jour les reliques du royalisme. Les rues se vidèrent. Des bandes de fédérés armés parcoururent les quartiers de Paris en annonçant la mort du *tyran* et en chantant le sanguinaire refrain de la *Marseillaise*. Aucun enthousiasme ne leur répondit, la ville resta muette. Le peuple ne confondait pas un supplice avec une victoire. La consternation était rentrée avec la liberté dans la demeure des citoyens. Le corps du roi n'était pas encore refroidi sur l'échafaud que le peuple doutait de l'acte qu'il venait d'accomplir, et se demandait, avec une anxiété voisine du remords, si le sang qu'il venait de répandre était une tache sur la gloire de la France ou le sceau de la liberté. La conscience des républicains eux-mêmes se troubla devant cet échafaud. La mort du roi laissait un problème à débattre à la nation.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

## XIV

L'immolation d'un homme captif et désarmé n'était qu'une concession à la colère ou une concession à la peur. Vengeance ici, lâcheté là, cruauté partout. Immoler un vaincu cinq mois après la victoire, ce vaincu fût-il coupable, ce vaincu fût-il dangereux, était un acte sans pitié. La pitié n'est pas un vain mot parmi les hommes. Elle est un instinct qui avertit la force d'amollir sa main à la proportion de la faiblesse et de l'adversité des victimes. Elle est une justice généreuse du cœur humain, plus clairvoyante au fond et plus infaillible que la justice infaillible de l'esprit. Aussi tous les peuples en ont-ils fait une vertu. Si l'absence de toute pitié est un crime dans le despotisme, pourquoi donc serait-ce une vertu dans les républiques? le vice et la vertu changent-ils de nom en changeant de parti? Les peuples sont-ils dispensés d'être magnanimes? Il n'y a que leurs ennemis qui oseraient le prétendre, car ils voudraient les déshonorer. Leur force même leur commande plus de générosité qu'à leurs souverains!

## XV

Enfin le meurtre du roi, comme mesure de salut public, était-il nécessaire? Nous demanderions d'abord si ce meurtre était juste, car rien d'injuste en soi ne peut être nécessaire à la cause des nations. Ce qui fait le droit, la beauté et la sainteté de la cause des peuples, c'est la parfaite moralité de leurs actes. S'ils abdiquent la justice, ils

n'ont plus de drapeau. Ils ne sont que des affranchis du despotisme imitant tous les vices de leurs maîtres. La vie ou la mort de Louis XVI, détrôné ou prisonnier, ne pesait pas le poids d'une baïonnette de plus ou de moins dans la balance des destinées de la République. Son sang était une déclaration de guerre plus certaine que sa déposition. Sa mort était, certes, un prétexte d'hostilités plus spécieux que sa captivité, dans les conseils diplomatiques des cours ennemies de la Révolution. Prince épuisé et dépopularisé par quatre ans de lutte inégale avec la nation, livré vingt fois à la merci du peuple, sans crédit sur les soldats; caractère dont on avait si souvent sondé la timidité et l'indécision, descendu d'humiliation en humiliation et degré par degré du haut de son trône dans la prison, Louis XVI était l'unique prince de sa race à qui il ne fût plus possible de songer à régner. Dehors, il était décrédité par ses concessions; dedans, il eût été l'otage patient et inoffensif de la République, l'ornement de son triomphe, la preuve vivante de sa magnanimité. Sa mort, au contraire, aliénait de la cause française cette partie immense des populations qui ne juge des événements humains que par le cœur. La nature humaine est pathétique; la République l'oublia, elle donna à la royauté quelque chose du martyre, à la liberté quelque chose de la vengeance. Elle prépara ainsi une réaction contre la cause républicaine, et mit du côté de la royauté la sensibilité, l'intérêt, les larmes d'une partie des peuples. Qui peut nier que l'attendrissement sur le sort de Louis XVI et de sa famille n'ait été pour beaucoup dans le retour vers la royauté quelques années après? Les causes perdues ont des retours dont il ne faut souvent chercher les motifs que dans le sang des victimes odieusement immolées par la cause opposée. Le senti-

ment public, une fois ému d'une iniquité, ne se repose que quand il s'est, pour ainsi dire, absous par quelque réparation éclatante et inattendue. Ce sont les républicains qui doivent le plus déplorer ce sang, car c'est sur leur cause qu'il est retombé sans cesse, et c'est ce sang qui leur a coûté la République!

---

## LA PRIÈRE.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire :
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance au bord de l'horizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme, et ses astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés :
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,

Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel!

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Salut, principe et fin de toi-même et du monde!
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur;
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au fond des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur;
La terre, ta bonté; les astres, ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage!
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore:
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'ombre et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême!
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime!
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi!
Ce monde qui te cache est transparent pour moi;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.

Pour m'approcher de toi j'ai fui dans ces déserts :
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens ;
Et quand la nuit, guidant son cortége d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence ;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence ;
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres ;
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore ;
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins !
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins :
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,

Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens;
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée!

---

## LA BIBLE.

Ma mère avait reçu de sa mère au lit de mort une belle Bible de Royaumont, dans laquelle elle m'apprenait à lire quand j'étais petit enfant. Cette Bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages. C'était Sara, c'était Tobie et son ange, c'était Joseph ou Samuel, c'étaient surtout ces belles scènes patriarcales où la nature solennelle et primitive de l'Orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes. Quand j'avais bien récité ma leçon et lu à peu près sans faute la demi-page de l'histoire sainte, ma mère découvrait la gravure, et tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler en me l'expliquant, pour ma récompense. Elle était douée par la nature d'une âme aussi pieuse que tendre, et de l'imagination la plus sensible et la plus colorée; toutes ses pensées étaient sentiments, tous ses sentiments étaient images; sa belle, noble et suave figure réfléchissait dans sa physionomie rayonnante tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée ; et le son argentin, affectueux, solennel et passionné de sa voix, ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de force, de charme et d'amour, qui retentit encore en ce moment dans mon oreille, hélas ! après plusieurs années de silence ! La vue

de ces gravures, les explications et les commentaires poétiques de ma mère, m'inspiraient dès la plus tendre enfance des goûts et des inclinations bibliques. De l'amour des choses au désir de voir les lieux où ces choses s'étaient passées, il n'y avait qu'un pas. Je brûlais donc, dès l'âge de huit ans, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait; ces déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée, pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif; ces fleuves qui sortaient du Paradis terrestre; ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob. Ce désir ne s'était jamais éteint en moi: je rêvais toujours, depuis, un voyage en Orient, comme un grand acte de ma vie intérieure; je construisais éternellement dans ma pensée une vaste et religieuse épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale: car la vie pour mon esprit fut toujours un grand poëme, comme pour mon cœur elle fut de l'amour. Dieu, Amour et Poésie sont les trois mots que je voudrais seuls graver sur ma pierre, si je mérite jamais une pierre.

---

## LES ADIEUX A LA PATRIE.

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur;
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,
Tant de doux avenirs, tant de cœurs palpitants,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
Qu'un mât plié par les autans;

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor;
Ni que de son flambeau la gloire me consume
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor;
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
Me fasse de l'exil amer manger le sel,
Ni que des factions la colère inconstante
Me brise le seuil paternel :

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,
Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison
De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
Que maints regards amis saluent à l'horizon.
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asiles
Où ne retentit pas le bruit des factions,
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
Que joie et bénédictions.

Un vieux père, entouré de nos douces images,
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,
Et prie, en se levant, le Maître des orages
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux;
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
Cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer,
J'ai des amis dont l'âme est du sang de mon âme,
Qui lisent dans mon œil et m'entendent penser;
J'ai des cœurs inconnus où la muse m'écoute,
Mystérieux amis à qui parlent mes vers,
Invisibles échos répandus sur ma route
Pour me renvoyer des concerts.

Mais l'âme a des instincts qu'ignore la nature,
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore?
N'ont-ils pas sous nos toits de la mousse et des nids?
Et des gerbes du champ, que notre soleil dore,
L'épi tombé pour leurs petits?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,
J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux;
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande:
Et cependant je pars et je reviens comme eux.
Mais, comme eux, vers l'aurore une force m'attire;
Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main
Cette terre de Cham, notre premier empire,
Dont Dieu pétrit le cœur humain.

Je n'ai pas navigué sur l'océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable,
Le soir, au puits d'Hébron, de trois palmiers couvert;
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit d'étoiles palpitantes,
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire:
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux!
Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre, au doigt de Dieu, sur les palais de Tyr;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmyre n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ces abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait au sein des nuits l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines,
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier;
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer!
Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du Sauveur en partant s'imprima;
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma!
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde,
Et se pencha pour le bénir!

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
Quelque reste de jours inutile ici-bas.
Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
L'arbre stérile et sec, et qui n'ombrage pas?
« L'insensé! » dit la foule. Elle-même insensée!
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu;
Du barde voyageur le pain, c'est la pensée!
Son cœur vit des œuvres de Dieu!

Adieu donc, mon vieux père; adieu, mes sœurs chéries;
Adieu, ma maison blanche à l'ombre du noyer;
Adieu, mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies;
Adieu, mon chien fidèle, hélas! seul au foyer!
Votre image me trouble, et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retenir :
Ah! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
L'heure qui doit nous réunir!

---

## LE DIAMANT DE MA MÈRE.

Toutes les petites ressources que je pus rassembler ne s'élevaient pas à la somme suffisante pour m'entretenir trois ou quatre mois à Paris. Ma mère, qui voyait mon angoisse, sans en savoir le vrai motif, tira du dernier de ses écrins, déjà vidés par sa tendresse, un gros diamant monté en bague; le seul, hélas! qui lui restât des bijoux de sa jeunesse. Elle me le glissa secrètement dans la main en pleurant.

« Je souffre autant que toi, Raphaël, me dit-elle avec un visage triste, de voir ta jeunesse inoccupée se consumer dans l'oisiveté d'une petite ville ou dans les rêve-

ries des champs. J'avais toujours espéré que les dons de Dieu que j'ai bénis en toi dès ta première enfance te feraient remarquer du monde, et t'ouvriraient quelque carrière de fortune et d'honneur. La pauvreté contre laquelle nous luttons ne nous permet pas de te l'ouvrir nous-mêmes; Dieu ne l'a pas voulu jusqu'ici. Il faut se soumettre avec résignation à ses volontés, qui sont toujours les meilleures. Cependant je te vois avec désespoir dans cette langueur morale qui succède aux efforts infructueux. Tentons encore une fois la destinée. Pars, puisque le sol de ce pays-ci te brûle les pieds ; vis quelque temps à Paris. Frappe avec réserve et avec dignité aux portes des anciens amis de la famille qui sont aujourd'hui en crédit. Fais connaître le peu de talents que la nature et le travail t'ont donnés. Il est impossible que les chefs du gouvernement nouveau ne cherchent pas à se rattacher de jeunes hommes capables, comme tu le deviendrais, de servir, de soutenir et de décorer le règne des princes que Dieu nous a rendus. Ton pauvre père a bien de la peine à élever ses six enfants, et à ne pas tomber au-dessous de son rang dans la détresse de notre vie rustique. Tes autres parents sont bons et tendres, mais ils ne veulent pas comprendre qu'il faut de l'air pour respirer, et de l'action à une dévorante activité de vingt ans! Voici mon dernier bijou. J'avais promis à ma mère de ne pas m'en séparer sans une nécessité suprême. Prends-le, vends-le : qu'il te serve à vivre quelques semaines de plus à Paris. C'est le dernier gage de tendresse que je jette pour toi à la loterie de la Providence. Il te portera bonheur, car j'y jette avec cet anneau toutes mes prières, toute ma tendresse et toutes mes sollicitudes pour toi. »

Je pris l'anneau en baisant la main de ma mère et en

laissant tomber une larme sur le diamant. Hélas ! il me servit, non à chercher ou à attendre la faveur des hommes puissants et des princes : ceux-là se détournaient de mon obscurité ; mais il me servit à vivre trois mois de la vie du cœur, dont un seul jour vaut des siècles d'ambition.

---

### LE CACHOT DU TASSE A FERRARE.

Que l'on soit homme ou Dieu, tout génie est martyre.
Du supplice plus tard on baise l'instrument ;
L'homme adore la croix où sa victime expire,
Et du cachot du Tasse enchâsse le ciment.

Grand parmi les petits, libre chez les serviles,
Si le génie expire, il l'a bien mérité ;
Car nous dressons partout aux portes de nos villes
Ces gibets de la gloire et de la vérité.

Loin de nous amollir, que ce sort nous retrempe !
Sachons le prix du don, mais ouvrons notre main.
Nos pleurs et notre sang sont l'huile de la lampe
Que Dieu nous fait porter devant le genre humain !

---

### PRIÈRE D'UN SERVITEUR.

Dieu descendu du ciel dans le sein d'une femme,
Pour porter nos fardeaux, pour délivrer notre âme ;
Dieu né dans une étable et mort sur une croix,
Je prie en ton saint nom le Père en qui tu crois !

J'aime ta pauvreté, j'espère en ton supplice;
Par les gouttes de sang de ton divin calice,
Sanctifie, ô Jésus, sur le front du chrétien,
Les gouttes de sueur qui découlaient du tien!
Fais-nous par ton exemple honorer notre père,
Fais-nous croître et souffrir, les yeux sur notre mère!
Donne-nous le repas des oiseaux du buisson,
Le grain qui sur le champ reste après la moisson,
Et, pour bénir l'état où tu nous as fait naître,
Un bon père là-haut!... sur la terre un bon maître!

---

## LES PAUVRES ET LES MALADES.

En rentrant de nos promenades à la campagne, notre mère nous faisait presque toujours passer devant les pauvres maisons des malades ou des indigents du village. Elle s'approchait de leurs lits; elle leur donnait quelques conseils et quelques remèdes. Elle puisait ses ordonnances dans Tissot ou dans Buchan, ces deux médecins populaires. Elle faisait de la médecine son étude assidue pour l'appliquer aux indigents. Elle avait des vrais médecins le génie instinctif, le coup d'œil prompt, la main heureuse. Nous l'aidions dans ses visites quotidiennes. L'un de nous portait la charpie et l'huile aromatique pour les blessés; l'autre, les bandes de linge pour les compresses. Nous apprenions ainsi à n'avoir aucune de ces répugnances qui rendent plus tard l'homme faible devant la maladie, inutile à ceux qui souffrent, timide devant la mort. Elle ne nous écartait pas des plus affreux spectacles de la misère, de la douleur et même de l'agonie. Je l'ai vue souvent debout, assise ou à genoux au chevet de ces

grabats des chaumières, ou dans les étables où les paysans couchent quand ils sont vieux et cassés, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières du dernier moment, et attendre patiemment des heures entières que leur âme eût passé à Dieu, au son de sa douce voix.

Elle faisait de nous aussi les ministres de ses aumônes. Nous étions sans cesse occupés, moi surtout comme le plus grand, à porter au loin, dans les maisons isolées de la montagne, tantôt un peu de pain blanc pour les femmes en couches, tantôt une bouteille de vin vieux et des morceaux de sucre, tantôt un peu de bouillon fortifiant pour les vieillards épuisés faute de nourriture. Ces petits messages étaient même pour nous des plaisirs et des récompenses. Les paysans nous connaissaient à deux ou trois lieues à la ronde. Ils ne nous voyaient jamais passer sans nous appeler par nos noms d'enfant, qui leur étaient familiers, sans nous prier d'entrer chez eux, d'y accepter un morceau de pain, de lard ou de fromage. Nous étions, pour tout le canton, les fils de *la dame*, les envoyés de bonnes nouvelles, les anges de secours pour toutes les misères abandonnées des gens de la campagne. Là où nous entrions, entrait une providence, une espérance, une consolation, un rayon de joie et de charité. Ces douces habitudes d'intimité avec tous les malheureux et d'entrées familières dans toutes les demeures des habitants du pays avaient fait pour nous une véritable famille de tout ce peuple des champs. Depuis les vieillards jusqu'aux petits enfants, nous connaissions tout ce petit monde par son nom. Le matin, les marches de pierre de la porte d'entrée de Milly et le corridor étaient toujours assiégés de

malades ou de parents des malades qui venaient chercher des consultations auprès de notre mère. Après nous, c'était à cela qu'elle consacrait ses matinées. Elle était toujours occupée à faire quelques préparations médicinales pour les pauvres, à piler des herbes, à faire des tisanes, à peser des drogues dans de petites balances, souvent même à panser les blessures ou les plaies les plus dégoûtantes. Elle nous employait, nous l'aidions selon nos forces à tout cela. D'autres cherchent l'or dans ces alambics: notre mère n'y cherchait que le soulagement des infirmités des misérables, et plaçait ainsi bien plus haut et bien plus sûrement dans le ciel l'unique trésor qu'elle ait jamais désiré ici-bas: les bénédictions des pauvres et la volonté de Dieu.

---

## LES LABOUREURS.

(C'est le pasteur du village des Alpes qui parle.)

Quelquefois dès l'aurore, après le sacrifice,
Ma Bible sous mon bras, quand le ciel est propice,
Je quitte mon église et mes murs jusqu'au soir,
Et je vais par les champs m'égarer ou m'asseoir,
Sans guide, sans chemin, marchant à l'aventure,
Comme un livre au hasard feuilletant la nature;
Mais partout recueilli, car j'y trouve en tout lieu
Quelque fragment écrit du vaste nom de Dieu.
Oh! qui peut lire ainsi les pages du grand livre
Ne doit ni se lasser ni se plaindre de vivre!

La tiède attraction des rayons d'un ciel chaud
Sur les monts, ce matin, m'avait mené plus haut;

J'atteignis le sommet d'une rude colline
Qu'un lac baigne à sa base et qu'un glacier domine,
Et dont les flancs boisés aux penchants adoucis
Sont tachés de sapins par des prés éclaircis.
Tout en haut seulement, des bouquets circulaires
De châtaigniers croulants, de chênes séculaires,
Découpant sur le ciel leurs dômes dentelés,
Imitent les vieux murs des donjons crénelés,
Rendent le ciel plus bleu par leur contraste sombre,
Et couvrent à leurs pieds quelque champ de leur ombre.
On voit en se penchant luire entre leurs rameaux
Le lac dont les rayons font scintiller les eaux,
Et glisser sous le vent la barque à l'aile blanche,
Comme une aile d'oiseau passant de branche en branche;
Mais plus près, leurs longs bras, sur l'abîme penchés,
Et de l'humide nuit goutte à goutte étanchés,
Laissaient pendre leur feuille et pleuvoir leur rosée
Sur une étroite enceinte au levant exposée,
Et que d'autres troncs noirs enfermaient dans leur sein,
Comme un lac de culture en son étroit bassin;
J'y pouvais, adossé le coude à leurs racines,
Tout voir, sans être vu, jusqu'au fond des ravines.

Déjà, tout près de moi, j'entendais par moments
Monter des pas, des voix et des mugissements:
C'était le paysan de la haute chaumine
Qui venait labourer son morceau de colline
Avec son soc plaintif traîné par ses bœufs blancs,
Et son mulet portant sa femme et ses enfants;
Et je pus, en lisant ma Bible ou la nature,
Voir tous le jour la scène et l'écrire à mesure.
Sous mon crayon distrait mon feuillet devint noir.
Oh! nature, on t'adore encor dans ton miroir.

---

Laissant souffler ses bœufs, le jeune homme s'appuie
Debout au tronc d'un chêne, et de sa main essuie
La sueur du sentier sur son front mâle et doux;
La femme et les enfants tout petits, à genoux
Devant les bœufs privés baissant leur corne à terre,
Leur cassent des rejets de frêne et de fougère,
Et jettent devant eux en verdoyants monceaux
Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux,
Ils ruminent en paix pendant que l'ombre obscure,
Sous le soleil montant, se replie à mesure,
Et, laissant de la glèbe attiédir la froideur,
Vient mourir, et border les pieds du laboureur.
Il rattache le joug sous la forte courroie,
Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie :
Les enfants vont cueillir des rameaux découpés,
Des gouttes de rosée encore tout trempés,
Au joug avec la feuille en verts festons les nouent,
Que sur leurs fronts voilés les fiers taureaux secouent,
Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux
Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux.
Au joug de bois poli le limon s'équilibre,
Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre;
L'homme saisit le manche, et sous le coin tranchant
Pour ouvrir le sillon le guide au bout du champ.

---

O travail, sainte loi du monde,
Ton mystère va s'accomplir!
Pour rendre la glèbe féconde,
De sueur il faut l'amollir.
L'homme, enfant et fruit de la terre,
Ouvre les flancs de cette mère
Qui germe les fruits et les fleurs :
Comme l'enfant mord la mamelle,
Pour que le lait monte et ruisselle
Du sein de sa nourrice en pleurs.

La terre, qui se fend sous le soc qu'elle aiguise,
En tronçons palpitants s'amoncelle et se brise,
Et, tout en s'entr'ouvrant, fume comme une chair
Qui se fend et palpite et fume sous le fer.
En deux monceaux poudreux les ailes la renversent.
Ses racines à nu, ses herbes se dispersent;
Ses reptiles, ses vers, par le soc déterrés,
Se tordent sur son sein en tronçons torturés;
L'homme les foule aux pieds, et, secouant le manche,
Enfonce plus avant le glaive qui les tranche;
Le timon plonge et tremble, et déchire ses doigts.
La femme parle aux bœufs du geste et de la voix:
Les animaux, courbés sous leur jarret qui plie,
Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie;
Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur;
Ils font bondir le sol jusqu'en leur profondeur.
L'homme presse ses pas, la femme suit à peine;
Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine;
Ils s'arrêtent : le bœuf rumine, et les enfants
Chassent avec la main les mouches de leurs flancs.

---

Il est ouvert, il fume encore
Sur le sol, ce profond dessin!
O terre, tu vis tout éclore
Du premier sillon de ton sein!
Il fut un Éden sans culture :
Mais il semble que la nature,
Cherchant à l'homme un aiguillon,
Ait enfoui pour lui sous terre
Sa destinée et son mystère,
Cachés dans son premier sillon.

Oh! le premier jour où la plaine,
S'entr'ouvrant sous sa forte main,

But la sainte sueur humaine
Et reçut en dépôt le grain;
Pour voir la noble créature
Aider Dieu, servir la nature,
Le ciel ouvert roula son pli,
Les fibres du sol palpitèrent,
Et les anges surpris chantèrent
Le second prodige accompli !

Et les hommes ravis lièrent
Au timon les bœufs accouplés,
Et les coteaux multiplièrent
Les grands peuples comme les blés;
Et les villes, ruches trop pleines,
Débordèrent au sein des plaines;
Et les vaisseaux, grands alcyons,
Comme à leurs nids les hirondelles,
Portèrent sur leurs larges ailes
Leur nourriture aux nations!

Et, pour consacrer l'héritage
Du champ labouré par leurs mains,
Les bornes firent le partage
De la terre entre les humains;
Et l'homme, à tous les droits propice,
Trouva dans son cœur la justice,
Et grava son code en tout lieu;
Et, pour consacrer ses lois même,
S'élevant à la loi suprême,
Chercha le juge et trouva Dieu !

Et la famille, enracinée
Sur le coteau qu'elle a planté,
Refleurit d'année en année,
Collective immortalité;
Et sous sa tutelle chérie

Naquit l'amour de la patrie,
Gland de peuple au soleil germé,
Semence de force et de gloire,
Qui n'est que la sainte mémoire
Du champ par ses pères semé!

Et les temples de l'Invisible
Sortirent des flancs du rocher,
Et par une échelle insensible
L'homme de Dieu put s'approcher;
Et les prières qui soupirent,
Et les vertus qu'elles inspirent,
Coulèrent du cœur des mortels.
Dieu dans l'homme admira sa gloire,
Et, pour en garder la mémoire,
Reçut l'épi sur ses autels.

---

Un moment suspendu, les voilà qui reprennent
Un sillon parallèle, et sans fin vont et viennent
D'un bout du champ à l'autre, ainsi qu'un tisserand
Dont la main, tout le jour sur son métier courant,
Jette et retire à soi le lin qui se dévide,
Et joint le fil au fil sur sa trame rapide.
La sonore vallée est pleine de leurs voix;
Le merle bleu s'enfuit en sifflant dans les bois,
Et du chêne à ce bruit les feuilles ébranlées
Laissent tomber sur eux les gouttes distillées.

Cependant le soleil darde à nu; le grillon
Semble crier de feu sur le dos du sillon.
Je vois flotter, courir sur la glèbe embrasée
L'atmosphère palpable où nage la rosée,
Qui rejaillit du sol et qui bout dans le jour,
Comme une haleine en feu de la gueule d'un four.

Des bœufs vers le sillon le joug plus lourd s'affaisse;
L'homme passe la main sur son front, sa voix baisse;
Le soc glissant vacille entre ses doigts nerveux;
La sueur de la femme imbibe les cheveux;
Ils arrêtent le char à moitié de sa course;
Sur les flancs d'une roche ils vont lécher la source,
Et, la lèvre collée au granit humecté,
Savourent sa fraîcheur et son humidité.

---

Oh! qu'ils boivent dans cette goutte
L'oubli des pas qu'il faut marcher!
Seigneur, que chacun sur sa route
Trouve son eau dans le rocher!
Que ta grâce les désaltère!
Tous ceux qui marchent sur la terre
Ont soif à quelque heure du jour :
Fais à leur lèvre desséchée
Jaillir de ta source cachée
La goutte de paix et d'amour!

Ah! tous ont cette eau de leur âme :
Aux uns c'est un sort triomphant;
A ceux-ci le cœur d'une femme;
A ceux-là le front d'un enfant;
A d'autres l'amitié secrète,
Ou les extases du poëte :
Chaque ruche d'homme a son miel.
Ah! livre à leur soif assouvie
Cette eau des sources de la vie!
Mais ma source à moi n'est qu'au ciel.

---

Quand le milieu du jour au repas les rappelle,
Ils couchent sur le sol le fer; l'homme dételle
Du joug tiède et fumant les bœufs, qui vont en paix

Se coucher loin du soc sous le feuillage épais.
La mère et les enfants, qu'un peu d'ombre rassemble,
Sur l'herbe, autour du père, assis, rompent ensemble,
Et se passent entre eux, de la main à la main,
Les fruits, les œufs durcis, le laitage et le pain;
Et le chien, regardant le visage du père,
Suit d'un œil confiant les miettes qu'il espère.
Le repas achevé, la mère, du berceau
Qui repose couché dans un sillon nouveau,
Tire un bel enfant nu, qui tend ses mains vers elle,
L'enlève, et suspendu l'emporte à sa mamelle,
L'endort en le berçant du sein sur ses genoux,
Et s'endort elle-même, un bras sur son époux.
Et sous le poids du jour la famille sommeille
Sur la couche de terre, et le chien seul les veille;
Et les anges de Dieu d'en haut peuvent les voir,
Et les songes du ciel sur leurs têtes pleuvoir.

---

Oh! dormez sous le vert nuage
De feuilles qui couvrent ce nid,
Homme, femme, enfants leur image,
Que la loi d'amour réunit!
O famille, abrégé du monde,
Instinct qui charme et qui féconde
Le fils de l'homme en ce bas lieu,
N'est-ce pas toi qui nous rappelle
Cette parenté fraternelle
Des enfants dont le père est Dieu?

Foyer d'amour où cette flamme
Qui circule dans l'univers
Joint le cœur au cœur, l'âme à l'âme,
Enchaîne les sexes divers,
Tu resserres et tu relies

Les générations, les vies,
Dans ton mystérieux lien;
Et l'amour qui du ciel émane,
Des voluptés culte profane,
Devient vertu s'il est le tien!

Dieu te garde et te sanctifie :
L'homme te confie à la loi,
Et la nature purifie
Ce qui serait impur sans toi.
Sous le toit saint qui te rassemble,
Les regards, les sommeils ensemble,
Ne souillent plus ta chasteté,
Et, sans qu'aucun limon s'y mêle,
La source humaine renouvelle
Les torrents de l'humanité.

---

Ils ont quitté leur arbre et repris leur journée.
Du matin au couchant l'ombre déjà tournée
S'allonge au pied du chêne et sur eux va pleuvoir;
Le lac, moins éclatant, se ride au vent du soir;
De l'autre bord du champ le sillon se rapproche.
Mais quel son a vibré dans les feuilles? La cloche,
Comme un soupir des eaux qui s'élève du bord,
Répand dans l'air ému l'imperceptible accord,
Et, par des mains d'enfants au hameau balancée,
Vient donner de si loin son coup à la pensée :
C'est l'*Angelus* qui tinte, et rappelle en tout lieu
Que le matin des jours et le soir sont à Dieu.
A ce pieux appel le laboureur s'arrête,
Il se tourne au clocher, il découvre sa tête,
Joint ses robustes mains d'où tombe l'aiguillon,
Élève un peu son âme au-dessus du sillon,

Tandis que les enfants, à genoux sur la terre,
Joignent leurs petits doigts dans les mains de leur mère.

---

Prière! ô voix surnaturelle
Qui nous précipite à genoux;
Instinct du ciel qui nous rappelle
Que la patrie est loin de nous;
Vent qui souffle sur l'âme humaine,
Et de la paupière trop pleine
Fait déborder l'eau de ses pleurs,
Comme un vent qui, par intervalles,
Fait pleuvoir les eaux virginales
Du calice incliné des fleurs :

Sans toi que serait cette fange?
Un monceau d'un impur limon,
Où l'homme après la brute mange
Les herbes qu'il tond du sillon.
Mais par toi son aile cassée
Soulève encore sa pensée
Pour respirer au vrai séjour,
La désaltérer dans sa course,
Et lui faire boire à sa source
L'eau de la vie et de l'amour!

Le cœur des mères te soupire,
L'air sonore roule ta voix,
La lèvre d'enfant te respire,
L'oiseau t'écoute aux bords des bois;
Tu sors de toute la nature
Comme un mystérieux murmure
Dont les anges savent le sens;
Et ce qui souffre et ce qui crie,
Et ce qui chante, et ce qui prie,
N'est qu'un cantique aux mille accents.

O saint murmure des prières,
Fais aussi dans mon cœur trop plein,
Comme des ondes sur des pierres,
Chanter mes peines dans mon sein;
Que le faible bruit de ma vie,
En extase intime ravie,
S'élève en aspirations;
Et fais que ce cœur que tu brises,
Instrument des célestes brises,
Éclate en bénédictions!

---

Un travail est fini, l'autre aussitôt commence.
Voilà partout la terre ouverte à la semence.
Aux corbeilles de jonc puisant à pleine main,
En nuage poudreux la femme épand le grain;
Les enfants, enfonçant les pas dans son ornière,
Sur sa trace, en jouant, ramassent la poussière
Que de leur main étroite ils laissent retomber,
Et que les passereaux viennent leur dérober.
Le froment répandu, l'homme attelle la herse;
Le sillon raboteux la cahote et la berce :
En groupe sur ce char les enfants réunis
Effacent sous leur poids les sillons aplanis.
Le jour tombe, et le soir sur les herbes s'essuie;
Et les vents chauds d'automne amèneront la pluie,
Et les neiges d'hiver sous leur tiède tapis
Couvriront d'un manteau de duvet les épis;
Et les soleils dorés en jauniront les herbes;
Et les filles des champs viendront nouer les gerbes,
Et, tressant sur leur front les bluets, les pavots,
Iront danser en chœur autour des tas nouveaux;
Et la meule broiera le froment sous la pierre;
Et, choisissant la fleur, la femme des chaumières,
Levée avant le jour pour battre le levain,
De ses petits enfants aura pétri le pain;

Et les oiseaux du ciel, le chien, le misérable,
Ramasseront en paix les miettes de la table;
Et tous béniront Dieu, dont les fécondes mains
Au festin de la terre appellent les humains!

---

## LES BONS SERVITEURS.

### I

Depuis la mort du pasteur, sa servante se relevait fréquemment comme en sursaut de sa chaise, jetait sur le bras le linge de la sacristie et allait rallumer le feu, écumer la marmite de terre du foyer, ouvrir la porte de la cour et regarder du côté de la sacristie pour voir si son maître ne revenait pas comme à l'ordinaire pour l'heure du repas. Le chien, qui sortait avec elle, allait en flairant jusqu'à la fosse fraîchement recouverte de terre. Il jetait deux ou trois hurlements au bord de la fosse pour éveiller son maître. Il revenait lentement, en s'arrêtant et en se retournant souvent, la tête basse, l'œil consterné, les oreilles dressées, l'une en avant, l'autre en arrière, comme étonné de ne pas ramener derrière lui quelqu'un qu'on attendait toujours. Geneviève alors appelait le chien d'un accent de triste impatience, le faisait rentrer dans la cour, et remontait elle-même, les yeux rouges, l'escalier extérieur.

Pendant quelques minutes on n'entendait plus son pas dans la maison. Elle pleurait seule dans la cuisine, puis

elle ressortait pour aller faucher de l'herbe à la chèvre. On eût dit qu'un esprit inquiet la chassait d'une place à l'autre, comme pour chercher malgré elle quelque chose qu'elle ne trouvait nulle part. Oh ! Dieu seul connaît le vide que la disparition d'un solitaire creuse dans le cœur d'une pauvre femme, d'un seul ami, d'un chien, d'une cage d'oiseau, d'un jardin et de la nature même, vivants ou morts dans le petit cercle immédiat autour de lui ! Pendant que personne ne se doute qu'il manque un souffle au monde, il manque l'air et la vie à deux ou trois êtres qui vivaient de l'être évanoui! Tout se tient dans ce ciment de vieilles et chères habitudes : ôtez un grain de sable, le mur s'écroule ; le mur écroulé, que devient la mousse qui le drapait ? la mousse séchée, que deviennent le nid de l'insecte et la fente du lézard ? Autour du cœur de l'homme le plus isolé, il y a un monde invisible qui vivait de lui. Quand ce cœur est froid, que devient-il ?... Ce que devenait la servante, une âme en peine, un regard sans voir, un pas éternel sans but, une activité sans repos, une vie machinale, une mort qui vit. Telle était Geneviève.

## II

J'ai toujours contemplé avec un pieux respect et avec un sourire d'attendrissement ce qu'on appelait l'esclave ou l'affranchi dans l'antiquité, la nourrice en Grèce, ou dans le moyen âge le *domestique*, c'est-à-dire la partie vivante de la maison, *domus* en France, la *famille* en Italie et en Espagne, véritable nom de la domesticité : car le domestique n'est, au fond, que le complément, l'extension de cette chère et tendre unité de l'association

humaine qu'on appelle la famille; c'est la famille moins le sang, c'est la famille d'adoption, c'est la famille viagère, temporaire, annuelle, la famille à gages, si vous voulez; mais c'est la famille souvent aussi incorporée, aussi désintéressée, aussi payée par un salaire de sentiments, aussi dévouée à la considération, à l'honneur, à l'intérêt, à la perpétuité de la maison, que la maison même ; que dis-je? souvent bien plus. J'ai été frappé de bonne heure de cette phrase de l'historien des proscriptions sanglantes du triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide. Il raconte les spoliations, les massacres, les fuites nocturnes, les refuges cherchés dans les antres, dans les forêts, chez les amis ; les ingratitudes, les lâchetés, les perfidies, les ventes des proscrits par ceux chez qui ils cherchaient l'hospitalité, le secret, le salut ; les victimes attirées au piége, marchandées, vendues, livrées par les délateurs au glaive des bourreaux d'Octave, et il termine cette énumération de ces trois ou quatre mille assassinats par ce résumé, qu'on n'a pas assez lu quand on apprécie la nature humaine, non au cœur, mais à la condition sociale :

« Chose éternellement notable, dit Velleius Paterculus, pendant ces proscriptions, la fidélité des mères et des femmes fut complète et sublime ; celle des affranchis, douteuse et médiocre ; celle des fils, nulle : beaucoup trahirent par cupidité leurs pères ; celle des esclaves domestiques, admirable et presque générale. »

Ainsi fut-il pendant les proscriptions françaises de 1793 et 1794 ; sur dix proscrits, neuf furent cachés par les dévouements domestiques. La famille fut sauvée par les serviteurs. L'humanité devrait un monument éternel

à la domesticité. Et le cœur des familles, des enfants, des vieillards, que ne lui doit-il pas? Et la politique elle-même, que ne lui devrait-elle pas, si elle savait considérer le domestique à sa vraie place dans la civilisation?

Aussi, pendant le peu de jours que j'ai passés au pouvoir, quand il a été question, dans les conseils du gouvernement, de donner ou de retirer le droit électoral aux domestiques, j'ai été bien loin d'imiter à leur égard le stupide rigorisme de la Convention, qui excluait du droit de citoyen et de suffrage les individus en état de domesticité; législation brutale et aveugle, qui refaisait des esclaves là où la nature a fait plus que des hommes libres: des enfants, des fils, des frères, des amis d'adoption. J'ai dit: « Honorez le domestique, vous fortifierez la famille, ce pivot de toute démocratie morale: car le domestique est à la famille ce que la cour intérieure est à la maison. Voulez-vous donner des millions de voix à la sainte influence de la famille? voulez-vous que vos élections soient inspirées par l'esprit de famille? voulez-vous que les intérêts de conservation prévalent sur l'esprit de désordre? voulez-vous contre-balancer par un suffrage réfléchi, religieux, coïntéressé au sol et aux murs, les suffrages irréfléchis, turbulents, tumultueux, de ces masses flottantes qui fermentent ou divaguent sur la surface de vos populations? voulez-vous faire plus? voulez-vous mettre du cœur dans vos institutions électorales, et donner au sentiment le rôle qu'il a dans la nature humaine et qu'il doit avoir dans une législation populaire? Donnez le suffrage aux domestiques: vous donnerez ainsi dix voix pour une au père de famille; vous donnerez une voix aux femmes, aux vieillards, aux enfants, à la propriété, aux mœurs, aux habitudes; une

voix à la maison! C'est le suffrage électoral donné aux habitués du foyer qui sera le salutaire correctif des abus et des égarements du suffrage universel dépaysé. Si l'aristocratie antique ne l'avait pas compris, c'est qu'elle n'avait que des esclaves; si la féodalité ne l'avait pas compris, c'est qu'elle n'avait que des serfs, et que nous, nous avons une domesticité libre, c'est-à-dire des serviteurs, des hommes et des femmes greffés sur le tronc de la famille par la cohabitation, par l'attachement mutuel, par la fidélité, égale souvent à celle des filles ou des fils. Car s'il y a des liens dans le sang, il y en a de presque aussi forts dans la flamme du même foyer. »

La domesticité, dans le moyen âge, donna les mêmes preuves de parenté et de dévouement à la famille que le vieux serviteur Eumée en donne, dans Homère, au fils de la maison, Ulysse, visitant ses foyers usurpés. Il y a dans la belle et pathétique histoire de Marie Stuart, par M. Dargaud, un récit d'une servante ou *nourrice*, comme on les appelait alors, que je n'ai jamais lu sans bénir et sans glorifier dans mon cœur la domesticité. Le voici :

Le duc de Norfolk, parent et héritier du trône de la reine Élisabeth, se prend d'amour pour la Cléopâtre moderne, pour la captive d'Holyrood, pour la belle et infortunée Marie Stuart, reine d'Écosse. Il conspire avec ses vassaux pour l'enlever de son cachot et pour lui rendre un trône avec son cœur. Élisabeth découvre le mystère de ces amours, rompt la trame, arrête Norfolk et le fait condamner à avoir la tête tranchée sur un échafaud dressé dans la tour de Londres. Le duc, accompagné de ses amis, à qui il était permis alors de faire cortége au mou-

rant, s'avance fièrement vers le lieu du supplice. Arrivé au pied de l'échafaud, il a soif et demande à boire. « Une femme âgée et voilée, qui l'avait suivi tout en pleurs, dit l'historien, lui présente une coupe que le duc reconnut aussitôt : c'était sa propre coupe, celle de ses ancêtres, et cette femme prévoyante et attentive jusqu'à la mort était sa nourrice, la servante de ses châteaux. Elle versa de l'ale dans la coupe, le mourant y trempa ses lèvres. Lorsqu'il rendit la coupe vide à la pauvre femme, elle saisit et baisa en pleurant la main de son maître. « Que « Dieu te bénisse ! lui dit le duc, et que nos enfants te « vénèrent à cause de ce que tu as fait ! » Puis, comme il sentit qu'il s'attendrissait à l'heure où l'homme a besoin de sa force, il monta rapidement les degrés de l'échafaud, appuyé sur le bras du doyen de Saint-Paul. »

L'antiquite n'a rien de plus naïf ni rien de plus touchant que cette coupe reconnue à l'heure où on laisse tout sur la terre, et cette main de servante tendant au seigneur la coupe de l'échafaud.

---

## LA GROTTE DE JOCELYN.

Mais de ces lieux charmants le chef-d'œuvre est la voûte
Dans le rocher, dont l'aigle a seul trouvé la route ;
A l'orient du lac et le long de ses eaux,
La montagne en croulant s'est brisée en morceaux,
Et, semant ses rochers en confuses ruines,
A de leurs blocs épars entassé les collines.

Ces rocs accumulés, par leur chute fendus,
L'un sur l'autre au hasard sont restés suspendus;
Les ans ont cimenté leur bizarre structure,
Et recouvert leurs flancs et le sol de verdure.
On y marche partout sur un tertre aplani
Que la feuille tombée et la mousse ont jauni;
Seulement quand on frappe on peut entendre encore
Résonner sous les pas le terrain plus sonore.
Cinq vieux chênes, germant dans ses concavités,
Y penchent en tous sens leurs troncs creux et voûtés;
De leurs pieds chancelants les bases colossales
Du granit au granit joignent les intervalles,
S'enlacent sur le sol comme de noirs serpents,
Et retiennent les blocs entre leurs nœuds rampants :
Le plus vieux, suspendu sur l'une des ravines,
La couvre comme un pont de ses larges racines;
Puis, aux rayons du jour pour mieux la dérober,
Étend un vaste bras qu'il laisse retomber,
Et, sous ce double abri de rameaux, de verdure,
Il voile à tous les yeux son étroite ouverture.
Il faut, pour découvrir cet antre souterrain,
Ramper en écartant les feuilles de la main.
A peine a-t-on glissé sous l'arche verte et sombre,
Un corridor étroit vous reçoit dans son ombre;
On marche un peu courbé sous d'humides arceaux,
De circuits en circuits, au bruit profond des eaux,
Qui creusant à vos pieds un canal dans la pierre,
Murmurent jusqu'au lac dans leur solide ornière.
Un jour pâle et lointain, lueur qui part du fond,
Guide déjà les yeux dans ce sentier profond;
La voûte s'agrandit, le rocher se retire;
Le sein plus librement se soulève et respire;
Le sol monte, trois blocs vous servent de degrés,
Et dans la roche vide enfin vous pénétrez.
Vingt quartiers, suspendus sur leur arête vive,
En soutiennent le dôme en gigantesque ogive;

Leurs angles de granit en mille angles brisés,
Leurs flancs pris dans leurs flancs, l'un sur l'autre écrasés,
Ont rejailli du poids comme une molle argile;
L'eau que la pierre encor goutte à goutte distille
A poli les contours de ces grands blocs pendants,
De stalactite humide a revêtu leurs dents,
Et, les amincissant en immenses spirales,
Les sculpte comme un lustre au ciel des cathédrales.
Ces gouttes, qu'en tombant leur pente réunit,
Ont creusé dans un angle un bassin de granit,
Où l'on entend pleuvoir de minute en minute
L'eau sonore qui chante et pleure de sa chute :
Toujours quelque hirondelle au vol bas et rasant
Y plane, ou sur le bord s'abreuve en se posant;
Puis, remontant au cintre où l'oiseau frileux niche,
Se pend à l'un des nids qui bordent sa corniche.

Le rocher vif et nud enclôt de toutes parts
La grotte enveloppée en ces sombres remparts;
Mais du côté du lac une secrète issue,
Fente entre deux grands blocs, étroite, inaperçue,
En renouvelant l'air sous la terre attiédi,
Laisse entrer le rayon et le jour du midi.
On ne peut du dehors découvrir l'interstice;
Le rocher pend ici sur l'onde en précipice,
Son flanc rapide et creux par le lac est miné.
Au-dessus de la grotte un lierre enraciné,
Laissant flotter en bas ses festons et ses nappes,
Étend comme un rideau ses feuilles et ses grappes,
Et, se tressant en grille et croisant ses barreaux,
Sur la fenêtre oblongue épaissit ses réseaux.
Je puis, en écartant ce vert rideau de lierre,
Mesurer à mes yeux la nuit ou la lumière,
Adoucir la chaleur ou l'éclat du rayon,
Ou, m'ouvrant de la main un immense horizon,
Du fond de ma retraite à ces monts suspendue,

Laisser fuir mon regard jusqu'à perte de vue.
Auprès de l'ouverture est un banc de rocher
Où je puis à mon gré m'asseoir ou me coucher,
Lire aux rayons flottants qui tremblent sur ma Bible,
Ou, contemplant de Dieu l'ombre ici plus visible,
Les yeux sur la nature, élever au Seigneur,
Dans des transports muets, l'hymne ardent de mon cœur.
Un air égal et doux, tiède haleine de l'onde,
Règne ici quand la bise ailleurs transit ou gronde;
Aucun vent n'y pénètre, et, le jour et la nuit,
Dans ce nid de mon âme on n'entend d'autre bruit
Que les gazouillements des becs des hirondelles,
Le vol de quelque mouche aux invisibles ailes,
Le doux bruissement du lierre sur le mur,
Ou les coups sourds du lac, dont les lames d'azur,
Montant presque au niveau de ma verte fenêtre,
Renaissent pour tomber et tombent pour renaître,
Et suspendent du bord qu'elles viennent lécher
Leurs guirlandes d'écume aux parois du rocher.

---

## L'OISEAU MORT DE REINE GARDE.

« Vous êtes donc quelquefois triste? demandai-je à Mlle Reine avec un véritable intérêt.

— Pas souvent, monsieur, grâce à Dieu ; je suis de bonne humeur, mais enfin tout le monde a ses peines, surtout quand on n'a ni parents, ni famille, ni mari, ni enfants, ni nièce autour de soi, et qu'on remonte le soir toute seule dans sa chambre pour se réveiller toute lusee

le matin, et n'entendre que les pattes de son oiseau sur les bâtons de sa cage !

« Encore s'ils ne mouraient pas, monsieur, s'ils étaient comme les perruches et les perroquets qu'on voit sur le quai du port à Marseille, et qui vivent, à ce qu'on dit, cent et un ans ! on serait sûr de ne pas manquer de compagnie jusqu'à la fin de ses jours ! Mais vous vous y attachez, et puis cela meurt ; un beau matin vous vous réveillez, et vous n'entendez plus chanter votre ami près de la fenêtre ; vous l'appelez des lèvres, il ne répond pas ; vous sortez du lit, vous courez pieds nus vers la cage, et qu'est-ce que vous voyez ? Une pauvre petite bête, la tête couchée sur la planche, le bec ouvert, les yeux fermés, les pattes roides, et les ailes étendues dans sa pauvre prison ! Adieu, tout est fini ! Plus de joie, plus de chanson, plus d'amitié dans la chambre ; plus personne qui vous fête quand vous rentrez !

« Ah ! c'est bien triste, monsieur, croyez-moi ! »

Et elle refoula deux larmes qui se formaient sous sa paupière.

« Vous pensez à votre chardonneret, mademoiselle Reine ? lui dis-je.

— Hélas ! oui, monsieur, dit-elle avec honte, j'y pense toujours depuis que je l'ai perdu comme cela. Quand on n'a pas beaucoup d'amis, voyez-vous, on tient au peu que le bon Dieu nous en laisse ! Celui-là m'aimait tant ! Nous nous parlions tant, nous nous fêtions tant tous les deux ! Ah ! on dit que les bêtes n'ont pas d'âme ! Je ne veux pas offenser le bon Dieu : mais si mon pauvre oi-

seau n'avait pas d'âme, avec quoi donc qu'il m'aurait tant aimée? Avec les plumes ou avec les pattes peut-être? Bah! bah! laissons dire les savants; j'espère bien qu'il y aura des arbres et des oiseaux en paradis, et je ne crois pas faire mal pour cela encore. Est-ce que le bon Dieu est un trompeur? Est-ce qu'il nous ferait aimer ce qui ne serait que mort et illusion? »

---

## LE PRESBYTÈRE.

(Description de sa maison, faite par un pauvre prêtre des Alpes à sa sœur.)

Une cour le précède, enclose d'une haie
Que ferme sans serrure une porte de claie.
Des poules, des pigeons, deux chèvres et mon chien,
Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien,
Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie;
Des passereaux montant et descendant du toit;
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit;
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite, y sont en paix ensemble·
Les uns couchés à l'ombre en un coin du gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon;
Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là becquetant ailleurs l'herbe ou la paille;
Trois ruches au midi sous leurs tuiles; et puis
Dans l'angle sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée a poli la margelle,
Et qu'une vigne étreint de sa verte dentelle :
Voilà tout le tableau. Sept marches d'escalier,
Sonore, chancelant, conduisent au palier,

Qu'un avant-toit défend du vent et de la neige,
Et que de ses réseaux un vieux lierre protége;
Là, suspendus le jour au clou de mon foyer,
Mes oiseaux familiers chantent pour m'égayer.

Jusqu'ici, grâce aux lieux, au ciel, à la nature,
Ton doux regard de sœur sourit à ma peinture;
Ta tendre illusion dure encor : mais, hélas!
Si tu veux la garder, ô ma sœur, n'entre pas!...
Mais non, pour vos deux cœurs je n'ai point de mystère;
Pourrais-je devant vous rougir de ma misère?
Entrez, ne plaignez pas ma riche pauvreté :
Ces murs ne sentent pas leur froide nudité!

Des travaux journaliers voilà d'abord l'asile,
Où le feu du foyer s'allume, où Marthe file;
Marthe, meuble vivant de la sainte maison,
Qui suivit dans le temps son vieux maître en prison,
Pauvre fille, à ces murs trente ans enracinée,
Partageant leur prospère ou triste destinée,
Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu,
Surveillant à la fois la cure et le saint lieu,
Et qui voyant de Dieu l'image dans son maître,
Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre;
Quelques vases de terre, ou de bois, ou d'étain,
Où de Marthe attentive on voit briller la main;
Sur la table, un pain noir sous une nappe blanche,
Dont chaque mendiant vient dîmer une tranche;
Des grappes de raisin, que Marthe fait sécher,
De leur pampre encor vert décorent le plancher;
La séve en hiver même y jaunit leurs grains d'ambre.

De ce salon rustique on passe dans ma chambre;
C'est celle dont le mur s'éclaire du couchant.
Tu sais que pour le soir j'eus toujours du penchant,
Que mon âme un peu triste a besoin de lumière,

Que le jour dans mon cœur entre par ma paupière,
Et que j'aimais tout jeune à boire avec les yeux
Ces dernières lueurs qui s'éteignent aux cieux.
La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche,
La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche,
Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau,
Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau,
Mes livres pêle-mêle entassés sur leur planche,
Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche,
De cet espace étroit sont tout l'ameublement.

Tout! oh non! J'oubliais son divin ornement,
Qui surmonte tout seul mon humble cheminée,
Ce Christ, les bras ouverts et la tête inclinée,
Cette image de bois du Maître que je sers,
Céleste ami qui seul me peuple ces déserts;
Qui, lorsque mon regard le visite à toute heure,
Me dit ce que j'attends dans cette âpre demeure,
Et, recevant souvent mes larmes sur ses pieds,
Fait resplendir sa paix dans mes yeux essuyés.
Ce Christ! tu le connais; c'est celui que ma mère
Colla dans l'agonie aux lèvres de mon père;
C'est celui que, plus tard, moi-même en un grand jour,
Au pur sang d'un martyr je teignis à mon tour.
D'autres lèvres encore il conserve la trace,
Et Dieu sait de combien de pitié je l'embrasse!...
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voulez-vous maintenant, ô mes anges, savoir
Comment je fais toucher le matin et le soir,
Et par quelle insensible et monotone chaîne
Le jour s'unit au jour, et forme la semaine?
Ah! chaque heure le sait quand elle s'accomplit.
La cloche avant le jour m'arrache de mon lit :
Je crois entendre, au son de sa voix balancée,
L'ange qui du sommeil appelle ma pensée,

Et lui donne à porter son fardeau pour le jour.
Je convoque à l'autel les maisons d'alentour;
Des vieillards, des enfants, quelques pieuses femmes,
Ceux qui sentent de Dieu plus de soif dans leurs âmes,
D'un cercle rétréci m'entourent à genoux :
Le Dieu de l'humble foi descend du ciel sur nous.
Combien la sainte aurore et ses voûtes divines
Entendent de soupirs s'échapper des poitrines,
Et d aspirations de terre s'élancer!
Et combien il est doux, ô ma sœur, de penser
Que tous ces poids du cœur que cette heure soulève,
Sur ses propres soupirs au ciel on les élève;
Qu'à chacun à leur place on rapporte un saint don,
Grâce, miséricorde, amour, paix ou pardon;
Que l'on est l'encensoir où tout cet encens brûle,
Et la corbeille pleine où le pain qui circule,
Symbole familier du céleste aliment,
Va nourrir tout ce peuple avec un pur froment!
Du Maître en peu de mots j'explique la parole :
Ce peuple du sillon aime la parabole,
Poëme évangélique, où chaque vérité
Se fait image et chair par sa simplicité.
Lorsque j'ai célébré le pieux sacrifice,
J'enseigne les enfants, je me fais leur nourrice;
Je donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait
D'une instruction simple et tendre, et qui leur plaît.
Je rentre; et, du matin la tâche terminée,
A ma table, de fruits et de lait couronnée,
Je m'assieds un moment, comme le voyageur
Qui s'arrête à moitié du jour et reprend cœur.
Le reste du soleil, dans mes champs je le passe
A ces travaux du corps dont l'esprit se délasse;
A fendre avec la bêche un sol dur; à semer
L'orge qu'un court été pressera de germer;
A faucher mon pré mûr pour ma blonde génisse;
A délier la gerbe afin qu'elle jaunisse;

A faire à chaque plante, à son heure, pleuvoir
En insensible ondée un pesant arrosoir;
Car de l'homme à la fois cette terre réclame
La sueur de son front et la sueur de l'âme.
Le soir, quand chaque couple est rentré du travail,
Quand le berger rassemble et compte son bétail,
Mon bréviaire à la main, je vais de porte en porte,
Au hasard et sans but, comme le pied me porte,
M'arrêtant plus ou moins un peu sur chaque seuil;
A la femme, aux enfants, disant un mot d'accueil;
Partout portant un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, aux âmes l'espérance,
Un secret au malade, aux partants un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.
Ainsi passe le jour, sans trop peser sur l'heure.
Mais quand je rentre seul dans ma pauvre demeure,
Que ma porte est fermée, et que la longue nuit,
Excepté dans ma tempe, a fait tomber tout bruit,
Ah! ma sœur, c'est alors que mon âme blessée
Sent son mal, et retourne en saignant sa pensée,
Comme on retourne en vain le fiévreux dans son lit;
C'est alors qu'une image ou l'autre m'assaillit;
Que vous m'apparaissez, vous, ma sœur et ma mère,
Avec tout ce qui rend l'absence plus amère.
Alors, pour m'arracher par force à ce transport,
Pour desserrer les dents du serpent qui me mord,
Le front brûlant, collé sur ma table de chêne,
J'attache mon esprit comme avec une chaîne,
A ces livres usés du regard qui les lit,
Où le jour de ma lampe en m'éclairant pâlit.
Mais le fil dans mes mains se brouille, à chaque haleine,
Dans l'énigme de Dieu dont chaque page est pleine;
Des choses, des esprits l'éternel mouvement
N'est pour nous que poussière et qu'éblouissement :
Le mystère du temps dans l'ombre se consomme;
Le regard infini n'est pas dans l'œil de l'homme,

Et devant Dieu, caché dans son immensité,
Notre seule science est notre humilité!
Tantôt, las de sonder de profondes merveilles,
Je livre aux bardes saints mon âme et mes oreilles;
J'écoute avec le cœur ces chœurs mélodieux
Qui, se brisant à terre en retombant des cieux,
En soupirs immortels sur la harpe éclatèrent,
Et pour diviniser leurs plaintes les chantèrent.
Oh! de l'humanité ces hommes sont la voix;
Les mots harmonieux s'ordonnent à leur choix,
Comme au signe de Dieu s'ordonnent ses ouvrages,
Et vibrent en musique ou brillent en images;
Leurs vers ont des échos cachés dans notre cœur;
Ils versent aux soucis cette molle langueur,
Cet opium divin que, dans sa soif d'extase,
Le rêveur Orient puise en vain dans son vase:
Mais eux, l'ange des vers leur apporte aux autels,
Pour s'enivrer de Dieu, des rêves immortels!
Ils versent goutte à goutte en mon âme attendrie,
Comme un sommeil du ciel, leur tendre rêverie;
Mon songe, enfant des leurs, les suit; et quelquefois,
Comme une voix qui chante entraîne une autre voix,
Ma lèvre, s'abreuvant aux flots de leurs ivresses,
Se surprend à chanter avec eux ses tristesses.
Plus souvent, desséché par mon affliction,
Je trempe un peu ma lèvre à l'*Imitation*,
Livre obscur et sans nom, humble vase d'argile,
Mais rempli jusqu'au bord des sucs de l'Évangile,
Où la sagesse humaine et divine, à longs flots,
Dans le cœur altéré coulent en peu de mots;
Où chaque âme, à sa soif, vient, se penche, et s'abreuve
Des gouttes de sueur du Christ à son épreuve;
Trouve, selon le temps, ou la peine, ou l'effort,
Le lait de la mamelle ou le pain fort du fort;
Et, sous la croix où l'homme ingrat le crucifie,
Dans les larmes du Christ boit sa philosophie!...

Puis, quand du coup au cœur tout le sang a coulé,
Relevant vers la croix un regard consolé,
J'ouvre mes deux volets pour respirer à l'aise
Les brises de la nuit, dont la fraîcheur m'apaise!...

---

## LE MOULIN DE SAINT-POINT.

En entrant dans la vallée de Saint-Point, on n'a devant soi que les sinuosités de plus en plus rétrécies du sentier, qui semble ne pas savoir où il vous mène. Bientôt cependant on respire plus d'air, on sent l'impression de plus de jour dans l'œil, on mesure un pan de ciel de plus entre les cimes des deux chaînes de collines; les prés s'étendent, les pentes au-dessus s'adoucissent, la vallée s'ouvre, ses deux flancs se creusent comme les flancs d'une amphore antique, pour contenir plus d'espace, de lumière et de végétation. On traverse un petit hameau caché sous les saules, appelé Bourg-Vilain, du nom de son ancienne servitude. Ce n'était dans l'origine qu'un groupe d'étables où les bouviers et les chevriers du canton abritaient leur bétail quand la neige couvrait les prés. Peu à peu ces étables sont devenues des chaumières, ces chaumières des maisonnettes; une église rustique, surmontée d'une grosse tour carrée et bâtie de blocs de granit irrégulièrement posés les uns sur les autres, est venue les dominer. Maintenant de petits jardins, entourés d une haie d'osier vivant, verdissent autour de ces chaumières; la chaux vive crépit proprement les murs; la vitre de verre remplace le volet de bois noir ou le châssis de papier, et brille aux petites fenêtres

entre les tiges d'or des giroflées. A droite du village et à quelque distance, un mamelon de sable rouge s'élève au bord de l'eau, au milieu des prés. L'industrie du meunier a profité de cet obstacle naturel pour opposer une digue au ruisseau et pour construire une écluse. Le moulin a pris de lui-même une forme plus paysagesque que celle qui lui eût été donnée par le pinceau capricieux d'un Salvator Rosa.

La nature est un grand artiste quand on la laisse conformer elle-même ses moyens à son but. Ce moulin en est la preuve. Je ne passe jamais par ce village sans admirer cette combinaison irréfléchie qui fait de cette construction du hasard un modèle de pittoresque raisonné. Ainsi, l'hiver la rivière déborde et noie les prés : il a fallu bâtir la maison au-dessus de ces débordements; elle s'est assise par nécessité sur le rocher, d'où elle voit et d'où elle est vue. Il a fallu que le courant de l'écluse tombât sur les palettes de la roue du moulin pour faire mouvoir la meule : la maison a dû tourner un de ses flancs à la rivière pour tendre sa roue à l'eau; l'écluse à mi-côte, l'eau qui s'en échappe en faisant cascade contre les murs, les mousses verdâtres qui s'y attachent et qui donnent aux soubassements l'apparence du vert antique; les murmures et les ronflements de la chute du ruisseau impatient de jaillir de l'écluse, les scintillements de ses gouttes écumeuses à travers les branches et sur les feuilles trempées des vernes ; les rideaux de peupliers et de platanes qui ont poussé d'eux-mêmes les pieds dans le ruisseau et qui entre-croisent leurs rameaux de diverses teintes sur le toit de tuiles rouges comme un second toit ; la cavité au flanc de la maison, d'où le moyeu tend la roue à l'écluse, et qui ressemble à une grotte

sombre voilée de brume; le colombier qu'il a fallu ajouter ensuite au moulin, parce que le pigeon suit le grain qui tombe; la tour carrée qu'il a fallu élever d'un étage au-dessus du toit de la maison, pour que les ramiers reconnussent de loin leur repaire au-dessus des arbres; le sentier tournant qu'il a fallu tracer à la pioche sur les flancs du mamelon, dans le sable jaune, pour que les ânes et les chars des hameaux voisins le gravissent sans peine avec leurs sacs; la poussière du blé vanné qui sort de la fenêtre, la fumée bleue qui rampe du toit entre les cimes des peupliers, les chèvres qui broutent, les pieds dressés contre le mur au nord, aussi vert de végétation saxillaire qu'un pré; les volées de colombes qui s'abattent sur la cour et qui disputent le grain aux coqs et aux poules; l'âne qui monte ou qui descend par l'escalier de roche; la meunière qui coud à sa fenêtre, la tête noyée dans un rayon du soleil couchant répercuté par les vitres en feu de sa chambre haute; les enfants qui grimpent en riant vers elle par l'échelle verdoyante du lierre, dont les réseaux encadrent cette ouverture au-dessus des eaux : toute cette architecture née du hasard ou de la profession, eau, murs, arbres, rochers, aire, sentiers, cascade, galeries suspendues, tour culminante, lignes harmonieuses, ombres et lumières distribuées comme par la combinaison la plus étudiée, se groupant à la seule indication de la vie rurale, et se détachant, aux diverses heures du jour, en couleurs diverses, du fond sombre ou éclairé de la montagne qui leur sert de toile; toute cette fabrique, dis-je, défierait l'imagination d'un poëte ou d'un peintre de l'égaler en grâce et en rusticité. Elle prend l'imagination par les yeux, elle prend l'âme par la sérénité. C'est une pensée de Théocrite bâtie en roches au milieu des prés; c'est un vers de Virgile mur-

murant en soupirs au bord des eaux courantes. C'est une toile de Claude Lorrain inondée de paix et palpitante de vie. C'est l'art suprême de cet architecte qui ne connaît pas l'art, cet effort du beau : c'est le moulin de Saint-Point. Je vois d'ici le rejaillissement du soleil levant sur ses tuiles; j'entends d'ici le bruit cadencé de son blutoir, ce cœur de la maison, ce pouls du moulin.

---

## LE LÉZARD.

ÉCRIT A ROME EN 1846.

Un jour, seul dans le Colisée,
Ruine de l'orgueil romain,
Sur l'herbe de sang arrosée
Je m'assis, Tacite à la main.

Sur la muraille qui l'incruste,
Je recomposais lentement
Les lettres du nom de l'Auguste
Qui dédia le monument.

J'en épelais le premier signe :
Mais, déconcertant mes regards,
Un lézard dormait sur la ligne
Où brillait le nom des Césars.

Seul héritier des sept collines,
Seul habitant de ces débris,
Il remplaçait sous ces ruines
Le grand flot des peuples taris.

Sorti des fentes des murailles,
Il venait, de froid engourdi,
Réchauffer ses vertes écailles
Au contact du bronze attiédi.

Consul, César, maître du monde,
Pontife, Auguste, égal aux dieux,
L'ombre de ce reptile immonde
Éclipsait ta gloire à mes yeux!

La nature a son ironie:
Le livre échappa de ma main.
O Tacite, tout ton génie
Raille moins fort l'orgueil humain.

---

### PORTRAIT DE GENEVIÊVE.

Geneviève paraissait avoir trente-cinq ou quarante ans à cette époque. L'âge n'était pas lisible sur ses traits usés par la fatigue. On sentait que la misère avait soufflé là de bonne heure, comme la bise qui gèle une plante au printemps, et qui la laisse plutôt languir que vivre le reste de sa saison. Elle était grande, mais un peu voûtée, et la poitrine très-enfoncée et très-creuse par l'attitude habituelle d'une fille qui coud du matin au soir. Ses bras étaient maigres, ses doigts longs et effilés; bien que ses mains fussent d'une blancheur et d'une propreté parfaites, l'ongle du troisième doigt de la main droite était cerné à l'extrémité par une tache bleuâtre: c'était la trace du dé de cuivre qu'elle portait presque toujours, et qui avait dé-

teint sur sa peau. Elle portait le costume des paysannes de ces montagnes : une robe de grosse laine bleue, galonnée sur les coutures d'un passe-poil de velours amarante. Une coiffe blanche, bordée de dentelles très-larges qui battaient ses joues, laissait à peine apercevoir les racines de ses cheveux, relevés sur les tempes et cachés sous sa coiffe. Ses traits délicats et maladifs n'avaient aucune carnation. Sous sa peau fine et transparente, on ne voyait ni rougir ni circuler aucun sang ; les petites veines bleues qui se ramifiaient sur ses tempes étaient aplaties comme des canaux que la séve, un peu tarie, n'a pas la force de gonfler. Ses joues étaient à peine revêtues d'un épiderme imperceptiblement ridé par le frisson habituel de la peau dans cet air des neiges. Ses yeux, frangés de très-longs cils noirs, étaient largement fendus, quoique profondément encaissés sous les paupières. Ils étaient bordés au-dessous d'un ourlet noir, comme des yeux qui ont beaucoup veillé et beaucoup pleuré. Leur couleur était un bleu pâle sans aucun éclat ; ils se laissaient regarder sans mouvement, comme de l'eau à l'ombre ; on voyait jusqu'au fond, et l'on n'y voyait que simplicité, sensibilité et langueur. Ces beaux jeunes yeux de femme de haute et fine race avaient l'air dépaysés dans le cadre d'un visage déjà vieilli et fané. Ses lèvres, un peu grosses et déprimées vers les coins, étaient légèrement plissées quand elle les fermait ; mais aussitôt qu'elles s'ouvraient, soit pour parler à ses oiseaux, soit pour saluer les pauvres femmes du village qui passaient en l'appelant sous sa fenêtre, ses lèvres détendues laissaient voir des dents blanches comme les cailloux de la fontaine, et un sourire où la mélancolie se fondait dans la bonté.

Toute l'expression de ce visage était dans cette bouche

par où son cœur semblait s'ouvrir et se répandre sur tous les traits. Le timbre de sa voix révélait ce tremblement intérieur d'une fibre brisée par une perpétuelle émotion du cœur. C'était une complainte d'accents qui semblait toujours chanter en parlant.

Cette voix reposait et touchait à la fois. Je n'en ai jamais entendu de pareille que dans les chalets du Valais, en demandant autrefois mon chemin ou du lait aux vieilles femmes des montagnes. Les passions et les continuels commérages des villes donnent quelque chose de dur et de rauque à la voix des femmes ; la solitude et la sérénité des montagnes la rendent douce comme un soupir, accentuée comme un sentiment, sonore et timbrée comme une cloche dans le lointain à travers les bois. Telle était la voix de Geneviève. Pendant que je lisais dans le jardin, sans qu'elle me vît, je ne me lassais pas de l'entendre parler à ses poules, ou chanter à demi-voix en tricotant près de la fenêtre, pour distraire les oiseaux, qui lui répondaient.

---

## CONTEMPLATION DE LA NUIT.

O nuit majestueuse, arche immense et profonde
Où l'on entrevoit Dieu comme le fond sous l'onde,
Où tant d'astres en feux portant écrit son nom,
Vont de ce nom splendide éclairer l'horizon,
Et jusqu'aux infinis, où leur courbe est lancée,
Porter ses yeux, sa main, son ombre, sa pensée !
Et toi, lune limpide et claire, où je crois voir

Ces monts se répéter comme dans un miroir,
Pour que deux univers, l'un brillant, l'autre sombre,
Du Dieu qui les créa s'entrelinssent dans l'ombre;
Et vous, vents palpitant la nuit sur ces hauts lieux,
Qui caressez la terre et parfumez les cieux;
Et vous, bruits des torrents; et vous, pâles nuages
Qui passez sans ternir ces rayonnantes plages,
Comme à travers la vie, où brille un chaste azur,
L'ombre des passions passe sur un cœur pur;
Mystères de la nuit que l'ange seul contemple,
Cette heure aussi pour moi lève un rideau du temple!
Ces pics aériens m'ont rapproché de vous;
Je vous vois seul à seul, et je tombe à genoux,
Et j'assiste à la nuit comme au divin spectacle
Que Dieu donne aux esprits dans son saint tabernacle!

Comme l'œil plonge loin dans ce pur firmament!
Quel bleu tendre, et pourtant quel éblouissement!
On dirait l'eau des mers quand une faible brise
Fait miroiter les flots où le rayon se brise.
Voilà sur l'horizon l'étoile qui descend!
L'ombre des noirs sapins me voile le croissant;
Sa mobile blancheur semble sous ce nuage
Une neige qui tombe et fond sur le feuillage.
Au doux vent que ma joue à peine a ressenti,
Quel immense soupir de leur cime est sorti!
Il naît, il gronde, il baisse... il meurt. C'est la tempête
Qui passe avec ses voix et ses coups sur ma tête;
C'est la voile où le vent siffle et tonne la nuit,
Quand sur les sombres mers la vague la poursuit.
Non, c'est un souffle mort dont la nuit les effleure.
Oh! qu'à présent la brise avec tendresse y pleure!
N'est-ce pas le soupir de quelque esprit ami
Qui dans ces sons si doux se dévoile à demi,
Vient prêter à ces vents leur douce voix de femme,
Et, par pitié pour nous, pleurer avec notre âme?

Arbres harmonieux, sapins, harpe des bois,
Où tous les vents du ciel modulent une voix,
Vous êtes l'instrument où tout pleure, où tout chante,
Où de ses mille échos la nature s'enchante,
Où, dans les doux accents d'un souffle aérien,
Tout homme a le soupir d'accord avec le sien!
Arbres saints qui savez ce que Dieu nous envoie,
Chantez, pleurez, portez ma tristesse ou ma joie!
Seul il sait, dans les sons dont vous nous enchantez,
Si vous pleurez sur nous, ou bien si vous chantez.

---

## VIE INTIME DU POËTE.

L'heure du chant pour moi, c'est la fin de l'automne; ce sont les derniers jours de l'année qui meurt dans les brouillards et dans les tristesses du vent. La nature âpre et froide nous refoule alors au dedans de nous-mêmes; c'est le crépuscule de l'année, c'est le moment où l'action cesse au dehors; mais, l'action intérieure ne cessant jamais, il faut bien employer à quelque chose ce superflu de force qui se convertirait en mélancolie dévorante, en désespoir et en démence, si on ne l'exhalait pas en prose ou en vers. Béni soit celui qui a inventé l'écriture, cette conversation de l'homme avec sa propre pensée, ce moyen de le soulager du poids de son âme!

A ce moment de l'année, je me lève bien avant le jour. Cinq heures du matin n'ont pas encore sonné à l'horloge lente et rauque du clocher qui domine mon jardin, que

j'ai quitté mon lit, fatigué de rêves, rallumé ma lampe de cuivre, et mis le feu au sarment de vigne qui doit réchauffer ma veille dans cette petite tour voûtée, muette et isolée, qui ressemble à une chambre sépulcrale habitée encore par l'activité de la vie. J'ouvre ma fenêtre; je fais quelques pas sur le plancher vermoulu de mon balcon de bois. Je regarde le ciel et les noires dentelures de la montagne, qui se découpent nettes et aiguës sur le bleu pâle d'un firmament d'hiver, ou qui noient leurs cimes dans un lourd océan de brouillards : quand il y a du vent, je vois courir les nuages sur les dernières étoiles, qui brillent et disparaissent tour à tour comme des perles de l'abîme, que la vague recouvre et découvre dans ses ondulations. Les branches noires et dépouillées des noyers du cimetière se tordent et se plaignent sous la tourmente des airs, et l'orage nocturne ramasse et roule leurs tas de feuilles mortes, qui viennent bruire et bouillonner au pied de la tour comme de l'eau.

A un tel spectacle, à une telle heure, dans un tel silence, au milieu de cette nature sympathique, de ces collines où l'on a grandi, où l'on doit vieillir, à dix pas du tombeau où repose, en nous attendant, tout ce qu'on a le plus pleuré sur la terre, est-il possible que l'âme qui s'éveille et qui se trempe dans cet air des nuits n'éprouve pas un frisson universel, ne se mêle pas instantanément à toute cette magnifique confidence du firmament et des montagnes, des étoiles et des prés, du vent et des arbres, et qu'une rapide et bondissante pensée ne s'élance pas du cœur pour monter à ces étoiles, et de ces étoiles pour monter à Dieu? Quelque chose s'échappe de moi pour se confondre à toutes ces choses; un soupir me ramène à tout ce que j'ai connu, aimé, perdu dans cette maison

et ailleurs ; une espérance, forte et évidente comme la Providence dans la nature, me reporte au sein de Dieu, où tout se retrouve ; une tristesse et un enthousiasme se confondent dans quelques mots que j'articule tout haut, sans crainte que personne les entende, excepté le vent qui les porte à Dieu. Le froid du matin me saisit ; mes pas craquent sur le givre ; je referme ma fenêtre, et je rentre dans ma tour, où le fagot réchauffant petille et où mon chien m'attend.

Que faire alors, mon cher ami, pendant ces trois ou quatre longues heures de silence qui ont à s'écouler, en novembre, entre le réveil et le mouvement de la lumière et du jour ? Tout dort dans la maison et dans la cour ; à peine entend-on quelquefois un coq, trompé par la lueur d'une étoile, jeter un cri qu'il n'achève pas et dont il semble se repentir, ou quelque bœuf endormi et rêvant, dans l'étable, pousser un mugissement sonore qui réveille en sursaut le bouvier. On est sûr qu'aucune distraction domestique, aucune visite importune, aucune affaire du jour ne viendra vous surprendre de deux ou trois heures, et tirailler votre pensée. On est calme et confiant dans son loisir ; car le jour est aux hommes, mais la nuit n'est qu'à Dieu.

Ce sentiment de sécurité complète est à lui seul une volupté. J'en jouis un instant avec délices. Je vais, je viens, je fais mes six pas dans tous les sens, sur les dalles de ma chambre étroite ; je regarde un ou deux portraits suspendus au mur, images mille fois mieux peintes en moi ; je leur parle, je parle à mon chien, qui suit d'un œil intelligent et inquiet tous mes mouvements de pensée et de corps. Quelquefois je tombe à genoux devant une

de ces chères mémoires du passé mort; plus souvent, je me promène en élevant mon âme au Créateur, et en articulant quelques lambeaux de prières que notre mère nous apprenait dans notre enfance, et quelques versets mal cousus de ces psaumes du saint poëte hébreu, que j'ai entendu chanter dans les cathédrales, et qui se retrouvent, çà et là, dans ma mémoire, comme des notes éparses d'un air oublié.

Cela fait (et tout ne doit-il pas commencer et finir par cela?), je m'assieds près de la vieille table de chêne où mon père et mon grand-père se sont assis. Elle est couverte de livres froissés par eux et par moi : leur vieille Bible, un grand Pétrarque in-4°, édition de Venise en deux énormes volumes, où ses œuvres latines, sa politique, ses philosophies, son *Africa*, tiennent deux mille pages, et où ses immortels sonnets en tiennent sept (parfaite image de la vanité et de l'incertitude du travail de l'homme, qui passe sa vie à élever un monument immense et laborieux à sa mémoire, et dont la postérité ne sauve qu'une petite pierre, pour lui faire une gloire et une immortalité); un Homère, un Virgile, un volume de lettres de Cicéron, un tome dépareillé de Chateaubriand, de Gœthe, de Byron, tous philosophes ou poëtes, et une petite *Imitation de Jésus-Christ*, bréviaire philosophique de ma pieuse mère, qui conserve la trace de ses doigts, quelquefois de ses larmes, quelques notes d'elle, et qui contient à lui seul plus de philosophie et plus de poésie que tous ces poëtes et tous ces philosophes. Au milieu de tous ces volumes poudreux et épars, quelques feuilles de beau papier blanc, des crayons et des plumes, qui invitent à crayonner et à écrire.

Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le cœur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos, ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves; je ressens tout, je pense à tout; je roule nonchalamment un crayon dans ma main, je dessine quelques bizarres images d'arbres ou de navires sur une feuille blanche; le mouvement de la pensée s'arrête, comme l'eau dans un lit de fleuve trop plein; les images, les sentiments s'accumulent, ils demandent à s'écouler sous une forme ou sous une autre; je me dis : « Écrivons. » Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris des vers. Je passe quelques heures assez douces à épancher sur le papier, dans ces mètres qui marquent la cadence et le mouvement de l'âme, les sentiments, les idées, les souvenirs, les tristesses, les impressions dont je suis plein : je me relis plusieurs fois à moi-même ces harmonieuses confidences de ma propre rêverie; la plupart du temps je les laisse inachevées, et je les déchire après les avoir écrites. Elles ne se rapportent qu'à moi, elles ne pourraient être lues par d'autres; ce ne seraient pas peut-être les moins poétiques de mes poésies, mais qu'importe? Tout ce que l'homme sent et pense de plus fort et de plus beau, ne sont-ce pas les confidences qu'il fait à l'amour, ou les prières qu'il adresse à voix basse à son Dieu? Les écrit-il? Non, sans doute; l'œil ou l'oreille de l'homme les profanerait. Ce qu'il y a de meilleur dans notre cœur n'en sort jamais.

Quelques-unes de ces poésies matinales s'achèvent cependant; ce sont celles que vous connaissez, des Médi-

tations, des Harmonies, Jocelyn, et ces pièces sans nom que je vous envoie. Vous savez comment je les écris, vous savez combien je les apprécie à leur peu de valeur; vous savez combien je suis incapable du pénible travail de la lime et de la critique sur moi-même. Blâmez-moi, mais ne m'accusez pas; et, en retour de trop d'abandon et de faiblesse, donnez-moi trop de miséricorde et d'indulgence. *Naturam sequere!*

Les heures que je puis donner ainsi à ces gouttes de poésie, véritable rosée de mes matinées d'automne, ne sont pas longues. La cloche du village sonne bientôt l'Angelus avec le crépuscule; on entend dans les sentiers rocailleux qui montent à l'église ou au château le bruit des sabots des paysans, le bêlement des troupeaux, les aboiements des chiens de berger, et les cahots criards des roues de la charrue sur la glèbe gelée par la nuit; le mouvement du jour commence autour de moi, me saisit, et m'entraîne jusqu'au soir. Les ouvriers montent mon escalier de bois et me demandent de leur tracer l'ouvrage de leur journée; le curé vient, et me sollicite de pourvoir à ses malades ou à ses écoles; le maire vient, et me prie de lui expliquer le texte confus d'une loi nouvelle sur les chemins vicinaux, loi que j'ai faite, et que je ne comprends pas mieux que lui. Des voisins viennent et me somment d'aller avec eux tracer une route ou borner un héritage; mes vignerons viennent m'exposer que la récolte a manqué, et qu'il ne leur reste qu'un ou deux sacs de seigle pour nourrir leur femme et cinq enfants pendant un long hiver. Le courrier arrive, chargé de journaux et de lettres qui ruissellent comme une pluie de paroles sur ma table; paroles quelquefois douces, quelquefois amères, plus souvent indifférentes, mais qui de-

mandent toutes une pensée, un mot, une ligne. Mes hôtes, si j'en ai, se réveillent, et circulent dans la maison; d'autres arrivent, et attachent leurs chevaux harassés aux barreaux de fer des fenêtres basses. Ce sont des fermiers de nos montagnes en vestes de velours noir, en guêtres de cuir; des maires des villages voisins, de bons vieux curés à la couronne de cheveux blancs, trempés de sueur; de pauvres veuves des villes prochaines, qui seraient heureuses d'un bureau de poste ou de timbre, qui croient à la toute-puissance d'un homme dont le journal du chef-lieu a parlé, et qui se tiennent timidement en arrière sous les grands tilleuls de l'avenue, avec un ou deux pauvres enfants à la main. Chacun a son souci, son rêve, son affaire : il faut les entendre, serrer la main à l'un, écrire un billet pour l'autre, donner quelque espérance à tous. Tout cela se fait en rompant, sur le coin de la table chargée de vers, de prose et de lettres, un morceau de ce pain de seigle odorant de nos montagnes, assaisonné de beurre frais, d'un fruit du jardin, d'un raisin de la vigne. Frugal déjeuner de poëte et de laboureur, dont les oiseaux attendent les miettes sur mon balcon. Midi sonne; j'entends mes chevaux caressants hennir, et creuser du pied le sable de la cour, comme pour m'appeler. Je dis bonjour et adieu aux hôtes de la maison qui restent jusqu'au soir; je monte à cheval et je pars, laissant derrière moi toutes les pensées du matin, pour aller à d'autres soucis du jour. Je m'enfonce dans les sentiers creux et escarpés de nos vallées; je gravis et je redescends, pour gravir encore nos montagnes; j'attache mon cheval à bien des arbres, je frappe à plusieurs portes; je retrouve ici et là mille affaires pour moi ou pour les autres, et je ne rentre qu'à la nuit, après avoir savouré, pendant six ou sept heures de routes solitaires, tous les rayons du soleil,

toutes les teintes des feuilles jaunissantes, toutes les odeurs, tous les bruits gais ou tristes de nos grands paysages dans les jours d'automne. Heureux si en rentrant, harassé de fatigue, je trouve par hasard au coin du feu quelque ami arrivé pendant mon absence, au cœur simple, à la parole poétique, qui, en allant en Italie ou en Suisse, s'est souvenu que mon toit est près de sa route.

Voilà, mon cher ami, la meilleure part de vie de l'année pour moi. Que Dieu la multiplie et soit béni pour ce peu de sel dont il l'assaisonne! Mais ces jours s'envolent avec la rapidité des derniers soleils qui dorent entre deux brouillards les cimes pourprées des jeunes peupliers de nos prés.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

## LE POËTE MOURANT.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'échappe à chaque haleine;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter :
Et l'aile de la Mort, sur l'airain qui me pleure ,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure.
    Faut-il gémir? faut-il chanter?

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire,
Au bord d'un autre monde, un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
    Qu'un chant divin soit ses adieux!

La lyre en se brisant jette un son plus sublime;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil, une heure et puis une heure;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour; puis vient la nuit.

Ah! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir!
Pour moi qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort, comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poëte est semblable aux oiseaux de passage
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois :
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore :
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel:
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain, retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure

Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort :
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle, durant la nuit, la harpe éolienne,
Mêlant aux bruits des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête, étonné de l'entendre;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée;
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas :
Dans la coupe écrasé le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Mais le temps?—Il n'est plus.—Mais la gloire?—Eh! qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte,
Ce nom, brillant jouet de la postérité?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre...
Les vents déjà l'ont emporté!

Ah! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Hé quoi! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours?
Ce souffle d'un mourant, quoi! c'est là de la gloire!
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours?

J'en atteste les dieux! depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom inventé par le délire humain;

Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre, en passant, au courant qui l'entraîne,
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli :
De ce brillant débris le flot du temps se joue;
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage :
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand? Pourquoi? Ce n est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon?

Mais pourquoi chantais-tu? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant.
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un soupir! un regret! inutile parole!
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole;
Je vais où leur instinct emporte nos désirs;
Je vais où le regard voit briller l'espérance;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs!

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres,
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.

Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort?

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre;
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre;
L'horizon est plus vaste, et l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme :
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la Mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre;
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre,
Au bruit de vos sacrés concerts!

---

## PORTRAIT DU TAILLEUR DE PIERRES.

### I

Claude des Huttes était un homme d'environ trente-six à quarante ans, de taille moyenne, de stature plutôt grêle et un peu courbée en avant, comme celle d'un manœuvre accoutumé à se plier sous le poids de choses lourdes. Ses jarrets n'avaient pas la vigueur élastique, les muscles tendus, des chasseurs de chevreuils dans nos Alpes ; ils penchaient en avant, comme ceux de l'ouvrier qui s'agenouille souvent pour son travail. Une de ses épaules était beaucoup plus élevée, plus nouée et plus forte que l'autre : c'était celle où s'emmanchait le bras droit, qui lève et qui abaisse sans cesse le marteau. Bien que ses bras fussent maigres, et bien que les manches qui n'en couvraient que la moitié en laissassent voir les veines, les tendons et les muscles presque à nu, ses mains étaient longues, massives, nouées aux articulations, rudes d'écorce comme des tenailles. L'habitude de remuer, de tourner, de façonner les grosses pierres, avait développé et endurci chez lui ce premier outil de l'homme, la main. Il les laissait pendre comme deux balanciers inertes qui l'embarrassaient visiblement quand il ne portait rien. Ses pieds nus et larges, dont les orteils, puissamment prononcés, mordaient le sol, s'imprimaient devant moi sur le sable de l'allée humide, comme les clous des fers de mon cheval dans l'herbe du pré, après une rosée. Il tenait son bonnet de laine rousse à la main. Ses cheveux,

noirs, épais, saupoudrés de quelques grains de poussière de marbre, flottaient de la longueur d'une main derrière son cou ; ils étaient coupés carrément, à larges entailles, par ses propres ciseaux, de manière à déborder seulement comme un ourlet noir entre la nuque et le collet, pour protéger son cou contre la pluie et la neige. Il n'avait pour tout vêtement qu'une chemise de fil de chanvre écrue, ouverte au cou, nouée sur la poitrine par deux clous de laiton, dont l'un servait d'épingle, et dont l'autre, recourbé en cercle autour du premier, formait une espèce de nœud de cuivre qui pinçait la toile et l'aplatissait sur la poitrine. Il portait sa veste sur l'épaule gauche. Ce n'était évidemment pour lui qu'un signe de respect, une marque de déférence, une décoration honorifique, qu'il ne portait que pour moi et non pour lui. Un pantalon de laine blanche, de même étoffe que sa veste, était serré autour de sa taille par une forte ceinture de cuir roux à petites poches fermées par un lacet de cuir aussi, d'où sortaient à moitié les branches de son compas et les manches de ses trois marteaux. Ce pantalon ne descendait qu'aux chevilles du pied. Un long tablier de peau de chèvre flottait et bruissait à chaque pas sur ses genoux. Il marchait avec la cadence lente et mesurée d'un homme qui pense en marchant, et dont la symétrie intérieure, ce balancier du pendule humain, règle instinctivement les mouvements du corps. Tel était l'extérieur du tailleur de pierres.

## II

Mais sous cet extérieur grossier et sous ces habits rustiques éclatait néanmoins, dans la tête nue de cet homme,

une empreinte, je ne dirai pas seulement de dignité, mais de divinité de visage humain, qui imposait à l'œil et qui faisait rentrer toute idée de vulgarité et de dédain dans l'âme. La ligne de son front était aussi élevée, aussi droite, aussi pure d'inflexions ou de dépressions ignobles que les lignes du front de Platon dans ses bustes reluisants au soleil de l'Attique. Les muscles amaigris, creusés, palpitants, des orbites de ses yeux, de ses tempes, de ses joues, de ses lèvres, de son menton, avaient à la fois le repos et l'impressionnabilité d'une jeune fille convalescente de quelque longue maladie ou de quelque secrète douleur. Les paupières de ses yeux, bordées de longs cils, se relevaient sur le globe bleu clair et largement ouvert des prunelles, comme la paupière de l'homme accoutumé à regarder de bas en haut et à fixer les choses élevées. Les cils jetaient une ombre pleine de mystère entre les bords de ses paupières et l'œil. La méditation et la prière pouvaient s'y abriter sans interrompre le regard. Son nez, droit et légèrement bombé au milieu par le réseau des veines entrevues sous une peau fine, se rattachait aux lèvres par la cloison des narines, transparente au soleil qui brillait derrière lui. Les plis de la bouche étaient souples, sans contraction, sans roideur; ils fléchissaient un peu vers les bords sous le poids d'une tristesse involontaire, puis ils se relevaient par le ressort d'une fermeté refléchie. Le teint avait la blancheur mate et saine du marbre exposé à l'air; l'ombre forte de ses cheveux noirs flottant sur ses joues dans quelques gouttes de sueur en relevait la pâleur. Il penchait son visage un peu en avant, par la puissance habituelle de la réflexion plus encore que par l'attitude du métier. En marchant ainsi près de cet homme, entrevu de côté à la lueur du soleil, qu'il me cachait, et qui le vêtissait de son auréole de

rayons, on sentait qu'on marchait à côté d'une âme. Tout pensait, tout sentait, tout aspirait, tout montait dans cette tête détachée du corps rustique qui la portait. On croyait voir le profil d'une pensée se détacher dans le soleil du matin sur le fond bleu et lumineux du firmament. Je n'osais pas lui adresser la parole, de peur de déranger le recueillement de ses traits. Sa voix, quand il répondait brièvement au vieux fermier, était timbrée, creuse et grave comme le son d'une dalle de marbre amincie et sans fêlure sous le petit marteau du polisseur; son accent ne causait pas, il chantait. On eût dit que tout était hymne dans cette poitrine, jusqu'à oui et non.

---

## LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour!

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps! suspens ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux. »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où la vie à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous au moins fixer la trace?
Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,

Gardez de ce beau jour, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers dont l'air est caressé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont passé! »

---

## PUISSANCE DU SOUVENIR.

C'est une chose étrange et heureuse pour la nature humaine que l'espèce d'impossibilité de croire tout de suite à la disparition complète d'un être qu'on a beaucoup aimé. Entouré des témoignages de sa mort épars autour de moi, je ne pouvais pas encore me croire à jamais séparé d'elle. Sa pensée, son image, ses traits, le son de sa voix, le génie particulier de ses paroles, le charme de son visage, m'étaient si présents et, pour ainsi dire, si incorporés sans cesse, qu'il me semblait qu'elle était là plus que jamais, qu'elle m'enveloppait, qu'elle m'entretenait,

qu'elle m'appelait par mon nom, et qu'en me levant j'allais la rejoindre et la revoir. C'est une distance que Dieu met entre la certitude de la perte et l'illusion de la vie, comme les sens en mettent une eux-mêmes entre la hache que l'œil voit tomber sur le tronc de l'arbre et le coup que l'oreille entend retentir longtemps après. Cette distance amortit ainsi l'excès de la douleur en la trompant. Quelque temps après avoir perdu ce qu'on aime, on ne l'a pas encore tout à fait perdu, on vit de la prolongation de cette existence en soi-même. On ressent quelque chose de comparable à ce que l'œil éprouve quand il a regardé longtemps le soleil couchant. Bien que l'astre ait disparu de l'horizon, ses rayons ne sont pas couchés dans nos yeux, ils rayonnent encore dans notre âme. Ce n'est que peu à peu, et à mesure que les impressions s'éteignent et se précisent, qu'on arrive à la séparation sentie et complète.

---

## TRISTESSE.

Eh! qui m'emportera sur des flots sans rivages?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons,
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,
Rouler avec la vague au sein des noirs abîmes,
Et, revomi cent fois par les gouffres amers,
Flotter comme une écume au vaste sein des mers?
D'effroi, de volupté tour à tour éperdue,
Cent fois entre la vie et la mort suspendue,

Peut-être que mon âme au sein de ces horreurs,
Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs,
Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,
A la vie un moment se reprendrait encore,
Comme un homme roulant des sommets d'un rocher
De ses bras tout sanglants cherche à s'y rattacher.
Mais toujours repasser par une même route,
Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte;
Mais suivre pas à pas dans l'immense troupeau
Ces générations, inutile fardeau,
Qui meurent pour mourir, qui vécurent pour vivre,
Et dont chaque printemps la terre se délivre,
Comme dans nos forêts le chêne avec mépris
Livre aux vents des hivers ses feuillages flétris;
Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie;
Sentir son âme, usée en impuissant effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
Briller sans éclairer et pâlir sans s'éteindre,
Hélas! tel est mon sort et celui des humains.
Nos pères ont passé par les mêmes chemins;
Chargés du même sort, nos fils prendront nos places:
Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces.
Tout s'use, tout périt, tout passe : mais, hélas!
Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.

---

## PENSER ET AGIR.

Ainsi, quand le navire aux épaisses murailles,
Qui porte un peuple entier bercé dans ses entrailles,
Sillonne au point du jour l'Océan sans chemin,

L'astronome chargé d'orienter la voile
Monte au sommet des mâts où palpite la toile,
Et, promenant ses yeux de la vague à l'étoile,
Se dit : « Nous serons là demain ! »

Puis, quand il a tracé sa route sur la dune
Et de ses compagnons présagé la fortune,
Voyant dans sa pensée un rivage surgir,
Il descend sur le pont où l'équipage roule,
Met la main au cordage et lutte avec la houle.
Il faut se séparer, pour penser, de la foule,
Et s'y confondre pour agir !

---

## RENCONTRE D'UN PIRATE GREC.

Nous naviguons délicieusement par un vent favorable qui nous pousse entre le cap Matapan et l'île de Cérigo. Un pirate grec s'approche de nous pendant que la frégate est à quelques lieues en mer, à la poursuite d'un bâtiment suspect. Le brick grec n'est qu'à une encâblure de nous. Nous montons tous sur le pont : nous nous préparons au combat; nos canons sont chargés; le pont est jonché de fusils et de pistolets. Le capitaine somme le commandant du brick grec de se retirer. Celui-ci, voyant vingt-cinq hommes bien armés sur notre pont, se décide à ne pas risquer l'abordage. Il s'éloigne, il revient une seconde fois, et touche presque à notre bâtiment. Nous allons faire feu. Il se retire et s'excuse encore, et reste pendant un quart d'heure à portée de pistolet. Il prétend

qu'il est comme nous un bâtiment marchand rentrant dans l'Archipel. J'observe son équipage. Jamais je n'ai vu des figures où le crime, le meurtre et le pillage, fussent écrits en plus hideux caractères. On aperçoit quinze ou vingt bandits, les uns en costume albanais, les autres avec des lambeaux d'habits européens, assis, couchés, ou manœuvrant sur son bord. Tous sont armés de pistolets et de poignards dont les manches étincellent de ciselures d'argent. Il y a du feu sur le pont, où deux femmes âgées font cuire du poisson. Une jeune fille de quinze à seize ans paraît de temps en temps parmi ces mégères : figure céleste, apparition angélique au milieu de ces figures infernales. Une des vieilles femmes la repousse plusieurs fois dans l'entre-pont; elle descend en pleurant. Une dispute s'élève apparemment à ce sujet entre quelques hommes de l'équipage : deux poignards sont tirés et brandis. Le capitaine, qui fume nonchalamment sa pipe, accoudé sur la barre, se jette entre les deux bandits, il en renverse un sur le pont : tout s'apaise; la jeune Grecque remonte, elle essuie ses yeux avec les longues tresses de ses cheveux; elle s'assied au pied du grand mât. Une des vieilles femmes est à genoux derrière elle, elle peigne les longs cheveux de la jeune fille. Le vent fraîchit. Le pirate grec met le cap sur Cérigo, et en un clin d'œil il se couvre de voiles et n'est bientôt plus qu'un point blanc à l'horizon.

Nous mettons en panne pour attendre la frégate, qui tire un coup de canon pour nous avertir. En peu d'heures elle nous a rejoints. Le pirate grec qu'elle poursuivait lui a échappé. Il est entré dans une des anses inaccessibles de la côte, où ils se réfugient toujours en pareille rencontre.

## L'AUTOMNE.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissants sur les gazons épars!
Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur, et plaît à mes regards.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encor, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme au bord de mon tombeau!
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu!...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux :
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

---

## LA FAMILLE.

### I

La famille est évidemment un complément de nous-mêmes, plus grand que nous-mêmes, existant avant nous et nous survivant avec ce qu'il y a de meilleur de nous; c'est l'image de la sainte et amoureuse unité des êtres révélée par le petit groupe d'êtres qui tiennent les uns aux autres, et rendue visible par le sentiment! J'ai souvent compris qu'on voulût étendre la famille; mais la détruire!... C'est un blasphème contre la nature et une impiété contre le cœur humain! Où s'en iraient toutes ces affections qui sont nées là et qui ont leur nid sous le toit paternel? La vie n'aurait point de source, elle ne saurait d'où elle vient ni où elle va. Toutes ces tendresses de l'âme deviendraient des abstractions de l'intelligence. Ah! le chef-d'œuvre de Dieu, c'est d'avoir fait que ses lois les plus conservatrices de l'humanité fussent en même temps les sentiments les plus délicieux de l'individu! Tant qu'on n'aime pas, on ne comprend pas!

Heureux celui que Dieu a fait naître d'une bonne et

sainte famille! c'est la première des bénédictions de la destinée; et quand je dis une bonne famille, je n'entends pas une famille noble de cette noblesse que les hommes honorent et qu'ils enregistrent sur du parchemin. Il y a une noblesse dans toutes les conditions. J'ai connu des familles de laboureurs où cette pureté de sentiments, où cette chevalerie de probité, où cette fleur de délicatesse, où cette légitimité des traditions qu'on appelle la noblesse, étaient aussi visibles dans les actes, dans les traits, dans le langage, dans les manières, qu'elles le furent jamais dans les plus hautes races de la monarchie. Il y a la noblesse de la nature comme celle de la société, et c'est la meilleure. Peu importe à quel étage de la rue ou de quelle grandeur dans les champs soit le foyer domestique, pourvu qu'il soit le refuge de la piété, de l'intégrité et des tendresses de la famille qui s'y perpétue! La prédestination de l'enfant, c'est la maison où il est né; son âme se compose surtout des impressions qu'il y a reçues. Le regard des yeux de notre mère est une partie de notre âme qui pénètre en nous par nos propres yeux. Quel est celui qui, en revoyant ce regard seulement en songe ou en idée, ne sent pas descendre dans sa pensée quelque chose qui en apaise le trouble et qui en éclaire la sérénité?

## II

La résidence de ma famille était une petite maison basse, mais massive, qui surgit, comme une grosse borne de pierre noirâtre, à l'extrémité d'un étroit jardin. Elle

est carrée ; elle n'a qu'un étage et trois larges fenêtres sur chaque face. Les murs n'en sont point crépis ; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye. Du côté de la cour, on entre dans la maison par une haute porte en bois sculpté. Cette porte est assise sur un large perron de cinq marches en pierres de taille. Mais les pierres, quoique de dimension colossale, ont été tellement écornées, usées, morcelées par le temps et par les fardeaux qu'on y dépose, qu'elles sont entièrement disjointes, qu'elles vacillent en murmurant sourdement sous les pas, que les orties, les pariétaires humides y croissent çà et là dans les interstices, et que les petites grenouilles d'été, à la voix si douce et si mélancolique, y chantent le soir comme dans un marais.

On entre d'abord dans un corridor large et bien éclairé, mais dont la largeur est diminuée par de vastes armoires de noyer sculpté, où les paysans enferment le linge du ménage, et par des sacs de blé ou de farine, déposés là pour les besoins journaliers de la famille. A gauche est la cuisine, dont la porte, toujours ouverte, laisse apercevoir une longue table de bois de chêne entourée de bancs. Il est rare qu'on n'y voie pas des paysans attablés à toute heure du jour ; car la nappe y est toujours mise, soit pour les ouvriers, soit pour ces innombrables survenants à qui on offre habituellement le pain, le vin et le fromage, dans des campagnes éloignées des villes et qui n'ont ni auberge ni cabaret. A gauche, on entre dans la salle à manger. Rien ne la décore qu'une table de sapin, quelques chaises et un de ces vieux buffets à compartiments, à tiroirs et à nombreuses étagères, meuble héréditaire dans toutes les vieilles demeures, et que le goût actuel vient de

rajeunir en les recherchant. De la salle à manger, on passe dans un salon à deux fenêtres, l'une sur la cour, l'autre au nord, sur un jardin. Un escalier, alors en bois, que mon père fit refaire en pierres grossièrement taillées, mène à l'étage unique et bas où une dizaine de chambres presque sans meubles ouvrent sur des corridors obscurs. Elles servaient alors à la famille, aux hôtes et aux domestiques. Voilà tout l'intérieur de cette maison qui nous a si longtemps couvés dans ses murs sombres et chauds; voilà le toit que ma mère appelait avec tant d'amour sa Jérusalem, sa maison de paix; voilà le nid qui nous abrita tant d'années de la pluie, du froid, de la faim, du souffle du monde; le nid où la mort est venue prendre tour à tour le père et la mère, et dont les enfants se sont successivement envolés, ceux-ci pour un lieu, ceux-là pour un autre, quelques-uns pour l'éternité!... J'en conserve précieusement les restes, la paille, les mousses, le duvet; et bien qu'il soit maintenant vide, désert, et refroidi de toutes ces délicieuses tendresses qui l'animaient, j'aime à le revoir, j'aime à y coucher encore quelquefois, comme si je devais y retrouver à mon réveil la voix de ma mère, les pas de mon père, les cris joyeux de mes sœurs, et tout ce bruit de jeunesse, de vie et d'amour, qui résonne pour moi seul sous les vieilles poutres, et qui n'a plus que moi pour l'entendre et pour le perpétuer un peu de temps.

## III

L'extérieur de cette demeure répond au dedans. Du côté de la cour, la vue s'étend seulement sur les pres-

soirs, les bûchers et les étables qui l'entourent. La porte de cette cour, toujours ouverte sur la rue du village, laisse voir tout le jour les paysans qui passent pour aller aux champs ou pour en revenir; ils ont leurs outils sur une épaule, et quelquefois sur l'autre un long berceau où dort leur enfant. Leur femme les suit à la vigne, portant un dernier né à la mamelle. Une chèvre avec son chevreau vient après, s'arrête un moment pour jouer avec les chiens près de la porte, puis bondit pour les rejoindre.

De l'autre côté de la rue est un four banal qui fume toujours, rendez-vous habituel des vieillards, des pauvres femmes qui filent et des enfants, qui s'y chauffent à la cendre de son foyer jamais éteint. Voilà tout ce qu'on voit d'une des fenêtres du salon.

L'autre fenêtre, ouverte au nord, laisse plonger le regard, au-dessus des murs du jardin et des tuiles de quelques maisons basses, sur un horizon de montagnes sombres, et presque toujours nébuleux, d'où surgit, tantôt éclairé par un rayon de soleil orangé, tantôt du milieu des brouillards, un vieux château en ruine, enveloppé de ses tourelles et de ses tours. C'est le trait caractéristique de ce paysage. Si l'on enlevait cette ruine, les brillants reflets du soir sur ses murs, les fantasques tournoiements des fumées de la brume autour de ses donjons, disparaîtraient pour jamais avec elle. Il ne resterait qu'une montagne noire et un ravin jaunâtre. Une voile sur la mer, une ruine sur une colline, sont un paysage tout entier. La terre n'est que la scène; la pensée, le drame et la vie pour l'œil, sont dans les traces de l'homme. Là où est la vie, là est l'intérêt.

Le derrière de la maison donne sur le jardin, petit enclos de pierres brunes d'un quart d'arpent. Au fond du jardin, la montagne commence à s'élever insensiblement, d'abord cultivée et verte de vignes, puis pelée, grise et nue comme ces mousses sans terre végétale qui croissent sur la pierre et qu'on n'en distingue presque pas. Deux ou trois roches ternes aussi tracent une légère dentelure à son sommet. Pas un arbre, pas même un arbuste ne dépasse la hauteur de la bruyère qui la tapisse. Pas une chaumière, pas une fumée ne l'anime. C'est peut-être ce qui fait le charme secret de ce jardin. Il est comme un berceau d'enfant que la femme du laboureur a caché dans un sillon du champ pendant qu'elle travaille. Les deux flancs du sillon cachent les bords du berceau, et, quand le rideau est levé, l'enfant ne peut voir qu'un pan du ciel entre deux ondulations du terrain.

Quant au jardin en lui-même, il n'en a guère que le nom. Il n'eût pu compter pour un jardin qu'aux jours primitifs où Homère décrit le modeste enclos et les sept prairies du vieillard Laërte. Huit carrés de légumes coupés à angles droits, bordés d'arbres fruitiers et séparés par des allées d'herbes fourragères et de sable jaune ; à l'extrémité de ces allées, au nord, huit troncs tortueux de vieilles charmilles qui forment un ténébreux berceau sur un banc de bois ; un autre berceau plus petit, au fond du jardin, tressé en vignes de Judée, grimpantes sous deux cerisiers : voilà tout. J'oubliais, non pas la source murmurante, non pas même le puits aux pierres verdâtres et humides : il n'y a pas une goutte d'eau sur toute cette terre; mais j'oubliais un petit réservoir creusé par mon père dans le rocher pour recueillir les ondées de

pluie; et autour de cette eau verte et stagnante, douze sycomores et quelques platanes, qui couvrent d'un peu d'ombre un coin du jardin derrière des murs, et qui sèment de leurs larges feuilles jaunies par l'été la nappe huileuse du bassin.

Oui, voilà bien tout. Et c'est là pourtant ce qui a suffi pendant tant d'années à la jouissance, à la joie, à la rêverie, aux doux loisirs et au travail d'un père, d'une mère et de huit enfants. Voilà ce qui suffit encore aujourd'hui à la nourriture de leurs souvenirs. Voilà l'Éden de leur enfance, où se réfugient leurs plus sereines pensées, quand elles veulent retrouver un peu de cette rosée du matin de la vie, et un peu de cette lumière colorée de la première heure, qui ne brille pure et rayonnante pour l'homme que sur ces premiers sites de son berceau. Il n'y a pas un arbre, un œillet, une mousse de ce jardin, qui ne soient incrustés dans notre âme comme s'ils en faisaient partie! Ce coin de terre nous semble immense, tant il contient pour nous de choses et de mémoires dans un si étroit espace. La pauvre grille de bois toujours brisée qui y conduit, et par laquelle nous nous précipitions avec des cris de joie ; les plates-bandes de laitues qu'on avait divisées pour nous en autant de petits jardins séparés et que nous cultivions nous-mêmes ; le plateau au pied duquel notre père s'asseyait, avec ses chiens à ses pieds, au retour de la chasse ; l'allée où notre mère se promenait au soleil couchant en murmurant tout bas le rosaire monotone qui fixait sa pensée à Dieu, pendant que son cœur et ses yeux nous couvaient près d'elle ; le coin du gazon à l'ombre et au nord, pour les jours chauds ; le petit mur tiède au midi, où nous nous rangions, nos livres à la main, au soleil, comme des espaliers en automne ; les trois lilas,

les deux noisetiers, les fraises découvertes sous les feuilles, les prunes, les poires, les pêches trouvées le matin toutes gluantes de leur gomme d'or et toutes mouillées de rosée sous l'arbre ; et plus tard le berceau de charmille que chacun de nous, et moi surtout, cherchait à midi pour lire en paix ses livres favoris ; et le souvenir des impressions confuses qui naissaient en nous de ces pages, et plus tard encore la mémoire des conversations intimes tenues ici ou là, dans telle ou telle allée de ce jardin ; et la place où l'on se dit adieu en partant pour de longues absences, celle où l'on se retrouva au retour ; celles où se passèrent quelques-unes de ces scènes intimes, pathétiques, de ce drame caché de la famille, où l'on vit se rembrunir le visage de son père, où notre mère pleura en nous pardonnant, où l'on tomba à ses genoux en cachant son front dans sa robe ; celle où l'on vint lui annoncer la mort d'une fille chérie, celle où elle éleva ses yeux et ses mains résignées vers le ciel ! Toutes ces images, toutes ces empreintes, tous ces groupes, toutes ces figures, toutes ces félicités, toutes ces tendresses, peuplent encore pour nous ce petit enclos comme ils l'ont peuplé, vivifié, enchanté pendant tant de jours, les plus doux des jours, et font que, recueillant par la pensée notre existence extravasée depuis, dans ces mêmes allées nous nous enveloppons pour ainsi dire de ce sol, de ces arbres, de ces plantes nées avec nous, et nous voudrions que l'univers commençât et finît pour nous avec les murs de ce pauvre enclos !

Ce jardin paternel a encore maintenant le même aspect. Les arbres, un peu vieillis, commencent seulement à tapisser leurs troncs de taches de mousse ; les bordures de roses et d'œillets ont empiété sur le sable, rétréci

les sentiers. Ces bordures traînent leurs filaments où les pieds s'embarrassent. Deux rossignols chantent encore, les nuits d'été, dans les deux berceaux déserts. Les trois sapins plantés par ma mère ont encore dans leurs rameaux les mêmes brises mélodieuses. Le soleil a le même éclat sur les nues à son couchant. On y jouit du même silence, interrompu seulement de temps en temps par le tintement des Angelus dans le clocher ou par la cadence monotone et assoupissante des fléaux qui battent le blé sur les aires dans les granges. Mais les herbes parasites, les ronces, les grandes mauves bleues, s'élèvent par touffes épaisses entre les rosiers. Le lierre épaissit ses draperies déchirées contre les murs. Il empiète chaque année davantage sur les fenêtres toujours fermées de la chambre de notre mère ; et quand, par hasard, je m'y promène et que je m'y oublie un moment, je ne suis arraché à ma solitude que par les pas du vieux vigneron qui nous servait de jardinier dans ces jours-là, et qui revient de temps en temps visiter ses plantes, comme moi mes souvenirs, mes apparitions et mes regrets.

---

### A LORD BYRON,

POETE ANGLAIS, ALORS IRRÉLIGIEUX.

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie.

Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents!
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes de carnage :
Et tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu!
Comme lui maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage;
Dans l'ordre universel faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence :
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,

Baise plutôt le joug que tu voudrais briser;
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place;
Aux regards de celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté!

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur,
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté;
Malheureux, il aspire à la félicité;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile;
Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile!
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans son divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges;
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie!
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité;
Dans le sein du possible en songe elle s'élance;
Le réel est étroit, le possible est immense;
L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour;

Où, dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère,
Et, de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts;
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé;
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges :
Tantôt passant les mers pour écouter les sages,
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé!
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux:
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux,
Des empires détruits je méditai la cendre;
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros :
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère:
Que dis-je? suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants;
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la sibylle en ses emportements,
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles:
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.

Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre!
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein;
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître :
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.

Mais un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit;
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.

« Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Éternelle raison, suprême volonté!
Toi dont l'immensité reconnaît la présence;
Toi dont chaque matin annonce l'existence!
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi;
Celui qui n'était pas a paru devant toi!
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'Être :
Me voici! le néant te salue en naissant;
Me voici! Mais que suis-je? un atome pensant.
Qui peut entre nous deux mesurer la distance?
Moi qui respire en toi ma rapide existence,
A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,
Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né?
Rien avant, rien après : gloire à la fin suprême!
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :
Je suis pour accomplir tes ordres souverains;
Dispose, ordonne, agis; dans les temps, dans l'espace,

Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place :
Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même, en silence, accourra s'y ranger.
Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
Noyé dans la lumière ou perdu dans la nuit,
Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit;
Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux;
Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent;
Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
Et, d'un égal amour accomplissant ta loi,
Jusqu'aux bords du néant murmurer : « Gloire à toi! »

« Ni si haut, ni si bas! simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème, et ma fin un mystère;
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis.
A tout autre degré, moins malheureux peut-être,
J'eusse été... mais je suis ce que je devais être;
J'adore sans la voir ta suprême raison;
Gloire à toi qui m'as fait! ce que tu fais est bon.
Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne :
Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,

Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.
Gloire à toi! le malheur en naissant m'a choisi;
Comme un jouet vivant ta droite m'a saisi :
J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
Gloire à toi! J'ai crié, tu n'as pas répondu;
J'ai jeté sur la terre un regard confondu;
Pardonne au désespoir un moment de blasphème.
J'osai... Je me repens. Gloire au maître suprême!
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir!

« Que j'ai bien accompli cette loi de mon être!
La nature insensible obéit sans connaître;
Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté;
Moi seul je t'obéis avec intelligence;
Moi seul je me complais dans cette obéissance;
Je jouis de remplir en tout temps, en tout lieu,
La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu;
J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
J'aime ta volonté dans mes supplices même.
Gloire à toi! gloire à toi! Frappe, anéantis-moi!

« Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi! »
Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.
Mais silence, ô ma lyre! et toi, qui dans tes mains
Tiens les cœurs palpitants des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers!
Le ciel même aux damnés enviera tes concerts.
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme;

Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.
Ah! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'essayais encor :
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux!
Courage, enfant déchu d'une race divine!
Tu portes sur ton front ta superbe origine;
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!...
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer!

---

## RELIGION DE LA MÈRE DE FAMILLE.

La religion de notre mère était, comme son génie, tout entière dans son âme. Elle croyait humblement; elle aimait ardemment; elle espérait fermement. Sa foi était un acte de vertu et non un raisonnement. Elle la regardait comme un don de Dieu reçu des mains de sa mère, et qu'il eût été coupable d'examiner et de laisser emporter au vent du chemin. Plus tard, toutes les voluptés de la prière, toutes les larmes de l'admiration, toutes les effusions de son cœur, toutes les sollicitudes de sa vie et toutes les espérances de son immortalité, s'étaient tellement identifiées avec sa foi qu'elles en faisaient, pour ainsi dire, partie dans sa pensée, et qu'en perdant ou en altérant sa croyance, elle aurait cru perdre à la fois son innocence, sa vertu, ses amours et ses bonheurs ici-bas, et ses gages de bonheur plus haut, sa terre et son ciel enfin! Aussi y tenait-elle comme à son ciel et à sa terre. Et puis elle était née pieuse comme on naît poëte; la piété, c'était sa nature; l'amour de Dieu, c'était sa passion! Mais cette passion, par l'immensité de son objet et par la sécurité même de sa jouissance, était sereine, heureuse et tendre comme toutes ses autres passions.

Cette piété était la part d'elle-même qu'elle désirait le plus ardemment nous communiquer. Faire de nous des créatures de Dieu en esprit et en vérité, c'était sa pensée la plus maternelle. A cela encore elle réussissait sans systèmes et sans efforts, et avec cette merveilleuse habileté de la nature, qu'aucun artifice ne peut égaler. Sa

piété, qui découlait de chacune de ses inspirations, de chacun de ses actes, de chacun de ses gestes, nous enveloppait, pour ainsi dire, d'une atmosphère du ciel ici-bas. Nous croyions que Dieu était derrière elle et que nous allions l'entendre et le voir, comme elle semblait elle-même l'entendre et le voir, et converser avec lui à chaque impression du jour. Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous. Il était né en nous avec nos premières et nos plus indéfinissables impressions. Nous ne nous souvenions pas de ne l'avoir pas connu; il n'y avait pas un premier jour où on nous avait parlé de lui. Nous l'avions toujours vu en tiers entre notre mère et nous. Son nom avait été sur nos lèvres avec le lait maternel, nous avions appris à parler en le balbutiant. A mesure que nous avions grandi, les actes qui le rendent présent et même sensible à l'âme s'étaient accomplis vingt fois par jour sous nos yeux. Le matin, le soir, avant, après nos repas, on nous avait fait faire de courtes prières. Les genoux de notre mère avaient été longtemps notre autel familier. Sa figure rayonnante était toujours voilée à ce moment d'un recueillement respectueux et un peu solennel, qui nous avait imprimé à nous-mêmes le sentiment de la gravité de l'acte qu'elle nous inspirait. Quand elle avait prié avec nous et sur nous, son beau visage devenait plus doux et plus attendri encore. Nous sentions qu'elle avait communiqué avec sa force et avec sa joie pour nous en inonder davantage.

Quand tout le fracas du jour se taisait, que nous avions pris le repas du soir, que les voisins qui venaient quelquefois en visite s'étaient retirés, et que l'ombre de la montagne, s'allongeant sur le petit jardin, y versait déjà le crépuscule de la journée qui allait finir, ma mère se

séparait un moment de nous. Elle nous laissait, soit dans le petit salon, soit au coin du jardin, à distance d'elle. Elle prenait enfin son heure de repos et de méditation à elle seule. C'était le moment où elle se recueillait, avec toutes ses pensées rappelées à elle et tous ses sentiments extravasés de son cœur pendant le jour, dans le sein de Dieu, où elle aimait tant à se replonger. Nous connaissions, tout jeunes que nous étions, cette heure à part qui lui était réservée entre toutes les heures. Nous nous écartions tout naturellement de l'allée de jardin où elle se promenait, comme si nous eussions craint d'interrompre ou d'entendre les mystérieuses confidences d'elle à Dieu et de Dieu à elle ! C'était une petite allée de sable jaune tirant sur le rouge, bordée de fraisiers, entre des arbres fruitiers qui ne s'élevaient pas plus haut que sa tête. Un gros bouquet de noisetiers était au bout de l'allée d'un côté, un mur de l'autre. C'était le site le plus désert et le plus abrité du jardin. C'est pour cela qu'elle le préférait, car ce qu'elle voyait dans cette allée était en elle et non dans l'horizon de la terre. Elle y marchait d'un pas rapide, mais très-régulier, comme quelqu'un qui pense fortement, qui va à un but certain, et que l'enthousiasme soulève en marchant. Elle avait ordinairement la tête nue; ses beaux cheveux noirs à demi livrés au vent; son visage, un peu plus grave que le reste du jour, tantôt légèrement incliné vers la terre, tantôt relevé vers le ciel, où ses regards semblaient chercher les premières étoiles qui commençaient à se détacher du bleu de la nuit dans le firmament. Ses bras étaient nus à partir du coude : ses mains étaient tantôt jointes comme celles de quelqu'un qui prie, tantôt libres et cueillant par distractions quelques roses ou quelques mauves violettes, dont les hautes tiges croissaient au bord de l'allée. Quelquefois

ses lèvres étaient entr'ouvertes et immobiles, quelquefois fermées et agitées d'un imperceptible mouvement, comme celles de quelqu'un qui parle en rêvant.

Elle parcourait ainsi pendant une demi-heure, plus ou moins, selon la beauté de la soirée, la liberté de son temps ou l'abondance de l'inspiration intérieure, deux ou trois cents fois l'espace de l'allée. Que faisait-elle ainsi? Vous l'avez deviné. Elle vivait un moment en Dieu seul. Elle échappait à la terre. Elle se séparait volontairement de tout ce qui la touchait ici-bas pour aller chercher dans une communication anticipée avec le Créateur, au sein même de la création, ce rafraîchissement céleste dont l'âme souffrante et aimante a besoin pour reprendre les forces de souffrir et d'aimer toujours davantage.

Ce que Dieu disait à cette âme, Dieu seul le sait; ce qu'elle disait à Dieu, nous le savons à peu près comme elle. C'étaient des retours pleins de sincérité et de componction sur les légères fautes qu'elle avait pu commettre dans l'accomplissement de ses devoirs dans la journée; de tendres reproches qu'elle se faisait à elle-même pour s'encourager à mieux correspondre aux grâces divines de sa situation; des remercîments passionnés à la Providence pour quelques-uns de ces petits bonheurs qui lui étaient arrivés en nous : son fils, qui avait annoncé d'heureuses inclinations; ses filles, qui s'embellissaient sous ses yeux; son mari, qui, par son intelligence et son ordre admirable, avait légèrement accru la petite fortune et le bien-être futur de la maison ; puis les blés qui s'annonçaient beaux ; la vigne, notre principale richesse, dont les fleurs bien parfumées embaumaient l'air et promettaient une abondante vendange; quelques contempla-

tions soudaines, ravissantes, de la grandeur du firmament, de l'armée des astres, de la beauté de la saison, de l'organisation des fleurs, des insectes, des instincts maternels des oiseaux, dont on voyait toujours quelques nids respectés par nous entre les branches de nos rosiers ou de nos arbustes. Tout cela entassé dans son cœur comme les prémices sur l'autel, et allumé au feu de son jeune enthousiasme s'exhalant en regards, en soupirs, en quelques gestes inaperçus, et en versets des Psaumes sourdement murmurés! voilà ce qu'entendaient seulement les herbes, les feuilles, les arbres et les fleurs, dans cette allée du recueillement.

Cette allée était pour nous comme un sanctuaire dans un saint lieu, comme la chapelle du jardin où Dieu lui-même la visitait. Nous n'osions jamais y venir jouer; nous la laissions entièrement à son mystérieux usage, sans qu'on nous l'eût défendu. A présent encore, après tant d'années que son ombre seule s'y promène, quand je vais dans ce jardin, je respecte l'allée de ma mère. Je baisse la tête en la traversant, mais je ne m'y promène pas moi-même, pour n'y pas effacer sa trace.

Quand elle sortait de ce sanctuaire et qu'elle revenait vers nous, ses yeux étaient mouillés, son visage plus serein et plus apaisé encore qu'à l'ordinaire. Son sourire perpétuel sur ses gracieuses lèvres avait quelque chose de plus tendre et de plus amoureux encore. On eût dit qu'elle avait déposé un fardeau de tristesse ou d'adoration, et qu'elle marchait plus légèrement à ses devoirs le reste de la journée.

## LES OISEAUX.

Orchestre du Très-Haut, bardes de ses louanges,
Ils chantent à l'été des notes de bonheur;
Ils parcourent les airs avec des ailes d'anges
Échappés tout joyeux des jardins du Seigneur.

Tant que durent les fleurs, tant que l'épi qu'on coupe
Laisse tomber un grain sur les sillons jaunis,
Tant que le rude hiver n'a pas gelé la coupe
Où leurs pieds vont poser comme aux bords de leurs nids,

Ils remplissent le ciel de musique et de joie :
La jeune fille embaume et verdit leur prison,
L'enfant passe la main sur leur duvet de soie,
Le vieillard les nourrit au seuil de sa maison.

Mais dans les mois d'hiver, quand la neige et le givre
Ont remplacé la feuille et le fruit, où vont-ils?
Ont-ils cessé d'aimer? ont-ils cessé de vivre?
Nul ne sait le secret de leurs lointains exils.

On voit pendre à la branche un nid rempli d'écailles,
Dont le vent pluvieux balance un noir débris;
Pauvre maison en deuil et vieux pan de murailles
Que les petits, hier, réjouissaient de cris.

O mes charmants oiseaux, vous si joyeux d'éclore!
La vie est donc un piége où le bon Dieu vous prend?
Hélas! c'est comme nous. Et nous chantons encore;
Que Dieu serait cruel, s'il n'était pas si grand!

---

## LE CHEVAL ARABE.

Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. Le chef arabe, Abou-el-Marsch, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Saphadt : l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux ; il reconnut sa voix, et, ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier. « Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? tu seras emprisonné sous les voûtes d'un kan avec les chevaux d'un aga ou d'un pacha ; les femmes et les enfants ne t'apporteront plus le lait de chameau, l'orge ou le doura dans le creux

de la main; tu ne courras plus libre dans le désert comme le vent d'Égypte; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain, qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume : qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais; va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne reviendra plus, et passe ta tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants. » En parlant ainsi, Abou-el-Marsch avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux arabes, et l'animal était libre: mais, voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer : il baissa la tête, flaira son maître, et, l'empoignant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop, et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue: toute la tribu l'a pleuré, les poëtes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

Nous n'avons nous-mêmes aucune idée du degré d'intelligence et d'attachement auquel l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé ou encouragé par la voix du maître, peut élever l'instinct du cheval arabe. L'animal est, par sa race même, plus intelligent et plus apprivoisé que les races de nos climats; il en est de même de tous les animaux en Arabie. La nature ou le ciel leur ont donné plus d'instinct, plus de fraternité pour l'homme que chez nous. Ils se souviennent mieux des jours d'Éden, où ils étaient encore soumis volontairement à la domination du

roi de la nature. J'ai vu moi-même fréquemment, en Syrie, des oiseaux pris le matin par des enfants, et parfaitement apprivoisés le soir, n'ayant plus besoin ni de cage ni de fil aux pattes pour les retenir avec la famille qui les adopte, mais volant libres sur les orangers et les mûriers du jardin, et revenant à la voix se percher d'eux-mêmes sur le doigt des enfants ou sur la tête des jeunes filles.

Le cheval du scheik de Jéricho, que j'achetai et que je montai, me connaissait, au bout de peu de jours, pour son maître : il ne voulait plus se laisser monter par un autre, et franchissait toute la caravane pour venir à ma voix, bien que ma langue lui fût une langue étrangère. Doux et caressant pour moi, et accoutumé aux soins de mes Arabes, il marchait paisible et sage à son rang dans la caravane, tant que nous ne rencontrions que des Turcs, des Arabes vêtus à la turque, ou des Syriens; mais, s'il venait, même un an après, à apercevoir un Bédouin monté sur un cheval du désert, il devenait tout à coup un autre animal : son œil s'allumait, son cou se gonflait, sa queue s'élevait et battait ses flancs comme un fouet; il se dressait sur ses jarrets, et marchait ainsi longtemps sous le poids de sa selle et de son cavalier : il ne hennissait pas, mais il jetait un cri belliqueux comme celui d'une trompette d'airain, un cri tel que tous les chevaux en étaient effrayés, et s'arrêtaient, en dressant les oreilles, pour l'écouter.

---

## LES RÉVOLUTIONS DES EMPIRES.

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée;
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau :
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau.

Là, c'est leurs dieux; ici, les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois :
Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille,
On est surpris de voir la risible dépouille
De ce qui fut l'homme autrefois.

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, hache, houlette, armure,
Symboles vermoulus, tombent sur votre main,
Tour à tour, au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain.

Tous sont enfants de Dieu! L'homme en qui Dieu travaille
Change éternellement de formes et de taille :
Géant de l'avenir à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements, comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né.

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,
Et revient ruminer sur un sillon pareil :

C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,
De plus hauts rayons du soleil.

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!
Que vous font les débris qui jonchent la carrière?
Regardez en avant, et non pas en arrière :
Le courant roule à Jéhova!

Que dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues :
Ces flots vous porteront, hommes de peu foi!
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence,
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi?

Vos siècles page à page épellent l'Évangile :
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille;
Vos enfants plus hardis y liront plus avant!
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques,
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole :
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir,
Vous, enfants de celui qui, l'annonçant d'avance,
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir!

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle :
L'esprit, en renversant, élève et renouvelle.
Passagers ballottés dans vos siècles flottants,
Vous croyez reculer sur l'océan des âges,

Et vous vous remontrez après mille naufrages
Plus loin sur la route des temps!

Ainsi, quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage, et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme de sombres murs;
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

« C'est toujours, se dit-il dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute;
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer;
A les compter en vain mon esprit se consume.
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume :
Les jours flottent sans avancer! »

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant;
Et l'homme, que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande, et t'accuse,
Seigneur!... Ils marchent cependant.

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;
Et, moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux.

---

## LE GÉNIE DE LA FRANCE.

Il y avait alors, et il y aura toujours dans le caractère français, quelque chose de plus puissant que les armes de la France, de plus lumineux que son éclat : c'est sa chaleur, c'est sa communicabilité pénétrante, c'est l'attrait qu'il ressent et qu'il inspire en Europe. Le génie de l'Espagne de Charles-Quint est fier et aventureux ; le génie de l'Allemagne est profond et austère ; le génie de l'Angleterre est habile et superbe ; celui de la France est aimant, et c'est là sa force. Séductible lui-même, il séduit facilement les peuples. Les autres grandes individualités du monde des nations n'ont que leur génie. La France, pour second génie, a son cœur ; elle le prodigue dans ses pensées, dans ses écrits comme dans ses actes nationaux. Quand la Providence veut qu'une idée embrase le monde, elle l'allume dans l'âme d'un Français. Cette qualité communicative du caractère de cette race, cette attraction française, non encore altérée par l'ambition de la conquête, était alors le signe précurseur du siècle. Il semble qu'un instinct providentiel tournait toute l'attention de l'Europe vers cette seule partie de l'horizon, comme si le mouvement et la lumière n'avaient pu sortir que de là. Le seul point véritablement sonore du continent, c'était Paris. Les plus petites choses y faisaient un grand bruit. La littérature était le véhicule de l'influence française ; la monarchie intellectuelle avait ses livres, son théâtre, ses écrits, avant d'avoir ses héros. Conquérante par l'intelligence, son armée était son génie.

## LA LUNE.

Astre aux rayons dorés, que ta splendeur est douce
Quand tu cours sur les monts, quand tu dors sur la mousse,
Que tu trembles sur l'herbe ou sur les blancs rameaux,
Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux!
Mais pourquoi t'éveiller quand tout dort sur la terre?
Astre inutile à l'homme, en toi tout est mystère;
Tu n'es pas son fanal, et tes molles lueurs
Ne savent pas mûrir les fruits de ses sueurs;
Il ne mesure rien aux clartés que tu prêtes,
Il ne t'appelle pas pour éclairer ses fêtes;
Mais, fermant sa demeure aux célestes clartés,
Il s'éclaire de feux à la terre empruntés.
Quand la nuit vient t'ouvrir ta modeste carrière,
Tu trouves tous les yeux fermés à ta lumière,
Et le monde, insensible à ton morne retour,
Froid comme ces tombeaux objets de ton amour!
A peine, sous ce ciel où la nuit suit tes traces,
Un œil s'aperçoit-il seulement que tu passes,
Hors un pauvre pêcheur soupirant vers le bord,
Qui, tandis que le vent le berce loin du port,
Demande à tes rayons de blanchir la demeure
Où de son long retard ses enfants comptent l'heure;
Ou quelque malheureux qui, l'œil fixé sur toi,
Pense au monde invisible, et rêve ainsi que moi!

Ah! si j'en crois mon cœur et ta sainte influence,
Astre ami du repos, des songes, du silence,
Tu ne te lèves pas seulement pour nos yeux;
Mais, du monde moral flambeau mystérieux,
A l'heure où le soleil tient la terre oppressée,
Dieu fit de tes rayons le jour de la pensée!

Ce jour inspirateur, et qui la fit rêver,
Vers les choses d'en haut l'invite à s'élever;
Tu lui montres de loin, dans l'azur sans limite,
Cet espace infini que sans cesse elle habite :
Tu luis entre elle et Dieu comme un phare éternel,
Comme ce feu marchant que suivait Israël;
Et tu guides ses yeux, de miracle en miracle,
Jusqu'au seuil éclatant du divin tabernacle
Où Celui dont le nom n'est pas encor trouvé,
Quoiqu'en lettres de feu sur la sphère gravé,
Autour de sa splendeur multipliant les voiles,
Sema derrière lui ses portiques d'étoiles!
Luis donc, astre pieux, devant ton Créateur!
Et si tu vois Celui dont coule ta splendeur,
Dis-lui que, sur un point de ces globes funèbres
Dont tes rayons lointains consolaient les ténèbres,
Un atome perdu dans son immensité
Murmurait dans la nuit son nom à ta clarté!

---

## L'AUTOMNE.

L'automne était doux, mais précoce. C'était la saison où les feuilles, frappées le matin par la gelée et colorées un moment de teintes roses, pleuvent à grande pluie des vignes, des cerisiers et des châtaigniers. Les brouillards s'étendaient jusqu'à midi, comme de larges inondations nocturnes, dans tous les lits des vallées ; ils ne laissaient au-dessus d'eux que les cimes à demi noyées des plus hauts peupliers dans la plaine, les coteaux élevés comme des îles, et les dents des montagnes comme des caps ou

comme des écueils sur un océan. Les coups de vent tièdes du midi balayaient toute cette écume de la terre quand le soleil était monté dans le ciel. Ces vents engouffrés dans les gorges de ces montagnes et froissés par ces rochers, ces eaux et ces arbres, avaient des murmures sonores, tristes, mélodieux, puissants ou imperceptibles, qui semblaient parcourir en quelques minutes toute la gamme des joies, des forces ou des mélancolies de la nature. L'âme en était remuée jusqu'au fond. Puis ils s'évanouissaient comme les conversations d'esprits célestes qui ont passé et qui s'éloignent. Des silences, comme l'oreille n'en perçoit jamais ailleurs, leur succédaient et assoupissaient en vous jusqu'au bruit de la respiration. Le ciel reprenait sa sérénité presque italienne. Les Alpes se noyaient dans un firmament sans nombre et sans fond; les gouttes des brouillards du matin tombaient en retentissant sur les feuilles mortes ou brillaient en étincelles sur les prés. Ces heures étaient courtes. Les ombres bleues et fraîches du soir glissaient rapidement, dépliées en linceul sur ces horizons qui avaient à peine joui de leurs derniers soleils. La nature semblait mourir, mais comme meurent la jeunesse et la beauté, dans toute sa grâce et dans toute sa sérénité.

---

## L'ORAISON DOMINICALE.

O Père, source et fin de toute créature,
Dont le temple est partout où s'étend la nature,
Dont la présence creuse et comble l'infini;
Que ton nom soit partout dans toute âme béni;

Que ton règne éternel, qui tous les jours se lève,
Avec l'œuvre sans fin recommence et s'achève;
Que par l'amour divin, chaîne de ta bonté,
Toute volonté veuille avec ta volonté!
Donne à l'homme d'un jour, que ton sein fait éclore,
Ce qu'il lui faut de pain pour vivre son aurore.
Remets-nous le tribut que nous avons remis
Nous-même en pardonnant à tous nos ennemis;
De peur que sur l'esprit l'argile ne l'emporte,
Ne nous éprouve pas d'une épreuve trop forte;
Mais toi-même, prêtant ta force à nos combats,
Fais triompher du mal les enfants d'ici-bas.

---

## RÊVERIES DU JEUNE AGE.

Enfant, j'ai quelquefois passé des jours entiers
Au jardin, dans les prés, dans quelques verts sentiers
Creusés sur les coteaux par les bœufs du village,
Tout voilés d'aubépine et de mûre sauvage;
Mon chien auprès de moi, mon livre dans la main,
M'arrêtant sans fatigue et marchant sans chemin,
Tantôt lisant, tantôt écorçant quelque tige,
Suivant d'un œil distrait l'insecte qui voltige,
L'eau qui coule au soleil en petits diamants,
Ou l'oreille clouée à des bourdonnements.
Puis, choisissant un gîte à l'abri d'une haie,
Comme un lièvre tapi qu'un aboiement effraie,
Ou couché dans le pré, dont les gramens en fleurs
Me noyaient dans un lit de mystère et d'odeurs,
Et recourbaient sur moi des rideaux d'ombre obscure,
Je reprenais de l'œil et du cœur ma lecture.

C'était quelque poëte au sympathique accent
Qui révèle à l'esprit ce que le cœur pressent,
Hommes prédestinés, mystérieuses vies,
Dont tous les sentiments coulent en mélodies,
Que l'on aime à porter avec soi dans les bois,
Comme on aime un écho qui répond à nos voix !
Ou bien c'était encor quelque touchante histoire
D'amour et de malheur, triste et bien dure à croire :
Virginie arrachée à son frère, et partant,
Et la mer la jetant morte au cœur qui l'attend !
Je la mouillais de pleurs et je marquais le livre,
Et je fermais les yeux et je m'écoutais vivre ;
Je sentais dans mon sein monter comme une mer
De sentiment doux, fort, triste, amoureux, amer,
D'images de la vie et de vagues pensées
Dans les flots de mon âme indolemment bercées,
Doux fantômes d'espoir dont j'étais créateur,
Drames mystérieux, et dont j'étais l'acteur.
Puis, comme des brouillards après une tempête,
Tous ces drames conçus et joués dans ma tête
Se brouillaient, se croisaient, l'un l'autre s'effaçaient ;
Mes pensers soulevés comme un flot s'affaissaient ;
Les gouttes se séchaient au bord de ma paupière,
Mon âme transparente absorbait la lumière,
Et, sereine et brillante avec l'heure et le lieu,
D'un élan naturel se soulevait à Dieu.
Tout finissait en lui comme tout y commence,
Et mon cœur apaisé s'y perdait en silence,
Et je passais ainsi, sans m'en apercevoir,
Tout un long jour d'été, de l'aube jusqu'au soir,
Sans que la moindre chose intime, extérieure,
M'en indiquât la fuite, et sans connaître l'heure
Qu'au soleil qui changeait de pente dans les cieux,
Au soir plus pâlissant sur mon livre ou mes yeux,
Au serein qui de l'herbe humectait les calices :
Car un long jour n'était qu'une heure de délices!

### PRIÈRE D'UNE SERVANTE.

Mon Dieu ! faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure, comme la condition que vous nous avez imposée à tous en nous envoyant dans ce monde. Si nous ne nous servons pas les uns les autres, nous ne servons pas Dieu, car la vie humaine n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent leur prochain sans gages, pour l'amour de vous. Mais nous autres, pauvres servantes, il faut bien gagner le pain que vous ne nous avez pas donné en naissant. Nous sommes peut-être plus agréables encore à vos yeux pour cela, si nous savons comprendre notre état ; car, outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes forcées de recevoir pour servir souvent ceux que nous aimons.

Nous sommes de toutes les maisons, et toutes les maisons peuvent nous fermer leurs portes ; nous sommes de toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous rejeter ; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous, et, quand nous les avons élevés, ils ne nous reconnaissent plus pour leurs mères ; nous épargnons le bien des maîtres, et le bien que nous leur avons épargné s'en va à d'autres qu'à nous ! Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le puits, le chien, nous sont enlevés quand il plaît à nos maîtres ; le maître meurt, et nous n'avons pas le droit d'être en deuil ! Parentes sans parenté, familières sans familles, filles sans mères, mères sans enfants,

cœurs qui se donnent sans être reçus : voilà le sort des servantes devant vous! Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état ; et, après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du maître parfait!

---

## LA PAIX.

Roule libre et superbe entre tes larges rives,
Rhin, Nil de l'Occident, coupe des nations!
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives
Emporte les défis et les ambitions!
Il ne tachera plus le cristal de ton onde,
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain;
Ils ne crouleront plus sous le caisson qui gronde,
Ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main!
Les bombes et l'obus, arc-en-ciel des batailles,
Ne viendront plus s'éteindre en sifflant sur tes bords,
L'enfant ne verra plus du haut de tes murailles
Flotter ces poitrails blonds qui perdent leurs entrailles,
Ni sortir des flots ces bras morts!

Roule libre et limpide, en répétant l'image
De tes vieux forts verdis sous leurs lierres épais,
Qui froncent tes rochers, comme un dernier nuage
Fronce encor les sourcils sur un visage en paix.

Ces navires vivants dont la vapeur est l'âme
Déploieront sur ton cours la crinière du feu;
L'écume à coups pressés jaillira sous la rame,
La fumée en courant léchera ton ciel bleu.

Le chant des passagers, que ton doux roulis berce,
Des sept langues d'Europe étourdira tes flots,
Les uns tendant leurs mains avides de commerce,
Les autres allant voir, aux monts où Dieu le verse,
    Dans quel nid le fleuve est éclos.

Roule libre et béni ! Ce Dieu qui fond la voûte
Où la main d'un enfant pourrait la contenir,
Ne grossit pas ainsi ta merveilleuse goutte
Pour diviser ses fils, mais pour les réunir !
Pourquoi nous disputer la montagne ou la plaine?
Notre tente est légère, un vent va l'enlever;
La table où nous rompons le pain est encor pleine,
Que la mort, par nos noms, nous dit de nous lever !
Quand le sillon finit, le soc le multiplie;
Aucun œil du soleil ne tarit les rayons;
Sous le flot des épis la terre inculte plie :
Le linceul, pour couvrir la race ensevelie,
    Manque-t-il donc aux nations ?

Roule libre et splendide à travers nos ruines,
Fleuve d'Arminius, du Gaulois, du Germain !
Charlemagne et César, campés sur tes collines,
T'ont bu sans t'épuiser dans le creux de leur main.

Et pourquoi nous haïr, et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?
Déchirez ces drapeaux; une autre voix vous crie :
« L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie;
    La fraternité n'en a pas ! »

Roule libre et royal entre nous tous, ô fleuve !
Et ne t'informe pas, dans ton cours fécondant,

Si ceux que ton flot porte ou que ton urne abreuve
Regardent sur tes bords l'aurore ou l'occident.

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,
Qui bornent l'héritage entre l'humanité :
Les bornes de l'esprit sont leurs seules frontières;
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où son génie éclate aux regards éblouis!
Chacun est du climat de son intelligence;
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
La vérité, c'est mon pays!

Roule libre et paisible entre ces fortes races
Dont ton flot frémissant trempa l'âme et l'acier;
Et que leur vieux courroux, dans le lit que tu traces,
Fonde au soleil du siècle avec l'eau du glacier!

Vivent les nobles fils de la grave Allemagne!
Le sang-froid de leur front couvre un foyer ardent;
Chevaliers tombés rois des mains de Charlemagne,
Leurs chefs sont les Nestors des conseils d'Occident.
Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine,
La pensée y descend dans un vague profond;
Leur cœur sûr est semblable au puits de la sirène,
Où tout ce que l'on jette, amour, bienfait ou haine,
Ne remonte jamais du fond.

Roule libre et fidèle entre tes nobles arches,
O fleuve féodal, calme mais indompté!
Verdis le sceptre aimé de tes rois patriarches :
Le joug que l'on choisit est encor liberté!

Amis, voyez là-bas! La terre est grande et plane!
L'Orient délaissé s'y déroule au soleil;
L'espace y lasse en vain la lente caravane,
La solitude y dort son immense sommeil!

Là, des peuples taris ont laissé leurs lits vides:
Là, d'empires poudreux les sillons sont couverts;
Là, comme un style d'or, l'ombre des Pyramides
Mesure l'heure morte à des sables livides
Sur le cadran nu des déserts!

Roule libre, et descends des Alpes étoilées
L'arbre pyramidal pour nous tailler nos mâts,
Et le chanvre et le lin de tes grasses vallées!
Tes sapins sont les ponts qui joignent les climats.

Allons-y, mais sans perdre un frère dans la marche,
Sans vendre à l'oppresseur un peuple gémissant,
Sans montrer au retour au Dieu du patriarche,
Au lieu d'un fils qu'il aime, une robe de sang!
Rapportons-en le blé, l'or, la laine et la soie,
Avec la liberté, fruit qui germe en tout lieu;
Et tissons de repos, d'alliance et de joie
L'étendard sympathique où le monde déploie
L'unité, ce blason de Dieu!...

Roule libre, et grossis tes ondes printanières.
Pour écumer d'ivresse autour de tes roseaux;
Et que les sept couleurs qui teignent nos bannières,
Arc-en-ciel de la paix, serpentent dans tes eaux!

---

## L'ERMITE DU CAP SAN-ANGELO, EN GRÈCE.

A l'extrémité du cap San-Angelo ou Malia, qui s'avance beaucoup dans la mer, commence le passage étroit que les marins timides évitent en laissant l'île de Cérigo sur

leur gauche. Ce cap est le cap des Tempêtes pour les matelots grecs. Les pirates seuls l'affrontent, parce qu'ils savent qu'on ne les y suivra pas. Le vent tombe de ce cap avec tant de poids et de fougue sur la mer, qu'il lance souvent des pierres roulantes de la montagne jusque sur le pont des navires.

Sur la pente escarpée et inaccessible du rocher qui forme la dent du cap, dent aiguisée par les ouragans et par l'écume des flots, le hasard a suspendu trois rochers détachés du sommet, et arrêtés à mi-pente dans leur chute. Ils sont là comme un nid d'oiseaux de mer penché sur l'abîme écumant des mers. Un peu de terre rougeâtre, arrêtée aussi par ces trois rochers inégaux, y donne racine à cinq ou six figuiers rabougris qui pendent eux-mêmes, avec leurs rameaux tortueux et leurs larges feuilles grises, sur le gouffre bruyant qui tournoie à leurs pieds. L'œil ne peut discerner aucun sentier, aucun escarpement praticable par où l'on puisse parvenir à ce petit tertre de végétation. Cependant on distingue une petite maison basse sous les figuiers, maison grise et sombre comme le roc qui lui sert de base, et avec lequel on la confond au premier regard. Au-dessus du toit plat de la maison s'élève une petite ogive vide, comme au-dessus de la porte des couvents d'Italie : une cloche y est suspendue ; à droite, on voit des ruines antiques de fondation de briques rouges, où trois arcades sont ouvertes ; elles conduisent à une petite terrasse qui s'étend devant la maison. Un aigle aurait craint de bâtir son aire dans un tel endroit, sans un tronc d'arbre, sans un buisson pour s'abriter du vent qui rugit toujours, du bruit éternel de la mer qui brise, de son écume qui lèche sans relâche le rocher poli, sous un ciel toujours brûlant. Eh bien ! un

homme a fait ce que l'oiseau même aurait à peine osé faire : il a choisi cet asile. Il vit là : nous l'aperçûmes ; c'est un ermite. Nous doublions le cap de si près, que nous distinguions sa longue barbe blanche, son bâton, son chapelet, son capuchon de feutre brun, semblable à celui des matelots en hiver. Il se mit à genoux pendant que nous passions, le visage tourné vers la mer, comme s'il eût imploré le secours du ciel pour des étrangers inconnus dans ce périlleux passage. Le vent, qui s'échappe avec fureur des gorges de la Laconie aussitôt qu'on a doublé le rocher du cap, commençait à résonner dans nos voiles, à faire chanceler et tournoyer les deux bâtiments, et à couvrir la mer d'écume à perte de vue. Une nouvelle mer s'ouvrait devant nous. L'ermite monta, pour nous suivre plus loin des yeux, sur la crête d'un des trois rochers ; et nous le distinguâmes là, à genoux et immobile, tant que nous fûmes en vue du cap.

Qu'est-ce que cet homme? Il lui faut une âme trois fois trempée, pour avoir choisi cet affreux séjour ; il faut un cœur et des sens avides de fortes et éternelles émotions, pour vivre dans ce nid de vautour, seul avec l'horizon sans bornes, les ouragans et les mugissements de la mer : son unique spectacle, c'est de temps en temps un navire qui passe, le craquement des mâts, le déchirement des voiles, le canon de détresse, les clameurs des matelots en perdition.

Ces trois figuiers, ce petit champ inaccessible, ce spectacle de la lutte convulsive des éléments, ces impressions âpres, sévères, méditatives dans l'âme, c'était là un des rêves de mon enfance et de ma jeunesse. Par un instinct que la connaissance des hommes confirma plus tard, je

n'ai jamais placé le bonheur que dans la solitude. Ce désert suspendu entre le ciel et la mer, ébranlé par le choc incessant des airs et des vagues, serait encore un des charmes de mon cœur. C'est l'attitude de l'oiseau des montagnes touchant encore du pied la cime aiguë du rocher, et battant déjà des ailes pour s'élancer plus haut dans les régions de la lumière. Il n'y a aucun homme bien organisé qui ne devînt, dans un pareil séjour, un saint ou un grand poëte; tous les deux peut-être. Mais quelle violente secousse de la vie n'a-t-il pas fallu pour me donner à moi-même de pareilles pensées et de pareils désirs, et pour jeter là ces autres hommes que j'y vois! Dieu le sait. Quoi qu'il en soit, ce ne peut être un homme vulgaire que celui qui a senti la volupté et le besoin de se cramponner, comme la liane pendante, aux parois d'un pareil abîme, et de s'y balancer pendant toute une vie au tumulte des éléments, à la terrible harmonie des tempêtes, seul avec son idée, devant la nature et devant Dieu.

---

## LE CRUCIFIX.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une voix mourante,
        Image de mon Dieu!

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
        De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour le presser encore.
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embrasser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée;
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :

« Voilà le souvenir et voilà l'espérance ;
Emportez-les, mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi !

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'inexorable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts creusant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix!

---

## LES DEUX HÉROÏNES DE LA PATRIE.

OU

MESDEMOISELLES DE FERNIG.

Mesdemoiselles de Fernig étaient nées au village de Mortagne, sur l'extrême frontière de la France, touchant la Belgique. Voici comment leur vocation leur fut révélée.

Dans ces premiers temps de la guerre, les départe-

ments frontières se levaient d'eux-mêmes pour couvrir le pays. La France n'était qu'un camp dont ils se considéraient comme les avant-postes. Indépendamment des bataillons qu'ils envoyaient à Dumouriez, des compagnies de volontaires formées d'hommes mariés, de vieillards et d'adolescents, sans autre loi que le salut public, sans autre organisation que le patriotisme, sans autres chefs que les plus braves, sortaient des petites villes, des villages, des fermes, surprenaient les détachements ennemis, repoussaient l'invasion des avant-gardes et combattaient contre les uhlans légers de Clairfayt. Des femmes mêmes accompagnaient leurs maris dans ces expéditions rapides; des filles leur père : tous les âges et tous les sexes voulaient payer leur tribut d'enthousiasme et de sang à la patrie et à la liberté. Les plus pieuses et les plus dévouées de ces héroïnes furent ces deux jeunes filles, célèbres depuis dans les fastes de nos premiers combats; l'une s'appelait Théophile, l'autre Félicité.

M. de Fernig, ancien officier, retiré dans le village de Mortagne, était père d'une nombreuse famille. Ses fils servaient, l'un à l'armée des Pyrénées, l'autre à l'armée du Rhin. Ses quatre filles, à qui la mort avait enlevé leur mère, vivaient auprès de lui. Deux d'entre elles étaient encore enfants, les deux aînées touchaient à peine à l'adolescence. Leur père, qui commandait la garde nationale de Mortagne, avait animé de son ardeur militaire les paysans de son canton. Il avait fait un camp de tout le pays. Il aguerrissait les habitants par des escarmouches continuelles contre les hussards ennemis qui franchissaient souvent la ligne de la frontière pour venir insulter, piller, incendier la contrée. Il se passait peu de nuits pendant lesquelles il ne dirigeât en personne ces

patrouilles civiques et ces expéditions. Ses filles tremblaient pour ses jours. Les deux aînées, Théophile et Félicité, plus émues encore des dangers que courait leur père que des dangers de la patrie, se confièrent mutuellement leurs inquiétudes et sentirent naître à la fois dans leur cœur la même pensée. Elles résolurent de s'armer aussi, de se mêler, à l'insu de M. de Fernig, dans les rangs des cultivateurs dont il avait fait des soldats, de combattre avec eux, de veiller surtout sur leur père, et de se jeter entre la mort et lui s'il venait à être menacé de trop près par les cavaliers ennemis.

Elles couvèrent leur résolution dans leur âme et ne la révélèrent qu'à quelques habitants du village, dont la complicité leur était nécessaire pour les dérober aux regards de leur père. Elles revêtirent des habits d'hommes que leurs frères avaient laissés à la maison en partant pour l'armée, elles s'armèrent de leurs fusils de chasse, et, suivant plusieurs nuits la petite colonne guidée par M. de Fernig, elles firent le coup de feu avec les maraudeurs autrichiens, s'aguerrirent à la marche, au combat, à la mort, et électrisèrent par leur exemple les braves paysans du hameau. Leur secret fut longtemps et fidèlement gardé. M. de Fernig, en rentrant le matin dans sa demeure et en racontant à table les aventures, les périls et les exploits de la nuit à ses enfants, ne soupçonnait pas que ses propres filles avaient combattu au premier rang de ses tirailleurs et quelquefois préservé sa propre vie.

Cependant Beurnonville, qui commandait le camp de Saint-Amand à peu de distance de l'extrême frontière, ayant entendu parler de l'héroïsme des volontaires de Mortagne, monta à cheval à la tête d'un fort détachement

de cavalerie et vint balayer le pays de ces fourrageurs de Clairfayt. En approchant de Mortagne, au point du jour, il rencontra la colonne de M. de Fernig. Cette troupe rentrait au village après une nuit de fatigue et de combat, où les coups de feu n'avaient pas cessé de retentir sur toute la ligne, et où M. de Fernig avait été délivré lui-même par ses filles des mains d'un groupe de hussards qui l'entraînaient prisonnier. La colonne harassée, et ramenant plusieurs de leurs blessés et cinq prisonniers, chantait *la Marseillaise* au son d'un seul tambour déchiré de balles. Beurnonville arrêta M. de Fernig, le remercia au nom de la France, et, pour honorer le courage et le patriotisme de ses paysans, voulut les passer en revue avec tous les honneurs de la guerre. Le jour commençait à peine à poindre. Ces braves gens s'alignèrent sous les arbres, fiers d'être traités en soldats par le général français. Mais, descendu de cheval et passant devant le front de cette petite troupe, Beurnonville crut apercevoir que deux des plus jeunes volontaires, cachés derrière les rangs, fuyaient ses regards et passaient furtivement d'un groupe à l'autre pour éviter d'être abordés par lui. Ne comprenant rien à cette timidité dans des hommes qui portaient le fusil, il pria M. de Fernig de faire approcher ces braves enfants. Les rangs s'ouvrirent et laissèrent à découvert les deux jeunes filles; mais leurs habits d'homme, leurs visages voilés par la fumée de la poudre des coups de feu tirés pendant le combat, leurs lèvres noircies par les cartouches qu'elles avaient déchirées avec les dents, les rendaient méconnaissables aux yeux même de leur propre père. M. de Fernig fut surpris de ne pas connaître ces deux combattants de sa petite armée. « Qui êtes-vous? » leur demanda-t-il d'un ton sévère. A ces mots un chuchotement sourd, accompagné

de sourires universels, courut dans les rangs. Théophile et Félicité, voyant leur secret découvert, tombèrent à genoux, rougirent, pleurèrent, sanglotèrent, se dénoncèrent et implorèrent, en entourant de leurs bras les jambes de leur père, le pardon de leur pieuse supercherie. M. de Fernig embrassa ses filles en pleurant lui-même. Il les présenta à Beurnonville, qui décrivit cette scène dans sa dépêche à la Convention. La Convention cita les noms de ces deux jeunes filles à la France, et leur envoya des chevaux et des armes d'honneur au nom de la patrie. Nous les retrouvons à Jemmapes, combattant, triomphant, sauvant les blessés ennemis après les avoir vaincus. Le Tasse n'a pas inventé dans Clorinde plus d'héroïsme que n'en fit admirer ce travestissement dans les exploits et dans la destinée de ces deux héroïnes.

Dumouriez, à l'époque de son premier commandement en Flandre, les signala à l'admiration de ses soldats du camp de Maulde. A nos premiers revers, leur maison, désignée à la vengeance des Autrichiens, fut incendiée. M. de Fernig n'avait plus d'autre patrie que l'armée. Dumouriez emmena le père, le fils et les deux filles avec lui dans la campagne de l'Argonne. Il donna au père et au fils des grades dans l'état-major. Les jeunes filles, toujours entre leur père et leur frère, portaient l'habit, les armes et faisaient les fonctions d'officiers d'ordonnance. Elles avaient combattu à Valmy, elles brûlaient de combattre à Jemmapes. L'aînée, Félicité de Fernig, suivait à cheval le duc de Chartres, qu'elle ne voulait pas quitter pendant la bataille. La seconde, Théophile, se préparait à porter au vieux général Ferrand les ordres du général en chef, et à marcher avec lui à l'assaut des redoutes de

l'aile gauche. Dumouriez montrait ces deux charmantes filles à ses soldats comme un modèle de patriotisme et comme un augure de la victoire. Leur beauté et leur jeunesse rappelaient ces apparitions des génies protecteurs des peuples à la tête des armées, le jour des batailles.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans une de ces rencontres entre l'avant-garde française et l'arrière-garde autrichienne, une des jeunes amazones Fernig, Félicité, qui portait les ordres de Dumouriez à la tête des colonnes, entraînée par son ardeur, se trouva enveloppée avec une poignée de hussards français par un détachement de uhlans ennemis. Dégagée avec peine des sabres qui l'enveloppaient, elle tournait bride avec un groupe de hussards pour rejoindre la colonne, quand elle aperçoit un jeune officier de volontaires belges de son parti, renversé de cheval d'un coup de feu et se défendant avec son sabre contre les uhlans qui cherchaient à l'achever. Bien que cet officier lui fût inconnu, à cet aspect Félicité s'élance au secours du blessé, tue de deux coups de pistolet deux des uhlans, met les autres en fuite, descend de cheval, relève le mourant, le confie à ses hussards, le fait partir, l'accompagne, le recommande elle-même à l'ambulance et revient rejoindre son général. Ce jeune officier belge s'appelait Vanderwalen. Laissé après le départ de l'armée française dans les hôpitaux de Bruxelles, il oublia ses blessures; mais il ne pouvait jamais oublier la secourable apparition qu'il avait eue sur le champ de carnage. Ce visage de femme sous les habits d'un compagnon d'armes, se précipitant dans la mêlée pour l'arracher à la mort et penché ensuite à

l'ambulance sur son lit sanglant, obsédait sans cesse son souvenir.

Quand Dumouriez eut fui à l'étranger, et que l'armée eut perdu la trace des deux jeunes guerrières qu'il avait entraînées dans ses infortunes et dans son exil, Vanderwalen quitta le service militaire, et voyagea en Allemagne à la recherche de sa libératrice. Il parcourut longtemps en vain les principales villes du Nord, sans pouvoir obtenir aucun renseignement sur la famille de Fernig. Il la découvrit enfin réfugiée au fond du Danemark. Sa reconnaissance se changea en amour pour la jeune fille qui avait repris les habits, les grâces, la modestie de son sexe. Il l'épousa et la ramena dans sa patrie. Théophile, sa sœur et sa compagne de gloire, suivit Félicité à Bruxelles. Elle y mourut jeune encore, sans avoir été mariée. Elle cultivait les arts. Elle était musicienne et poëte comme Vittoria Colonna. Elle a laissé des poésies empreintes d'une mâle énergie, d'une sensibilité féminine, et dignes d'accompagner son nom à l'immortalité.

Ces deux sœurs inséparables dans la vie, dans la mort, comme sur les champs de bataille, reposent sous le même cyprès sur la terre étrangère. Où sont leurs noms sur les pages de marbre de nos arcs de triomphe? Où sont leurs images à Versailles? Où sont leurs statues sur nos frontières, qu'elles ont arrosées de leur sang?

---

## ENCORE UN HYMNE.

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!

Oh! qui me prêtera le regard de l'aurore,
Les ailes de l'oiseau, le vol de l'aquilon?
Pourquoi? Pour te trouver, toi que mon âme adore,
Toi qui n'as ni séjour, ni symbole, ni nom!

Qu'ils sont heureux, les sons qui partent de ma lyre!
D'un vol mélodieux ils s'élèvent vers toi;
Ils remontent d'eux-même au Dieu qui les inspire;
Et moi, Seigneur, et moi,
Je reste où je languis, je reste où je soupire!

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!

Esprits qui balancez les astres sur nos têtes,
Vous qui vivez du feu comme nous vivons d'air;
Anges qui respirez le tonnerre et l'éclair,
Soleil, foudres, rayons, cieux étoilés, tempêtes,
Parlez : est-il où vous êtes?
Dans tes abîmes, ô mer?
Mon âme a l'œil de l'aigle, et mes fortes pensées,
Au but de leurs désirs volant comme des traits,
Chaque fois que mon sein respire, plus pressées
Que les colombes des forêts,

Montent, montent toujours par d'autres remplacées,
Et ne redescendent jamais.

Les reverrai-je un jour? mon Dieu, reviendront-elles,
Ainsi que le ramier qui traverse les flots,
M'apporter un rameau des palmes immortelles,
Et me dire : « Là-haut est un nid pour nos ailes,
Une terre, un lieu de repos? »

Mon âme est un torrent qui descend des montagnes,
Et qui roule sans fin ses vagues sans repos
A travers les vallons, les plaines, les campagnes,
Où leur pente entraîne ses flots.
Il fuit quand le jour meurt, il fuit quand naît l'aurore;
La nuit revient, il fuit; le jour, il fuit encore.
Rien ne peut ni tarir ni suspendre son cours,
Jusqu'à ce qu'à la mer, où ses ondes sont nées,
Il rende en murmurant ses vagues déchaînées,
t se repose enfin en elle, et pour toujours!

Mon âme est un vent de l'aurore
Qui s'élève avec le matin,
Qui brûle, renverse, dévore
Tout ce qu'il trouve en son chemin.
Rien n'entrave son vol rapide :
Il fait trembler la tour comme la feuille aride,
Et le mât du vaisseau comme un roseau pliant;
Il roule en plis de feu le tonnerre et la nue,
Et, quand il a passé, laisse la terre nue
Comme la main du mendiant;
Jusqu'à ce qu'épuisé de sa fuite éternelle,
Et comme un doux ramier de sa course lassé,
Il vienne fermer son aile
Dans la main qui l'a lancé.
Toi qui donnes sa pente au torrent des collines,
Toi qui prêtes son aile au vent pour s'exhaler,

Où donc es-tu, Seigneur? Parle : où faut-il aller?
N'est-il pas des ailes divines
Pour que mon âme aussi puisse enfin s'envoler?

Je voudrais être la poussière
Que le vent dérobe au sillon,
La feuille que l'automne enlève au tourbillon,
L'atome flottant de lumière
Qui remonte le soir aux bords de l'horizon,
Le premier reflet de l'aurore,
Le son lointain qui s'évapore,
L'éclair, le regard, le rayon,
L'étoile qui se perd dans ce ciel diaphane,
Ou l'aigle qui va le braver,
Tout ce qui monte enfin, ou vole, ou flotte, ou plane,
Pour me perdre, Seigneur, me perdre, ou te trouver!

Encore un hymne, ô ma lyre!
Encore un hymne au Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!

---

## VISITE A LADY ESTHER STANHOPE.

Lady Esther Stanhope, nièce de M. Pitt, après la mort de son oncle, quitta l'Angleterre et parcourut l'Europe. Jeune, belle et riche, elle fut accueillie partout avec l'empressement et l'intérêt que son rang, sa fortune, son esprit et sa beauté devaient lui attirer; mais elle se refusa constamment à unir son sort à celui de ses plus dignes

admirateurs, et, après quelques années passées dans les principales capitales de l'Europe, elle s'embarqua avec une suite nombreuse pour Constantinople. On n'a jamais su le motif de cette expatriation : les uns l'ont attribuée à la mort d'un jeune général anglais tué à cette époque en Espagne, et que d'éternels regrets devaient conserver à jamais présent dans le cœur de lady Esther ; les autres, à un simple goût d'aventures que le caractère entreprenant et courageux de cette jeune personne pouvait faire présumer en elle. Quoi qu'il en soit, elle partit ; elle passa quelques années à Constantinople, et s'embarqua enfin pour la Syrie sur un bâtiment anglais qui portait aussi la plus grande partie de ses trésors, et des valeurs immenses en bijoux et en présents de toute espèce.

La tempête assaillit le navire dans le golfe de Macri, sur la route de Caramanie, en face de l'île de Rhodes : il échoua sur un écueil à quelques milles du rivage. Le vaisseau fut en peu d'instants brisé, et les trésors de lady Stanhope furent engloutis dans les flots : elle-même échappa avec peine à la mort, et fut portée, sur un débris du bâtiment, à une petite île déserte, où elle passa vingt-quatre heures sans aliments et sans secours. Enfin, des pêcheurs de Marmoriza, qui recherchaient les débris du naufrage, la découvrirent et la conduisirent à Rhodes, où elle se fit reconnaître du consul anglais. Ce déplorable événement n'attiédit pas sa résolution. Elle se rendit à Malte, et de là en Angleterre. Elle rassembla les débris de sa fortune ; elle vendit à fonds perdu une partie de ses domaines ; elle chargea un second navire de richesses et de présents pour les contrées qu'elle devait parcourir, et elle mit à la voile. Le voyage fut heureux, et elle débarqua à Latakie, l'ancienne Laodicée, sur la côte de Syrie, entre

Tripoli et Alexandrette. Elle s'établit dans les environs, apprit l'arabe, s'entoura de toutes les personnes qui pouvaient lui faciliter des rapports avec les différentes populations arabes, druses, maronites du pays, et se prépara, comme je le faisais alors moi-même, à des voyages de découverte dans les parties les moins accessibles de l'Arabie, de la Mésopotamie et du désert.

Quand elle fut bien familiarisée avec la langue, le costume, les mœurs et les usages du pays, elle organisa une nombreuse caravane, chargea des chameaux de riches présents pour les Arabes, et parcourut toutes les parties de la Syrie. Elle séjourna à Jérusalem, à Damas, à Alep, à Homs, à Balbeck et à Palmyre : ce fut dans cette dernière station que les nombreuses tribus d'Arabes errants qui lui avaient facilité l'accès de ces ruines, réunis autour de sa tente au nombre de quarante ou cinquante mille, et charmés de sa beauté, de sa grâce et de sa magnificence, la proclamèrent reine de Palmyre, et lui délivrèrent des firmans par lesquels il était convenu que tout Européen protégé par elle pourrait venir en toute sûreté visiter le désert et les ruines de Balbeck et de Palmyre, pourvu qu'il s'engageât à payer un tribut de mille piastres. Ce traité existe encore, et serait fidèlement exécuté par les Arabes, si on leur donnait des preuves positives de la protection de lady Stanhope.

A son retour de Palmyre, elle faillit cependant être enlevée par une tribu nombreuse d'autres Arabes, ennemis de ceux de Palmyre. Elle fut avertie à temps par un des siens, et dut son salut et celui de sa caravane à une marche forcée de nuit, et à la vitesse de ses chevaux, qui franchirent un espace incroyable dans le désert en vingt-quatre

heures. Elle revint à Damas, où elle résida quelques mois sous la protection du pacha turc, à qui la Porte l'avait vivement recommandée.

Après une vie errante dans toutes les contrées de l'Orient, lady Esther Stanhope se fixa enfin dans une solitude presque inaccessible, sur une des montagnes du Liban, voisine de Saïde, l'antique Sidon. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre, Abdalla-Pacha, qui avait pour elle un grand respect et un dévouement absolu, lui concéda les restes d'un couvent et le village de Dgioun, peuplé par les Druses. Elle y bâtit plusieurs maisons, entourées d'un mur d'enceinte semblable à nos fortifications du moyen âge : elle y créa artificiellement un jardin charmant à la mode des Turcs; jardin de fleurs et de fruits, berceaux de vignes, kiosques enrichis de sculptures et de peintures arabesques, eaux courantes dans des rigoles de marbre, jets d'eau au milieu des pavés des kiosques, voûte d'orangers, de figuiers et de citronniers. Là, lady Stanhope vécut plusieurs années dans un luxe tout à fait oriental, entourée d'un grand nombre de drogmans européens ou arabes, d'une suite nombreuse de femmes, d'esclaves noires, et dans des rapports d'amitié et même de politique soutenus avec la Porte, avec Abdalla-Pacha, avec l'émir Reschir, souverain du Liban, et surtout avec des cheiks arabes des déserts de Syrie et de Bagdad.

Bientôt sa fortune, considérable encore, diminua par le dérangement de ses affaires, qui souffraient de son absence, et elle se trouva réduite à trente ou quarante mille francs de rente, qui suffisent encore dans ce pays-là au train que lady Stanhope est obligée de conserver. Cependant les personnes qui l'avaient accompagnée d'Eu-

rope moururent ou s'éloignèrent; l'amitié des Arabes, qu'il faut entretenir sans cesse par des présents et des prestiges, s'attiédit; les rapports devinrent moins fréquents, et lady Esther tomba dans le complet isolement où je la trouvai moi-même : mais c'est là que la trempe héroïque de son caractère montra toute l'énergie, toute la constance de résolution de cette âme. Elle ne songea pas à revenir sur ses pas; elle ne donna pas un regret au monde et au passé; elle ne fléchit pas sous l'abandon, sous l'infortune, sous la perspective de la vieillesse et de l'oubli des vivants; elle demeura seule où elle est encore, sans livres, sans journaux, sans lettres d'Europe, sans amis, sans serviteurs même attachés à sa personne, entourée seulement de quelques négresses et de quelques enfants esclaves noirs, et d'un certain nombre de paysans arabes pour soigner son jardin, ses chevaux, et veiller à sa sûreté personnelle. On croit généralement dans le pays, et mes rapports avec elle me fondent moi-même à croire qu'elle trouve la force surnaturelle de son âme et de sa résolution, non-seulement dans son caractère, mais encore dans des idées religieuses exaltées, où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales, et surtout avec les merveilles de l'astrologie. Quoi qu'il en soit, lady Stanhope est un grand nom en Orient et un grand étonnement pour l'Europe. Me trouvant si près d'elle, je désirais la voir: sa pensée de solitude et de méditation avait tant de sympathie apparente avec mes propres pensées, que j'étais bien aise de vérifier en quoi nous nous touchions peut-être. Mais rien n'est plus difficile pour un Européen que d'être admis auprès d'elle; elle se refuse à toute communication avec les voyageurs anglais, avec les femmes, avec les membres même de sa famille. Je n'avais donc que peu d'espoir de lui être présenté, et je

n'avais aucune lettre d'introduction. Sachant néanmoins qu'elle conservait quelques rapports éloignés avec les Arabes de la Palestine et de la Mésopotamie, et qu'une recommandation de sa main auprès de ces tribus pourrait m'être d'une extrême utilité pour mes courses futures, je pris le parti de lui envoyer un Arabe porteur de cette lettre :

« Milady,

« Voyageur comme vous, étranger comme vous dans l'Orient, n'y venant chercher comme vous que le spectacle de sa nature, de ses ruines et des œuvres de Dieu, je viens d'arriver en Syrie avec ma famille. Je compterais au nombre des jours les plus intéressants de mon voyage celui où j'aurais connu une femme qui est elle-même une des merveilles de cet Orient que je viens visiter.

« Si vous voulez bien me recevoir, faites-moi dire le jour qui vous conviendra, et faites-moi savoir si je dois aller seul, ou si je puis vous mener quelques-uns des amis qui m'accompagnent, et qui n'attacheraient pas moins de prix que moi-même à l'honneur de vous être présentés.

« Que cette demande, milady, ne contraigne en rien votre politesse à m'accorder ce qui répugnerait à vos habitudes de retraite absolue. Je comprends trop bien moi-même le prix de la liberté et le charme de la solitude, pour ne pas comprendre votre refus et pour ne pas le respecter.

« Agréez, » etc.

Je n'attendis pas longtemps la réponse : le 30, à trois

heures de l'après-midi, l'écuyer de lady Stanhope, qui est en même temps son médecin, arriva chez moi avec l'ordre de m'accompagner à Dgioun, résidence de cette femme extraordinaire.

Nous partîmes à quatre heures. J'étais accompagné du docteur Léonardi, de M. de Parseval, d'un domestique et d'un guide; nous étions tous à cheval. Je traversai, à une demi-heure de Bayruth, un bois de sapins magnifiques, plantés originairement par l'émir Fakardin sur un promontoire élevé, dont la vue s'étend à droite sur la mer orageuse de Syrie, et à gauche sur la magnifique vallée du Liban; point de vue admirable, où les richesses de la végétation de l'Occident, la vigne, le figuier, le mûrier, le peuplier pyramidal, s'unissent à quelques colonnes élevées de palmiers de l'Orient, dont le vent jetait, comme un panache, les larges feuilles sur le fond bleu du firmament. A quelques pas de là, on entre dans une espèce de désert de sable rouge, accumulé en vagues énormes et mobiles comme celles de l'Océan. C'était une soirée de forte brise, et le vent les sillonnait, les ridait, les cannelait, comme il ride et fait frémir les ondes de la mer. Ce spectacle était nouveau et triste comme une apparition du vrai et vaste désert que je devais bientôt parcourir. Nulle trace d'hommes ou d'animaux ne subsistait sur cette arène ondoyante; nous n'étions guidés que par le mugissement des flots d'un côté et par les cimes transparentes des sommets du Liban de l'autre. Nous retrouvâmes bientôt une espèce de chemin ou de sentier semé d'énormes blocs de pierres angulaires. Ce chemin, qui suit la mer jusqu'en Égypte, nous conduisit jusqu'à une maison ruinée, débris d'une vieille tour fortifiée, où nous passâmes les heures sombres de la nuit, couchés sur une

natte de joncs et enveloppés dans nos manteaux. Dès que la lune fut levée, nous remontâmes à cheval.

C'était une de ces nuits où le ciel est éclatant d'étoiles, où la sérénité la plus parfaite semble régner dans ces profondeurs éthérées que nous contemplons de si bas, mais où la nature, autour de nous, semble gémir et se torturer dans de sinistres convulsions. L'aspect désolé de la côte ajoutait, depuis quelques lieues, à cette pénible impression. Nous avions laissé derrière nous, avec le crépuscule, les belles pentes ombragées, les verdoyantes vallées du Liban. D'âpres collines, semées de haut en bas de pierres noires, blanches et grises, débris des tremblements de terre, s'élevaient tout près de nous ; à notre gauche et à notre droite, la mer, soulevée depuis le matin par une sourde tempête, déroulait ses vagues lourdes et menaçantes, que nous voyions venir de loin, à l'ombre qu'elles jetaient devant elles, qui frappaient ensuite vers le rivage en jetant chacune son coup de tonnerre, et qui prolongeaient enfin leur large et bouillonnante écume jusque sur la lisière de sable humide où nous cheminions, inondant à chaque fois les pieds de nos chevaux et menaçant de nous entraîner nous-mêmes ; une lune aussi brillante qu'un soleil d'hiver répandait assez de rayons sur la mer pour nous en découvrir la fureur, et pas assez de clarté sur notre route pour rassurer l'œil sur les périls du chemin.

Bientôt la lueur d'un incendie se fondit sur la cime des montagnes du Liban avec les brumes blanches ou sombres du matin, et répandit sur toute cette scène une teinte fausse et blafarde, qui n'est ni le jour ni la nuit, qui n'est ni l'éclat de l'un ni la sérénité de l'autre ; heure pénible à l'œil et à la pensée, lutte de deux principes

contraires dont la nature offre quelquefois l'image affligeante, et que plus souvent on retrouve dans son propre cœur.

A sept heures du matin, par un soleil déjà dévorant, nous quittions Saïde, l'antique Sidon, qui s'avance sur les flots comme un glorieux souvenir d'une domination passée, et nous gravissions des collines crayeuses, nues, déchirées, qui, s'élevant insensiblement d'étage en étage, nous menaient à la solitude que nous cherchions vainement des yeux. Chaque mamelon gravi nous en découvrait un plus élevé, qu'il fallait tourner ou gravir encore ; les montagnes s'enchaînaient aux montagnes, comme les anneaux d'une chaîne pressée, ne laissant entre elles que des ravins profonds sans eau, blanchis, semés de quartiers de roches grisâtres. Ces montagnes sont complétement dépouillées de végétation et de terre. Ce sont des squelettes de collines que les eaux et les vents ont rongés depuis des siècles. Ce n'était pas là que je m'attendais à trouver la demeure d'une femme qui avait visité le monde, et qui avait eu tout l'univers à choisir. Enfin, du haut d'un de ces rochers, mes yeux tombèrent sur une vallée plus profonde, plus large, bornée de toutes parts par des montagnes plus majestueuses, mais non moins stériles. Au milieu de cette vallée, comme la base d'une large tour, la montagne de Dgioun prenait naissance, et s'arrondissait en bancs de rochers circulaires qui, s'amincissant en s'approchant de leurs cimes, formaient enfin une esplanade de quelque centaines de toises de largeur, et se couronnaient d'une belle, gracieuse et verte végétation. Un mur blanc, flanqué d'un kiosque à l'un de ses angles, entourait cette masse de verdure. C'était là le séjour de lady Esther. Nous l'atteignîmes à midi. La maison n'est pas ce qu'on appelle ainsi en Europe, ce n'est

pas même ce qu'on nomme maison en Orient; c'est un assemblage confus et bizarre de dix ou douze petites maisonnettes, ne contenant chacune qu'une ou deux chambres au rez-de-chaussée, sans fenêtres, et séparées les unes des autres par de petites cours ou de petits jardins, assemblage tout à fait pareil à l'aspect de ces pauvres couvents qu'on rencontre en Italie ou en Espagne sur les hautes montagnes, et appartenant à des ordres mendiants. Selon son habitude, lady Stanhope n'était pas visible avant trois ou quatre heures après-midi. On nous conduisit chacun dans une espèce de cellule étroite, sans jour et sans meubles. On nous servit à déjeuner, et nous nous jetâmes sur un divan, en attendant le réveil de l'hôtesse invisible du romantique séjour. Je dormais; à trois heures on vint frapper à ma porte, et m'annoncer qu'elle m'attendait. Je traversai une cour, un jardin, un kiosque à jour, à tenture de jasmin, puis deux ou trois corridors sombres, et je fus introduit, par un petit enfant nègre de six ou huit ans, dans le cabinet de lady Esther. Une si profonde obscurité y régnait, que je pus à peine distinguer les traits nobles, graves, doux et majestueux de la figure blanche, qui, en costume oriental, se leva du divan, et s'avança en me tendant la main. Lady Esther paraît avoir cinquante ans; elle a de ces traits que les années ne peuvent altérer; la fraîcheur, la couleur, la grâce, s'en vont avec la jeunesse; mais, quand la beauté est dans la forme même, dans la pureté des lignes, dans la dignité, dans la majesté, dans la pensée d'un visage d'homme ou de femme, la beauté change aux différentes époques de la vie, mais elle ne passe pas. Telle est celle de lady Stanhope. Elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front une bandelette de laine couleur de pourpre, et retombant de chaque côté de la tête jusque sur les

épaules. Un long châle de cachemire jaune, une immense robe turque de soie blanche à manches flottantes, enveloppaient toute sa personne dans des plis simples et majestueux ; et l'on apercevait seulement, dans l'ouverture que laissait cette première tunique sur sa poitrine, une seconde robe d'étoffe de Perse à mille fleurs qui montait jusqu'au cou, et s'y nouait par une agrafe de perle. Des bottines turques de maroquin jaune brodé en soie complétaient ce beau costume oriental, qu'elle portait avec la liberté et la grâce d'une personne qui n'en a pas porté d'autres depuis sa jeunesse.

« Vous êtes venu de bien loin pour voir une ermite, me dit-elle ; soyez le bienvenu. Je reçois peu d'étrangers, un ou deux à peine par année ; mais votre lettre m'a plu, et j'ai désiré connaître une personne qui aimait, comme moi, Dieu, la nature et la solitude. Quelque chose d'ailleurs me disait que nos étoiles étaient amies, et que nous nous conviendrions mutuellement. Je vois avec plaisir que mon pressentiment ne m'a pas trompée ; et vos traits que je vois maintenant, et le seul bruit de vos pas pendant que vous traversiez le corridor, m'en ont assez appris sur vous pour que je ne me repente pas d'avoir voulu vous voir. Asseyons-nous, et causons. Nous sommes déjà amis.

— Comment, lui dis-je, milady, honorez-vous si vite du nom d'ami un homme dont le nom et la vie vous sont complétement inconnus? Vous ignorez qui je suis.

— C'est vrai, reprit-elle; je ne sais ce que vous êtes selon le monde, ni ce que vous avez fait pendant que vous avez vécu parmi les hommes; mais je sais déjà ce que vous êtes devant Dieu. Ne me prenez point pour une folle, comme le monde me nomme souvent; mais je ne puis résister au besoin de vous parler à cœur ouvert. Il est une

science, perdue aujourd'hui dans votre Europe; science qui est née en Orient, qui n'y a jamais péri, qui y vit encore. Je la possède. Je lis dans les astres. Nous sommes tous enfants de quelqu'un de ces feux célestes qui présidèrent à notre naissance, et dont l'influence heureuse ou maligne est écrite dans nos yeux, sur nos fronts, dans nos traits, dans les délinéaments de notre main, dans la forme de notre pied, dans notre geste, dans notre démarche. Je ne vous vois que depuis quelques minutes; eh bien, je vous connais comme si j'avais vécu un siècle avec vous. Voulez-vous que je vous révèle à vous-même? voulez-vous que je vous prédise votre destinée?

— Gardez-vous-en bien, milady! lui répondis-je en souriant. Je ne nie pas ce que j'ignore; je n'affirmerai pas que dans la nature visible et invisible, où tout se tient, où tout s'enchaîne, des êtres d'un ordre inférieur comme l'homme ne soient pas sous l'influence d'êtres supérieurs, comme les astres ou les anges; mais je n'ai pas besoin de leur révélation pour me connaître moi-même : corruption, infirmité et misère! Et quant aux secrets de ma destinée future, je croirais profaner la Divinité qui me les cache, si je les demandais à la créature. En fait d'avenir, je ne crois qu'à Dieu, à la liberté et à la vertu.

—N'importe, me dit-elle; croyez ce qu'il vous plaira. Quant à moi, je vois évidemment que vous êtes né sous l'influence de trois étoiles heureuses, puissantes et bonnes, qui vous ont doué de qualités analogues, et qui vous conduisent à un but que je pourrais, si vous vouliez, vous indiquer dès aujourd'hui. C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il a besoin, comme

d'instruments, pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes. Croyez-vous le règne du Messie arrivé?

— Je suis né chrétien, lui dis-je : c'est vous répondre.

— Chrétien! reprit-elle avec un léger signe d'humeur; moi aussi, je suis chrétienne; mais le Christ n'a-t-il pas dit : « Je vous parle encore par paraboles; mais celui qui « viendra après moi vous parlera en esprit et en vérité? » Eh bien, c'est celui-là que j'attends! Voilà le Messie qui n'est pas venu encore, et qui n'est pas loin, que nous verrons de nos yeux, pour la venue de qui tout se prépare dans le monde! Que répondrez-vous? et comment pourrez-vous nier ou rétorquer les paroles mêmes de votre Évangile que je viens de vous citer? Quels sont vos motifs pour croire au Christ?

— Permettez-moi, repris-je, milady, de ne pas entrer avec vous dans une semblable discussion : je n'y entre pas avec moi-même. Il y a deux lumières pour l'homme : l'une qui éclaire l'esprit, qui est sujette à la discussion, au doute, et qui souvent ne conduit qu'à l'erreur et à l'égarement; l'autre qui éclaire le cœur et qui ne trompe jamais, car elle est à la fois évidence et conviction; et, pour nous autres misérables mortels, la vérité n'est qu'une conviction. Dieu seul possède la vérité autrement et comme vérité; nous ne la possédons que comme foi. Je crois au Christ, parce qu'il a apporté à la terre la doctrine la plus sainte, la plus féconde et la plus divine qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine. Une doctrine si céleste ne peut être le fruit de la déception et du mensonge. Le Christ l'a dit comme le dit la raison. Les doctrines se connaissent à leur morale, comme l'arbre se connaît à ses fruits; les fruits du christianisme (je parle de ses fruits à venir plus encore que de ses fruits déjà

cueillis et corrompus) sont infinis, parfaits et divins : donc la doctrine elle-même est divine; donc l'auteur est le Verbe divin, comme il se nommait lui-même. Voilà pourquoi je suis chrétien, voilà toute ma controverse religieuse avec moi-même; avec les autres je n'en ai point; on ne prouve à l'homme que ce qu'il croit déjà.

— Mais, enfin, reprit-elle, trouvez-vous donc le monde social, politique et religieux bien ordonné? et ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le besoin, la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur, du Messie que nous attendons, et que nous voyons déjà dans nos désirs?

— Oh! pour cela, lui dis-je, c'est une autre question. Nul plus que moi ne souffre et ne gémit du gémissement universel de la nature, des hommes et des sociétés. Nul ne confesse plus haut les énormes abus sociaux. Nul ne désire et n'espère davantage un réparateur à ces maux intolérables de l'humanité. Nul n'est plus convaincu que ce réparateur ne peut être que divin! Si vous appelez cela attendre un Messie, je l'attends comme vous, et plus que vous je soupire après sa prochaine apparition; comme vous, et plus que vous, je vois dans le tumulte des idées de l'homme, dans le vide de son cœur, dans la dépravation de son état social, dans les tremblements répétés de ses institutions politiques, tous les symptômes d'un bouleversement, et par conséquent d'un renouvellement prochain et imminent. Je crois que Dieu se montre toujours au moment précis où tout ce qui est humain est insuffisant, où l'homme confesse qu'il ne peut rien pour lui-même. Le monde en est là. Je crois donc à un Messie; mais dans ce Messie je ne vois point le Christ, qui n'a rien de plus à nous donner en sagesse, en vertu et en vérité; je vois que le Christ a annoncé de voir venir après lui l'Esprit-Saint toujours agissant, toujours assis-

tant l'homme, toujours lui révélant, selon le temps et les besoins, ce qu'il doit faire et savoir. Vous voyez donc que nous pouvons nous entendre, et que nos étoiles ne sont pas si divergentes que cette conversation a pu vous le faire penser. »

Elle sourit; ses yeux, quelquefois voilés d'un peu d'humeur, s'éclairèrent d'une tendresse de regard et d'une lumière presque surnaturelle. « Croyez ce que vous voudrez, me dit-elle, vous n'en êtes pas moins un de ces hommes que j'attendais, que la Providence m'envoie, et qui ont une grande part à accomplir dans l'œuvre qui se prépare. Bientôt vous retournerez en Europe : l'Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore; vous y participerez, je ne sais pas encore comment, mais je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles. Je ne sais pas encore le nom de toutes : j'en vois plus de trois maintenant; j'en distingue quatre, peut-être cinq, et qui sait? plus encore. L'une d'elles est certainement Mercure, qui donne la clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole. Vous devez être poëte : cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure; plus bas, vous êtes sous l'empire d'astres tout différents, presque opposés. Il y a une influence d'énergie et d'action; il y a du soleil aussi, dit-elle tout à coup, dans la pose de votre tête et dans la manière dont vous la rejetez sur votre épaule gauche. Remerciez Dieu : il y a peu d'hommes qui soient nés sous plus d'une étoile, peu dont l'étoile soit heureuse, moins encore dont l'étoile, même favorable, ne soit contre-balancée par l'influence maligne d'une étoile opposée. Vous, au contraire, vous en avez plusieurs; et toutes sont en harmonie pour vous servir, et toutes s'entr'aident en votre faveur. Quel est votre nom? »

Je le lui dis.

« Je ne l'avais jamais entendu ! reprit-elle avec l'accent de la vérité.

— Voilà, milady, ce que c'est que la gloire. J'ai composé quelques vers dans ma vie, qui ont fait répéter un million de fois mon nom par tous les échos littéraires de l'Europe ; mais cet écho est trop faible pour traverser votre mer et vos montagnes, et ici je suis un homme complétement inconnu, un nom jamais prononcé ! Je n'en suis que plus flatté de la bienveillance que vous me prodiguez : je ne la dois qu'à vous et à moi.

— Oui, me dit-elle, poëte ou non, je vous aime et j'espère en vous ; nous nous reverrons, soyez-en certain ! Vous retournerez dans l'Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en Orient : c'est votre patrie.

— C'est du moins, lui dis-je, la patrie de mon imagination.

— Ne riez pas, reprit-elle ; c'est votre patrie véritable, c'est la patrie de vos pères. J'en suis sûre maintenant : regardez votre pied !

— Je n'y vois, lui dis-je, que la poussière de vos sentiers qui le couvre, et dont je rougirais dans un salon de la vieille Europe.

— Ce n'est pas cela, reprit-elle encore : regardez votre pied. »

Je n'y avais pas encore pris garde moi-même.

« Voyez : le cou-de-pied est très-élevé, et il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller. C'est le pied de l'Arabe, c'est le pied de l'Orient ; vous êtes un fils de ces climats, et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères. Nous nous reverrons. »

Un esclave noir entra alors, et, se couchant devant elle, le front sur le tapis et les mains sur la tête, lui dit quelques mots en arabe. « Allez, me dit-elle, vous êtes servi. Dînez vite, et revenez bientôt. Je vais m'occuper de vous, et voir plus clair dans la confusion de mes idées sur votre personne et votre avenir. Moi, je ne mange jamais avec personne; je vis trop sobrement. Du pain, des fruits, à l'heure où le besoin se fait sentir, me suffisent; je ne dois pas mettre un hôte à mon régime. »

Je fus conduit sous un berceau de jasmin et de laurier-rose, à la porte de ses jardins. Le couvert était mis pour M. de Parseval et pour moi : nous dînâmes très-vite; mais elle n'attendit même pas que nous fussions hors de table, et elle envoya Léonardi me dire qu'elle m'attendait. J'y courus; je la trouvai fumant une longue pipe orientale : elle m'en fit apporter une. J'étais déjà accoutumé à voir fumer les femmes les plus élégantes et les plus belles de l'Orient; je ne trouvais plus rien de choquant dans cette attitude gracieuse et nonchalante, ni dans cette fumée odorante s'échappant en légères colonnes des lèvres d'une belle femme, et interrompant la conversation sans la refroidir. Nous causâmes longtemps ainsi, et toujours sur le sujet favori, sur le thème unique et mystérieux de cette femme extraordinaire, magicienne moderne, rappelant tout à fait les magiciennes fameuses de l'antiquité; Circé des déserts. Il me parut que les doctrines religieuses de lady Esther étaient un mélange habile, quoique confus, des différentes religions au milieu desquelles elle s'est condamnée à vivre; mystérieuse comme les Druses, dont, seule peut-être au monde, elle connaît le secret mystique; résignée comme le musulman, et fataliste comme lui; avec le juif, attendant le Messie, et,

avec le chrétien, professant l'adoration du Christ et la pratique de sa charitable morale. Ajoutez à cela les couleurs fantastiques et les rêves surnaturels d'une imagination teinte d'Orient et échauffée par la solitude et par la méditation, quelques révélations peut-être des astrologues arabes; et vous aurez l'idée de ce composé sublime et bizarre, qu'il est plus commode d'appeler folie que d'analyser et de comprendre. Non, cette femme n'est point folle. La folie, qui s'écrit en traits trop évidents dans les yeux, n'est point écrite dans son beau et droit regard; la folie, qui se trahit dans la conversation, dont elle interrompt toujours involontairement la chaîne par des écarts brusques, désordonnés et excentriques, ne s'aperçoit nullement dans la conversation élevée, mystique, nuageuse, mais soutenue, liée, enchaînée et forte, de lady Esther. S'il me fallait prononcer, je dirais plutôt que c'est une folie volontaire, étudiée, qui se connaît soi-même, et qui a ses raisons pour paraître folie. La puissante admiration que son génie a exercée et exerce encore sur les populations arabes qui entourent les montagnes prouve assez que cette prétendue folie n'est qu'un moyen. Aux hommes de cette terre de prodiges, à ces hommes des rochers et des déserts, dont l'imagination est plus colorée et plus brumeuse que l'horizon de leurs sables ou de leurs mers, il faut la parole de Mahomet ou de lady Stanhope! il faut le commerce des astres, des prophéties, les miracles, la seconde vue du génie! Lady Stanhope l'a compris d'abord par la haute portée de son intelligence vraiment supérieure; puis peut être, comme tous les êtres doués de puissantes facultés intellectuelles, a-t-elle fini par se séduire elle-même, et par être la première néophyte du symbole qu'elle s'était créé pour d'autres. Tel est l'effet que cette femme a produit sur moi. On ne

peut la juger ni la classer d'un mot : c'est une statue à immenses dimensions; on ne peut la juger qu'à son point de vue. Je ne serais pas surpris qu'un jour prochain ne réalisât une partie de la destinée qu'elle se promet à elle-même : un empire dans l'Arabie, un trône dans Jérusalem! La moindre commotion politique dans la région de l'Orient qu'elle habite pourrait la soulever jusque-là.

« Je n'ai à ce sujet, lui dis-je, qu'un reproche à faire à votre génie : c'est celui d'avoir été trop timide avec les événements, et de n'avoir pas encore poussé votre fortune jusqu'où elle pouvait vous conduire.

— Vous parlez, me dit-elle, comme un homme qui croit encore trop à la volonté humaine, et pas assez à l'irrésistible empire de la destinée seule. Ma force, à moi, est en elle : je l'attends, je ne l'appelle pas. Je vieillis, j'ai diminué de beaucoup ma fortune; je suis maintenant seule et abandonnée à moi-même sur ce rocher désert, en proie au premier audacieux qui voudrait forcer mes portes, entourée d'une bande de domestiques infidèles et d'esclaves ingrats, qui me dépouillent tous les jours et menacent quelquefois ma vie : dernièrement encore, je n'ai dû mon salut qu'à ce poignard, dont j'ai été forcée de me servir pour défendre ma poitrine contre celui d'un esclave noir que j'ai élevé. Eh bien, au milieu de toutes ces tribulations, je suis heureuse; je réponds à tout par le mot sacré des musulmans : *Allah kerim!* la volonté de Dieu! et j'attends avec confiance l'avenir dont je vous ai parlé et dont je voudrais vous inspirer à vous-même la certitude que vous devez en avoir. »

Après avoir fumé plusieurs pipes, bu plusieurs tasses de café que des esclaves nègres apportaient de quart d'heure en quart d'heure : « Venez, dit-elle; je vais vous

conduire dans un sanctuaire où je ne laisse pénétrer aucun profane : c'est mon jardin. » Nous y descendîmes par quelques marches, et je parcourus avec elle, dans un véritable enchantement, un des plus beaux jardins turcs que j'aie encore vus en Orient. Des treilles sombres dont les voûtes de verdure portaient, comme des milliers de lustres, les raisins étincelants de la terre promise ; des kiosques où les arabesques sculptées s'entrelaçaient aux jasmins et aux plantes grimpantes, lianes de l'Asie ; des bassins où une eau, artificielle il est vrai, venait d'une lieue de loin murmurer et jaillir dans les jets d'eau de marbre ; des allées jalonnées de tous les arbres fruitiers de l'Angleterre, de l'Europe, de ces beaux climats ; de vertes pelouses semées d'arbustes en fleurs, et des compartiments de marbre entourant des gerbes de fleurs nouvelles pour mes yeux : voilà ce jardin. Nous nous reposâmes tour à tour dans plusieurs des kiosques dont il est orné, et jamais la conversation intarissable de lady Esther ne perdit le ton mystique et l'élévation de sujet qu'elle avait eus le matin. « Puisque la destinée, me dit-elle à la fin, vous a envoyé ici, et qu'une sympathie si étonnante entre nos astres me permet de vous confier ce que je cacherais à tant de profanes, venez ; je veux vous faire voir de vos yeux un prodige de la nature dont la destination n'est connue que de moi et de mes adeptes : les prophéties de l'Orient l'avaient annoncé depuis bien des siècles, et vous allez juger vous-même si ces prophéties sont accomplies. » Elle ouvrit une porte du jardin qui donnait sur une petite cour intérieure, où j'aperçus deux magnifiques juments arabes de première race et d'une rare perfection de formes. « Approchez, me dit-elle, et regardez cette jument baie ; voyez si la nature n'a pas accompli en elle tout ce qui est écrit sur la jument qui doit porter le

Messie : « Elle naîtra toute sellée. » Je vis en effet sur ce bel animal un jeu de la nature assez rare pour servir l'illusion d'une crédulité vulgaire chez des peuples à demi barbares : la jument avait, au défaut des épaules, une cavité si large et si profonde, et imitant si bien la forme d'une selle turque, qu'on pouvait dire avec vérité qu'elle était née toute sellée ; et, aux étriers près, on pouvait en effet la monter sans éprouver le besoin d'une selle artificielle. Cette jument, magnifique du reste, semblait accoutumée à l'admiration et au respect que lady Stanhope et ses esclaves lui témoignent, et pressentir la dignité de sa future mission ; jamais personne ne l'a montée, et deux palefreniers arabes la soignent et la surveillent constamment, sans la perdre un instant de vue. Une autre jument blanche, et à mon avis infiniment plus belle, partage, avec la jument baie, le respect et les soins de lady Stanhope : nul ne l'a montée non plus. Lady Esther ne me dit pas, mais me laissa entendre que, quoique la destinée de la jument blanche fût moins élevée, elle en avait une cependant mystérieuse et importante aussi ; et je crus comprendre que lady Stanhope la réservait pour la monter elle-même, le jour où elle croyait faire son entrée, à côté du Messie, dans la Jérusalem reconquise. Après avoir fait promener quelque temps ces deux bêtes sur une pelouse hors de l'enceinte de la forteresse, et joui de la souplesse et de la grâce de ces superbes animaux, nous rentrâmes, et je renouvelai à lady Esther mes instances pour qu'elle me permît de lui présenter M. de Parseval, mon ami et mon compagnon de voyage. Elle y consentit enfin, et nous rentrâmes tous trois pour passer la soirée ou la nuit dans le petit salon que j'ai déjà dépeint. Le café et les pipes reparurent avec la profusion orientale ; et le salon fut bientôt rempli d'un tel nuage de fumée, que la figure de

lady Stanhope ne nous apparaissait plus qu'à travers une atmosphère semblable à l'atmosphère magique des évocations. Elle causa avec la même force, la même grâce, la même abondance, mais avec infiniment moins de surnaturel, sur des sujets moins sacrés pour elle, qu'elle ne l'avait fait avec moi seul dans tout le cours de la journée.

« J'espère, me dit-elle tout à coup, que vous êtes aristocrate : je n'en doute pas en vous voyant.

— Vous vous trompez, milady, lui dis-je. Je ne suis ni aristocrate ni démocrate ; j'ai assez vécu pour voir les deux revers de la médaille de l'humanité, et pour les trouver aussi creux l'un que l'autre. Je ne suis ni aristocrate ni démocrate ; je suis homme, et partisan exclusif de ce qui peut améliorer et perfectionner l'homme tout entier, qu'il soit né au sommet ou au pied de l'échelle sociale ! Je ne suis ni pour le peuple ni pour les grands, mais pour l'humanité tout entière ; et je ne crois ni aux institutions aristocratiques ni aux institutions démocratiques la vertu exclusive de perfectionner l'humanité ; cette vertu n'est que dans une morale divine, fruit d'une religion parfaite : la civilisation des peuples, c'est leur foi !

— Cela est vrai, répondit-elle ; mais cependant je suis aristocrate malgré moi ; et vous conviendrez, ajouta-t-elle, que, s'il y a des vices dans l'aristocratie, au moins il y a de hautes vertus à côté pour les racheter et les compenser ; tandis que dans la démocratie je vois bien des vices, et les vices les plus bas et les plus envieux, mais je cherche en vain les hautes vertus.

— Ce n'est pas cela, milady, lui dis-je ; il y a des deux parts vices et vertus : dans les hautes classes, ces vices mêmes ont un côté brillant ; mais dans la classe infé-

rieure, au contraire, ces vices se montrent dans toute leur nudité, et blessent davantage le sentiment moral dans le regard qui les contemple. La différence est dans l'apparence, et non dans le fait; mais, en réalité, le même vice est plus vice dans l'homme riche, élevé et instruit, que dans l'homme sans lumière et sans pain; car chez l'un le vice est de choix, chez l'autre, de nécessité. Méprisez-le donc partout, et plus encore chez l'aristocratie vicieuse, et ne jugeons pas l'humanité par classe, mais par homme : les grands auraient les vices du peuple s'ils étaient peuple, et les petits auraient les vices des grands s'ils étaient grands. La balance est égale; ne pesons pas.

— Eh bien, passons, me dit-elle; mais laissez-moi croire que vous êtes aristocrate comme moi : il m'en coûterait trop de vous croire du nombre de ces jeunes Français qui soulèvent l'écume populaire contre toutes les notabilités que Dieu, la nature et la société ont faites, et qui renversent l'édifice pour se faire, de ses ruines, un piédestal à leur envieuse bassesse!

— Non, lui dis-je, tranquillisez-vous; je ne suis point de ces hommes : je suis seulement de ceux qui ne méprisent pas ce qui est au-dessous d'eux dans l'ordre social, tout en respectant ce qui est au-dessus, mais dont le désir ou le rêve serait d'appeler tous les hommes, indépendamment de leur degré dans les hiérarchies arbitraires de la politique, à la même lumière, à la même liberté et à la même perfection morale. Et, puisque vous êtes religieuse, que vous croyez que Dieu aime également tous ses enfants, et que vous attendez un second Messie pour redresser toutes choses, vous pensez sans doute comme eux et comme moi.

— Oui, reprit-elle; mais je ne m'occupe plus de poli-

tique humaine, j'en ai assez ; j'en ai trop vu pendant dix ans que j'ai passés dans le cabinet de M. Pitt, mon oncle, et que toutes les intrigues de l'Europe sont venues retentir autour de moi. J'ai méprisé, jeune, l'humanité, je n'en veux plus entendre parler ; tout ce que font les hommes pour les hommes est sans fruit : les formes me sont indifférentes.

— Et à moi aussi, lui dis-je.

— Le fond des choses, continua-t-elle, c'est Dieu et la vertu !

— Je pense exactement ainsi, lui répondis-je. Ainsi n'en parlons plus, nous voilà d'accord ! »

Passant à des sujets moins graves, et plaisantant sur l'espèce de divination qui lui faisait comprendre un homme tout entier au premier regard et à la seule inspection de son étoile, je mis sa sagesse à l'épreuve, et je l'interrogeai sur deux ou trois voyageurs de ma connaissance, qui depuis quinze ans étaient venus passer sous ses yeux. Je fus frappé de la parfaite justesse de son coup d'œil sur deux de ces hommes. Elle analysa, entre autres, avec une prodigieuse perspicacité d'intelligence, le caractère de l'un d'eux, qui m'était parfaitement connu à moi-même ; caractère difficile à comprendre à première vue, grand, mais voilé sous les apparences de bonhomie les plus simples et les plus séduisantes. Et ce qui mit le comble à mon étonnemeut, et me fit admirer le plus la mémoire inflexible de cette femme, c'est que ce voyageur n'avait passé que deux heures chez elle, et que seize années s'étaient écoulées entre la visite de cet homme et le compte que je lui demandais de ses impressions sur lui. La solitude concentre et fortifie toutes les facultés de l'âme. Les prophètes, les saints, les grands hommes et

les poëtes l'ont merveilleusement compris, et leur nature leur fait chercher à tous le désert ou l'isolement parmi les hommes.

La nuit s'écoula ainsi à parcourir librement, et sans affectation de la part de lady Esther, tous les sujets qu'un mot amène et emporte dans une conversation à tout hasard. Je sentais qu'aucune corde ne manquait à cette haute et ferme intelligence, et que toutes les touches du clavier rendaient un son juste, fort et plein, excepté pourtant la corde métaphysique, que trop de tension et de solitude avait faussée, ou élevée à un diapason trop haut pour l'intelligence mortelle. Nous nous séparâmes avec un regret sincère de ma part, avec un regret obligeant témoigné de la sienne.

« Point d'adieu, me dit-elle : nous nous reverrons souvent dans ce voyage, et plus souvent encore dans d'autres voyages que vous ne projetez pas même encore. Allez vous reposer, et souvenez-vous que vous laissez une amie dans les solitudes du Liban. » Elle me tendit la main ; je portai la mienne sur mon cœur, à la manière des Arabes, et nous sortîmes.

---

## ENTRETIENS DE L'AME AVEC DIEU.

Comme la vague orageuse
S'apaise en touchant le bord;
Comme la nef voyageuse
S'abrite à l'ombre du port;
Comme l'errante hirondelle
Fuit sous l'aile maternelle
L'œil dévorant du vautour;
A tes pieds quand elle arrive,
L'âme errante et fugitive
Se recueille en ton amour.

Tu parles, mon cœur écoute;
Je soupire, tu m'entends;
Ton œil compte goutte à goutte
Les larmes que je répands :
Dans un sublime murmure,
Je suis, comme la nature,
Sans voix sous ta majesté;
Mais je sens, en ta présence,
L'heure pleine d'espérance
Tomber dans l'éternité!

Qu'importe en quels mots s'exhale
L'âme devant son auteur?
Est-il une langue égale
A l'extase de mon cœur?
Quoi que ma bouche articule,
Ce sang pressé qui circule,
Ce sein qui respire en toi,
Ce cœur qui bat et s'élance,

Ces yeux baignés, ce silence,
Tout parle, tout prie en moi.

Ainsi les vagues palpitent
Au lever du roi du jour;
Ainsi les astres gravitent,
Muets de crainte et d'amour;
Ainsi les flammes s'élancent,
Ainsi les airs se balancent,
Ainsi se meuvent les cieux,
Ainsi ton tonnerre vole,
Et tu comprends sans parole
Leur hymne silencieux.

---

**RÉFLEXION.**

Les hommes doués d'une sensibilité excessive jouissent plus et souffrent plus que les natures moyennes et modérées. J'ai participé à ces excès d'impressions dans la mesure de mon organisation. Ceux qui sentent plus expriment plus aussi : ils sont éloquents ou poëtes. Leurs organes paraissent faits d'un métal plus fragile, mais plus sonore que le reste de l'argile humaine. Les coups que la douleur y frappe y résonnent et y prolongent leur vibration dans l'âme des autres. La vie du vulgaire est un vague et sourd murmure du cœur ; la vie des hommes sensibles est un cri; la vie du poëte est un chant.

---

## LA CLOCHE DU VILLAGE.

Oh! quand cette humble cloche à la lente volée
Épand comme un soupir sa voix sur la vallée,
Voix qu'arrête si près le bois ou le ravin;
Quand la main d'un enfant qui balance cette urne
En verse à sons pieux dans la brise nocturne
Ce que la terre a de divin;

Quand du clocher vibrant l'hirondelle habitante
S'envole au vent d'airain qui fait trembler sa tente,
Et de l'étang ridé vient effleurer les bords;
Ou qu'à la fin du fil qui chargeait sa quenouille,
La veuve du village à ce bruit s'agenouille,
Pour donner leur aumône aux morts;

Ce qu'éveille en mon sein le chant du toit sonore,
Ce n'est point la gaieté du jour qui vient d'éclore,
Ce n'est pas le regret du jour qui va finir,
Ce n'est pas le tableau de mes fraîches années
Croissant sur ces coteaux, parmi ces fleurs fanées
Qu'effeuille encor mon souvenir;

Ce n'est pas mes sommeils d'enfant sous ces platanes,
Ni ces premiers élans du jeu de mes organes,
Ni mes pas égarés sur ces rudes sommets,
Ni ces grands cris de joie en aspirant vos vagues,
O brises du matin pleines de saveurs vagues
Et qu'on croit n'épuiser jamais!

Ce n'est pas le coursier atteint dans la prairie,
Pliant son cou soyeux sous ma main aguerrie,

Et mêlant sa crinière à mes beaux cheveux blonds,
Quand, le sol sous ses pieds sonnant comme une enclume,
Sa croupe m'emportait, et que sa blanche écume
Argentait l'herbe des vallons!

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

De mes jours sans regret que l'hiver vous remporte
Avec le chaume vide, avec la feuille morte,
Avec la renommée, écho vide et moqueur!
Ces herbes du sentier sont des plantes divines
Qui parfument les pieds, oui, mais dont les racines
Ne s'enfoncent pas dans le cœur!

Guirlandes du festin que pour un soir on cueille,
Que la haine empoisonne ou que l'envie effeuille,
Dont vingt fois sous les mains la couronne se rompt,
Qui donnent à la vie un moment de vertige,
Mais dont la fleur d'emprunt ne tient pas à la tige,
Et qui sèche en tombant du front!

---

C'est le jour où ta voix, dans la vallée en larmes,
Sonnait le désespoir après le glas d'alarmes,
Où deux cercueils passant sous les coteaux en deuil,
Et bercés sur des cœurs par des sanglots de femmes,
Dans un double sépulcre enfermèrent trois âmes
Et m'oublièrent sur le seuil!

De l'aurore à la nuit, de la nuit à l'aurore,
O cloche, tu pleuras comme je pleure encore,
Imitant de nos cœurs le sanglot étouffant;
L'air, le ciel, résonnaient de ta complainte amère,
Comme si chaque étoile avait perdu sa mère,
Et chaque brise son enfant!

Depuis ce jour suprême où ta sainte harmonie
Dans ma mémoire en deuil à ma peine est unie,
Où ton timbre et mon cœur n'eurent qu'un même son,
Oui, ton bronze sonore et trempé dans la flamme
Me semble, quand il pleure, un morceau de mon âme
Qu'un ange frappe à l'unisson!

Je dors lorsque tu dors, je veille quand tu veilles,
Ton glas est un ami qu'attendent mes oreilles;
Entre la voix des tours je démêle ta voix;
Et ta vibration encore en moi résonne
Quand l'insensible bruit qu'un moucheron bourdonne
Te couvre déjà sous les bois!

Je me dis : « Ce soupir mélancolique et vague
Que l'air profond des nuits roule de vague en vague,
Ah! c'est moi, pour moi seul, là-haut retentissant!
Je sais ce qu'il me dit, il sait ce que je pense;
Et le vent qui l'ignore, à travers ce silence,
M'apporte un sympathique accent. »

Je me dis : « Cet écho de ce bronze qui vibre,
Avant de m'arriver au cœur de fibre en fibre,
A frémi sur la dalle où tout mon passé dort;
Du timbre du vieux dôme il garde quelque chose :
La pierre du sépulcre où mon amour repose
Sonne aussi dans ce doux accord! »

---

Ne t'étonne donc pas, enfant, si ma pensée,
Au branle de l'airain secrètement bercée,
Aime sa voix mystique et fidèle au trépas;
Si, dès le premier son qui gémit sous sa voûte,
Sur un pied suspendu je m'arrête et j'écoute
Ce que la mort me dit tout bas.

Et toi, saint porte-voix des tristesses humaines,
Que la terre inventa pour mieux crier ses peines,
Chante! des cœurs brisés le timbre est encor beau!
Que ton gémissement donne une âme à la pierre!
Des larmes aux yeux secs, un signe à la prière,
    Une mélodie au tombeau!

Moi, quand les laboureurs porteront dans ma bière
Le peu qui doit rester ici de ma poussière;
Après tant de soupirs que mon sein lance ailleurs,
Quand des pleureurs gagés, froide et banale escorte,
Déposeront mon corps endormi sous la porte
    Qui mène à des soleils meilleurs;

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh! n'attriste personne;
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon!
Mais prends ta voix de fête, et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
    Au seuil libre d'une prison!

Ou chante un air semblable au cri de l'alouette
Qui, s'élevant du chaume où la bise la fouette,
Dresse à l'aube du jour son vol mélodieux,
Et gazouille ces chants qui font taire d'envie
Ses rivaux attachés aux ronces de la vie,
    Et qui se perd au fond des cieux!

---

## LA DEMEURE DES GRANDS HOMMES.

J'ai toujours aimé à parcourir la scène physique des lieux habités par les hommes que j'ai connus, admirés, aimés ou révérés, parmi les vivants comme parmi les morts. Le pays qu'un grand homme a habité et préféré, pendant son passage sur la terre, m'a toujours paru la plus sûre et la plus parlante relique de lui-même, une sorte de manifestation matérielle de son génie, une révélation muette d'une partie de son âme, un commentaire vivant et sensible de sa vie, de ses actions et de ses pensées. Jeune, j'ai passé des heures solitaires et contemplatives, couché sous les oliviers qui ombragent les jardins d'Horace, en vue des cascades éblouissantes de Tibur; je me suis couché souvent le soir, au bruit de la belle mer de Naples, sous les rameaux pendants des vignes, auprès du lieu où Virgile a voulu que reposât sa cendre, parce que c'était le plus beau et le plus doux site où ses regards se fussent reposés. Combien, plus tard, j'ai passé de matins et de soirs assis aux pieds des beaux châtaigniers, dans ce petit vallon des Charmettes, où le souvenir de Jean-Jacques Rousseau m'attirait et me retenait par la sympathie de ses impressions, de ses rêveries, de ses malheurs et de son génie! Ainsi de plusieurs autres écrivains ou grands hommes dont le nom ou les écrits ont fortement retenti en moi. J'ai voulu les étudier, les connaître dans les lieux qui les avaient enfantés ou inspirés; et presque toujours un coup d'œil intelligent découvre une analogie secrète et profonde entre la patrie et l'homme, entre la scène et l'acteur, entre la nature et le génie qui en fut formé et inspiré.

## PROLOGUE DE JOCELYN.

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau. Je vins au presbytère
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse,
Montant, courbé, ces monts que chaque pas abaisse,
Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table,
Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit.
Il me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son cœur me parler d'un serrement de main;
Car, lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.
Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laissait apercevoir le toit de sa maison,
Je posai mon fusil sur une pierre grise,
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise;
Puis, regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir:
Car c'était l'heure sainte où, libre et solitaire,
Au rayon du couchant il lisait son bréviaire,
Et plus surpris encor de ne pas voir monter,
Du toit où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée.
Mais, voyant au soleil sa fenêtre fermée,
Une tristesse vague, une ombre de malheur,
Comme un frisson sur l'eau courut sur tout mon cœur:

Et, sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.

Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger :
Mais dans les champs déserts ni troupeau ni berger.
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse
Sur les bords de la route; et dans le sol qu'il creuse
Le soc penché dormait à moitié d'un sillon ;
On n'entendait au loin que le cri du grillon,
Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées
Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.
J'arrive, et frappe en vain : le gardien du foyer,
Son chien même à mes coups ne vient pas aboyer;
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
Et j'entre dans la cour, aussi muette et vide.
Vide? hélas! mon Dieu, non; au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise,
Immobile, le front sur ses genoux couché,
Et dans son tablier le visage caché.
Elle ne proférait ni plainte ni murmure;
Seulement, du drap noir qui couvrait sa figure
Un mouvement léger, convulsif, continu,
Trahissait le sanglot dans son sein retenu.
Je devinai la mort à ce muet emblème :
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
« Marthe! dis-je, est-il vrai?... » Se levant à ma voix,
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts :
« Trop vrai! Montez, monsieur; on peut le voir encore :
On ne doit l'enterrer que demain, à l'aurore.
Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix,
Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure :
« Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
« Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien

« Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. »
Son bien? N'en point garder était toute sa gloire :
Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.
Le peu qui lui restait a passé sou par sou
En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où.
Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie;
Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,
Qu'il a gagné la mort. — Oui, lui dis-je, et le ciel! »

Et je montai. La chambre était déserte et sombre;
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
Et mêlaient sur son front les funèbres reflets
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,
Comme luttent entre eux, dans la sainte agonie,
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.

Son visage était calme et doux à regarder :
Ses traits pacifiés semblaient encor garder
La douce impression d'extases commencées;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'âme en prenant son essor
Dans son divin sourire était visible encor.
Un drap blanc, recouvert de sa soutane noire,
Parait son lit de mort; un crucifix d'ivoire
Reposait dans ses mains sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami;
Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde,
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit, et, las de le veiller,
Écoutait si son souffle allait se réveiller.
Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite;
Ma main avec respect le secoua trois fois,
En traçant sur le corps le signe de la croix;
Puis je baisai les pieds et les mains. Le visage

De l'immortalité portait déjà l'image,
Et déjà sur ce front, où son signe était lu,
Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.
Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques,
Je m'assis pour pleurer près des chères reliques,
Et, priant et chantant et pleurant tour à tour,
Je consumai la nuit et vis poindre le jour.

Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,
Dans la terre des morts nous couchâmes la bière;
Chacun des villageois jeta sur le cercueil
Un peu de terre sainte, en signe de son deuil;
Tous pleuraient en passant et regardaient la tombe
S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe:
Chaque fois qu'en tombant la terre retentit,
De la foule muette un sourd sanglot sortit.
Quand ce fut à mon tour: « O saint ami! lui dis-je,
Dors! ce n'est pas mon cœur, c'est mon œil qui s'afflige.
En vain je vais fermer la couche où te voilà,
Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus là...
Il est où ses vertus ont allumé leur flamme;
Il est où ses soupirs ont devancé son âme! »
Je dis; et tout le soir, attristant ces déserts,
Sa cloche en gémissant le pleura dans les airs,
Et, mêlant à ses glas des aboiements funèbres,
Son chien, qui l'appelait, hurla dans les ténèbres.

Et moi, seul avec Marthe en ce morne séjour,
J'allais, je revenais du jardin à la cour,
Cherchant et retrouvant en chaque endroit sa trace,
Le voyant, lui parlant, et lui laissant sa place,
Feuilletant tout ouvert quelque livre pieux,
En lisant un passage et m'essuyant les yeux.
« N'écrivait-il jamais? — Quelquefois le dimanche,
Me dit Marthe, il veillait sur une page blanche;
Et quand elle était noire, au fond d'u vieux panier,

Il la jetait; et moi, dans un coin du grenier
Je balayais la feuille au retour de l'aurore.
Ce qu'ont laissé les rats y peut bien être encore. »
J'y montai; j'y trouvai ces pages où sa main
Avait ainsi couru sans ordre et sans dessein,
Semblables à ces mots qu'un rêveur solitaire
Du bout de son bâton écrit avec mystère,
Caractères battus par la pluie et les vents,
Et dont l'œil se fatigue à renouer le sens.
Bien des dates manquaient à ce journal sans suite,
Soit qu'il eût déchiré la page à peine écrite,
Ou soit que Marthe en eût allumé ses flambeaux,
Et les vents sur son toit dispersé les lambeaux.
Déplorant à mon cœur mainte feuille ravie,
Mon œil de ces débris recomposait sa vie,
Comme l'œil éclairé d'un rayon de la nuit,
Et s'égarant au loin sur l'horizon qui fuit,
Voit les anneaux glissants d'un fleuve à l'eau brillante
Dérouler flots à flots leur nappe étincelante,
Se perdre par moments sous quelque tertre obscur,
Dans la plaine plus bas reparaître plus pur,
Se briser de nouveau dans les prés qu'il arrose;
Mais, suivant du regard le sillon qu'il suppose,
Et sous les noirs coteaux devinant ses détours,
De mille anneaux rompus recompose un seul cours.
C'est ainsi qu'à travers de confuses images,
De ce journal brisé j'ai recousu les pages.

---

## LE PATRIOTISME.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'agriculture fait les bons citoyens; et pourquoi? C'est qu'elle fait la famille, c'est qu'elle fait le patriotisme.

Avez-vous quelquefois réfléchi, messieurs, à ce qu'était le patriotisme? Écoutez. Sans doute, pour l'homme religieux, pour le philosophe, pour l'homme d'État, la patrie se compose d'abstractions sublimes; la patrie, c'est la succession continue d'une race humaine possédant le même sol, parlant la même langue, vivant sous les mêmes lois, et qui, ne mourant jamais, se perpétue en se renouvelant toujours, comme un être immortel qui n'a que Dieu avant lui et Dieu après lui. Mais pour les hommes des champs, la patrie est quelque chose de plus sensuel, de plus réel, de plus près du cœur. Ce qu'il aime dans la patrie, c'est ce petit nombre d'objets auxquels son âme s'est attachée toute sa vie : c'est la maison, c'est la famille, ce sont toutes ces images sensibles, devenues des sentiments pour lui. Riche ou pauvre, peu importe, c'est le toit et l'espace de sa vie. Il y a autant de patriotisme dans le petit champ que dans le grand domaine : il y a autant de patriotisme dans la masure dégradée et couverte de chaume et de mousse que dans la demeure élevée et resplendissante au soleil. C'est pour cela qu'on vit, c'est pour cela qu'on meurt avec joie quand il faut le défendre contre la profanation du pied étranger.

## LA POÉSIE.

Il est une langue inconnue
Que parlent les vents dans les airs,
La foudre et l'éclair dans la nue,
La vague aux bords grondants des mers,
L'étoile de ses feux voilée,
L'astre endormi sur la vallée,
Le chant lointain des matelots,
L'horizon fuyant dans l'espace,
Et ce firmament que retrace
Le cristal ondulant des flots;

Les mers d'où s'élance l'aurore,
Les montagnes où meurt le jour,
La neige que le matin dore,
Le soir qui s'éteint sur la tour,
Le bruit qui tombe et recommence,
Le cygne qui nage ou s'élance,
Le frémissement des cyprès,
Les vieux temples sur les collines,
Les souvenirs dans les ruines,
Le silence au fond des forêts,

Les grandes ombres que déroulent
Les sommets que l'astre a quittés,
Les bruits majestueux qui roulent
Du sein orageux des cités,
Les reflets tremblants des étoiles,
Les soupirs du vent dans les voiles,
La foudre et son sublime effroi,

La nuit, les déserts, les orages ;
Et, dans tous ces accents sauvages,
Cette langue parle de toi,

De toi, Seigneur, Être de l'être!
Vérité, vie, espoir, amour!
De toi que la nuit veut connaître,
De toi que demande le jour,
De toi que chaque son murmure,
De toi que l'immense nature
Dévoile et n'a pas défini,
De toi que ce néant proclame,
Source, abîme, océan de l'âme,
Et qui n'as qu'un nom : l'Infini!

Ici-bas, toute créature
Entend tes sublimes accents,
O langue! et, selon sa mesure,
En pénètre plus loin le sens!
Mais plus notre esprit, qu'elle atterre,
En dévoile le saint mystère,
Plus du monde il est dégoûté;
Un poids accable sa faiblesse,
Une solitaire tristesse
Devient sa seule volupté.

Ainsi, quand notre humble paupière,
Contemplant l'occident vermeil,
Fixe au terme de sa carrière
Le lit enflammé du soleil,
Le regard qu'éblouit sa face
Retombe soudain dans l'espace,
Comme frappé d'aveuglement;
Il ne voit que des points funèbres,
Vide, solitude et ténèbres
Dans le reste du firmament!

O Dieu! tu m'as donné d'entendre
Ce verbe, ou plutôt cet accord,
Tantôt majestueux et tendre,
Tantôt triste comme la mort!
Depuis ce jour, Seigneur, mon âme
Converse avec l'onde et la flamme,
Avec la tempête et la nuit :
Là chaque mot est une image,
Et je rougis de ce langage,
Dont la parole n'est qu'un bruit!

---

## LA TEMPÊTE,

### DANS L'ÉPISODE DE GRAZIELLA.

### I

Je menais à Naples à peu près la même vie contemplative qu'à Rome chez le vieux peintre de la place d'Espagne; seulement, au lieu de passer mes journées à errer parmi les débris de l'antiquité, je les passais à errer ou sur les bords ou sur les flots du golfe de Naples. Je revenais le soir au vieux couvent où, grâce à l'hospitalité du parent de ma mère, j'habitais une petite cellule qui touchait aux toits, et dont le balcon, festonné de pots de fleurs et de plantes grimpantes, ouvrait sur la mer, sur le Vésuve, sur Castellamare et sur Sorrente.

Quand l'horizon du matin était limpide, je voyais briller la maison blanche du Tasse, suspendue comme un nid de

cygne au sommet d'une falaise de rocher jaune, coupé à pic par les flots. Cette vue me ravissait. La lueur de cette maison brillait jusqu'au fond de mon âme. C'était comme un éclair de gloire qui étincelait de loin sur ma jeunesse et dans mon obscurité. Je me souvenais de cette scène homérique de la vie de ce grand homme, quand, sorti de prison, poursuivi par l'envie des petits et par la calomnie des grands, bafoué jusque dans son génie, sa seule richesse, il revient à Sorrente chercher un peu de repos, de tendresse ou de pitié, et que, déguisé en mendiant, il se présente à sa sœur pour tenter son cœur, et voir si elle, au moins, reconnaîtra celui qu'elle a tant aimé.

« Elle le reconnaît à l'instant, dit le biographe naïf, malgré sa pâleur maladive, sa barbe blanchissante et son manteau déchiré. Elle se jette dans ses bras avec plus de tendresse et de miséricorde que si elle eût reconnu son frère sous les habits d'or des courtisans de Ferrare. Sa voix est étouffée longtemps par les sanglots ; elle presse son frère contre son cœur. Elle lui lave les pieds, elle lui apporte le manteau de son père, elle lui fait préparer un repas de fête. Mais ni l'un ni l'autre ne purent toucher aux mets qu'on avait servis, tant leurs cœurs étaient pleins de larmes ; et ils passèrent le jour à pleurer, sans se rien dire, en regardant la mer et en se souvenant de leur enfance. »

## II

Un jour, c'était au commencement de l'été, au moment où le golfe de Naples, bordé de ses collines, de ses mai-

sons blanches, de ses rochers tapissés de vignes grimpantes et entourant sa mer plus bleue que son ciel, ressemble à une coupe de vert antique qui blanchit d'écume, et dont le lierre et le pampre festonnent les anses et les bords ; c'était la saison où les pêcheurs du Pausilippe, qui suspendent leur cabane à ses rochers et qui étendent leurs filets sur ses petites plages de sable fin, s'éloignent de la terre avec confiance, et vont pêcher la nuit à deux ou trois lieues en mer, jusque sous les falaises de Capri, de Procida, d'Ischia, et au milieu du golfe de Gaëte.

Quelques-uns portent avec eux des torches de résine qu'ils allument pour tromper le poisson. Le poisson monte à la lueur, croyant que c'est le crépuscule du jour. Un enfant, accroupi sur la proue de la barque, penche en silence la torche inclinée sur la vague, pendant que le pêcheur, plongeant de l'œil au fond de l'eau, cherche à apercevoir sa proie et à l'envelopper de son filet. Ces feux, rouges comme des foyers de fournaise, se reflètent en longs sillons ondoyants sur la nappe de la mer, comme les longues traînées de lueurs qu'y projette le globe de la lune. L'ondoiement des vagues les fait osciller et en prolonge l'éblouissement de lame en lame, aussi loin que la première vague la reflète aux vagues qui la suivent.

## III

Nous passions souvent, mon ami et moi, des heures entières, assis sur un écueil ou sur les ruines humides du

palais de la reine Jeanne, à regarder ces lueurs fantastiques et à envier la vie errante et insouciante de ces pauvres pêcheurs.

Quelques mois de séjour à Naples, la fréquentation habituelle des hommes du peuple pendant nos courses de tous les jours dans la campagne et sur la mer, nous avaient familiarisés avec leur langue accentuée et sonore, où le geste et le regard tiennent plus de place que le mot. Philosophes par pressentiment et fatigués des agitations vaines de la vie avant de les avoir connues, nous portions souvent envie à ces heureux *lazzaroni* dont la plage et les quais de Naples étaient alors couverts, qui passaient leurs jours à dormir, à l'ombre de leur petite barque, sur le sable, à entendre les vers improvisés de leurs poëtes ambulants, et à danser la *tarentella* avec les jeunes filles de leur caste, le soir, sous quelque treille au bord de la mer. Nous connaissions leurs habitudes, leur caractère et leurs mœurs, beaucoup mieux que ceux du monde élégant, où nous n'allions jamais. Cette vie nous plaisait et endormait en nous ces mouvements fiévreux de l'âme, qui usent inutilement l'imagination des jeunes hommes avant l'heure où leur destinée les appelle à agir ou à penser.

Mon ami avait vingt ans ; j'en avais dix-huit : nous étions donc tous deux à cet âge où il est permis de confondre les rêves avec les réalités. Nous résolûmes de lier connaissance avec ces pêcheurs et de nous embarquer avec eux pour mener quelques jours la même vie. Ces nuits tièdes et lumineuses passées sous la voile, dans ce berceau ondoyant des lames et sous le ciel profond et étoilé, nous semblaient une des plus mystérieuses voluptés

de la nature, qu'il fallait surprendre et connaître, ne fût-ce que pour la raconter.

Libres, et sans avoir de compte à rendre de nos actions et de nos absences à personne, le lendemain nous exécutâmes ce que nous avions rêvé. En parcourant la plage de la Margellina, qui s'étend sous le tombeau de Virgile, au pied du mont Pausilippe, et où les pêcheurs de Naples tirent leurs barques sur le sable et raccommodent leurs filets, nous vîmes un vieillard encore robuste. Il embarquait ses ustensiles de pêche dans son caïque, peint de couleurs éclatantes et surmonté à la poupe d'une petite image sculptée de saint François. Un enfant de douze ans, son seul rameur, apportait en ce moment dans la barque deux pains, un fromage de buffle, dur, luisant et doré comme les cailloux de la plage, quelques figues et une cruche de terre qui contenait de l'eau.

La figure du vieillard et celle de l'enfant nous attirèrent. Nous liâmes conversation. Le pêcheur se prit à sourire quand nous lui proposâmes de nous recevoir pour rameurs et de nous mener en mer avec lui. « Vous n'avez pas les mains calleuses qu'il faut pour toucher le manche de la rame, nous dit-il. Vos mains blanches sont faites pour toucher des plumes et non du bois : ce serait dommage de les durcir à la mer. — Nous sommes jeunes, répondit mon ami, et nous voulons essayer de tous les métiers avant d'en choisir un. Le vôtre nous plaît parce qu'il se fait sur la mer et sous le ciel. — Vous avez raison, répliqua le vieux batelier. C'est un métier qui rend le cœur content et l'esprit confiant dans la protection des saints. Le pêcheur est sous la garde immédiate du Ciel. L'homme ne sait pas d'où viennent le vent et la vague.

Le rabot et la lime sont dans la main de l'ouvrier, la richesse ou la faveur sont dans la main du roi, mais la barque est dans la main de Dieu. »

Cette pieuse philosophie du barcarolle nous attacha davantage à l'idée de nous embarquer avec lui. Après une longue résistance, il y consentit. Nous convînmes de lui donner chacun deux *carlins* par jour pour lui payer notre apprentissage et notre nourriture.

Ces conventions faites, il envoya l'enfant chercher à la Margellina un surcroît de provisions de pain, de vin, de fromages secs et de fruits. A la tombée du jour, nous l'aidâmes à mettre sa barque à flot et nous partîmes.

## IV

La première nuit fut délicieuse. La mer était calme comme un lac encaissé dans les montagnes de la Suisse. A mesure que nous nous éloignions du rivage, nous voyions les langues de feu des fenêtres du palais et des quais de Naples s'ensevelir sous la ligne sombre de l'horizon. Les phares seuls nous montraient la côte. Ils pâlissaient devant la légère colonne de feu qui s'élançait du cratère du Vésuve. Pendant que le pêcheur jetait et tirait le filet, et que l'enfant, à moitié endormi, laissait vaciller sa torche, nous donnions de temps en temps une faible impulsion à la barque, et nous écoutions avec ravissement les gouttes sonores de l'eau qui ruisselait de nos rames

tomber harmonieusement dans la mer, comme des perles dans un bassin d'argent.

Nous avions doublé depuis longtemps la pointe du Pausilippe, traversé le golfe de Pouzzoles, celui de Baïa, et franchi le canal du golfe de Gaëte, entre le cap Misène et l'île de Procida. Nous étions en pleine mer ; le sommeil nous gagnait. Nous nous couchâmes sous nos bancs, à côté de l'enfant.

Le pêcheur étendit sur nous la lourde voile pliée au fond de la barque. Nous nous endormîmes ainsi entre deux lames, bercés par le balancement insensible d'une mer qui faisait à peine incliner le mât. Quand nous nous réveillâmes, il était grand jour.

Un soleil étincelant moirait la mer de rubans de feu, et se réverbérait sur les maisons blanches d'une côte inconnue. Une légère brise, qui venait de cette terre, faisait palpiter la voile sur nos têtes, et nous poussait d'anse en anse et de rocher en rocher. C'était la côte dentelée et à pic de la charmante île d'Ischia, que je devais tant habiter et tant aimer plus tard. Elle m'apparaissait, pour la première fois, nageant dans la lumière, sortant de la mer, se perdant dans le bleu du ciel, et éclose comme d'un rêve de poëte pendant le léger sommeil d'une nuit d'été.

## V

L'île d'Ischia, qui sépare le golfe de Gaëte du golfe de Naples, et qu'un étroit canal sépare elle-même de l'île de

Procida, n'est qu'une seule montagne à pic, dont la cime, blanche et foudroyée, plonge ses dents ébréchées dans le ciel. Ses flancs abrupts, creusés de vallons, de ravines, de lits de torrents, sont revêtus du haut en bas de châtaigniers d'un vert sombre ; ses plateaux les plus rapprochés de la mer et inclinés sur les flots portent des chaumières, des villas rustiques et des villages à moitié cachés sous les treilles de vigne. Chacun de ces villages a sa *marine*. On appelle ainsi le petit port où flottent les barques des pêcheurs de l'île et où se balancent quelques mâts de navires à voile latine. Les vergues touchent aux arbres et aux vignes de la côte.

Il n'y a pas une de ces maisons, suspendue aux pentes de la montagne, cachée au fond de ses ravins, pyramidant sur un de ses plateaux, projetée sur un de ses ceps, adossée à son bois de châtaigniers, ombragée par son groupe de pins, entourée de ses arcades blanches et festonnée de ses treilles pendantes, qui ne fût en songe la demeure idéale d'un poëte.

Nos yeux ne se lassaient pas de ce spectacle. La côte abondait en poissons. Le pêcheur avait fait une bonne nuit. Nous abordâmes à une des petites anses de l'île pour puiser de l'eau à une source voisine, et pour nous reposer sous les rochers. Au soleil baissant, nous revînmes à Naples, couchés sur nos bancs de rameurs. Une voile carrée, placée en travers d'un petit mât sur la proue, dont l'enfant tenait l'écoute, suffisait pour nous faire longer les falaises de Procida et du cap Misène, et pour faire écumer la surface de la mer sous notre esquif.

Le vieux pêcheur et l'enfant, aidés par nous, tirèrent leur barque sur le sable et emportèrent les paniers de poissons dans la cave de la petite maison qu'ils habitaient sous les rochers de la Margellina.

## VI

Les jours suivants, nous reprîmes gaiement notre nouveau métier. Nous écumâmes tour à tour tous les flots de la mer de Naples. Nous suivions le vent avec indifférence partout où il soufflait. Nous visitâmes ainsi l'île de Capri, d'où l'imagination repousse encore l'ombre sinistre de Tibère ; Cumes et ses temples, ensevelis sous les lauriers touffus et sous les figuiers sauvages ; Baïa et ses places mornes, qui semblent avoir vieilli et blanchi comme ces Romains dont elles abritaient jadis la jeunesse et les délices ; Portici et Pompeïa, riant sous la lave et sous la cendre du Vésuve ; Castellamare, dont les hautes et noires forêts de lauriers et de châtaigniers sauvages, en se répétant dans la mer, teignent en vert sombre les flots toujours murmurants de la rade. Le vieux batelier connaissait partout quelque famille de pêcheurs comme lui, où nous recevions l'hospitalité quand la mer était grosse et nous empêchait de rentrer à Naples.

Pendant deux mois, nous n'entrâmes pas dans une auberge. Nous vivions en plein air avec le peuple et de la vie frugale du peuple. Nous nous étions faits peuple nous-mêmes pour être plus près de la nature. Nous avions presque son costume. Nous parlions sa langue, et

la simplicité de ses habitudes nous communiquait pour ainsi dire la naïveté de ses sentiments.

Cette transformation, d'ailleurs, nous coûtait peu à mon ami et à moi. Élevés tous deux à la campagne pendant les orages de la Révolution, qui avait abattu ou dispersé nos familles, nous avions beaucoup vécu, dans notre enfance, de la vie du paysan : lui, dans les montagnes du Grésivaudan, chez une nourrice qui l'avait recueilli pendant l'emprisonnement de sa mère; moi, sur les collines du Mâconnais, dans la petite demeure rustique où mon père et ma mère avaient recueilli leur nid menacé. Du berger ou du laboureur de nos montagnes au pêcheur du golfe, il n'y a de différence que le site, la langue et le métier. Le sillon ou la vague inspirent les mêmes pensées aux hommes qui labourent la terre ou l'eau. La nature parle la même langue à ceux qui cohabitent avec elle sur la montagne ou sur la mer.

Nous l'éprouvions. Au milieu de ces hommes simples, nous ne nous trouvions pas dépaysés. Les mêmes instincts sont une parenté entre les hommes. La monotonie même de cette vie nous plaisait en nous endormant. Nous voyions avancer avec peine la fin de l'été, et approcher ces jours d'automne et d'hiver après lesquels il faudrait rentrer dans notre patrie. Nos familles, inquiètes, commençaient à nous rappeler. Nous éloignions autant que nous le pouvions cette idée de départ, et nous aimions à nous figurer que cette vie n'aurait point de terme.

## VII

Cependant septembre commençait avec ses pluies et ses tonnerres. La mer était moins douce. Notre métier, plus pénible, devenait quelquefois dangereux. Les brises fraîchissaient, la vague écumait et nous trempait souvent de ses jaillissements. Nous avions acheté sur le môle deux de ces capotes de grosse laine brune que les matelots et les lazzaroni de Naples jettent pendant l'hiver sur leurs épaules. Les manches larges de ces capotes pendent à côté des bras nus. Le capuchon, flottant en arrière ou ramené sur le front, selon le temps, abrite la tête du marin de la pluie et du froid, ou laisse la brise et les rayons du soleil se jouer dans ses cheveux mouillés.

Un jour nous partîmes de la Margellina par une mer d'huile, que ne ridait aucun souffle, pour aller pêcher des rougets et les premiers thons sur la côte de Cumes, où les courants les jettent dans cette saison. Les brouillards roux du matin flottaient à mi-côte et annonçaient un coup de vent pour le soir. Nous espérions le prévenir et avoir le temps de doubler le cap Misène avant que la mer lourde et dormante fût soulevée.

La pêche était abondante. Nous voulûmes jeter quelques filets de plus. Le vent nous surprit ; il tomba du sommet de l'Époméo, immense montagne qui domine Ischia, avec le bruit et le poids de la montagne elle-même qui s'écroulerait dans la mer. Il aplanit d'abord tout l'espace liquide autour de nous, comme la herse de fer apla-

nit la glèbe et nivelle les sillons ; puis la vague, revenue de sa surprise, se gonfla murmurante et creuse, et s'éleva, en peu de minutes, à une telle hauteur, qu'elle nous cachait de temps à autre la côte et les îles.

Nous étions également loin de la terre ferme et d'Ischia, et déjà à demi engagés dans le canal qui sépare le cap Misène de l'île grecque de Procida. Nous n'avions qu'un parti à prendre : nous engager résolûment dans le canal, et, si nous réussissions à le franchir, nous jeter à gauche dans le golfe de Baïa et nous abriter dans ses eaux tranquilles.

Le vieux pêcheur n'hésita pas. Du sommet d'une lame où l'équilibre de la barque nous suspendit un moment dans un tourbillon d'écume, il jeta un regard rapide autour de lui, comme un homme égaré qui monte sur un arbre pour chercher sa route, puis se précipitant au gouvernail : « A vos rames, enfants ! s'écria-t-il ; il faut que nous voguions au cap plus vite que le vent ; s'il nous y devance, nous sommes perdus ! » Nous obéîmes comme le corps obéit à l'instinct.

Les yeux fixés sur ses yeux pour y chercher le rapide indice de sa direction, nous nous penchâmes sur nos avirons, et tantôt gravissant péniblement le flanc des lames montantes, tantôt nous précipitant avec leur écume au fond des lames descendantes, nous cherchions à ralentir notre chute par la résistance de nos rames dans l'eau. Huit ou dix vagues de plus en plus énormes nous jetèrent dans le plus étroit du canal. Mais le vent nous avait devancés, comme l'avait dit le pilote, et, en s'engouffrant entre le cap et la pointe de l'île, il avait acquis une telle

force, qu'il soulevait la mer avec les bouillonnements d'une lave furieuse, et que la vague, ne trouvant pas d'espace pour fuir assez vite devant l'ouragan qui la poussait, s'amoncelait sur elle-même, retombait, ruisselait, s'éparpillait dans tous les sens comme une mer folle, et, cherchant à fuir, sans pouvoir s'échapper du canal, se heurtait avec des coups terribles contre les rochers à pic du cap Misène, et y élevait une colonne d'écume dont la poussière était renvoyée jusque sur nous.

## VIII

Tenter de franchir ce passage avec une barque aussi fragile, et qu'un seul jet d'écume pouvait remplir et engloutir, c'était insensé. Le pêcheur jeta sur le cap éclairé par sa colonne d'écume un regard que je n'oublierai jamais ; puis, faisant le signe de la croix : « Passer est impossible ! s'écria-t-il ; reculer dans la grande mer, encore plus. Il ne nous reste qu'un parti : aborder à Procida, ou périr. »

Tout novices que nous fussions dans la pratique de la mer, nous sentions la difficulté d'une pareille manœuvre par un coup de vent. En nous dirigeant vers le cap, le vent nous prenait en poupe, nous chassait devant lui ; nous suivions la mer qui fuyait avec nous, et les vagues, en nous élevant sur leur sommet, nous relevaient avec elles. Elles avaient donc moins de chance de nous ensevelir dans les abîmes qu'elles creusaient. Mais pour aborder à Procida, dont nous apercevions les feux du soir

briller à notre droite, il fallait prendre obliquement les lames, et nous glisser, pour ainsi dire, dans leurs vallées vers la côte, en présentant le flanc à la vague et les minces bords de la barque au vent. Cependant la nécessité ne nous permettait pas d'hésiter. Le pêcheur, nous faisant signe de relever nos rames, profita de l'intervalle d'une lame à une autre pour virer de bord. Nous mîmes le cap sur Procida, et nous voguâmes comme un brin d'herbe marine qu'une vague jette à l'autre vague et que le flot reprend au flot.

## IX

Nous avancions peu; la nuit était tombée. La poussière, l'écume, les nuages que le vent roulait en lambeaux déchirés sur le canal, en redoublaient l'obscurité. Le vieillard avait ordonné à l'enfant d'allumer une de ses torches de résine, soit pour éclairer un peu sa manœuvre dans les profondeurs de la mer, soit pour indiquer aux marins de Procida qu'une barque était en perdition dans le canal, et pour leur demander non leurs secours, mais leurs prières.

C'était un spectacle sublime et sinistre que celui de ce pauvre enfant accroché d'une main au petit mât qui surmontait la proue, et, de l'autre, élevant au-dessus de sa tête cette torche de feu rouge dont la flamme et la fumée se tordaient sous le vent et lui brûlaient les doigts et les cheveux. Cette étincelle flottante, apparaissant au sommet des lames et disparaissant dans leur profondeur, tou-

jours prête à s'éteindre et toujours rallumée, était comme le symbole de ces quatre vies d'hommes qui luttaient entre le salut et la mort dans les ombres et dans les angoisses de cette nuit.

## X

Trois heures, dont les minutes ont la durée des pensées qui les mesurent, s'écoulèrent ainsi. La lune se leva, et, comme c'est l'habitude, le vent plus furieux se leva avec elle. Si nous avions eu la moindre voile, il nous eût chavirés vingt fois. Quoique les bords très-bas de la barque donnassent peu de prise à l'ouragan, il y avait des moments où il semblait déraciner notre quille des flots, et où il nous faisait tournoyer comme une feuille sèche arrachée à l'arbre.

Nous embarquions beaucoup d'eau : nous ne pouvions suffire à la vider aussi vite qu'elle nous envahissait. Il y avait des moments où nous sentions les planches s'affaisser sous nous comme un cercueil qui descend dans la fosse. Le poids de l'eau rendait la barque moins obéissante et pouvait la rendre plus lente à se relever une fois entre deux lames. Une seule seconde de retard, et tout était fini.

Le vieillard, sans pouvoir parler, nous fit signe, les larmes aux yeux, de jeter à la mer tout ce qui encombrait le fond de la barque. Les jarres d'eau, les paniers de poissons, les deux grosses voiles, l'ancre de fer, les

cordages, jusqu'à ses paquets de lourdes hardes, nos capotes même de grosse laine trempées d'eau, tout passa par-dessus le bord. Le pauvre nautonier regarda un moment surnager toute sa richesse. La barque se releva et courut légèrement sur la crête des vagues, comme un coursier qu'on a déchargé.

Nous entrâmes insensiblement dans une mer plus douce, un peu abritée par la pointe occidentale de Procida. Le vent faiblit, la flamme de la torche se redressa, la lune ouvrit une grande percée bleue entre les nuages; les lames, en s'allongeant, s'aplanirent et cessèrent d'écumer sur nos têtes. Peu à peu la mer fut courte et clapoteuse comme dans une anse presque tranquille, et l'ombre noire de la falaise de Procida nous coupa la ligne de l'horizon. Nous étions dans les eaux du milieu de l'île.

## XI

La mer était trop grosse à la pointe pour en chercher le port. Il fallut nous résoudre à aborder l'île par ses flancs et au milieu de ses écueils. « N'ayons plus d'inquiétude, enfants, nous dit le pêcheur en reconnaissant le rivage à la clarté de la torche ; la madone nous a sauvés. Nous tenons la terre, et nous coucherons cette nuit dans ma maison. » Nous crûmes qu'il avait perdu l'esprit; car nous ne lui connaissions d'autre demeure que sa cave sombre de la Margellina, et, pour y revenir avant la nuit, il fallait se rejeter dans le canal, doubler le cap et affron-

ter de nouveau la mer mugissante à laquelle nous venions d'échapper.

Mais lui souriait de notre air d'étonnement, et, comprenant nos pensées dans nos yeux : « Soyez tranquilles, jeunes gens, reprit-il, nous y arriverons sans qu'une seule vague nous mouille. » Puis il nous expliqua qu'il était de Procida; qu'il possédait encore sur cette côte de l'île la cabane et le jardin de son père, et qu'en ce moment même sa femme âgée avec sa petite-fille, sœur de Beppino, notre jeune mousse, et deux autres petits enfants, étaient dans sa maison pour y sécher les figues et pour y vendanger les treilles, dont ils vendaient les raisins à Naples. « Encore quelques coups de rame, ajouta-t-il, et nous boirons de l'eau de la source, qui est plus limpide que le vin d'Ischia. »

Ces mots nous rendirent courage; nous ramâmes encore pendant l'espace d'environ une lieue le long de la côte droite et écumeuse de Procida. De temps en temps, l'enfant élevait et secouait sa torche. Elle jetait sa lueur sinistre sur les rochers, et nous montrait partout une muraille inabordable. Enfin, au tournant d'une pointe de granit qui s'avançait en forme de bastion dans la mer, nous vîmes la falaise fléchir et se creuser un peu comme une brèche dans un mur d'enceinte; un coup de gouvernail nous fit virer droit à la côte; trois dernières lames jetèrent notre barque harassée entre deux écueils, où l'écume bouillonnait sur un bas-fond.

## XII

La proue, en touchant la roche, rendit un son sec et éclatant comme le craquement d'une planche qui tombe à faux et qui se brise. Nous sautâmes dans la mer, nous amarrâmes de notre mieux la barque avec un reste de cordage, et nous suivîmes le vieillard et l'enfant qui marchaient devant nous.

Nous gravîmes contre le flanc de la falaise une espèce de rampe étroite où le ciseau avait creusé dans le rocher des degrés inégaux, tout glissants de la poussière de la mer. Cet escalier de roc vif, qui manquait quelquefois sous les pieds, était remplacé par quelques marches artificielles qu'on avait formées en enfonçant par la pointe de longues perches dans les trous de la muraille, et en jetant sur ce plancher tremblant des planches goudronnées de vieilles barques, ou des fagots de branches de châtaigniers garnis de leurs feuilles sèches.

Après avoir monté ainsi lentement environ quatre ou cinq cents marches, nous nous trouvâmes dans une petite cour suspendue qu'entourait un parapet de pierres grises. Au fond de la cour s'ouvraient deux arches sombres qui semblaient devoir conduire à un cellier. Au-dessus de ces arches massives, deux arcades arrondies et surbaissées portaient un toit en terrasse, dont les bords étaient garnis de pots de romarin et de basilic. Sous les arcades, on apercevait une galerie rustique où brillaient,

comme des lustres d'or, aux clartés de la lune, des régimes de maïs suspendus.

Une porte en planches mal jointes ouvrait sur cette galerie. A droite, le terrain sur lequel la maisonnette était inégalement assise s'élevait jusqu'à la hauteur du plain-pied de la galerie. Un gros figuier et quelques ceps tortueux de vigne se penchaient de là sur l'angle de la maison, en confondant leurs feuilles et leurs fruits sous les ouvertures de la galerie et en jetant deux ou trois festons serpentants sur le mur d'appui des arcades. Leurs branches grillaient à demi deux fenêtres basses qui s'ouvraient sur cette espèce de jardin ; et si ce n'eût été ces fenêtres, on eût pu prendre la maison massive, carrée et basse, pour un des rochers gris de cette côte, ou pour un de ces blocs de lave refroidie que le châtaignier, le lierre et la vigne pressent et ensevelissent de leurs rameaux, et où le vigneron de Castellamare ou de Sorrente creuse une grotte fermée d'une porte pour conserver son vin à côté du cep qui l'a porté.

Essoufflés par la montée longue et rapide que nous venions de faire et par le poids de nos rames que nous portions sur nos épaules, nous nous arrêtâmes un moment, le vieillard et nous, pour reprendre haleine dans cette cour. Mais l'enfant, jetant sa rame sur un tas de broussailles et gravissant légèrement l'escalier, se mit à frapper à l'une des fenêtres avec sa torche encore allumée, en appelant d'une voix joyeuse sa grand'mère et sa sœur : « Ma mère! ma sœur! *Madre! Sorellina!* criait-il, *Gaetana! Graziella!* réveillez-vous; ouvrez, c'est le père, c'est moi ; ce sont des étrangers avec nous. »

Nous entendîmes une voix mal éveillée, mais claire et douce, qui jetait confusément quelques exclamations de surprise du fond de la maison. Puis le battant d'une des fenêtres s'ouvrit à demi, poussé par un bras nu et blanc qui sortait d'une manche flottante, et nous vîmes, à la lueur d'une torche que l'enfant élevait vers la fenêtre en se dressant sur la pointe des pieds, une ravissante figure de jeune fille apparaître entre les volets plus ouverts.

Surprise au milieu de son sommeil par la voix de son frère, Graziella n'avait eu ni la pensée ni le temps de s'arranger une toilette de nuit. Elle s'était élancée pieds nus à la fenêtre, dans le désordre où elle dormait sur son lit. De ses longs cheveux noirs la moitié tombait sur une de ses joues; l'autre moitié se tordait autour de son cou, puis, emportée de l'autre côté de son épaule par le vent, qui soufflait avec force, frappait le volet entr'ouvert et revenait lui fouetter le visage comme l'aile d'un corbeau battue par le vent.

Du revers de ses deux mains, la jeune fille se frottait les yeux en élevant ses coudes et en dilatant ses épaules, avec ce premier geste d'un enfant qui se réveille et qui veut chasser le sommeil. Sa chemise, nouée autour du cou, ne laissait apercevoir qu'une taille élevée et mince où se modelaient à peine sous la toile les premières ondulations de la jeunesse. Ses yeux, ovales et grands, étaient de cette couleur indécise entre le noir foncé et le bleu de mer, qui adoucit le rayonnement par l'humidité du regard, teinte céleste que les yeux des femmes de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu brûlant de leur jour de flamme et à l'azur serein de leur ciel, de leur

mer et de leur nuit. Les joues étaient pleines, arrondies, d'un contour ferme, mais d'un teint un peu pâle et un peu bruni par le climat, non de cette pâleur maladive du Nord, mais de cette blancheur saine du Midi, qui ressemble à la couleur du marbre exposé depuis des siècles à l'air et aux flots. La bouche, dont les lèvres étaient plus ouvertes et plus épaisses que celle des femmes de nos climats, avait les plis de la candeur et de la bonté. Les dents, courtes, mais éclatantes, brillaient aux lueurs flottantes de la torche, comme des écailles de nacre aux bords de la mer sous la moire de l'eau frappée du soleil.

Tandis qu'elle parlait à son petit frère, ses paroles vives, un peu âpres et accentuées, dont la moitié était emportée par la brise, résonnaient comme une musique à nos oreilles. Sa physionomie, aussi mobile que les lueurs de la torche qui l'éclairait, passa en une minute de la surprise à l'effroi, de l'effroi à la gaieté, de la tendresse au rire, puis elle nous aperçut derrière le tronc du gros figuier ; elle se retira confuse de la fenêtre, sa main abandonna le volet, qui battit librement la muraille; elle ne prit que le temps d'éveiller sa grand'mère et de s'habiller à demi ; elle vint nous ouvrir la porte sous les arcades, et embrasser, tout émue, son grand-père et son frère.

## XIII

La vieille mère parut bientôt, tenant à la main une lampe de terre rouge, qui éclairait son visage maigre et

pâle et ses cheveux aussi blancs que les écheveaux de laine qui floconnaient sur la table autour de sa quenouille. Elle baisa la main de son mari et le front de l'enfant. Tout le récit que contiennent ces lignes fut échangé en quelques mots et en quelques gestes entre les membres de cette pauvre famille. Nous n'entendions pas tout. Nous nous tenions un peu à l'écart pour ne pas gêner l'épanchement de cœur de nos hôtes. Ils étaient pauvres; nous étions étrangers : nous leur devions le respect. Notre attitude réservée à la dernière place et près de la porte le leur témoignait silencieusement.

Graziella jetait de temps en temps un regard étonné et comme du fond d'un rêve sur nous. Quand le père eut fini de raconter, la vieille mère tomba à genoux près du foyer; Graziella, montant sur la terrasse, rapporta une branche de romarin et quelques fleurs d'oranger à larges étoiles blanches; elle prit une chaise, elle attacha le bouquet avec de longues épingles, tirées de ses cheveux, devant une petite statue enfumée de la Vierge placée au-dessus de la porte, et devant laquelle brûlait une lampe. Nous comprîmes que c'était une action de grâces à sa divine protectrice pour avoir sauvé son grand-père et son frère, et nous prîmes notre part de sa reconnaissance.

## XIV

L'intérieur de la maison était aussi nu et aussi semblable au rocher que le dehors. Il n'y avait que les murs sans enduit, blanchis seulement d'un peu de chaux. Les

lézards réveillés par la lueur glissaient et bruissaient dans les interstices des pierres et sous les feuilles de fougère qui servaient de lit aux enfants. Les nids d'hirondelles, dont on voyait sortir les petites têtes noires et briller les yeux inquiets, étaient suspendus aux solives couvertes d'écorce qui formaient le toit. Graziella et sa grand'mère couchaient ensemble dans la seconde chambre sur un lit unique, recouvert de morceaux de voiles. Des paniers de fruits et un bât de mulet jonchaient le plancher.

Le pêcheur se tourna vers nous avec une espèce de honte, en nous montrant de sa main la pauvreté de sa demeure; puis il nous conduisit sur la terrasse, place d'honneur dans l'Orient et dans le midi de l'Italie. Aidé de l'enfant et de Graziella, il fit une espèce de hangar en appuyant une des extrémités de nos rames sur le mur du parapet de la terrasse, l'autre extrémité sur le plancher. Il couvrit cet abri d'une douzaine de fagots de châtaigniers fraîchement coupés dans la montagne; il étendit quelques bottes de fougère sous ce hangar; il nous apporta deux morceaux de pain, de l'eau fraîche et des figues, et il nous invita à dormir.

Les fatigues et les émotions du jour nous rendirent le sommeil soudain et profond. Quand nous nous réveillâmes, les hirondelles criaient déjà autour de notre couche en rasant la terrasse pour y dérober les miettes de notre souper; et le soleil, déjà haut dans le ciel, échauffait comme un four les fagots de feuilles qui nous servaient de toit.

Nous restâmes longtemps étendus sur notre fougère, dans cet état de demi-sommeil qui laisse l'homme moral

sentir et penser avant que l'homme des sens ait le courage de se lever et d'agir. Nous échangions quelques paroles inarticulées, qu'interrompaient de longs silences et qui retombaient dans les rêves. La pêche de la veille, la barque balancée sous nos pieds, la mer furieuse, les rochers inaccessibles, la figure de Graziella entre deux volets, aux clartés de la résine ; toutes ces images se croisaient, se brouillaient, se confondaient en nous.

Nous fûmes tirés de cette somnolence par les sanglots et les reproches de la vieille grand'mère, qui parlait à son mari dans la maison. La cheminée, dont l'ouverture perçait la terrasse, apportait la voix et quelques paroles jusqu'à nous. La pauvre femme se lamentait sur la perte des jarres, de l'ancre, des cordages presque neufs, et surtout des deux belles voilées filées par elle, tissues de son propre chanvre, et que nous avions eu la barbarie de jeter à la mer pour sauver nos vies.

« Qu'avais-tu affaire, disait-elle au vieillard atterré et muet, de prendre ces deux étrangers, ces deux Français avec toi ? Ne savais-tu pas que ce sont des païens (*pagani*), et qu'ils portent le malheur et l'impiété avec eux ? Les saints t'ont puni. Ils nous ont ravi notre richesse ; remercie-les encore de ce qu'ils ne nous ont pas ravi notre âme. »

Le pauvre homme ne savait que répondre. Mais Graziella, avec l'autorité et l'impatience d'une enfant à qui sa grand'mère permettait tout, se révolta contre l'injustice de ces reproches, et, prenant le parti du vieillard :

« Qu'est-ce qui vous a dit que ces étrangers sont des

païens? répondit-elle à sa grand'mère. Est-ce que les païens ont un air si compatissant pour les pauvres gens? Est-ce que les païens font le signe de la croix comme nous devant l'image des saints? Eh bien, je vous dis qu'hier, quand vous êtes tombée à genoux pour remercier Dieu, et quand j'ai attaché le bouquet à l'image de la madone, je les ai vus baisser la tête comme s'ils priaient, faire le signe de la croix sur leur poitrine, et que même j'ai vu une larme briller dans les yeux du plus jeune et tomber sur sa main.— C'était une goutte de l'eau de mer qui tombait de ses cheveux, reprit aigrement la vieille femme. — Et moi, je vous dis que c'était une larme, répliqua avec colère Graziella. Le vent qui soufflait avait bien eu le temps de sécher leurs cheveux depuis le rivage jusqu'au sommet de la côte. Mais le vent ne sèche pas le cœur. Eh bien, je vous le répète, ils avaient de l'eau dans les yeux. » Nous comprîmes que nous avions une protectrice toute-puissante dans la maison, car la grand'mère ne répondit pas et ne murmura plus.

## XV

Nous nous hâtâmes de descendre pour remercier la pauvre famille de l'hospitalité que nous avions reçue. Nous trouvâmes le pêcheur, la vieille mère, Beppo, Graziella et jusqu'aux petits enfants, qui se disposaient à descendre vers la côte pour visiter la barque abandonnée la veille, et voir si elle était suffisamment amarrée contre le gros temps, car la tempête continuait encore. Nous descendîmes avec eux, le front baissé, timides

comme des hôtes qui ont été l'occasion d'un malheur dans une famille, et qui ne sont pas sûrs des sentiments qu'on y a pour eux.

Le pêcheur et sa femme nous précédaient de quelques marches; Graziella, tenant un de ses petits frères par la main et portant l'autre sur le bras, venait après. Nous suivions derrière, en silence. Au dernier détour d'une des rampes, d'où l'on voit les écueils que l'arête d'un rocher nous empêchait d'apercevoir encore, nous entendîmes un cri de douleur s'échapper à la fois de la bouche du pêcheur et de celle de sa femme. Nous les vîmes élever leurs bras nus au ciel, se tordre les mains comme dans les convulsions du désespoir, se frapper du poing le front et les yeux, et s'arracher des touffes de cheveux blancs, que le vent emportait en tournoyant contre les rochers.

Graziella et les petits enfants mêlèrent bientôt leur voix à ces cris. Tous se précipitèrent comme des insensés en franchissant les derniers degrés de la rampe vers les écueils, s'avancèrent jusque dans les franges d'écume que les vagues immenses chassaient à terre, et tombèrent sur la plage, les uns à genoux, les autres à la renverse, la vieille femme le visage dans ses mains et la tête dans le sable humide.

Nous contemplions cette scène de désespoir du haut du dernier petit promontoire, sans avoir la force d'avancer ni de reculer. La barque, amarrée au rocher, mais qui n'avait point d'ancre à la poupe pour la contenir, ava t été soulevée pendant la nuit par les lames, et mise en pièces contre les pointes des écueils qui devaient la

protéger. La moitié du pauvre esquif tenait encore par la corde au roc où nous l'avions fixé la veille. Il se débattait avec un bruit sinistre, comme des voix d'hommes en perdition qui s'éteignent dans un gémissement rauque et désespéré.

Les autres parties de la coque, la poupe, le mât, les membrures, les planches peintes, étaient semées çà et là sur la grève, semblables aux membres des cadavres déchirés par les loups après un combat. Quand nous arrivâmes sur la plage, le vieux pêcheur était occupé à courir d'un de ces débris à l'autre. Il les relevait, il les regardait d'un œil sec, puis il les laissait retomber à ses pieds pour aller plus loin. Graziella pleurait, assise à terre, la tête dans son tablier. Les enfants, leurs jambes nues dans la mer, couraient en criant après les débris des planches, qu'ils s'efforçaient de diriger vers le rivage.

Quant à la vieille femme, elle ne cessait de gémir et de parler en gémissant. Nous ne saisissions que des accents confus et des lambeaux de plaintes qui déchiraient l'air et qui fendaient le cœur : « O mer féroce ! mer sourde ! mer pire que les démons de l'enfer ! mer sans cœur et sans honneur ! criait-elle avec des vocabulaires d'injures en montrant le poing fermé aux flots, pourquoi ne nous as-tu pas pris nous-mêmes, puisque tu nous as pris notre gagne-pain ? Tiens ! tiens ! tiens ! prends-moi du moins en morceaux, puisque tu ne m'as pas prise tout entière ! »

Et en disant ces mots elle se levait sur son séant, elle jetait, avec des lambeaux de sa robe, des touffes de ses cheveux dans la mer. Elle frappait la vague du geste,

elle piétinait dans l'écume ; puis, passant alternativement de la colère à la plainte et des convulsions à l'attendrissement, elle se rasseyait dans le sable, appuyait son front dans ses mains, et regardait en pleurant les planches disjointes battre l'écueil. « Pauvre barque ! » criait-elle, comme si ces débris eussent été les membres d'un être chéri à peine privé de sentiment, est-ce là le sort que nous te devions ? Ne devions-nous pas périr avec toi, périr ensemble, comme nous avions vécu ? Là, en morceaux, en débris, en poussière ; criant, morte encore, sur l'écueil où tu nous as appelés toute la nuit, et où nous devions te secourir ! Qu'est-ce que tu penses de nous ? Tu nous avais si bien servis, et nous t'avons trahie, abandonnée, perdue ! Perdue, là, si près de la maison, à portée de la voix de ton maître ! jetée à la côte comme le cadavre d'un chien fidèle que la vague rejette aux pieds du maître qui l'a noyé ! »

Puis ses larmes étouffaient sa voix ; puis elle reprenait une à une toute l'énumération des qualités de sa barque, et tout l'argent qu'elle leur avait coûté, et tous les souvenirs qui se rattachaient pour elle à ce pauvre débris flottant. « Était-ce pour cela, disait-elle que nous l'avions fait si bien radouber et si bien peindre après la dernière pêche du thon ! Était-ce pour cela que mon pauvre fils, avant de mourir et de me laisser ses trois enfants sans père ni mère, l'avait bâtie avec tant de soin et d'amour, presque tout entière de ses propres mains ! Quand je venais prendre les paniers dans la cale, je reconnaissais les coups de sa hache dans le bois, et je les baisais en mémoire de lui ! Ce sont les requins et les crabes qui les baiseront maintenant ! Pendant les soirs d'hiver, il avait sculpté lui-même avec son couteau l'image de saint Fran-

çois sur une planche, et il l'avait fixée à la proue pour la protéger contre le mauvais temps. O saint impitoyable! Comment s'est-il montré reconnaissant? Qu'a-t-il fait de mon fils, de sa femme et de la barque qu'il nous a laissée après lui pour gagner la vie de ses pauvres enfants? Comment s'est-il protégé lui-même, et où est-elle son image, jouet des flots?

— Mère! mère! s'écria un des enfants en ramassant sur la grève, entre deux rochers, un éclat du bateau laissé à sec par une lame, voilà le saint! » La pauvre femme oublia toute sa colère et tous ses blasphèmes, s'élança, les pieds dans l'eau, vers l'enfant, prit le morceau de planche sculpté par son fils, et le colla sur ses lèvres en le couvrant de larmes. Puis elle alla se rasseoir, et ne dit plus rien.

## XVI

Nous aidâmes Beppo et le vieillard à recueillir un à un tous les morceaux de la barque. Nous tirâmes la quille mutilée plus avant sur la plage. Nous fîmes un monceau de ces débris, dont quelques planches et les ferrures pouvaient servir encore à ces pauvres gens; nous roulâmes par-dessus de grosses pierres, afin que les vagues, si elles montaient, ne dispersassent pas ces chers restes de l'esquif, et nous remontâmes, tristes et bien loin derrière nos hôtes, à la maison. L'absence de bateau et l'état de la mer ne nous permettaient pas de partir.

Après avoir pris, les yeux baissés et sans dire un mot,

un morceau de pain et du lait de chèvre que Graziella nous apporta près de la fontaine, sous le figuier, nous laissâmes la maison à son deuil, et nous allâmes nous promener dans la haute treille de vignes et sous les oliviers du plateau élevé de l'île.

## XVII

Nous nous parlions à peine, mon ami et moi, mais nous avions la même pensée, et nous prenions par instinct tous les sentiers qui tendaient à la pointe orientale de l'île et qui devaient nous mener à la ville prochaine de Procida. Quelques chevriers et quelques jeunes filles au costume grec, que nous rencontrâmes portant des cruches d'huile sur leurs têtes, nous remirent plusieurs fois dans le vrai chemin. Nous arrivâmes enfin à la ville après une heure de marche.

« Voilà une triste aventure, me dit mon ami. — Il faut la changer en joie pour ces bonnes gens, lui répondis-je. — J'y pensais, reprit-il en faisant sonner dans sa ceinture de cuir bon nombre de sequins d'or. — Et moi aussi ; mais je n'ai que cinq ou six sequins dans ma bourse. Cependant j'ai été de moitié dans le malheur, il faut que je sois de moitié aussi dans la réparation. — Je suis le plus riche des deux, dit mon ami ; j'ai un crédit chez un banquier de Naples ; j'avancerai tout. Nous règlerons nos comptes en France. »

## XVIII

En parlant ainsi, nous descendions légèrement les rues en pente de Procida. Nous arrivâmes bientôt sur la *marine*. C'est ainsi qu'on appelle la plage voisine de la rade ou du port, dans l'Archipel et sur les côtes d'Italie. La plage était couverte de barques d'Ischia, de Procida et de Naples, que la tempête de la veille avait forcées de chercher un abri dans ses eaux. Les marins et les pêcheurs dormaient au soleil, au bruit décroissant des vagues, ou causaient par groupes assis sur le môle. A notre costume et au bonnet de laine rouge qui recouvrait nos cheveux, ils nous prirent pour de jeunes matelots de Toscane ou de Gênes, qu'un des bricks qui portent l'huile ou le vin d'Ischia avait débarqués à Procida.

Nous parcourûmes la *marine* en cherchant de l'œil une barque solide et bien gréée, qui pût être facilement manœuvrée par deux hommes, et dont la proportion et les formes se rapprochassent le plus possible de celle que nous avions perdue. Nous n'eûmes pas de peine à la trouver. Elle appartenait à un riche pêcheur de l'île, qui en possédait plusieurs autres. Celle-là n'avait encore que quelques mois de service. Nous allâmes chez le propriétaire, dont les enfants du port nous indiquèrent la maison.

Cet homme était gai, sensible et bon. Il fut touché du récit que nous lui fîmes du désastre de la nuit et de la

désolation de son pauvre compatriote de Procida. Il n'en perdit pas une piastre sur le prix de son embarcation ; mais il n'en exagéra point la valeur, et le marché fut conclu pour trente-deux sequins d'or, que mon ami lui paya comptant. Moyennant cette somme, le bateau et un gréement tout neuf, voiles, jarres, cordages, ancre de fer, tout fut à nous.

Nous complétâmes même l'équipement en achetant dans une boutique du port deux capotes de laine rousse, une pour le vieillard, l'autre pour l'enfant ; nous y joignîmes des filets de diverses espèces, des paniers à poisson et quelques ustensiles grossiers de ménage à l'usage des femmes. Nous convînmes avec le marchand de barques que nous lui payerions le lendemain trois sequins de plus, si l'embarcation était conduite le jour même au point de la côte que nous lui désignâmes. Comme la bourrasque baissait et que la terre élevée de l'île abritait un peu la mer du vent de ce côté, il s'y engagea, et nous repartîmes par terre pour la maison d'Andréa.

## XIX

Nous fîmes la route lentement, nous asseyant sous tous les arbres, à l'ombre de toutes les treilles, causant, rêvant, marchandant à toutes les jeunes Procitanes les paniers de figues, de nèfles, de raisins qu'elles portaient, et donnant aux heures le temps de couler. Quand, du haut d'un promontoire, nous aperçûmes notre embarcation qui se glissait furtivement sous l'ombre de la côte,

nous pressâmes le pas pour arriver en même temps que les rameurs.

On n'entendait ni pas ni voix dans la petite maison et dans la vigne qui l'entourait. Deux beaux pigeons aux larges pattes emplumées et aux ailes blanches tigrées de noir, becquetant les grains de maïs sur le mur en parapet de la terrasse, étaient le seul signe de vie qui animât la maison. Nous montâmes sans bruit sur le toit ; nous y trouvâmes la famille profondément endormie. Tous, excepté les enfants, dont les jolies têtes reposaient à côté l'une de l'autre sur le bras de Graziella, sommeillaient dans l'attitude de l'affaissement produit par la douleur.

La vieille mère avait la tête sur ses genoux, et son haleine assoupie semblait sangloter encore. Le père était étendu sur le dos, les bras en croix, en plein soleil. Les hirondelles rasaient ses cheveux gris dans leur vol. Les mouches couvraient son front en sueur. Deux sillons creux et serpentant jusqu'à sa bouche attestaient que la force de l'homme s'était brisée en lui et qu'il s'était assoupi dans les larmes.

Ce spectacle nous fendit le cœur. La pensée du bonheur que nous allions rendre à ces pauvres gens nous consola. Nous les éveillâmes. Nous jetâmes aux pieds de Graziella et de ses petits frères, sur le plancher du toit, les pains frais, le fromage, les salaisons, les raisins, les oranges, les figues dont nous nous étions chargés en route. La jeune fille et les enfants n'osaient se lever au milieu de cette pluie d'abondance qui tombait comme du ciel autour d'eux. Le père nous remerciait pour sa famille. La grand'mère regardait tout cela d'un œil terne.

L'expression de sa physionomie se rapprochait plus de la colère que de l'indifférence.

« Allons, Andréa, dit mon ami au vieillard, l'homme ne doit pas pleurer deux fois ce qu'il peut racheter avec du travail et du courage. Il y a des planches dans les forêts et des voiles dans le chanvre qui pousse. Il n'y a que la vie de l'homme que le chagrin use, qui ne repousse pas. Un jour de larmes consume plus de forces qu'un an de travail. Descendez avec nous, avec votre femme et vos enfants. Nous sommes vos matelots ; nous vous aiderons à remonter ce soir, dans la cour, les débris de notre naufrage. Vous en ferez des clôtures, des lits, des tables, des meubles pour la famille. Cela vous fera plaisir un jour de dormir tranquille, dans votre vieillesse, au milieu de ces planches qui vous ont si longtemps bercé sur les flots. — Qu'elles puissent seulement nous faire des cercueils ! » murmura sourdement la grand'mère.

## XX

Cependant ils se levèrent et nous suivirent tous en descendant lentement les degrés de la côte ; mais on voyait que l'aspect de la mer et le son des lames leur faisaient mal. Je n'essayerai pas de décrire la surprise et la joie de ces pauvres gens quand, du haut du dernier palier de la rampe, ils aperçurent la belle embarcation neuve, brillante au soleil et tirée à sec sur le sable à côté des débris de l'ancienne, et que mon ami leur dit : « Elle est à vous ! » Ils tombèrent tous, comme foudroyés de la même joie, à

genoux, chacun sur le degré où il se trouvait, pour remercier Dieu, avant de trouver des paroles pour nous remercier nous-mêmes. Mais leur bonheur nous remerciait assez.

Ils se relevèrent à la voix de mon ami qui les appelait. Ils coururent sur ses pas vers la barque. Ils en firent d'abord à distance et respectueusement le tour, comme s'ils eussent craint qu'elle n'eût quelque chose de fantastique et qu'elle ne s'évanouît comme un prodige. Puis ils s'en approchèrent de plus près, puis ils la touchèrent, en portant ensuite à leur front et à leurs lèvres la main qui l'avait touchée. Enfin ils poussèrent des exclamations d'admiration et de joie, et, se prenant les mains en chaîne, depuis la vieille femme jusqu'aux petits enfants, ils dansèrent autour de la coque.

## XXI

Beppo fut le premier qui y monta. Debout sur le petit faux-pont de la proue, il tirait un à un de la cale tout le gréement dont nous l'avions remplie : l'ancre, les cordages, les jarres à quatre anses, les belles voiles neuves, les paniers, les capotes aux larges manches ; il faisait sonner l'ancre, il élevait les rames au-dessus de sa tête, il dépliait la toile, il froissait entre ses doigts le rude duvet des manteaux, il montrait toutes ces richesses à son grand-père, à sa grand'mère, à sa sœur, avec des cris et des trépignements de bonheur. Le père, la mère, Graziella, pleuraient en regardant tour à tour la barque et nous.

Les marins qui avaient amené l'embarcation, cachés derrière les rochers, pleuraient aussi. Tout le monde nous bénissait. Graziella, le front baissé et plus sérieuse dans sa reconnaissance, s'approcha de sa grand'mère, et je l'entendis murmurer en nous montrant du doigt: « Vous disiez que c'étaient des païens; et quand je vous disais moi que ce pouvait bien être plutôt des anges! Qui est-ce qui avait raison? »

La vieille femme se jeta à nos pieds, et nous demanda pardon de ses soupçons. Depuis cette heure, elle nous aima presque autant qu'elle aimait sa petite-fille ou Beppo.

## XXII

Nous congédiâmes les marins de Procida, après leur avoir payé les trois sequins convenus. Nous nous chargeâmes chacun d'un des objets de gréement qui encombraient la cale. Nous apportâmes à la maison, au lieu des débris de sa fortune, toutes ces richesses de l'heureuse famille. Le soir, après souper, à la clarté de la lampe, Beppo détacha du chevet du lit de sa grand'mère le morceau de planche brisée où la figure de saint François avait été sculptée par son père; il l'équarrit avec une scie; il la nettoya avec son couteau; il la polit et la peignit à neuf. Il se proposait de l'incruster le lendemain sur l'extrémité intérieure de la proue, afin qu'il y eût dans la nouvelle barque quelque chose de l'ancienne. C'est ainsi que les peuples de l'antiquité, quand ils élevaient un temple sur l'emplacement d'un autre temple,

avaient soin d'introduire dans la construction du nouvel édifice les matériaux, ou une colonne, au moins, de l'ancien, afin qu'il y eût quelque chose de vieux et de sacré dans le moderne, et que le souvenir lui-même, fruste et grossier, eût son culte et son prestige pour le cœur parmi les chefs-d'œuvre du sanctuaire nouveau. L'homme est partout l'homme. Sa nature sensible a toujours les mêmes instincts, qu'il s'agisse du Parthénon, de Saint-Pierre de Rome ou d'une pauvre barque de pêcheur sur un écueil de Procida.

## XXIII

Cette nuit fut peut-être la plus heureuse de toutes les nuits que la Providence eût destinées à cette maison depuis qu'elle est sortie du rocher et jusqu'à ce qu'elle retombe en poussière. Nous dormîmes aux coups de vent dans les oliviers, au bruit des lames sur la côte et aux lueurs rasantes de la lune sur notre terrasse. A notre réveil, le ciel était balayé comme un cristal poli, la mer foncée et tigrée d'écume, comme si l'eau eût sué de vitesse et de lassitude. Mais le vent, plus furieux, mugissait toujours. La poussière blanche que les vagues accumulaient sur la côte du cap Misène s'élevait encore plus haut que la veille. Elle noyait toute la côte de Cumes dans un flux et reflux de brume lumineuse qui ne cessait de monter et de retomber. On n'apercevait aucune voile sur le golfe de Gaëte ni sur celui de Baïa. Les hirondelles de mer fouettaient l'écume de leurs ailes blanches, seul oiseau qui ait son élément dans la tempête et qui crie de

joie pendant les naufrages, comme ces habitants maudits de la baie des Trépassés qui attendent leur proie des navires en perdition.

Nous éprouvions, sans nous le dire, une joie secrète d'être ainsi emprisonnés par le gros temps dans la maison et dans la vigne du batelier. Cela nous donnait le temps de savourer notre situation et de jouir du bonheur de cette pauvre famille, à laquelle nous nous attachions comme des enfants.

Le vent et la grosse mer nous y retinrent neuf jours entiers. Nous aurions désiré, moi surtout, que la tempête ne finît jamais, et qu'une nécessité involontaire et fatale nous fît passer des années où nous nous trouvions si captifs et si heureux. Nos journées s'écoulaient pourtant bien insensibles et bien uniformes. Rien ne prouve mieux combien peu de chose suffit au bonheur, quand le cœur est jeune et jouit de tout. C'est ainsi que les aliments les plus simples soutiennent et renouvellent la vie du corps, quand l'appétit les assaisonne et que les organes sont neufs et sains...

## XXIV

Nous éveiller aux cris des hirondelles qui effleuraient notre toit de feuilles sur la terrasse où nous avions dormi; écouter la voix enfantine de Graziella, qui chantait à demi-voix dans la vigne, de peur de troubler le sommeil des deux étrangers; descendre rapidement à la plage pour nous plonger dans la mer et nager quelques minutes dans une petite calanque, dont le sable fin brillait à tra-

vers la transparence d'une eau profonde, et où le mouvement et l'écume de la haute mer ne pénétraient pas; remonter lentement à la maison en séchant et en réchauffant au soleil nos cheveux et nos épaules trempés par le bain; déjeuner dans la vigne d'un morceau de pain et de fromage de buffle, que la jeune fille nous apportait et rompait avec nous; boire l'eau claire et rafraîchie de la source, puisée par elle dans une petite jarre de terre oblongue qu'elle penchait en rougissant sur son bras, pendant que nos lèvres se collaient à l'orifice; aider ensuite la famille dans les mille petits travaux rustiques de la maison et du jardin; relever les pans de mur de clôture qui entouraient la vigne et qui supportaient les terrasses; déraciner de grosses pierres, qui avaient roulé, l'hiver, du haut de ces murs sur les jeunes plants de vigne, et qui empiétaient sur le peu de culture qu'on pouvait pratiquer entre les ceps; apporter dans le cellier les grosses courges jaunes dont une seule était la charge d'un homme; couper ensuite leurs filaments qui couvraient la terre de leurs larges feuilles et qui embarrassaient les pas dans leurs réseaux; tracer entre chaque rangée de ceps, sous les treilles hautes, une petite rigole dans la terre sèche, pour que l'eau de la pluie s'y rassemblât d'elle-même et les abreuvât plus longtemps; creuser, pour le même usage, des espèces de puits en entonnoir au pied des figuiers et des citronniers : telles étaient nos occupations matinales, jusqu'à l'heure où le soleil dardait d'aplomb sur le toit, sur le jardin, sur la cour, et nous forçait à chercher l'abri des treilles. La transparence et le reflet des feuilles de vigne y teignaient les ombres flottantes d'une couleur chaude et un peu dorée.

## LES PROPHÈTES.

(CHANTS SACRÉS.)

Mes jours déclinent comme l'ombre;
Je voudrais les précipiter.
O mon Dieu, retranchez le nombre
Des soleils que je dois compter!
L'aspect de ma longue infortune
Éloigne, repousse, importune
Mes frères lassés de mes maux;
En vain je m'adresse à leur foule :
Leur pitié m'échappe, et s'écoule
Comme l'onde aux flancs des coteaux.

Ainsi qu'un nuage qui passe,
Mon printemps s'est évanoui;
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous ces biens dont j'ai joui.
Par le souffle de la colère,
Hélas! arraché de la terre,
Je vais d'où l'on ne revient pas :
Mes vallons, ma propre demeure,
Et cet œil même qui me pleure,
Ne reverront jamais mes pas!

L'homme vit un jour sur la terre
Entre la mort et la douleur;
Rassasié de sa misère,
Il tombe enfin comme la fleur.
Il tombe! Au moins par la rosée
Des fleurs la racine arrosée
Peut-elle un moment refleurir;

Mais l'homme, hélas! après la vie,
C'est un lac dont l'eau s'est enfuie :
On le cherche, il vient de tarir.

Mes jours fondent comme la neige
Au souffle du courroux divin;
Mon espérance, qu'il abrége,
S'enfuit comme l'eau de ma main.
Ouvrez-moi mon dernier asile :
Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs.
O tombeau, vous êtes mon père!
Et je dis aux vers de la terre :
« Vous êtes ma mère et mes sœurs. »

Mais les jours heureux de l'impie
Ne s'éclipsent pas au matin;
Tranquille, il prolonge sa vie
Avec le sang de l'orphelin.
Il étend au loin ses racines :
Comme un troupeau sur les collines,
Sa famille couvre Ségor :
Puis dans un riche mausolée
Il est couché dans la vallée,
Et l'on dirait qu'il vit encor.

C'est le secret de Dieu : je me tais et j'adore.
C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore,
Qui posa l'Océan, qui suspendit les cieux;
Pour lui l'abîme est un, l'enfer même est sans voiles.
Il a fondé la terre et semé les étoiles :
Et qui suis-je à ses yeux?

---

Mais la harpe a frémi sous les doigts d'Isaïe;
De son sein bouillonnant la menace à longs flots

S'échappe; un Dieu l'appelle, il s'élance, il s'écrie :
« Cieux et terre, écoutez! silence au fils d'Amos!

« Osias n'était plus : Dieu m'apparut; je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante :
Les bords éblouissants de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis.

« Des séraphins, debout sur des marches d'ivoire,
Se voilaient devant lui de six ailes de feux;
Volant de l'un à l'autre, ils se disaient entre eux :
« Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des dieux!
« Toute la terre est pleine de sa gloire! »

« Du temple à ces accents la voûte s'ébranla;
Adonaï s'enfuit sous la nue enflammée;
Le saint lieu fut rempli de torrents de fumée;
La terre sous mes pieds trembla.

« Et moi, je resterais dans un lâche silence,
Moi qui t'ai vu, Seigneur, je n'oserais parler!
A ce peuple impur qui t'offense
Je craindrais de te révéler!

« Qui marchera pour nous? dit le Dieu des armées.
« Qui parlera pour moi? dit Dieu. — Qui? Moi, Seigneur.
« Touche mes lèvres enflammées :
« Me voilà! je suis prêt!... » Malheur,

« Malheur à vous qui dès l'aurore
Respirez les parfums du vin,
Et que le soir retrouve encore
Chancelant aux bords du festin!
Malheur à vous qui par l'usure
Étendez sans fin ni mesure
La borne immense de vos champs!

Voulez-vous donc, mortels avides,
Habiter dans vos champs arides,
Seuls, sur la terre des vivants?

« Malheur à vous, race insensée,
Enfants d'un siècle audacieux,
Qui dites dans votre pensée :
« Nous sommes sages à nos yeux ! »
Vous changez la nuit en lumière,
Et le jour en ombre grossière
Où se cachent vos voluptés ;
Mais, comme un taureau dans la plaine,
Vous traînez après vous la chaîne
De vos longues iniquités.

« Malheur à vous, filles de l'onde,
Iles de Sidon et de Tyr!
Tyrans qui trafiquez du monde
Avec la pourpre et l'or d'Ophir!
Malheur à vous! votre heure sonne;
En vain l'Océan vous couronne!
Malheur à toi, reine des eaux,
A toi qui, sur des mers nouvelles,
Fais retentir comme des ailes
Les voiles de mille vaisseaux!

« Ils sont enfin venus les jours de ma justice;
« Ma colère, dit Dieu, se déborde sur vous!
« Plus d'encens, plus de sacrifice
« Qui puisse éteindre mon courroux!
« Je livrerai ce peuple à la mort, au carnage;
« Le fer moissonnera comme l'herbe sauvage
« Ses bataillons entiers! —
« Seigneur, épargnez-nous! Seigneur! — Non, point de trêve,
« Et je ferai sur lui ruisseler de mon glaive
« Le sang de ses guerriers!

« Ses torrents sécheront sous ma brûlante haleine :
« Ma main nivellera, comme une vaste plaine,
« Ses murs et ses palais ;
« Le feu les brûlera comme il brûle le chaume.
« Là, plus de nation, de ville, de royaume ;
« Le silence à jamais !

« Ses murs se couvriront de ronces et d'épines ;
« L'hyène et le serpent peupleront ses ruines ;
« Les hiboux, les vautours,
« L'un l'autre s'appelant durant la nuit obscure,
« Viendront à leurs petits porter la nourriture
« Au sommet de ses tours ! »

---

Mais Dieu ferme à ces mots les lèvres d'Isaïe :
Le sombre Ézéchiel
Sur le tronc desséché de l'ingrat Israël
Fait descendre à son tour la parole de vie.

---

« L'Éternel emporta mon esprit au désert.
D'ossements desséchés le sol était couvert :
J'approche en frissonnant, mais Jéhovah me crie :
« Si je parle à ces os, reprendront-ils la vie?
« — Éternel, tu le sais. — Eh bien ! dit le Seigneur,
« Écoute mes accents ; retiens-les, et dis-leur :
« Ossements desséchés, insensible poussière,
« Levez-vous, recevez l'esprit et la lumière !
« Que vos membres épars s'assemblent à ma voix !
« Que l'esprit vous anime une seconde fois !
« Qu'entre vos os flétris vos muscles se replacent !
« Que votre sang circule et vos nerfs s'entrelacent !
« Levez-vous et vivez, et voyez qui je suis ! »
J'écoutai le Seigneur, j'obéis, et je dis :

« Esprit, soufflez sur eux du couchant, de l'aurore;
« Souffles de l'aquilon, soufflez!... » Pressés d'éclore,
Ces restes du tombeau, réveillés par mes cris,
Entre-choquent soudain leurs ossements flétris;
Aux clartés du soleil leur paupière se rouvre,
Leurs os sont rassemblés, et la chair les recouvre!
Et ce champ de la mort tout entier se leva,
Redevint un grand peuple, et connut Jéhova! »

---

Mais Dieu de ses enfants a perdu la mémoire;
La fille de Sion, méditant ses malheurs,
S'assied en soupirant, et, veuve de sa gloire,
Écoute Jérémie, et retrouve des pleurs.

---

« Le Seigneur, m'accablant du poids de sa colère,
Retire tour à tour et ramène sa main.
Vous qui passez par le chemin,
Est-il une misère égale à ma misère?

« En vain ma voix s'élève, il n'entend plus ma voix;
Il m'a choisi pour but de ses flèches de flamme,
Et tout le jour contre mon âme
Sa fureur a lancé les fils de son carquois.

« Sur mes os consumés ma peau s'est desséchée;
Les enfants m'ont chanté dans leurs dérisions;
Seul, au milieu des nations,
Le Seigneur m'a jeté comme une herbe arrachée.

« Il s'est enveloppé de son divin courroux;
Il a fermé ma route, il a troublé ma voie;
Mon sein n'a plus connu la joie.
Et j'ai dit au Seigneur : « Seigneur, souvenez-vous,

« Souvenez-vous, Seigneur, de ces jours de colère;
« Souvenez-vous du fiel dont vous m'avez nourri !
« Non, votre amour n'est point tari :
« Vous me frappez, Seigneur, et c'est pourquoi j'espère.

« Je repasse en pleurant ces misérables jours;
« J'ai connu le Seigneur dès ma plus tendre aurore;
« Quand il punit, il aime encore;
« Il ne s'est pas, mon âme, éloigné pour toujours.

« Heureux qui le connaît! heureux qui, dès l'enfance,
« Porta le joug d'un Dieu clément dans sa rigueur!
« Il croit au salut du Seigneur,
« S'assied au bord du fleuve, et l'attend en silence.

« Il sent peser sur lui ce joug de votre amour :
« Il répand dans la nuit ses pleurs et sa prière,
« Et, la bouche dans la poussière,
« Il invoque, il espère, il attend votre jour. »

Silence, ô lyre! et vous, silence,
Prophètes, voix de l'avenir!
Tout l'univers se tait d'avance
Devant Celui qui doit venir.
Fermez-vous, lèvres inspirées;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,
Une voix au monde inconnue
Fera retentir dans la nue :
PAIX A LA TERRE ET GLOIRE AUX CIEUX!

---

## HALTE DANS LE DÉSERT.

L'esclave alluma un petit feu de branches sèches sur la poussière de la place du village; il jeta les grains de café dans un vase de bronze antique d'un admirable dessin, trouvé sans doute dans les fouilles de cette contrée autrefois couverte de villes et de villas opulentes; il pila les grains avec un morceau de marbre dans un mortier qui avait peut-être contenu jadis les cendres d'un roi de Lydie et qui servait aujourd'hui à concasser le maïs d'un esclave ou le café d'un voyageur; il jeta les grains encore tout huileux dans une cafetière de terre, pour que le parfum, qui s'exhale surtout de l'huile de la plante, ne s'évaporât pas comme il s'évapore dans les grains moulus en farine dans nos climats; et il nous le servit dans de petites tasses d'étain entourées d'un treillis de filigrane, pour que le café fût brûlant aux lèvres et frais à la main.

Après ce repas, nous nous lavâmes, à la manière antique, dans l'eau parfumée versée par l'esclave, sur nos mains, des aiguières aux formes étrusques, et nous nous étendîmes sur nos manteaux pour dormir au murmure des feuilles et aux chuchotements des femmes et des enfants autour de nous.

« A combien de tables, disais-je à mon compagnon de désert, n'ai-je pas mangé ainsi le pain mélangé de ma vie, depuis que je respire ou plutôt depuis que je voyage dans ce monde si divers de ma destinée? D'abord le pain de seigle avec les pauvres et les bons

paysans de mon pays natal, où ma mère, avec beaucoup d'enfants et dans une médiocrité alors voisine de la gêne, nous accoutumait à la frugalité et l'indigence, afin de nous endurcir aux simplicités et aux privations de la vie rustique! puis le pain de l'opulence et des cours, à la table des ministres, des souverains et des princes, pendant que je représentais mon pays dans les rangs de la diplomatie auprès des puissances étrangères; puis le pain du peuple, âpre et noir de poudre, à l'Hôtel-de-Ville de Paris, pendant les longs jours et les nuits sans sommeil des grandes émotions populaires; puis le pain de l'injure et de l'iniquité, dont on vous arrache les morceaux de la main en se raillant de vos angoisses à quitter le toit de vos pères; puis le pain du travail assidu et des nuits disputées au sommeil; puis le pain des voyageurs sous les tentes de l'Arabie ou dans les monastères du mont Liban; puis le pain de l'hospitalité étrangère, comme celui que nous mangeons aujourd'hui : et qui sait les autres?

« Eh bien! de toutes ces tables où j'ai rompu le pain du jour de l'homme, le plus doux, le plus savoureux, après celui qu'on rompt enfant sur les genoux de sa mère, avec ses sœurs et ses frères, a toujours été celui que j'ai rompu, comme à présent, dans la solitude des pays lointains, à côté de mon cheval, sur l'herbe ou sur la poussière, près de la source, à l'ombre de l'arbre ou de la tente, sans savoir où je romprais celui du soir!... L'homme est né voyageur; voilà pourquoi l'arbre a des racines et l'homme a des pieds; et plût à Dieu qu'il eût des ailes! Mais alors le globe où il erre comme nous serait trop petit. »

## MILLY,

### OU LA TERRE NATALE

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs, accroupis tour à tour,
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour;

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
Arrondir sur mon front, dans leur arc infini,
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni;
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les eaux leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture

Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs ceps dentelés les contours assouplis,
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil ;

. . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgille,
Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume, et l'Élysée : et mon cœur n'est pas là !...

Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler,
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
Ces débris, par leur chute, ont formé d'âge en âge
Un coteau qui décroît, et, d'étage en d'étage,
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,
Quelques avares champs de nos sueurs payés,
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,
Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable,
Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié, qu'il dispute aux oiseaux ;
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute, en laissant sa laine en tribut aux épines :
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,
Ni le frémissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille ;
Mais que, sous les rayons du ciel toujours d'airain,

La cigale assourdit de son cri souterrain.
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sur la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre,
Le hasard a planté les racines d'un lierre
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.
Un jardin, qui descend au travers d'un coteau,
Y présente au couchant son sable altéré d'eau;
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon;
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure;
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux!
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui puise, après de longs efforts,
Dépose en gémissant son urne sur les bords;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue,
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau;
Et sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques,
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,

Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.
Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin :
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,
Où le vieillard, assis au bord de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure;
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde!... Et c'est là qu'est mon cœur!
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux,
Pour enchanter mes yeux, composent leurs tableaux!

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes,
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,
Reverdir ou faner les bois ou les gazons;
La lune qui décroît et s'arrondit dans l'ombre,
L'étoile qui gravit sur la colline sombre,
Les troupeaux, des hauts lieux chassés par les frimas,
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas,
Le vent, l'épine en fleurs, l'herbe verte ou flétrie,
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,
Tout m'y parle une langue aux intimes accents,
Dont les mots entendus dans l'âme et dans les sens
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,
Des rochers, des torrents, et ces douces images,
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux.
Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même;
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime!

Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon;
Chaque arbre a son histoire, et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmyre,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands?
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain :
Rien n'est vil! rien n'est grand! l'âme en est la mesure.
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs assis sur leurs socs renversés
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu!
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Revêtait l'indigence ou nourrissait la faim;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières :

« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières! »
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait;
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur!
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
La grappe distillant son breuvage embaumé,
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,
La laine des brebis dérobée aux rameaux
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,
Et le soleil exact à ses douze demeures
Partageant aux climats les saisons et les heures,
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,
Mondes où la pensée ose à peine monter,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
Et faisait admirer à notre simple enfance
Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux!
Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.
Là mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux;
Là, guidant les bergers au sommet des collines,
J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passaient heure après heure à la voir ondoyer.
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide,
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort
Des brises dont mon âme a retenu l'accord.
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,

Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,
Le ruisseau dans les prés dont les dormantes eaux
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,
Le chêne, le rocher, le moulin monotone,
Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,
Je venais sur la pierre, assis près des vieillards,
Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards.
Tout est encor debout, tout renaît à sa place;
De nos pas sur le sable on suit encor la trace;
Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir :
Mais, hélas! l'heure baisse et va s'évanouir!

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques,
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil;
Bientôt peut-être... Écarte, ô mon Dieu, ce présage!
Bientôt un étranger, inconnu du village,
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux,
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après!

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage!
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage
Passe de mains en mains troqué contre un vil prix,
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits;
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or

Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,
Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait des cantiques!
Ah! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné;
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines;
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil,
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit!
Ah! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours!
Et quand ces toits bénis et ces tristes décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,
Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux!
Et vous qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour, élevez-moi... Non, ne m'élevez rien!
Mais, près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie,
Et ce dernier sillon où germe une autre vie!
Étendez sur ma tête un lit d'herbes des champs
Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,
Où l'oiseau dont mes sœurs ont peuplé ces asiles
Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles.
Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher,
Roulez de la montagne un fragment de rocher;
Que nul ciseau surtout ne le taille, et n'efface
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface,
Et, d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,

Donne en lettre vivante une date à ses ans!
Point de siècle ou de nom sur cette agreste page!
Devant l'éternité tout siècle est du même âge,
Et celui dont la voix réveille le trépas
Au défaut d'un vain nom ne nous oubliera pas!
Là, sous des cieux connus, sous les collines sombres
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,
D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil!
Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans ses fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs;
Et quand des jours sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne;
Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes.

## DIALOGUE SUR LA NATURE ET SUR DIEU.

Extrait du livre intitulé *le Tailleur de pierres de Saint-Point.*

---

### PREMIÈRE PARTIE

#### I

Je boutonnai mes guêtres de cuir sur mes souliers à clous ; j'enlevai les grelots à mon chien pour qu'il n'épouvantât pas les chevreaux et n'avertît pas Claude en courant devant moi ; je pris mon fusil, ce bâton et ce génie familier du chasseur; je traversai les prés de la vallée en faisant lever les grives, et je commençai à gravir lentement, à travers champs, les côtes, d'abord douces, puis escarpées, de la montagne. C'était le matin d'un dimanche; je ne rencontrais personne dans les champs; le jour était long devant moi, je me retournais et je m'asseyais de temps en temps sur les racines d'un châtaignier pour jeter un long regard sur le bassin qui se creusait, de halte en halte, davantage sous mes yeux. Le soleil avait dépassé la moitié du pan du ciel qu'il semble mesurer sur la vallée, et il penchait déjà un peu vers la montagne opposée, quand j'approchai de ce hameau ruiné des Huttes, d'où le tailleur de pierres recevait sans doute son nom. Je n'y étais pas monté depuis l'âge de onze ans, époque à laquelle ma mère m'avait

retiré de la société des petits chevriers du pays, pour me mettre dans le moule commun du collége, dans la société des maîtres, des écoliers et des livres. J'y montais une fois ou deux par an, à cette heureuse époque de mon enfance, avec les servantes de la maison, pour acheter des cabris au printemps et des châtaignes écorcées en automne, dans les deux ou trois cabanes qui composaient alors ce hameau.

## II

Je reconnaissais bien les arbres, les sources sous les cressons et sous les pervenches, les mousses même sur les larges pierres grises qui sortent comme des ossements de la terre du lit des genêts; mais les cabanes n'existaient plus. Je n'apercevais de loin, à leur place, que deux monceaux de pierrailles écroulés. Quelques ronces aux fruits noirs rampaient au-dessus. Un vieux sureau, qu'on appelle *soyer* dans le pays, arbre domestique qui s'attache de lui-même à la demeure de l'homme comme la mauve et l'ortie s'attachent à sa tombe dans les cimetières, semait sa fleur sur des tuiles brisées. Un magnifique houx se cramponnait par ses bras tortueux aux débris d'un mur percé d'une fenêtre sur le ciel : arbre vigoureux et immortel dont la séve bout sous la neige, et dont l'écorce toujours verte et les feuilles vernissées comme le cuir, semblent survivre aux siècles et prendre en pitié les fugitives générations humaines qui passent et qui se couchent à ses pieds.

Ce spectacle m'attrista; mais j'y suis accoutumé. Je cherchai de l'œil le sentier glissant dans le creux du ravin, sur le bord d'un filet d'eau suée par le granit, et qui conduisait jadis à la troisième cabane. Je le découvris sous les feuilles sèches du dernier hiver, que les vents tièdes du printemps avaient roulées sur les pentes du ravin, et j'y marchai quelque temps au bruit de l'eau égouttée plus que versée par la cascade.

## III

Le ravin, d'abord plein d'humidité et de nuit, serpentait, tantôt étroit, tantôt large, entre deux parois de granit décomposé qui fondait en sable de différentes couleurs, rouge, jaune, gris, verdâtre comme ces galets de vert antique qu'on trouve dans les sables de la mer de Syrie. Des troncs de cerisiers sauvages, de platanes dentelés et de mélèzes, arbres durs au froid, s'y penchaient l'un vers l'autre des deux bords supérieurs de la gorge, et formaient, en s'entrelaçant au-dessus, une haute voûte de feuillages immobiles. Les pas y résonnaient comme sous une nef de cathédrale. Un doux frisson courait sur la peau, comme si l'on eût marché dans l'avenue d'un mystère. Quelques merles noirs traversaient seuls d'un vol effrayé ce ravin. Mais bientôt il s'éclaircissait, comme si on eût allumé une lampe au-dessus des feuilles transparentes. On apercevait quelques petits pans de ciel bleu à travers les feuilles, comme des morceaux de lapis dans un plafond. Les arbres s'écartaient, le sentier remontait à droite vers

le bord de la gorge et vers le jour par une pente rapide. Je laissai à ma gauche quelques flaques d'eau verte au fond de ce qu'on appelle un *abîme* en langage des montagnes. Quand je fus parvenu au niveau du sol, la demeure du tailleur de pierres était devant moi.

## IV

C'était une masure informe de pierres sèches sans ciment, adossée à un grand bloc carré de roche grisâtre, sur laquelle on voyait encore debout, mais sans porte, sans fenêtre et sans toit, les murs de la troisième cabane du hameau des Huttes, que j'avais visitée autrefois. La plate-forme de cette roche, qui avait servi de piédestal à cette hutte de chevrier, était jonchée de tuiles pulvérisées par les pieds des animaux, de tronçons de solives dont une extrémité portait encore sur le mur, et dont l'autre bout pendait sans supports vers le sol ; enfin de vieux lambeaux de chaume déchirés du toit et tourbillonnant au vent. La suie noire contre un pan de briques autrefois crépi marquait encore la place du foyer où cette famille de montagnards avait vécu, aimé, tari. Derrière ces murailles en ruine, le rocher, creusé en lit de torrent par l'écoulement des eaux de source et des pluies, formait une sorte de canal naturel d'où la petite cascade pleuvait à petit bruit dans le ravin. C'était de ce côté qu'ouvrait jadis la fenêtre basse de la cabane tournée au nord. Un immense lierre, les racines dans l'eau, encadrait déjà de mon temps

cette fenêtre et ce côté du mur. Maintenant il remplissait l'ouverture tout entière d'une gerbe touffue de ses feuilles et de ses grappes noires, comme s'il eût porté des fruits de deuil sur la ruine de la maison qui l'avait nourri. Il s'accrochait aux solives, aux jambages de la cheminée, à l'entablement de la porte; il se hérissait en corniches débordantes au sommet de chaque pan de mur et sur les rebords mêmes de la roche, comme un chien couché sur son maître mort, qui l'étreint de ses pattes, qui le couvre de son corps, et qui semble défier les hommes de lui enlever la dépouille de celui qui l'a aimé.

## V

Claude n'avait pas essayé de relever la maison éboulée de sa famille et de s'y refaire un asile à lui-même. Rien n'aurait été plus facile quand la pierre, le bois, les tuiles, étaient encore sains. Pourquoi avait-il préféré se gîter au pied du rocher, sous une espèce de concavité qui formait autrefois l'étable des chèvres, et se coucher là comme un mendiant sous la porte? Dieu le sait. Sans doute, ce fut par quelque superstition secrète du cœur pour le toit où il avait vécu et aimé, ou par l'horreur de s'y voir seul et de le sentir si vide après l'avoir vu si plein. Car ce n'était pas paresse; il faisait toutes les semaines, pour rien, plus de travail qu'il n'en eût fallu pour relever et entretenir la solide cabane de sa mère.

## VI

Quoi qu'il en soit, sa maisonnette, ou plutôt sa grotte, ne consistait qu'en une espèce de cave taillée, ou par les eaux ou par l'éboulement d'une partie des parois, dans le flanc même du rocher. Comme cette cavité était peu profonde, il y avait ajouté deux petits murs de pierres informes, et la plupart triangulaires, de granit roulé. Ces pierres étaient posées sans art les unes sur les autres, de manière cependant que les angles sortants des unes s'enchâssassent dans les angles rentrants des autres, comme les murs cyclopéens qu'on voit en Étrurie, sans savoir qui les a bâtis de la nature ou de l'homme. Ces deux murs partaient du rocher, s'avançaient de quelques pas sur la rocaille en pente, mêlée de quelques touffes de buis ; un autre mur pareil les rejoignait. Il était percé, en face de la vallée, d'une porte basse et d'une lucarne à côté fermée d'une botte de genêts encore en fleurs. La porte, bâtie de trois morceaux de planches vermoulues évidemment empruntées aux débris du plancher de la cabane supérieure, n'avait d'autre serrure qu'un loquet de bois levé par une ficelle. La partie du toit qui s'attachait au rocher et qui en débordait de quelques toises était couverte, au lieu de chaume, de petits balais de genêts fortement liés les uns aux autres par de grosses cordes de paille d'avoine tordue, sur lesquelles glissait la pluie et croissaient des touffes de pariétaires. Le roc lui-même servait de toit naturel au fond de la cabane. On voyait encore sur ce rebord proéminent du rocher les restes d'une galerie soutenue par une

vieille poutre, et décorée d'un débris de balustrade et d'une ou deux marches d'escalier, qui était autrefois le porche rustique de la maison. Les lierres chevelus dont j'ai parlé, qui envahissaient à présent toute l'antique demeure, débordaient de cette galerie en ruine jusque sur le toit de la nouvelle hutte. Un cognassier tortueux, quelques genévriers aux perles noires et une immense troche d'aubépine, s'étaient enracinés dans une corniche naturelle du roc. Ils pendaient de là avec leurs branches, leurs guis, leurs fruits et leurs fleurs sur le toit. Ils le recouvraient presque tout entier de feuilles mortes, de feuilles vertes et de neige odorante d'aubépine. Je fus étonné de voir parmi ces branches deux ou trois nids de petits oiseaux des hauteurs. Ils couvaient leurs œufs en me regardant du fond de l'ombre des feuilles. Ils ne s'envolèrent pas à mon approche, comme s'ils eussent par instinct le sentiment d'une confiante sécurité. Les lézards du mur ne s'enfuyaient pas non plus.

## VII

Je tirai la ficelle du loquet de bois, et j'entrai dans la cabane en appelant Claude des Huttes. La cabane était vide. J'y jetai rapidement un coup d'œil pour juger des mœurs et des habitudes de l'homme par l'aspect de son habitation. D'un regard je compris la vie de ce pauvre solitaire. Le fond de la hutte était de quelques pieds plus élevé que le plancher. C'était une espèce de lit de pierre creusé au ciseau dans le roc vif, à la taille d'un homme.

Ce lit avait le rocher en voûte pour plafond; il était recouvert, au lieu de matelas, d'une litière de paille d'avoine, mêlée de foin de fines herbes des montagnes. Une botte de genêts servait d'oreiller. Trois ou quatre peaux noires de mouton, roulées au pied de cette couche, servaient de couverture en hiver. A côté de cet enfoncement, une robe de femme, galonnée de velours sur les coutures, pendait à un clou avec une petite croix d'or ou de laiton sur la poitrine : c'était la seule décoration de la cabane, les lares apparemment de la maison. Un peu plus loin, contre le mur de pierres sauvages, on voyait un petit foyer couvert d'une pincée de cendres blanches de genêts. Le plancher de la cabane était recouvert tout entier d'une litière épaisse et propre de bruyères et de fougères vertes, sur laquelle étaient imprimées en creux les places que les chiens, les chèvres ou les chevreaux avaient affaissées de leur poids pendant la nuit. Pour toute provision, on voyait des régimes de maïs doré de l'an passé, suspendus à une poutre du toit, dont les paysans de ces montagnes font griller les grains sous la cendre; des châtaignes écorcées et séchées au four, qu'on fait cuire dans du lait; quelques petits fromages de chèvre, durs comme les cailloux dont ils ont la forme, et un gros pain de seigle entamé, que les taches de moisissure commençaient à velouter d'un duvet blanc. Un couteau, un pot de grès pour faire bouillir les pommes de terre, et une poche de cuir luisant, emmanchée d'un long manche de fer, pour puiser et boire à la source, étaient les seuls ameublements et les seuls ustensiles de la cabane. Je regardais par la porte ma maison qui brillait à l'horizon, au soleil de la vallée, avec ses vastes murs, ses toits, ses tours, ses grandes chambres remplies de meubles utiles ou futiles, de tous les serviteurs et de

toutes les nécessités d'une civilisation insatiable de besoins et de satisfaction de besoins factices ; je reportai mon regard sur le mobilier de Claude des Huttes, et je sortis en disant :

« Voilà donc le résumé des besoins d'un homme! »

## VIII

Je refermai la porte et j'appelai du dehors ; mais le creux seul du rocher redit le nom de son habitant. Je m'acheminai alors plus haut, çà et là, pour découvrir l'homme et les chèvres. Un sentier imperceptible à tout autre œil qu'à l'œil du chasseur, tracé par une légère inflexion du gazon sous les pas, et par quelques fougères dont une ou deux feuilles avaient été récemment brisées par la corne des chevreaux, me guida au revers d'un mamelon entouré de pierres grises, à une centaine de pas environ par-dessus la cascade. Un énorme bloc de rocher, semblable à celui qui portait l'ancienne maison, sortait de terre comme une tour de géant au milieu de ce mamelon. Une herbe fine comme le velours de soie verte croissait autour. Je fis lentement le tour de ce rocher, dont le sommet me paraissait inabordable sans échelle ; puis je trouvai une espèce de cassure entre ses parois, et des degrés naturels et inégaux qui en facilitaient l'accès. Je les gravis pour découvrir de plus haut tout ce qui pouvait habiter ces sommets et ces gorges, où la terre, la pierre et l'eau semblent vouloir se dérober sous les plis multipliés du sol. Parvenu au sommet, une

pente douce me conduisit du côté du midi, au pied de ce rocher que je croyais de toutes parts inaccessible. Il était de niveau, de ce côté, avec une petite enceinte de pelouse fleurie, toute murée de roches moussues, entassées les unes sur les autres comme un pan de jardin préservé par le hasard dans l'écroulement d'un vieil édifice. En mettant le pied sur cette pelouse et en la parcourant d'un regard, j'aperçus tout ce que je cherchais.

## IX

Le soleil de midi, réverbéré encore par les prismes sablonneux des roches granitiques dont la pelouse était comme murée partout, y répandait des rayonnements et des tiédeurs rares à de si grandes hauteurs au-dessus des vallées. On y respirait le printemps. Une nuée d'insectes y flottaient et y bourdonnaient dans les rayons, qu'ils rendaient pour ainsi dire palpables. On sentait que d'autres hôtes encore que l'homme avaient découvert cet abri. Les plantes aussi y pullulaient au pied des roches : les œillets rouges y prenaient racine et y flottaient comme des cerises entr'ouvertes par le bec des oiseaux sur les mousses du mur. Les églantiers en tapissaient l'enceinte à profusion; leurs jets, allongés et flexibles, y lançaient des milliers de paraboles végétales, à l'extrémité desquelles s'ouvrait une étoile de roses à cinq feuilles qui pleuvaient sur le gazon. L'herbe, quoique inculte, semblait peignée par le râteau. Le chasseur, en découvrant cette solitude dans la solitude, à la

fois gracieuse et sévère, rayonnante et recueillie, murée et fleurie, était incertain si le morceau de terre qu'il avait sous les yeux était un verger, un jardin, ou un sanctuaire de mort paré de fleurs par la piété d'un village abandonné. Ou plutôt, c'était en réalité quelque chose qui participait de ces deux natures, une espèce de jardin funèbre où la vie disputait le sol à la mort, et où, en voyant tout à la fois de l'herbe, des fleurs, des animaux paissant, des oiseaux chantant, et ces monticules de gazon qui semblent les plis de la couverture de l'homme dans son dernier lit, on hésite entre la joie et le plaisir, et l'on reste à contempler en silence, sans savoir si l'on doit jouir ou s'attrister. Telle fut la première impression produite sur moi par ce charmant asile de soleil, de silence et de repos.

## X

A peine avais-je posé le pied sur cette herbe en fleurs pour en faire le tour, qu'un étrange et inexplicable spectacle attira mon regard et suspendit mon pas commencé. A vingt ou trente enjambées de moi, trois gros blocs frustes de granit gris se dessinaient au sommet de la pelouse sur le bleu du ciel : l'un sortait de terre comme le tronçon debout d'un pilastre démoli ; l'autre était posé en travers et en équilibre sur ce tronçon ; le troisième, assis comme un dé au-dessus et au milieu du second bloc transversal, formait ainsi, soit hasard de la nature, soit intention du constructeur, une croix massive et surbaissée, dont les dimensions et la pesanteur semblaient dépasser

les forces de l'homme. Une des branches de pierre de cette croix penchait à gauche d'une telle inclinaison, qu'elle semblait attester dans ce monument semi-druidique un jeu irrégulier et inhabile des éléments plutôt qu'une combinaison de la volonté. Était-ce cette croix sauvage qui avait attiré l'attention et groupé autour les sept ou huit tombes de ces huttes? Étaient-ce les habitants qui avaient roulé anciennement ces blocs détachés pour en faire l'enseigne de leur mort et le signe de leur immortalité? C'était impossible à dire. Un lierre rampant et des ronces vigoureuses s'enlaçaient de toutes parts au tronc principal, et formaient au sommet un couronnement de feuilles touffues, de rameaux entrelacés, de fleurs, de grappes et d'épines, qui rappelaient la couronne symbolique du supplice sur le front du Juste crucifié. Deux chevreaux blancs comme la neige, par cet instinct qui porte ces animaux aux escarpements, étaient couchés l'un en face de l'autre sur chacune des branches transversales de cette croix, leurs jambes de devant repliées sous le ventre, et leurs têtes barbues se dessinant comme une corniche antique sur le bleu du firmament.

Je serrai le cordon de mon chien contre moi, et je lui fis signe du doigt de se taire, pour qu'il ne dérangeât pas cette admirable disposition du caprice des chèvres et du hasard de la nature devant mes yeux.

## XI

Au pied de ce groupe de pierres et d'animaux, Claude des Huttes dormait couché sur l'herbe. Un de ses coudes,

recourbé sous sa tête, lui servait d'oreiller. Son autre bras était étendu et porté sur le dos d'un chien noir à longues soies, couché et dormant aussi à côté de lui. On voyait qu'il s'était endormi en le caressant. Le soleil, un peu tempéré, tombait d'aplomb, en s'éloignant, sur l'homme et sur le chien, et semblait les pénétrer et les fondre de ses feux, comme si l'herbe, la pierre et la chair devaient également bénir ses rayons. A côté du chien, cinq ou six moutons, dont la laine d'hiver n'était pas encore tombée sous le ciseau, se tenaient en cercle, leurs têtes basses et concentrées les unes contre les autres, comme les rayons de la roue vers le moyeu, pour se donner réciproquement l'ombre de leurs corps. Une belle chèvre tachetée de blanc et de noir, la mamelle pleine et rebondie comme une outre de lait, était couchée aux pieds de Claude, dans une attitude de repos, de bien-être et de complète sécurité. Elle appuyait nonchalamment sa belle tête, plantée de deux longues cornes luisantes, sur le cou d'un troisième petit chevreau blanc sans cornes, couché entre ses jambes.

Les sabots de ces charmantes bêtes, polis par l'herbe, brillaient comme des cailloux noirs polis par l'eau d'un ruisseau. Les grands yeux de la mère, vagues, lointains, et rêveurs comme les yeux de la gazelle et du chameau, semblaient penser. Ils se portaient tour à tour du maître à ses petits, du chien aux moutons, des roches à l'herbe, comme si elle eût rassemblé voluptueusement dans son regard tout ce tableau de paix dont elle faisait partie. Quelques lapins broutaient le serpolet de la pelouse à côté du chien, des chèvres et de l'homme, sans s'effrayer même de mes pas. On voyait que Claude avait appris à son chien à les regarder comme du troupeau. Sept ou

huit pruniers et deux cerisiers, aux troncs maigres et courbés par les vents, croissaient à quelques pas de là. Leurs fleurs tardives pleuvaient par flocons à chaque ébranlement insensible de l'air. Ils faisaient flotter une ombre légère entremêlée de clarté sur le gazon.

Contre les blocs, derrière ces arbres, on voyait sept ruches avec un petit toit pointu de paille, portées sur autant de pierres qui leur servaient de piédestal pour les préserver de l'humidité pendant les pluies. Ces ruches, pleines d'essaims, bruissaient sourdement comme une flamme dans le bois vert; les abeilles, réchauffées par le soleil, sortaient et rentraient en foule, volant autour de l'homme et se posant même sur son bras et sur son front sans le piquer : car elles connaissent, comme les animaux domestiques, la main qui les nourrit. Une énorme fourmilière s'élevait tout auprès de la tête du paysan. Son bâton n'avait pas voulu la démolir, pour ne pas détruire une ville laborieusement bâtie par ces petits architectes du bon Dieu, comme il me le dit après. Des légions de petits lézards apprivoisés montraient leurs jolies têtes éveillées entre les fentes des pierres, ou se poursuivaient dans l'herbe rare, sans crainte de passer sur les pieds, sur les mains et jusque sur les cheveux noirs de l'homme et sur les pattes du chien. On eût dit qu'un esprit de douceur et d'amitié avait mis la confiance et la paix entre toutes les choses et entre tous les êtres de cette petite colonie de la montagne.

## XII

Je restai, immobile et involontairement attendri, à contempler tout cela. Je craignais maintenant d'y porter le trouble en réveillant Claude pour l'interroger. Si j'avais pu me retirer en silence sans avoir été aperçu, je serais revenu sur mes pas. Mais, au moment où je me retournais pour aller attendre à la porte de sa cabane le réveil et le retour du tailleur de pierres, son chien flaira le mien. Il se dressa sur ses pattes de derrière en regardant de mon côté, et, élevant son museau vers le ciel comme font les chiens en détresse ou surpris par un objet inattendu, il jeta un long hurlement d'angoisse et d'effroi pour éveiller son maître. Claude se releva sur son séant, regarda vers moi, me reconnut, et fit quelques pas pour m'aborder avec un visible embarras. Je m'avançai moi-même avec un visage souriant pour le rassurer, et, lui prenant la main : « Je vois ce que c'est, Claude, lui dis-je : vous vous sentez en faute envers moi, et vous avez peur que je ne vienne vous reprocher d'avoir déserté mon chantier. Rassurez-vous; rasseyez-vous où vous étiez là, au milieu de votre famille de chèvres, de moutons, de lézards, d'abeilles et de chien. Tout cela est de la même famille que nous, n'est-ce pas? Je les comprends et je les aime comme vous. Puisque le bon Dieu ne s'est pas trouvé trop grand pour les faire, nous ne devons pas nous trouver trop grands pour les fréquenter. » Le chien se tut, la chèvre ne se leva pas de son creux dans l'herbe, les moutons continuèrent à bêler la tête dans leurs jambes, les lézards à courir, les abeilles à bourdonner. Nous nous assîmes au soleil l'un

vis-à-vis de l'autre, lui sur son monticule, moi sur le mien, la tête dans la lumière du ciel, les pieds dans l'herbe de quelque sillon de tombe fermée et oubliée sous ce vert linceul de gazon embaumé de fleurs, et nous eûmes ensemble l'entretien que je désirais avec lui.

---

## DEUXIÈME PARTIE

MOI. — Pourquoi donc avez-vous laissé mon ouvrage, Claude? Avez-vous été malade? ou bien avez-vous cassé vos outils? ou bien avez-vous trouvé la carrière trop revêche et les dalles trop friables sous le marteau?

LUI. — Non, monsieur, je n'ai pas été malade, je n'ai pas cassé mes outils, la carrière est aisée et la pierre est saine; pourtant je n'ai pas osé vous dire pourquoi je m'en suis allé malhonnêtement, comme un voleur, sans remercier, sans avertir, sans demander mon compte, parce que je me sentais fautif et que je n'aurais jamais su trouver de bonnes raisons. Mais vous me pardonnerez si je vous ai fait peine : ce n'était pas ma volonté. Au contraire, je voudrais vous rendre service si j'en étais capable, car on aimait bien votre mère dans la montagne, et on en parle encore dans les veillées.

MOI. — Eh bien! c'est au nom de ma mère que je vous demande de me dire pourquoi vous ne voulez pas travailler pour moi. Voyons, prenez courage : les âmes des hommes sont des cloches du même timbre. Elles rendent,

en haut ou en bas de la montagne, le même son. Ce qui est juste pour vous sera juste pour moi. Parlez-moi comme vous parleriez à Dieu. Quelle conscience vous êtes-vous faite pour vous retirer en me laissant ainsi dans l'embarras?

LUI. — Eh bien! monsieur, le voici. Je me suis dit : « Claude, tu ne veux pas travailler pour de l'argent; c'est ton secret, c'est ton idée, personne n'a rien à y voir, c'est vrai. Tu travailles pour les pauvres quand ils n'ont personne pour faire leur ouvrage. En ce moment, il n'y a point de pauvres qui t'appellent pour leur rendre service; tu travailles pour le monsieur du château, tu ne prendras de lui que ta nourriture, c'est bien. » Et j'ai continué ainsi à travailler gaiement pendant cinq journées; mes pierres sont au bord de la carrière, vous pouvez les voir.

Mais pourtant je n'étais pas tout à fait tranquille de l'esprit en faisant mon ouvrage; quelque chose me reprochait en moi-même je ne savais pas bien quoi, quand, le sixième jour, en mangeant mon pain le matin, assis sur ma pierre, une idée m'est venue comme un éclair dans les yeux. Je me suis dit : « Tu fais de l'ouvrage à bon marché pour cette maison qui est riche : c'est bien pour elle, c'est bien pour toi qui n'as que ton chien à nourrir; mais il y a dans le pays, dans les villages de l'autre côté de la montagne, des tailleurs de pierres qui ont père, mère, femme et enfants à loger, à chauffer, à habiller, à nourrir et à élever de l'argent de leurs journées. Qui est-ce qui les emploie? Les riches. Or, si tu travailles sans salaire pour les riches, qui est-ce qui fera travailler les pauvres ouvriers de ton état, fils ou pères de famille? Et s'ils ne travaillent pas, qui est-ce qui nourrira leurs enfants? En croyant faire l'aumône ici, tu es donc un voleur du pain

et de la vie de tes camarades. » Cela m'a frappé comme un éclat de pierre qu'on m'aurait lancé sur la tête, monsieur. J'ai jeté mon morceau de pain, j'ai mis mon *pic*, ma *têtue*, ma *boucharde* dans mon sac, et je me suis sauvé à la maison comme si j'avais fait quelque mauvaise action. Avais-je donc tort, monsieur, de penser à mes pauvres camarades mariés? et n'était-ce pas leur pain que je mangeais?

MOI. — Non, Claude, vous n'aviez pas tort; vous raisonniez droit, vous sentiez juste, et je vous pardonne bien volontiers. Mais dites-moi donc aussi, qui est-ce qui a rendu votre raison si éclairée et votre conscience si délicate, que vos devoirs de justice et de charité envers le prochain l'emportent toujours ainsi sur votre intérêt envers vous-même, et que vous pensiez aux autres avant de penser à vous?

LUI. — Je ne sais pas, monsieur; je pense que c'est le bon Dieu qui m'a fait comme ça.

MOI. — Vous avez donc étudié dans votre enfance et appris votre religion chez quelque curé du voisinage, ou dans quelque séminaire, d'où ces idées sur Dieu, sur le prochain et sur la perfection chrétienne vous seront restées au fond de l'âme pour se développer après en pratiques de charité?

LUI. — Non, monsieur, je n'ai jamais étudié; quand j'étais en âge d'apprendre, il n'y avait pas même de curés dans les paroisses, ni de cloches dans les clochers. Je n'ai appris de religion que les trois ou quatre prières que ma mère savait par cœur, et qu'elle nous faisait redire après elle quand on éteignait le feu chez nous. Je ne sais pas

même lire et écrire, et je fais mes comptes avec des brins de paille ou de petits cailloux.

MOI. — Comment votre esprit s'est-il donc formé tout seul?

LUI. — Est-ce qu'on est seul, monsieur, quand on a le bon Dieu toujours présent au-dessus de soi, ou devant soi? Je ne me suis jamais senti seul de ma vie.

MOI. — Vous avez raison; mais comment vous êtes-vous élevé de vous-même et accoutumé à cette présence du bon Dieu qui peuple pour vous le désert et qui vous entretient comme un invisible ami?

LUI. — Je ne sais pas non plus, monsieur; je pense que c'est une bonté qu'il a eue pour moi, voyant que j'étais destiné à vivre si haut, ici, sans femme ni enfants, sans père ni mère, de venir me visiter plus souvent et de plus près qu'un autre, pour me consoler et pour m'empêcher de m'ennuyer de la vie.

MOI. — Vous ne vous ennuyez donc pas trop dans cet ermitage au milieu des brouillards, des neiges et des grands vents, du silence, de la solitude?

LUI. — Oh! non, monsieur, jamais je ne m'ennuie. Est-ce qu'on peut s'ennuyer dans la société de celui qui sait tout, qui dit tout, qui écoute tout ce que nous avons à lui dire, et qui ne se fatigue jamais de nous entendre et de nous répondre dans le cœur?

MOI. — Non, mais il faut une grande concentration d'esprit à une grande élévation sur les hauteurs de l'âme, pour n'être pas distrait de cette conversation intérieure avec le bon Dieu; il faut être doué d'un sens particulier,

d'un sens qui est commun à tous les hommes, mais qui n'est pas développé chez tous dans la même mesure, d'un sens plus intellectuel et plus divin que tous nos autres sens, le sens de l'infini, le sens de Dieu autrement dit, mon pauvre Claude! Il paraît que vous avez à un degré supérieur ce sens de Dieu, le don des dons, la souveraine intelligence chez le savant ou chez l'ignorant, la souveraine richesse chez le riche ou chez le pauvre, la souveraine félicité chez l'homme heureux ou chez l'homme malheureux. Je m'en suis douté en vous voyant et en entendant parler de vous l'autre jour. Je parais au monde plus instruit et plus grand que vous; mais je vous respecte, je vous envie et je vous admire, et c'est pour entendre ce sens supérieur par la bouche d'un simple artisan que je me suis dit : « Montons là-haut! Dieu se révèle dans les buissons de feu quelquefois; on trouve toujours plus de paix, plus de lumière et plus de sérénité à mesure qu'on s'éloigne des vallées où fourmillent les hommes, et qu'on s'élève sur les hauteurs où cesse leur bruit. »

LUI. — Ah! monsieur, vous vous êtes bien trompé; je n'ai pas seulement un mot sur la langue. Je reste quelquefois une semaine entière sans rien dire, bien au contraire. Le bon Dieu aurait aussi bien fait de me faire muet; car, excepté pour appeler mes chèvres, mes moutons et mon chien par leurs noms, je n'ai jamais senti le besoin de parler.

MOI. — Il y a des âmes si pleines de pensées et de sentiments, qu'elles ne peuvent les répandre. Peut-être que la vôtre est ainsi.

LUI. — Oh! je ne crois pas, monsieur; je ne dis rien

parce que je n'ai rien à dire. C'est même pour cela en partie que je ne descends pas demeurer en bas avec les autres. Je me dis : « Que feras-tu là-bas? Tu ne sais pas répondre seulement quand les enfants te regardent travailler et te demandent le nom de tes outils. »

MOI. — Mais alors quelque chose parle donc en vous quand vous faites silence? car enfin Dieu a donné à toute âme le besoin de se communiquer, le besoin d'écouter ou de répondre, comme il a donné à l'air, à l'eau, à la flamme, le besoin de se mouvoir, de s'alimenter et de se répandre, à moins de s'éteindre ou de tarir.

LUI. — C'est vrai, monsieur, il y a quelqu'un qui respire, qui remue, qui coule, qui brûle, qui converse à mon insu constamment avec moi. Je le sens bien, je l'entends bien, même quelquefois je lui réponds de cœur. Mais c'est une parole sans mots, qu'on comprend sans avoir été à l'école et qu'on lit sans avoir appris à lire dans les livres. C'est sourd et confus comme le bruit de l'eau profonde qu'on entend ici sans la voir dans le puits de l'abîme; et pourtant ça tient compagnie et ça console comme une femme ou comme un ami la nuit, au coin de son foyer. Sans cette conversation, est-ce que je ne serais pas mort depuis tant d'années que...?

(Il s'arrêta et soupira en portant involontairement un regard vers un de ces monticules verts qui m'avaient frappé en entrant dans l'enclos. Je vis qu'il y avait une pensée sous l'herbe et qu'il craignait d'y toucher devant moi. Je ne voulus pas faire violence à son mystère dès le premier jour; je n'eus pas l'air d'avoir remarqué son interruption et surpris son soupir.)

MOI. — Et de quoi vous parle plus ordinairement ce

murmure intérieur qui vous entretient ainsi quand vous êtes seul?

LUI. — Nous nous parlons de tout ce que je vois sur terre, monsieur, et là-haut, ajouta-t-il, en montrant du geste le champ des étoiles sur nos têtes, nous nous parlons surtout de lui.

MOI. — Qui, lui?

LUI. — Le bon Dieu, monsieur.

MOI. — Mais si vous n'avez jamais été à l'école ni au catéchisme, qu'on n'enseignait pas dans votre enfance, ni rien lu dans les livres où l'on parle de Dieu, comment savez-vous qu'il existe seulement un Dieu?

LUI. — Ah! monsieur, d'abord notre mère nous l'a bien dit; et puis après, quand j'ai été grand, j'ai bien connu de bonnes âmes qui m'ont conduit dans des maisons de prières où l'on se rassemble pour l'adorer et le servir en commun, et pour écouter les paroles qu'il a chargé ses saints de révéler aux hommes en son nom. Mais, quand même ma mère ne m'aurait rien dit de lui, et quand même je n'aurais jamais entendu les catéchismes enseignés dans les paroisses en faisant mon tour de France, est-ce qu'il n'y a pas un catéchisme dans tout ce qui nous entoure, qui enseigne aux yeux et à l'âme des plus ignorants? Est-ce que son nom a besoin des lettres de l'alphabet pour être lu? Est-ce que son idée n'entre pas dans nos yeux avec le premier rayon de lumière, dans notre esprit avec notre première réflexion, dans notre cœur avec notre premier battement? Je ne sais pas comment sont faits les autres hommes, monsieur; mais, quant à moi, je ne pourrais voir, je ne dis pas une étoile,

mais seulement une fourmi, une feuille d'arbre, un grain de sable, sans lui dire : « Qui est-ce qui t'a fait? »

MOI. — Et vous répondez : « C'est Dieu. »

LUI. — Bien entendu, monsieur; ça ne peut pas se faire soi-même : car, avant de faire une chose, il faut être, n'est-ce pas? Et avant d'être, ça n'était pas : donc ça ne pouvait pas se faire. Ça n'est pas plus fin que ça. Du moins voilà comment je me suis dit la chose; mais vous devez la savoir de bien d'autres manières plus savantes que celle-là.

MOI. — Non. Toutes les manières aboutissent à la vôtre. On peut les dire en plus de paroles, non en plus de sens. Des effets sans cause; une chaîne immense qui remonterait et descendrait jusqu'à l'infini des élévations et des profondeurs de l'espace, qui porterait des mondes et des mondes suspendus en tous sens à ses innombrables anneaux, et qui n'aurait point de premier chaînon! voilà les mondes sans Dieu, mon pauvre Claude, une obscurité que vous ne voudriez pas dire tout haut à votre chien, de peur de révolter l'instinct d'une bête, n'est-ce pas? Ceux qui ne voient pas Dieu ne m'ont jamais paru des hommes. Ce sont à mes yeux des êtres d'une espèce à part, nés pour contredire la création, pour dire non là où la nature entière dit oui; des ombres intellectuelles, que Dieu a créées sous forme humaine pour faire mieux ressortir la splendeur de son évidence par l'absurdité de leur aveuglement. Ils ne me scandalisent pas, ils m'attristent; je ne les hais pas, je les plains; ce sont les aveugles de l'âme : Dieu leur rendra les yeux.

LUI. — Est-ce qu'il y a des hommes comme ça? Mais Dieu est trop bon pour les laisser dans cette nuit.

MOI. — Comment savez-vous que Dieu est bon?

LUI. — Parce que nous aimons ce qui est bon, et que, si Dieu n'était pas bon, nous ne pourrions pas nous empêcher de le haïr. Or, je vous demande un peu à vous, monsieur, qui paraissez bien mieux entendre ça que moi, qu'est-ce que serait une création où la créature ne pourrait pas s'empêcher de haïr son créateur? Ce serait un contre-sens. La créature aimerait par nature le bon, et le créateur, qui l'aurait faite pour remonter à lui et pour l'aimer, serait le mal! Vous voyez bien que c'est le monde renversé et les idées brouillées dans la tête. On ne s'y arrête seulement pas, excepté un moment quand on souffre trop, qu'on perd la justice et l'espérance en lui. Mais c'est un cri qui s'échappe des lèvres, et après lequel l'âme court vite pour le rattraper avant que Dieu l'ait entendu.

Et puis, monsieur, celui qui est immense en tout n'est-il pas la justice et la bonté immenses par nature? Et puisqu'il a mis en nous, qui sortons de lui, et qui ne sommes que ses lointaines et obscures images, la justice et la bonté comme des choses que nous aimons malgré nous, n'est-ce pas la preuve qu'il les possède lui-même sans mesure? N'est-ce pas une nécessité qu'il soit infiniment bon, puisqu'il veut être infiniment aimé de tout ce qui sort de ses mains? Voilà du moins comme je me dis quelquefois, quand la vie est dure et que je m'attriste. Mais je n'ai pas souvent besoin de me raisonner ainsi : je le vois trop bien, je le sens trop bien; je le touche, si j'ose dire, de trop près, cœur à cœur, pour lui faire l'outrage et l'ingratitude de le croire méchant.

Mais pensez donc un peu ce que ce serait, monsieur;

moi, vil ver de terre, je serais bon, et Dieu serait mauvais? Le rayon serait de feu, et le foyer serait de glace? Vraiment j'ai honte des camarades qui m'ont dit quelquefois ces niaiseries.

MOI. — Vous sentez donc en vous un amour immense et sensible du bon Dieu?

LUI. — Hélas! monsieur, pas tant que je voudrais et pas tant que je devrais. Je n'ai pas assez d'instruction pour comprendre les perfections de ce père invisible, et pour me noyer l'esprit dans les profondeurs de ses bontés. Je vis tout bonnement comme une de ces pierres brutes et noires qui s'échauffent au soleil juste autant qu'il luit sur elles. Si j'étais un de ces miroirs que j'ai vus briller au fond des chambres de votre château, je m'échaufferais bien davantage, c'est-à-dire j'aimerais bien plus. L'amour doit être en proportion de l'esprit. Je suis un pauvre homme, je ne puis pas avoir les admirations d'un savant.

MOI. — Et pourquoi l'aimez-vous?

LUI. — Parce qu'il m'a créé.

MOI. — Mais cela ne lui a rien coûté.

LUI. — Cela lui a coûté une pensée. Une pensée du bon Dieu, monsieur! y avons-nous jamais assez réfléchi? Quant à moi, j'y réfléchis souvent, et je deviens fier comme un dieu dans mon humilité, grand comme le monde dans ma petitesse. Une pensée du bon Dieu! mais cela vaut autant que s'il m'avait donné tout l'univers. Car enfin, monsieur, bien que je sois peu de chose, pour me créer, il a fallu d'abord qu'il pensât à moi, qui n'existais pas encore, qu'il me vît de loin, qu'il m'enfantât d'a-

vance, qu'il me réservât mon petit espace, mon petit moment, mon petit poids, mon petit rôle, ma naissance, ma vie, ma mort, et je le sens, monsieur, mon immortalité. Quoi! n'est-ce donc rien que cela, monsieur, avoir occupé la pensée de Dieu, et l'avoir occupée assez pour qu'il daignât vous créer?... Ah! je vous le répète, rien que ça, monsieur, rien que ça, quand j'y pense, cela me fond d'amour pour le bon Dieu!

(Il s'arrêta comme essoufflé d'enthousiasme, et mit sa tête dans ses deux grosses mains pour réfléchir. Ses yeux étaient humides quand ils les ouvrit. J'étais confondu moi-même, en l'écoutant, de voir qu'une pensée forte et juste, quoique si simple, prêtait des expressions à ce muet qu'un homme de parole exercée aurait eu de la peine à rencontrer plus expressives et plus pénétrantes.)

MOI.—Mais quelle idée vous faites-vous donc de ce bon Dieu que vous aimez tant, mon pauvre Claude?

LUI.—Ah! monsieur, j'y pense, j'y pense, j'y pense depuis que je suis au monde, et je n'ai pas pu me satisfaire encore de la moindre petite ombre d'idée. Mon faible esprit a beau s'élargir dans ma tête comme pour briser les murailles de mon front, pour déborder de sa prison et pour s'étendre à la mesure des mondes tout entiers, c'est toujours comme rien devant tout. Ça ne mesure pas seulement un grain de poussière de sa grandeur, une minute de sa durée, une goutte d'eau de la mer de ses perfections; ça pèse comme cent mille montagnes de ce granit sur l'aile d'un de ces moucherons; ça donne le vertige à l'âme d'un pauvre homme; ça le donnerait aux âmes réunies de toutes les créatures qui ont jamais vécu, qui vivent ou qui vivront dans l'éternité.

Il ne faut pas penser seulement à s'en faire une idée, monsieur : une idée de Dieu? mais si on l'avait, on serait Dieu soi-même... Une image, je ne dis pas; je m'en fais bien quelquefois des milliers d'images, tantôt l'une, tantôt l'autre, qui me contentent un petit moment et qui me soulagent l'esprit comme une planche qui soulage un instant l'homme qui se noie sur un océan; mais ça ne soutient pas longtemps, ça enfonce sous vous comme tout le reste, et votre esprit se noie éternellement dans cette contemplation.

MOI. — Et quelles images vous reviennent le plus souvent, Claude?

LUI. — Bah! monsieur, on compterait plutôt les grains de poussière que mon marteau fait jaillir tout un jour d'été de la pierre et que le vent me souffle aux yeux. Tantôt je le vois comme un ciel sans fin semé d'yeux de toutes parts, qui enveloppe les mondes et qui s'élargit à proportion qu'on y en jette davantage, paraît toujours vide, quoique toujours plein! Tantôt je le vois comme un géant qu'on charge à jamais de montagnes, de mers, de soleils, de mondes amoncelés les uns sur les autres, et qui n'en sent pas même le poids. Tantôt je le vois comme un cadran marqué en chiffres de soleils sur le ciel, et dont l'aiguille sans fin s'allonge, s'allonge, s'allonge toujours en vain vers les bords de ce cadran sans les atteindre jamais. Tantôt je le vois comme un œil infini, comme vous dites, ouvert plus large que le ciel sur ses œuvres, qu'il regarde en s'élargissant pour les embrasser à mesure qu'il les crée! Tantôt, comme une main démesurée qui nous porte tous et qui nous rapproche de son regard pour nous éclairer, de son souffle pour nous réchauffer! Tantôt comme un cœur qui bat dans toutes ses œuvres, depuis

la plus grande jusqu'à la plus petite! Enfin, que vous dirai-je, monsieur? Quand je vous raconterais de ces bêtises de l'ignorance d'un pauvre homme jusqu'à la fin de nos deux souffles, ce seraient toujours, ce ne seraient jamais que des bêtises, des ombres de l'aile d'un oiseau sur le soleil, des feux de ver luisant contre la nuit! Je ne m'y arrête qu'une minute. Il n'y a qu'une chose qui me contente un peu, et elle est si bête, que je n'ose pas même vous la dire.

MOI. — Dites toujours, mon pauvre Claude! nous n'avons pas plus d'esprit les uns que les autres devant l'infini à concevoir et devant l'infini à exprimer.

LUI. — Eh bien! monsieur, voilà. Je me couche en été, au milieu du jour, dans l'herbe ou dans le sable, sur le dos, les yeux à moitié fermés, tournés vers les rayons qui tombent du ciel sur mon visage; il me pleut ainsi dans les yeux et dans l'âme, à travers les paupières, un éblouissement de rayons rosés comme ces feuilles d'églantier. Ça coule, ça illumine, ça réchauffe jusqu'au fond du cœur, comme si l'on était plongé dans un lac de lumière qui vous entrerait dans les membres, dans les veines et jusque dans l'esprit. Alors, monsieur, je me figure que ces rayons, ces éblouissements, ces chaleurs, c'est la mer de Dieu dans laquelle je nage, et que je suis porté délicieusement à travers l'espace, léger et transparent comme l'air, jusqu'à je ne sais où... Ça me fâche toujours quand je rouvre les yeux et que je ne vois que le soleil. Mais je vous fais rire, monsieur! Que voulez-vous? nous sommes tous des enfants quand nous cherchons notre père! Il s'est caché trop haut pour nos mains et pour nos yeux. Nous balbutions tous en l'appelant et en le cherchant; nous n'embrassons jamais que son fantôme! N'importe,

continua-t-il en jetant un regard vers le tertre vert contre lequel j'étais assis, se tromper, c'est encore aimer, n'est-ce pas?

MOI. — Oui, Claude, nous ne pouvons atteindre qu'à la portée de nos mains; nous ne pouvons comprendre qu'à la mesure de nos esprits. Dieu veut que vous et moi nous sentions la distance que rien ne peut mesurer entre lui et nous. Toutes les fois que nous essayons de la combler avec nos rêves ou avec nos images, nous la comblons de nos sottises et de nos audaces! Qu'il nous suffise de le sentir, de l'espérer et de l'aimer! Quant à le comprendre, le soleil même, si le soleil était l'intelligence du ciel, s'y éteindrait!

LUI. — Bien dit, monsieur, le soleil s'y éteindrait : que serait-ce de nous? Contentons-nous de faire sa volonté pendant ce petit moment sur la terre.

MOI. — Mais comment, Claude, avez-vous l'assurance que vous faites la volonté du bon Dieu?

LUI. — Ah! pour ça, monsieur, c'est différent; je n'en sais rien, mais j'en suis sûr.

MOI. — Mais, encore une fois, comment en êtes-vous sûr?

LUI. — Comment, monsieur? Parce que j'ai là, dans la poitrine et pas dans la tête... la tête a des vertiges, la tête *chante*, comme nous disons nous autres, mais le cœur ne tourne jamais, et la conscience ne chante pas... parce que j'ai là (en frappant sur sa poitrine) un cœur et une conscience qui ont deux voix sourdes, mais claires, et qui me disent : « Ceci est bien, ceci est mal; ceci est juste, ceci est injuste; ceci est bon, ceci est mauvais; » et ce

qui est bien, ce qui est bon, ce qui est juste, est la volonté de Dieu !

MOI. — Et qu'en savez-vous, encore une fois?

LUI. — Je vous répète, monsieur, que je n'ai pas besoin de le savoir, puisque je le sens. Quand je me blesse avec mon marteau et que ma chair crie et saigne, je n'ai pas besoin de me prouver que je me suis fait mal, n'est-ce pas? Je le sens tout seul : eh bien ! de même, quand je fais mal à mon âme en ne suivant pas la volonté de Dieu, je n'ai pas besoin de me le prouver, je le sens aussi fort, et mon âme crie et saigne en moi comme ma chair sous mon marteau. Ce qu'on sent, monsieur, c'est bien plus sûr que ce qu'on sait. C'est l'homme qui se fait ses raisonnements, mais c'est Dieu qui nous fait nos sentiments. Un sentiment, monsieur, c'est un raisonnement tout fait. Un monsieur comme vous me l'a bien dit un jour. « C'est l'homme qui pense, me disait-il, mais c'est la nature qui sent. Défie-toi de tes pensées, mais crois ferme en tes sentiments, car la nature en sait plus que toi et moi. Elle a entendu Dieu avant nous et de plus près que nous, vois-tu? »

MOI. — Ce monsieur avait raison; mais avez-vous bien de la peine, Claude, à faire ainsi autant que vous pouvez la volonté de Dieu?

LUI. — Au contraire, monsieur, c'est le paradis sur la terre pour moi.

MOI. — Et en quoi consiste pour vous cette volonté?

LUI. — A tout aimer de ce qu'il a fait, monsieur, afin de l'aimer ainsi lui-même dans ses œuvres, et à tout

servir, afin de le servir ainsi lui-même dans tout le monde.

MOI. — Mais tout aimer et tout servir en vue d'aimer et de servir l'auteur de tout, c'est pénible quelquefois; car enfin il y a bien des personnes et des choses qu'il est difficile d'aimer, et l'on est bien tenté souvent de se servir soi-même au lieu de servir les autres.

LUI. — Eh bien! monsieur, on m'a souvent dit ça là-bas dans les villes et ici dans les villages; il faut que ce soit vrai, et pourtant ce n'est pas pour me vanter, soyez-en sûr, mais je ne l'ai jamais compris.

MOI. — Comment, Claude, il ne vous a jamais été pénible d'aimer tout le monde et de vous sacrifier à tout le monde? Vous êtes donc un abîme d'amour et d'abnégation!

LUI. — Moi, monsieur! Ah! je ne suis bien que le dernier des derniers parmi les autres. Je le sens bien, allez, et je me cache autant que je peux ici avec mes pauvres bêtes, pour ne pas faire trop honte par ma misère d'esprit à mes pareils dans le pays; mais pour quant à avoir de la peine à aimer, je mentirais si je le disais. Il paraît que le bon Dieu, qui m'a refusé l'esprit et bien d'autres choses, ajouta-t-il avec un soupir mal étouffé, m'a fait la grâce de me rendre de ce côté ce qu'il m'a ôté de tous les autres. Mais je n'ai jamais senti de haine en moi contre mon prochain de toute espèce.

MOI. — Qu'entendez-vous par votre prochain de toute espèce?

LUI. — Je m'entends, monsieur : je veux dire les hommes, les bêtes, et même les arbres et les plantes, enfin,

monsieur, ici-bas, tout ce qui est proche de nous, tout ce qui habite ou tout ce qui compose ce monde où Dieu nous a mis comme j'ai mis ces animaux dans cet enclos pour vivre en paix et en amitié autour de moi.

MOI. — Vous aimez tout cela?

LUI. — Ah! j'en aimerais bien d'autres, si j'en connaissais davantage. Je ne sais pas comment le bon Dieu m'a fait le cœur, monsieur, mais il est toujours plein et cependant toujours vide.

MOI. — Vous voulez dire qu'il est infini.

LUI. — Peut-être bien, monsieur, que ça veut dire ce que vous appelez comme ça. Quoi qu'il en soit, rien ne peut tout à fait le remplir. Le bon Dieu y jetterait des mondes pour me les faire aimer, que je crois qu'il y aurait encore de la place pour en tenir et pour en aimer d'autres. Ah! de toutes les grâces que le bon Dieu nous a faites, surtout à nous autres pauvres hommes tout seuls, la plus grande est cette inclination à tout aimer. C'est comme une source chaude qui coule toujours du cœur, monsieur, et qui, après avoir arrosé ici, va arroser là, et qui ne s'arrête jamais de couler. C'est cette qualité du bon Dieu que les bonnes âmes appellent miséricorde, monsieur! Miséricorde pour les affligés, pour les coupables, pour les pauvres, pour les riches, pour les vieillards, pour les veuves, pour les enfants, pour les hommes, pour les bêtes, pour les plantes, pour la terre même et pour les étoiles du ciel, si ces éléments eux-mêmes ont une sensibilité sourde et intelligente, et si tout cela sent, crie et souffre à sa manière comme nous. Hélas! monsieur, je crois bien que c'est là ce que le bon Dieu commande et inspire le plus à nous autres hommes; car, sans

cette miséricorde des uns pour les autres, que deviendrions-nous tous sur une terre si pétrie d'afflictions?

MOI. — Dieu me préserve de vous contredire, Claude! Ce qu'il y a de plus généreux dans le cœur de l'homme, c'est la pitié. Pleurer sur les souffrances d'autrui, c'est se faire saigner le cœur sur des maux dont on pourrait détourner ses yeux! Après son sang, ce que l'homme peut donner de plus de lui, c'est une larme! N'est-ce pas comme une goutte de son propre cœur qu'il fait tomber pour le guérir sur le cœur d'autrui? La miséricorde dont vous parlez est la plus belle forme de l'amour; car il y a un amour qui vous recherche pour vivre avec vous : c'est l'amour des sens; mais il y a un amour qui vous poursuit pour souffrir avec vous et pour partager vos peines : c'est une belle inclination que cet amour, mais il fait bien souffrir ceux qui en ont été doués.

LUI. — C'est vrai, monsieur; mais il fait bien jouir aussi. Quant à moi, cette amitié que je me suis toujours sentie pour ceux qui ont des peines m'a bien souvent fait coucher tard et réveiller avant le jour. Je me dis : « Tu es tranquille et au chaud dans ta maison avec ton chien et tes chevreaux. Il y a du pain pour toi sur la planche, il y a de l'herbe dans la montagne ou dans le râtelier pour eux; ton toit, quoiqu'il soit de genêt, est bien réparé contre la pluie et la neige. Tu n'as pas de souci pour ta femme et pour tes enfants; mais voilà un tel qui a ses tuiles écrasées sous son plancher écroulé, et son lit et les berceaux de ses petits exposés à tous les vents. Voilà cette pauvre veuve dont la maison a brûlé la semaine passée, et qui n'a pas un pauvre liard pour payer le tireur de pierres, le maçon et le couvreur pour se rebâtir un abri; voilà ce vieillard qui n'a plus son fils pour lui piocher

son morceau de terre ; voilà ces trois orphelins qui n'ont ni père ni mère pour leur moissonner leur seigle ou pour leur battre leur châtaignier; voilà la cheminée d'un tel qui est tombée ; voilà la porte, voilà le levier, voilà l'escalier, voilà la fenêtre de celui-là ou de celle-là qui se sont éboulés, et qui les font courir vainement après le tailleur de pierres, sans argent d'ici à l'année prochaine pour lui payer ses journées. Que vont-ils faire dans la mauvaise saison qui s'avance? Qui est-ce qui ira à leur secours pour l'amour de Dieu? Allons, c'est moi! Donnons-nous de la peine pour leur en enlever un peu! Tirons de la pierre pour celle-ci, taillons un jambage pour celui-là, rajustons les marches de l'escalier pour l'un, replaçons les solives et les tuiles pour l'autre, piochons la vigne de ce voisin malade, coupons l'orge de cette vieille femme aveugle, prêtons la chèvre à cette pauvre nourrice dont la vache est tombée dans le ravin et qui n'a plus de lait pour ses petits! Le peu que je puis pour eux leur soulagera le cœur : ils auront moins de chagrin dans la maison, ils dormiront cette nuit, ils mangeront ce soir, ils coucheront à l'abri avant l'hiver ! »

Et j'y vais, monsieur, et, rien que de me voir me mettre à l'ouvrage sans leur rien dire souvent, ça les reconsole, ça les réjouit ; ils viennent me voir travailler, ils s'assoient au bord de la carrière ou du chantier. Les enfants jouent avec mes outils ou avec mon chien quand il m'a suivi. Ils pensent : « La Providence ne nous a pas abandonnés, Claude a su notre malheur ; le pauvre garçon, il ne peut pas grand'chose ; mais il fait le peu dont il est capable. » Ça leur rend le cœur plus léger de ce qu'un voisin porte sa part de leur mal. Et moi, monsieur, l'idée que ça les soulage me rend le marteau plus

léger dans la main; et le soir, quand je remonte ici à la nuit close et que je me dis : « Claude, qu'as-tu gagné aujourd'hui? » je me réponds : « J'ai gagné une bonne journée, car les pauvres gens me la payent en amitié, mon cœur me la paye en contentement, et le bon Dieu me la payera en miséricorde! » N'est-il pas vrai, monsieur, que ça vaut bien une pièce de trente sous qui leur ferait de la peine à donner et à moi à recevoir? « Il y aura, que je me dis en m'endormant, un chagrin de moins cette nuit dans les hameaux. »

MOI. — Et cela vous rend heureux, de sentir que vous avez bien mérité ainsi de celui qui nous commande de nous entr'aider?

LUI. — Oh! monsieur, je n'ai rien mérité du tout pour cela, puisque c'est un plaisir que je me suis fait à moi-même. Je vous l'ai dit, je ne puis pas sentir souffrir quoi que ce soit sans que ça m'atteigne le cœur et sans avoir l'envie de rendre heureux ce qui est autour de moi. Il me semble que je ne fais qu'un avec tous les hommes, monsieur, qu'ils sont un morceau de ma propre chair et que je suis un morceau de la leur. Je pense que c'est cela qu'on appelle amour, n'est-ce pas?

MOI. — Oui, précisément, et dans la portée la plus pure et la plus divine de ce mot.

LUI. — Oh! si c'est cela, monsieur, je ne sais pas s'il faut m'en vanter ou m'en humilier, mais j'en ai bien pour deux.

MOI. — Et pour cent, mon pauvre Claude. Vous devriez bien en donner un peu à ceux qui ont froid au cœur.

LUI. — Mais peut-être aussi que j'en ai trop, monsieur, et que ça n'est pas bien d'aimer autant tout ce que j'aime presque autant que mon prochain.

MOI. — Et qui aimez-vous tant après Dieu et les hommes, que nous ne saurions trop aimer?

LUI. — Je n'oserai jamais vous le dire, et c'est pourtant comme ça.

MOI. — Dites hardiment : Trop aimer est bien rarement un mal devant Dieu. Il n'y a pas de vase assez plein quand il n'en tombe pas quelques gouttes à terre.

LUI. — Eh bien! oui, monsieur, quand j'ai bien aimé et bien servi, selon mes forces, le bon Dieu et les hommes, je me sens une tendresse bête, comme je vous le disais, mais une tendresse que je ne puis pas vaincre, pour tout le reste de la création, surtout pour toutes ces créatures animées d'une autre espèce, qui vivent à côté de nous sur la terre, qui voient le même soleil, qui respirent le même air, qui boivent la même eau, qui sont formées de la même chair sous d'autres formes, et qui paraissent vraiment des membres moins parfaits, moins bien doués par notre père commun, mais enfin des membres de la grande famille du bon Dieu. Je veux parler de ces animaux, de ces chiens si fidèles et si bons serviteurs, que pour des gages mille fois supérieurs ils ne quitteraient jamais le maître indigent à qui ils sont dévoués; de ces chèvres, de ces chevreaux, de ces brebis qui montent le soir jusqu'à la crête de ce rocher pour me voir revenir de plus loin à la hutte, qui m'appellent comme s'ils comprenaient que leurs bêlements hâteront mon retour vers eux, qui s'élancent pour me faire fête aussitôt que j'ai traversé les champs cultivés et que j'entre dans les bruyères incultes où je leur permets de paître et de bondir en liberté; de ces oiseaux qui m'ont vu, tout petits, sans plumes, respecter leurs nids et émietter mon

pain pour les couveuses à portée du bec; de ces mouches à miel à qui je laisse leur nourriture l'hiver, et dont je ne prends un peu de miel que pour les malades, de ces lézards que le bruit de la pierre sonnante sous le marteau comme une cloche attire au soleil, tout le jour, autour de moi, et que je n'écrase jamais sous mes pieds; enfin de tous les plus petits insectes habitants des feuilles, des pierres ou des herbes, à qui je ne fais jamais de mal, parce que je vois en eux l'œuvre du bon Dieu qu'il n'est pas permis de briser en vain. Si vous voyiez quand nous sommes seuls comme nous nous parlons, et comme nous nous comprenons de la voix et du regard! Comme ces chèvres couchées à mes pieds plongent leurs regards profonds et pensifs dans les miens! Comme ce chien est à la fois doux et sévère pour elles en les surveillant pendant mon absence et en les jappant sans leur faire de mal pour les empêcher de franchir le mur de l'enclos! Comme ces abeilles me caressent le visage et les mains de leurs pattes de velours sans jamais me piquer, quand je manie les essaims ou que je me couche le dimanche sur l'herbe de leur table, ainsi que nous voilà! Comme ces lapins suivent le soir le chien qui les ramène à la hutte! Comme ces lézards frétillent gentiment jusque sur mes bras et mon cou, et lèvent leurs petites têtes vers mes yeux pour regarder si je me fâche quand ils mangent mon pain! Si vous entendiez nos conversations le soir dans la hutte, quand le chien, les chevreaux et les brebis jouent amicalement entre eux et avec moi comme pour nous désennuyer ensemble! Si vous voyiez ces têtes confiantes appuyées à côté les unes des autres sur mes genoux, et ces yeux qui échangent tant de choses non dites mais comprises avec les miens! Ah! je vous réponds, monsieur, que vous ne

pourriez pas m'en vouloir d'aimer aussi ces pauvres bêtes; car l'amour vaut l'amour, monsieur, de si haut et de si bas qu'il vienne. Est-ce que Dieu ne permet pas que nous l'aimions, monsieur? Est-ce qu'il y a plus loin de mes chèvres à moi que de moi au bon Dieu?

Et puis, quand même on me dirait que c'est niais d'aimer les bêtes du bon Dieu et de les rendre heureuses dans leur pauvre condition, c'est plus fort que moi, je n'y pourrais rien. Le cœur est comme l'eau, il coule où il veut.

Mais ne croyez pas que ce soit encore là toute ma simplicité, monsieur; j'en ai bien d'autres. Croiriez-vous que, non content de me sentir cette tendresse et cette compassion pour les bêtes qui remuent et qui sentent, je m'en sens aussi pour ces arbres, pour ces plantes, pour ces mousses, ces fougères, ces bruyères, au bord de ces roches, dans cet enclos, que j'ai connues quand j'étais petit, et surtout encore, ajouta-t-il plus tendrement, pour ces trèfles à fleurs blanches et à feuilles pleines d'une goutte de rosée le matin, comme si elles avaient pleuré avec nous pendant la nuit, et qui poussent sur la terre de ceux d'autrefois?

(Il y eut un léger serrement de gorge sensible dans son accent à ces derniers mots. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Il continua avec un ton de rustique mais véritable inspiration.)

Oui, monsieur, il n'y a pas une de ces étoiles là-haut, au ciel, qui commencent à se lever dans la demi-ombre, par-dessus les roches; pas une de ces cimes de montagnes, pas un de ces mamelons reluisant au soleil couchant, pas un de ces lits de ravines cachés dans les en-

foncements de ces gorges avec leur eau qui dort ou qui bouillonne au fond, sous leur nuit; pas une de ces mottes de terre tournées et retournées par ma pioche au soleil, depuis mon enfance, pour lesquelles je ne me sente un fond d'attachement au cœur qui va souvent jusqu'à me faire pleurer quand je les regarde en remontant aux Huttes. « Est-ce donc étonnant? que je me dis quelquefois à moi-même. Est-ce que nous n'avons pas une véritable parenté de corps avec cette terre d'où nous sortons, où nous rentrons, qui nous porte, qui nous abreuve, qui nous nourrit comme une nourrice de ses mamelles? Est-ce que notre chair n'est pas de sa chair? Est-ce que notre sang n'est pas de l'eau de ses veines? Est-ce qu'il n'y a pas entre elle et nous une véritable parenté de corps qui fait que, quand nous prenons dans la main une poignée de sable ou une motte de terre des collines qui nous ont portés, nous pouvons dire à ce grain de sable : « Tu « es mon frère; » et à cette motte de terre : « Tu es ma « mère ou ma sœur? » Et cette terre ne semble-t-elle pas aussi nous répondre et nous aimer, nous, et nous dire : « Oui, je vous reconnais, vous êtes de moi; chacun de « vos membres et de vos os, c'est moi qui vous les ai « donnés! Je suis glorieuse de vous comme une mère de « ses enfants, comme je suis glorieuse de ce hêtre, de ce « sapin et de ce châtaignier qu'on vient admirer sur mes « pentes! Vous seriez des ingrats si vous ne m'aimiez « pas, si mon souvenir et mon image ne vous poursui- « vaient pas, quand vous êtes loin de moi, sur d'autres « terres, et ne vous rappelaient pas la nuit, dans vos « songes, à la colline qui vous a enfantés. » N'est-il pas vrai, monsieur? N'est-ce pas un peu de cela qu'on nomme dans la langue des villes le patriotisme? N'est-ce pas aussi pour cela que les hommes vont en pèlerinage dans

des lieux bien éloignés pour visiter la terre où ont vécu autrefois des hommes plus grands qu'eux, des sages plus fameux ou plus saints que les autres, et pour baiser la poussière de leurs pas sur le sol des montagnes qui les ont portés?

Eh bien! il y a des moments, les dimanches, dans la saison, où, couché au soleil, sur cette terre qui sent et semble me rendre les battements de mon cœur, embrassant de mes deux mains des poignées d'herbes, le visage tout enseveli dans les mauves et dans les trèfles de ce petit enclos, au bourdonnement de ces milliers d'insectes dans mes oreilles, au souffle de cette foule de petites fleurs invisibles du printemps dans les mousses, je sens des frissons de vie et de mort sur tout mon corps, comme si le bon Dieu m'avait réellement touché du bout d'un de ces rayons de son soleil; comme si mon père, ma mère, mes sœurs, et tous ceux et toutes celles que j'ai aimés, se ranimaient et palpitaient sous l'herbe, dans cette terre, pour me reconnaître et pour m'attirer dans leur sein. Oh! qui est-ce qui n'aimerait pas, monsieur, une terre où l'on a déposé son trésor, et qui vous le garde pour la résurrection?

(Une grosse larme roula sans qu'il la sentît sur sa joue, Je vis qu'il y avait un amour dans cet amour; quelque culte particulier et de l'espérance dans ce culte universel et pieux de la création.)

MOI. — Mais, aimant comme vous l'êtes, Claude, cette solitude, sans femme, sans enfants, sans voisins sur ces hauteurs, où le vent seul monte avec vous, ne vous attriste-t-elle pas?

LUI. — Non, monsieur, bien au contraire : je suis triste

quand je suis en bas; je redeviens gai et content dès que je remonte. Les hommes font trop de bruit pour mon faible esprit, qui ne s'entend lui-même que dans le silence; ce bruit chasse le bon Dieu d'auprès de moi; il me semble que je ne suis pas tant dans sa compagnie, quand je suis au milieu des villages.

MOI. — Mais n'y a-t-il pas, Claude, une raison que vous ne me dites pas, et qui fait que vous vivez seul ici avec vos chevreaux et vos brebis, et que vous faites tous les jours tant de chemin pour descendre et remonter à votre ancienne maison?

LUI, *en se levant et en regardant les tombes vertes.* — C'est vrai, monsieur; mais de ça, n'en parlons pas : ça vous ferait peine, et à moi aussi. Voilà le soleil qui est tout à fait couché derrière la montagne où vos bois noircissent. Vous n'aurez que le temps de redescendre avant la nuit noire dans la vallée.

MOI. — Je l'avais oublié en causant avec vous. Claude, quand on a découvert une bonne source à l'ombre, en marchant dans ces solitudes, on s'y oublie quelquefois plus que l'heure ne le voudrait. J'ai fait comme cela aujourd'hui. Je vous pardonne d'avoir laissé mon ouvrage; pardonnez-moi à votre tour d'avoir dérangé votre repos du dimanche. Je reviendrai encore, si cela ne vous fait pas d'ennui, parler avec vous, de temps en temps, de Dieu, et même le prier avec vous, dans votre langue, Claude. Car je suis bien loin de vivre en entretien perpétuel avec lui comme vous; bien plus loin encore de lui garder dans mon âme un sanctuaire aussi pur et aussi vide des vanités humaines que celui qu'il s'est préparé dans votre solitude et dans votre repos. Mon âme court

avec le flot d'une vie agitée et bruyante : tout ce qui court écume ; mais, sous cette écume de la surface de ma vie, j'ai gardé cependant, comme ces coupes de rocher au fond de votre ravin, quelques gouttes claires des eaux de mon âme, où j'aime à réfléchir un coin du ciel, à contempler comme vous l'œuvre de Dieu. Je ne le sers pas comme vous de toutes mes forces ; cependant je l'aime et je le prie de tout mon cœur et de toute mon intelligence. Quelquefois même je lui chante des hymnes. Mais mon cantique ne vaut pas le vôtre, Claude : mes cantiques sont des mots qui remplissent l'oreille ; les vôtres sont des actes qui servent les hommes. Je ne suis digne de votre entretien que par le goût que j'ai toujours eu pour les âmes où Dieu habite dans la simplicité et dans la vertu. A revoir donc, quand le hasard ou la chasse me ramèneront aux Huttes.

Je sortis de l'enclos ; il m'accompagna jusqu'au seuil des Huttes. Son chien, ses moutons, ses chevreaux, les lapins eux-mêmes, le suivirent comme s'il les avait rappelés. Ces animaux apprivoisés avaient l'air de lui faire cortége et de comprendre son amitié pour eux. Je n'aurais pas été étonné de le voir suivre par les abeilles et les insectes de l'enclos. Cet homme aurait apprivoisé les rochers et les arbres. Toute la nature, animée ou inanimée, et lui, semblaient s'entendre, vivre et s'aimer dans une mystérieuse et pieuse intelligence aux pieds de leur Créateur.

---

## SOUVENIR

### DE L'HOSPITALITÉ REÇUE CHEZ UN AMI

O champs de Bienassis, maison, jardin, prairies,
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries,
Ormes qui sur le seuil étendaient leurs rameaux,
Et d'où sortait le soir le chœur des passereaux,
Vergers où de l'été la teinte monotone
Pâlissait jour à jour aux rayons de l'automne,
Où la feuille en tombant sous les pleurs du matin
Dérobait à nos pieds le sentier incertain;
Pas égarés au loin dans les frais paysages,
Heures tièdes du jour coulant sous des ombrages,
Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux,
Songes qui descendaient, qui remontaient si beaux;
Pressentiments divins, intimes confidences,
Lectures, rêverie, entretiens, doux silences;
Table riche des dons que l'automne étalait,
Où les fruits du jardin, où le miel et le lait,
Assaisonnés des soins d'une mère attentive,
De leur luxe champêtre enchantaient le convive;
Silencieux réduits où des rayons de bois,
Par l'âge vermoulus et pliant sous le poids,
Nous offraient ces trésors de l'humaine sagesse
Où nos yeux altérés puisaient jusqu'à l'ivresse,
Où la lampe avec nous veillant jusqu'au matin
Nous guidait au hasard, comme un phare incertain,
De volume en volume; hélas! croyant encore
Que le livre savait ce que l'auteur ignore,
Et que la vérité, trésor mystérieux,
Pouvait être cherchée ailleurs que dans les cieux!
Scènes de notre enfance après quinze ans rêvées,

Au plus pur de mon cœur impressions gravées,
Lieux, noms, demeure, et vous, aimables habitants,
Je vous revois encore après un si long temps,
Aussi présents à l'œil que le sont des rivages
A l'onde dont le cours reflète les images,
Aussi frais, aussi doux que si jamais les pleurs
N'en avaient dans mes yeux altéré les couleurs;
Et vos riants tableaux sont à mon âme aimante
Ce qu'au navigateur battu par la tourmente
Sont les songes dorés qui lui montrent de loin
Le rivage chéri de son bonheur témoin,
L'ondoyante moisson que sa main a semée,
Et du toit paternel le seuil ou la fumée.
Tu n'as donc pas quitté ce port de ton bonheur?
Ce soleil du matin qui réjouit ton cœur,
Comme un arbre au rocher fixé par sa racine,
Te retrouve toujours sur la même colline;
Nul adieu n'attrista le seuil de ta maison;
Jamais, jamais tes yeux n'ont changé d'horizon;
L'arbre de ton aïeul, l'arbre qui t'a vu naître
N'a jamais reverdi sans ombrager son maître;
Jamais le voyageur, en voyant, du chemin,
Ta demeure fermée aux rayons du matin,
Trouvant l'herbe grandie ou le sentier plus rude,
N'a demandé, surpris de cette solitude,
Sur quels bords étrangers, dans quels lointains séjours,
Le vent de l'inconstance avait poussé tes jours.
Ton verger ne voit pas une main mercenaire
Cueillir ces fruits greffés par ta main tutélaire,
Et ton ruisseau, content de son lit de gazon,
Comme un hôte fidèle à la même maison,
Vient murmurer toujours au seuil de ta demeure,
Et de la même voix t'endort à la même heure.
Ainsi tu vieilliras sans que tes jours pareils
Soient comptés autrement que par leurs doux soleils,
Sans que les souvenirs de ton heureuse hi toire

Laissent d'autres sillons gravés dans ta mémoire
Que le cercle inégal des diverses saisons,
Des printemps plus tardifs, de plus riches moissons,
Tes pampres moins chargés, tes ruches plus fécondes,
Ou ta source sevrant ton jardin de ses ondes;
Sans avoir dissipé des jours trop tôt comptés,
Dans la poudre, ou le bruit, ou l'ombre des cités,
Et sans avoir semé, de distance en distance,
A tous les vents du ciel ta stérile espérance!

Ah! rends grâce à ton sort de ce flot lent et doux
Qui te porte en silence où nous arrivons tous,
Et, comme ton destin si borné dans sa course,
Dans son lit ignoré s'endort près de sa source!
Ne porte point envie à ceux qu'un autre vent
Sur les routes du monde a conduits plus avant,
Même à ces noms frappés d'un peu de renommée!
Du feu qu'elle répand toute âme est consumée;
Notre vie est semblable au fleuve de cristal
Qui sort, humble et sans nom, de son rocher natal;
Tant qu'au fond du bassin que lui fit la nature,
Il dort, comme au berceau, dans un lit sans murmure,
Toutes les fleurs des champs parfument son sentier,
Et l'azur d'un beau ciel y descend tout entier;
Mais à peine, échappés des bras de ces collines,
Ses flots s'épanchent-ils sur les plaines voisines,
Que, du limon des eaux dont il enfle son lit,
Son onde, en grossissant, se corrompt et pâlit;
L'ombre qui les couvrait s'écarte de ses rives;
Le rocher nu contient ses vagues fugitives;
Il dédaigne de suivre, en se creusant son cours,
Des vallons paternels les gracieux détours;
Mais, fier de s'engouffrer sous des arches profondes,
Il y reçoit un nom bruyant comme ses ondes;
Il emporte, en fuyant à bonds précipités,
Les barques, les rumeurs, les fanges des cités;

Chaque ruisseau qui l'enfle est un flot qui l'altère,
Jusqu'au terme où, grossi de tant d'onde adultère,
Il va, grand mais troublé, déposant un vain nom,
Rouler au sein des mers sa gloire et son limon.
Heureuse au fond des bois la source pauvre et pure!
Heureux le sort caché dans une vie obscure!

Nous parlions autrement, à l'âge où l'avenir
Dans nos seins palpitants ne pouvait contenir,
Et débordait pour nous de la coupe de vie,
Comme un jus écumant d'une urne trop remplie.
A cet âge enivré, la gloire est à nos yeux
Ce qu'à l'œil des enfants qui regardent les cieux
Est l'astre de la nuit, dont l'orbe, près d'éclore,
Au sommet qu'il franchit semble toucher encore.
L'un d'eux, quittant ses jeux pour la douce splendeur,
Croit que pour s'emparer du disque tentateur,
Et pour se revêtir de la lueur divine,
Il n'a qu'à faire un pas sur la sombre colline :
Il s'avance, l'œil fixe et les bras entr'ouverts;
Et le globe de feu suspendu dans les airs,
Comme pour prolonger sa crédule espérance,
A hauteur de la main un moment se balance.
Il monte; mais déjà dans l'azur étoilé,
Quand il touche au sommet, l'astre s'est envolé,
Et, fuyant dans le ciel de nuage en nuage,
Est aussi loin déjà des monts que de la plage.
Confus de son erreur, il revient sur ses pas;
Et les fils du hameau qui sont restés en bas,
Occupés à choisir des fleurs au sein des plaines,
Ou des cailloux polis dans le lit des fontaines,
Sans songer à cet astre objet de ses regrets,
Au fond de la vallée en étaient aussi près!...

Mais quand ce feu céleste éblouirait ton âme,
Quand tu le poursuivrais sur un désir de flamme,

Dans ces vieux jours du monde avares de vertu,
Cette gloire rêvée, où la trouverais-tu?
Crois-tu que ce reflet de la splendeur suprême,
Cette immortalité qui sort de la mort même,
Soit ce mot profané qui passe tour à tour
Du grand homme d'hier au grand homme du jour,
Monnaie au coin banal qu'un jour frappe, un jour use,
Que la vanité paye à l'orgueil qu'elle abuse?
Crois-tu que chaque siècle en ait reçu d'en haut
Toujours la même soif avec le même lot,
Et qu'enfin l'avenir, acceptant l'héritage,
Ratifie à jamais ce risible partage
Que les sots, éblouis des splendeurs de leur temps,
En font de siècle en siècle entre tous leurs enfants?

Non! Tu ris avec moi de l'erreur où nous sommes;
Tu sais de quel linceul le temps couvre les hommes;
Tu sais que tôt ou tard dans l'ombre de l'oubli,
Siècles, peuples, héros, tout dort enseveli;
Qu'à cette épaisse nuit qui descend d'âge en âge
A peine un nom par siècle obscurément surnage;
Que le reste, éclairé d'un moins haut souvenir,
Disparaît par étage à l'œil de l'avenir,
Comme, en quittant la rive, un navire à la voile,
A l'heure où de la nuit sort la première étoile,
Voit à ses yeux déçus disparaître d'abord
L'écume du rivage et le sable du port,
Puis les tours de la ville où l'airain se balance,
Puis les phares éteints qu'abaisse la distance,
Puis les premiers coteaux sur la plaine ondoyants,
Puis les monts escarpés sous l'horizon fuyants.
Bientôt il ne voit plus au loin qu'une ou deux cimes,
Dont l'éternel hiver blanchit les pics sublimes,
Refléter au-dessus de cette obscurité
Du jour qui va les fuir la dernière clarté,
Jusqu'à ce qu'abaissés de leur niveau céleste,

Ces sommets décroissants plongent comme le reste,
Et qu'étendue enfin sur la terre et les mers,
L'universelle nuit pèse sur l'univers.
De la gloire et du temps voilà l'image sombre.
Éloigne-toi d'un siècle, et tout rentre dans l'ombre;
Laisse pour fuir l'oubli tant d'insensés courir!
Que sert un jour de plus à ce qui doit mourir?

---

## CONSTANTINOPLE.

Je viens de descendre et de remonter le canal du Bosphore de Constantinople à l'embouchure de la mer Noire. Je veux esquisser pour moi quelques traits de cette nature enchantée. Je ne croyais pas que le ciel, la terre, la mer et l'homme pussent enfanter de concert d'aussi ravissants paysages. Le miroir transparent du ciel ou de la mer peut seul les voir et les réfléchir tout entiers : mon imagination les voit et les conserve ainsi; mais mon souvenir ne peut les garder ni les peindre que par quelques détails successifs. Écrivons donc vue par vue, cap par cap, anse par anse, coup de rame par coup de rame. Il faudrait des années à un peintre pour rendre une seule des rives du Bosphore. Le pays change à chaque regard, et toujours il se renouvelle aussi beau en se variant. Que puis-je dire en quelques paroles?

Conduit, par quatre rameurs arnautes, dans un de ces longs caïques qui fendent la mer comme un poisson, je me suis embarqué seul, à sept heures du matin, par un

ciel pur et par un soleil éclatant. Un interprète couché dans la barque, entre les rameurs et moi, me disait les noms et les choses. Nous avons longé d'abord les quais de Tophana, avec sa caserne d'artillerie. La ville de Tophana, s'élevant en gradins de maisons peintes, comme des bouquets de fleurs groupés autour de la mosquée de marbre, allait mourir sous les hauts cyprès du grand champ des morts de Péra. Ce rideau de bois sombre termine les collines de ce côté. Nous glissions à travers une foule de bâtiments à l'ancre, et de caïques innombrables qui ramenaient à Constantinople les officiers du sérail, les ministres et leurs kiaias, et les familles des Arméniens que l'heure du travail rappelle à leurs comptoirs. Ces Arméniens sont une race d'hommes superbes, vêtus noblement et simplement d'un turban noir et d'une longue robe bleue, nouée au corps par un châle de cachemire blanc; leurs formes sont athlétiques; leurs physionomies intelligentes, mais communes; le teint coloré, l'œil bleu, la barbe blonde; ce sont les Suisses de l'Orient : laborieux, paisibles, réguliers comme eux, mais comme eux calculateurs et cupides : ils mettent leur génie trafiquant aux gages du sultan ou des Turcs; rien d'héroïque ni de belliqueux dans cette race d'hommes : le commerce est leur génie; ils le feront sous tous les maîtres. Ce sont les chrétiens qui sympathisent le mieux avec les Turcs. Ils prospèrent, et accumulent les richesses que les Turcs négligent, et qui échappent aux Grecs et aux juifs : tout est ici entre leurs mains; ils sont les drogmans de tous les pachas et de tous les vizirs. Leurs femmes, dont les traits aussi purs, mais plus délicats, rappellent la beauté calme des Anglaises ou des paysannes des montagnes de l'Helvétie, sont admirables; les enfants de même. Les caïques en sont pleins. Ils rapportent de leurs maisons

de campagne des corbeilles de fleurs étalées sur la proue.

Nous commençons à tourner la pointe de Tophana, et à glisser à l'ombre des grands vaisseaux de guerre de la flotte ottomane, mouillée sur la côte d'Europe. Ces énormes masses dorment là comme sur un lac. Les matelots, vêtus, comme les soldats turcs, de vestes rouges ou bleues, sont nonchalamment accoudés sur les haubans, ou se baignent autour de la quille. De grandes chaloupes chargées de troupes vont et viennent de la terre aux vaisseaux, et les canots élégants du capitan-pacha, conduits par vingt rameurs, passent comme la flèche à côté de nous. L'amiral Tahir-Pacha et ses officiers sont vêtus de redingotes brunes et coiffés du fez, grand bonnet de laine rouge qu'ils enfoncent sur leur front et sur leurs yeux, comme honteux d'avoir dépouillé le noble et gracieux turban. Ces hommes ont l'air mélancolique et résigné; ils fument leurs longues pipes à bout d'ambre. A quelques pas de ces vaisseaux, sur la rive d'Europe que je suis, je glisse sous les fenêtres d'un long et magnifique palais du sultan, inhabité maintenant. Il ressemble à un palais d'amphibies : les flots du bosphore, pour peu qu'ils s'élèvent sous le vent, rasent les fenêtres, et jettent leur écume dans les appartements du rez-de-chaussée; les marches des perrons tremblent dans l'eau; des portes grillées donnent entrée à la mer jusque dans les cours et les jardins. Là sont des remises pour les caïques et des bains pour les sultanes, qui peuvent nager dans la mer à l'abri des persiennes de leurs salons. Derrière ces cours maritimes, les jardins d'arbustes, de lilas et de roses, s'élèvent en gradins successifs, portant des terrasses et des kiosques grillés et dorés. Ces pelouses de

fleurs vont se perdre dans de grands bois de chênes, de lauriers et de platanes qui couvrent les pentes, et s'élèvent avec les rochers jusqu'au sommet de la colline. Les appartements du sultan sont ouverts, et je vois à travers les fenêtres les riches dorures moulées des plafonds, les lustres de cristal, les divans et les rideaux de soie. Ceux du harem sont fermés par d'épais grillages de bois élégamment sculptés. Immédiatement après ce palais commence une série non interrompue de palais, de maisons et de jardins des principaux favoris, ministres ou pachas du Grand-Seigneur. Tous dorment sur la mer, comme pour en aspirer la fraîcheur. Leurs fenêtres sont ouvertes; les maîtres sont assis sur des divans, dans de vastes salles toutes brillantes d'or et de soie; ils fument, causent, boivent des sorbets en nous regardant passer. Leurs appartements donnent aussi sur des terrasses en gradins chargées de treillis, d'arbustes et de fleurs. Les nombreux esclaves, en riches costumes, sont en général assis sur les marches d'escaliers que baigne la mer; et les caïques, armés de rameurs, sont au bord de ces escaliers, prêts à recevoir et à emporter les maîtres de ces demeures. Partout les harems forment une aile un peu séparée par les jardins ou des cours de l'appartement des hommes. Ils sont grillés. Je vois seulement de temps en temps la tête d'un joli enfant qui se colle aux ouvertures du treillis enlacé de fleurs grimpantes, pour regarder la mer, et le bras blanc d'une femme qui entr'ouvre ou referme une persienne.

Ces palais, ces maisons, sont tout en bois, mais très-richement travaillé, avec des avant-toits, des galeries, des balustrades sans nombre, et tout noyés dans l'ombre des grands arbres, dans les bosquets de jasmins et de

roses. Tous sont baignés par le courant du Bosphore et ont des cours intérieures où l'eau de la mer pénètre et se renouvelle, et où les caïques sont à l'abri.

Le Bosphore est si profond partout, que nous passons assez près du bord pour respirer l'air embaumé des fleurs, et reposer nos rameurs à l'ombre des arbres. Les plus grands bâtiments passent aussi près de nous; et souvent une vergue d'un brick ou d'un vaisseau s'engage dans les branches d'un arbre, dans les treillis d'une vigne, ou même dans les persiennes d'une croisée, et fuit en emportant des lambeaux du feuillage ou de la maison. Ces maisons ne sont séparées les unes des autres que par des groupes d'arbres sur quelques petits corps avancés, ou par quelques angles de rochers couverts de lierre et de mousse, qui descendent des arêtes des collines et se prolongent de quelques pieds dans les flots. De temps en temps seulement, on trouve une anse plus profonde et plus creuse entre deux collines séparées, et fendues par le lit d'un torrent ou d'un ruisseau.

Un village s'étend alors sur les bords aplanis de ces golfes, avec ses belles fontaines moresques, sa mosquée à coupole d'or ou d'azur, et son léger minaret qui confond sa cime dans celle des grands platanes. Les maisonnettes peintes s'élèvent en amphithéâtre des deux côtés et au fond de ces petits golfes, avec leurs façades et leurs kiosques à mille couleurs; sur la cime des collines, de grandes villas s'étendent, flanquées de jardins suspendus et de groupes de sapins à larges têtes, et terminent les horizons. Au pied de ces villages est une grève ou un quai de granit de quelques pieds seulement de large; ces grèves sont plantées de sycomores, de vignes,

de jasmins, et forment des berceaux jusque sur la mer, où les caïques s'abritent. Là sont à l'ancre des multitudes d'embarcations et de bricks de commerce de toutes les nations. Ils mouillent en face de la maison ou des magasins de l'armateur, et souvent un pont jeté du pont du brick à la fenêtre de la villa sert à transporter les marchandises. Une foule d'enfants, de marchands de légumes, de dattes, de fruits, circulent sur ces quais ; c'est le bazar du village et du Bosphore. Des matelots de tous les costumes et de toutes les langues y sont groupés au milieu des Osmanlis, qui fument accroupis sur leurs tapis, auprès de la fontaine, autour du tronc des platanes. Aucune vue des villages de Lucerne ou d'Interlaken ne peut donner une idée de la grâce et du pittoresque exquis de ces petites anses du Bosphore. Il est impossible de ne pas s'arrêter un moment sur ses rames pour les contempler. On trouve de ces villes, ports ou villages, à peu près toutes les cinq minutes, sur la première moitié de la côte d'Europe, c'est-à-dire pendant deux ou trois lieues. Elles deviennent ensuite un peu plus rares, et le paysage prend un caractère plus agreste par l'élévation croissante des collines et la profondeur des forêts. Je ne parle ici que de la côte d'Europe, parce que je décrirai au retour la côte d'Asie, bien plus belle encore; mais il ne faut pas oublier, pour se faire une image exacte, que cette côte d'Asie n'est qu'à quelques coups de rames de moi ; que souvent on est aussi rapproché de l'une que de l'autre, en tenant le milieu du courant dans les endroits où le canal se rétrécit et se coude, et que les mêmes scènes que je peins en Europe ravissent le regard chaque fois qu'il tombe sur la côte d'Asie. Mais je reviens à la rive que je touche de plus près. Il y a un endroit, après le dernier de ces ports naturels, où le Bosphore

s'encaisse, comme un large et rapide fleuve, entre deux caps de rochers qui descendent à pic du haut de ces doubles montagnes; le canal, qui serpente, semble à l'œil fermé là tout à fait : ce n'est qu'à mesure qu'on avance qu'on le voit se déplier et tourner derrière le cap de l'Europe, puis s'élargir et se creuser en lac, pour porter les deux villes de Thérapia et de Buyukdéré. Du pied au sommet de ces deux caps de rochers, revêtus d'arbres et de touffes épaisses de végétation, montent des fortifications à demi ruinées, et s'élancent d'énormes tours blanches, crénelées, avec des ponts-levis et des donjons, de la forme des belles constructions du moyen âge. Ce sont les fameux châteaux d'Europe et d'Asie, d'où Mahomet II assiégea et menaça si longtemps Constantinople avant d'y pénétrer. Ils s'élèvent comme deux fantômes blancs du sein noir des pins et des cyprès, comme pour fermer l'accès de ces deux mers. Leurs tours et leurs tourelles suspendues sur les vaisseaux à pleines voiles; les longs rameaux de lierre qui pendent, comme des manteaux de guerriers, sur leurs murs à demi ruinés; les rochers gris qui les portent, et dont les angles sortent de la forêt qui les enveloppe; les grandes ombres qu'ils jettent sur les eaux, en font un des points les plus caractérisés du Bosphore. C'est là qu'il perd son aspect exclusivement gracieux, pour prendre un aspect tour à tour gracieux et sublime. Des cimetières turcs s'étendent à leurs pieds, et les turbans sculptés en marbre blanc sortent çà et là des touffes de feuillage, baignés par le flot. Heureux les Turcs ! ils reposent toujours dans le site de leur prédilection, à l'ombre de l'arbuste qu'ils ont aimé, au bord du courant dont le murmure les a charmés, visités par les colombes qu'ils nourrissaient de leur vivant, embaumés par les fleurs qu'ils ont plantées : s'ils ne possèdent pas la terre

pendant leur vie, ils la possèdent après leur mort, et on ne relègue pas les restes de ceux qu'on a aimés dans ces voiries humaines dont l'horreur repousse le culte et la piété des souvenirs.

Au delà des châteaux, le Bosphore s'élargit; les montagnes de l'Europe et de l'Asie s'élèvent plus âpres et plus désertes. Les bords seuls de la mer sont semés çà et là de maisonnettes blanches et de petites mosquées rustiques assises sur un mamelon auprès d'une fontaine et sous le dôme d'un platane. Le village de Thérapia, séjour des ambassadeurs de France et d'Angleterre, borde la rive un peu plus loin; les hautes forêts qui le dominent jettent leurs ombres sur les terrasses et les pelouses des deux palais; de petites vallées serpentent, encaissées entre les rochers, et forment les limites des deux puissances. Buyukdéré, charmante ville au fond du golfe que forme le Bosphore au moment où il se coude pour aller se perdre dans la mer Noire, s'étend comme un rideau de palais et de villas sur les flancs de deux sombres montagnes. Un beau quai sépare les jardins et les maisons de la mer. La belle prairie de Buyukdéré, sur la gauche, avec son groupe de merveilleux platanes, qui dentellent la cime des collines; une foule de maisons élégantes et décorées de balcons qui bordent les quais, et dont les roses et les lilas pendent en festons du bord des terrasses; des Arméniens avec leurs enfants, arrivant ou partant sans cesse dans leurs caïques pleins de branchages et de fleurs; le bras du Bosphore plus sombre et plus étroit que l'on commence à découvrir, étendu vers l'horizon brumeux de la mer Noire; d'autres chaînes de montagnes entièrement garnies de villages et de maisons, et s'élevant dans les nues avec leurs noires forêts, comme des limites re-

doutables, entre les orages de la mer des tempêtes et la magnifique sérénité des mers de Constantinople; deux châteaux forts en face l'un de l'autre, sur chaque rive, couronnant de leurs batteries, de leurs tours et de leurs créneaux, les hauteurs avancées de deux sombres caps; puis enfin une double ligne de rochers tachés de forêts, allant mourir dans les flots bleus de la mer Noire : voilà le coup d'œil de Buyukdéré. Ajoutez-y le passage perpétuel d'une file de navires venant de Constantinople ou sortant du canal, selon que le vent souffle du nord ou du midi. Ces navires sont si nombreux quelquefois, qu'un jour, en revenant dans mon caïque, j'en comptai près de deux cents en moins d'une heure. Ils voguent par groupes, comme des oiseaux qui changent de climats : si le vent varie, ils courent des bordées d'un rivage à l'autre, allant virer de bord sous les fenêtres ou sous les arbres de l'Asie ou de l'Europe; si la brise fraîchit, ils mouillent dans une de ces innombrables anses ou à la pointe des petits caps du Bosphore ; ils se couvrent de nouveau de voiles un moment après. A chaque minute, le passage, vivifié et modifié par ces groupes de bâtiments à la voile ou à l'ancre, et par les diverses positions qu'ils prennent le long des terres, change l'aspect du paysage, et fait du Bosphore un kaléidoscope merveilleux.

Il semble, après la description de cette côte du Bosphore, que la nature ne pourra se surpasser elle-même, et qu'aucun paysage ne peut l'emporter sur celui dont nos yeux sont pleins. Je viens de longer la côte d'Asie, en rentrant ce soir à Constantinople, et je la trouve mille fois plus belle encore que la côte d'Europe. La côte d'Asie ne doit presque rien à l'homme, la nature y a tout fait. Il n'y a plus là ni Buyukdéré, ni Thérapia, ni palais d'am-

bassadeurs, ni villa d'Arméniens ou de Francs ; il n'y a que des montagnes, des gorges qui les séparent, des petits vallons tapissés de prairies qui se creusent entre les racines de rochers, des ruisseaux qui y serpentent, des torrents qui les blanchissent de leur écume, des forêts qui se suspendent à leurs flancs, qui glissent dans leurs ravines, qui descendent jusqu'aux bords des golfes nombreux de la côte ; une variété de formes, et de teintes, et de feuillage, et de verdure, que le pinceau du peintre de paysage ne pourrait même inventer ; quelques maisons isolées de matelots ou de jardiniers turcs, répandues de loin en loin sur la grève, ou jetées sur la plate-forme d'une colline boisée, ou groupées sur la pointe des rochers où le courant vous porte et se brise en vagues bleues comme le ciel de nuit ; quelques voiles blanches de pêcheurs qui se traînent dans les anses profondes, et qu'on voit glisser d'un platane à l'autre, comme une toile sèche que les laveuses replient ; d'innombrables volées d'oiseaux blancs qui s'essuient sur le bord des prés ; des aigles qui planent du haut des montagnes sur la mer ; les criques les plus mystérieuses, entièrement fermées de rochers et de troncs d'arbres gigantesques, dont les rameaux, chargés de nuages de feuilles, se courbent sur les flots et forment sur la mer des berceaux où les caïques s'enfoncent ; un ou deux villages cachés dans l'ombre de ces criques, avec leurs jardins jetés derrière eux sur des pentes vertes, et leurs groupes d'arbres au pied des rochers, avec leurs barques bercées par la douce vague à leur porte, leurs nuées de colombes sur leur toit, leurs femmes et leurs enfants aux fenêtres, leurs vieillards assis sous le platane au pied du minaret ; des laboureurs qui rentrent des champs dans leurs caïques ; d'autres qui remplissent leurs barques de fagots verts, de myrte ou

de bruyère en fleurs, pour les sécher ou les brûler l'hiver. Cachés derrière ces monceaux de verdure pendante, qui débordent et trempent dans l'eau, on n'aperçoit ni la barque ni le rameur, et l'on croit voir un morceau de la rive, détaché de terre par le courant, flotter au hasard sur la mer, avec ses feuillages verts et ses fleurs encore parfumées. Le village offre cet aspect jusqu'au château de Mahomet II, qui, de son côté aussi, semble fermer le Bosphore comme un lac de Suisse. Là il change de caractère : les collines moins âpres affaissent leurs croupes et creusent plus mollement leurs étroites vallées; des villages asiatiques s'y étendent plus riches et plus pressés; les Eaux douces d'Asie, charmante petite plaine ombragée d'arbres et semée de kiosques et de fontaines moresques, s'ouvrent à l'œil; un grand nombre de voitures de Constantinople, espèces de cages de bois doré, portées sur quatre roues et traînées par deux bœufs, sont éparses sur les pelouses; des femmes turques en sortent voilées, et se groupent assises au pied des arbres ou sur le bord de la mer, avec leurs enfants et leurs esclaves noires; des groupes d'hommes sont assis plus loin, prennent le café ou fument la pipe. La variété des couleurs des vêtements des hommes et des enfants, la couleur brune du voile monotone des femmes, forment sous tous ces arbres la mosaïque la plus bizarre de teintes qui enchantent l'œil. Les bœufs et les buffles d'étable ruminent dans les prairies; les chevaux arabes, couverts d'équipements de velours, de soie et d'or, piaffent auprès des caïques qui abordent en foule, pleins d'Arméniennes ou de femmes juives : celles-ci s'asseyent dévoilées sur l'herbe, au bord du ruisseau; elles forment une chaîne de femmes, de jeunes filles, dans des costumes et des attitudes diverses : il y en a d'une beauté ravissante, que l'étrange variété des coif-

fures et des costumes relève encore. J'ai vu là souvent une grande quantité de femmes turques des harems dévoilées; elles sont presque toutes d'une petite taille, très-pâles, l'œil triste et l'aspect grêle et maladif. En général, le climat de Constantinople, malgré toutes ces conditions apparentes de salubrité, me paraît malsain; les femmes du moins sont loin d'y mériter la réputation de beauté dont elles jouissent; les Arméniennes et les juives seules m'ont paru belles. Mais quelle différence encore avec la beauté des juives et des Arméniennes de l'Arabie, et surtout avec l'indescriptible charme des femmes grecques de la Syrie et de l'Asie Mineure! Un peu au delà, tout à fait sur le bord des flots du Bosphore, s'élève le magnifique palais nouveau, habité maintenant par le Grand-Seigneur. Beglierbeg est un édifice dans le goût italien, mêlé de souvenirs indiens et moresques, immense corps de logis à plusieurs étages, avec des ailes et des jardins intérieurs; de grands parterres plantés de roses et arrosés de jets d'eau s'étendent derrière les bâtiments, entre la montagne et le palais; un quai étroit en granit sépare les fenêtres de la mer. Je passai lentement sous ce palais, où veillent, sous le marbre et l'or, tant de soucis et tant de terreurs; j'aperçus le Grand-Seigneur, assis sur un divan, dans un des kiosques sur la mer; Achmet-Pacha, un de ses jeunes favoris, était debout près de lui. Le sultan, frappé de l'habit européen, nous montra du doigt à Achmet-Pacha, comme pour lui demander qui nous étions. Je saluai le maître de l'Asie à la manière orientale; il me rendit gracieusement mon salut. Toutes les persiennes du palais étaient ouvertes, et l'on voyait étinceler les riches décorations de cette magnifique et délicieuse demeure. L'aile habitée par les femmes, ou le harem, était fermée; elle est immense, mais on ignore le nombre des femmes qui l'habitent.

Deux caïques, entièrement dorés et montés de vingt-quatre rameurs chacun, étaient à la porte du palais, sur la mer. Ces caïques sont dignes du goût le plus exquis du dessin de l'Europe et de la magnificence de l'Orient : la proue de l'un d'eux, qui s'avançait d'au moins vingt-cinq pieds, était formée par un cygne d'or, les ailes étendues, qui semblait emporter la barque d'or sur les flots; un pavillon de soie monté sur des colonnes d'or formait la poupe, et de riches châles de cachemire servaient de siége pour le sultan : la proue du second caïque était une flèche d'or empennée qui semblait voler, détachée de l'arc, sur la mer. Je m'arrêtai longtemps, hors de la vue du sultan, à admirer ce palais et ces jardins : tout y semble disposé avec un goût parfait; je ne connais rien en Europe qui présente à l'œil plus de magnificence et de féerie dans des demeures royales : tout semblait sortir des mains de l'artiste, pur, rayonnant d'éclat et de peinture; les toits du palais sont masqués par des balustrades dorées, et les cheminées même, qui défigurent en Europe les lignes de tous nos édifices publics, étaient des colonnes dorées et cannelées, dont les élégants chapiteaux ajoutaient à la décoration de ce séjour. J'aime ce prince, qui a passé son enfance dans l'ombre des cachots du sérail; menacé tous les jours de la mort; instruit dans l'infortune par le sage et malheureux Sélim; jeté sur le trône par la mort de son frère; couvant pendant quinze ans, dans le silence de sa pensée, l'affranchissement de l'empire et la restauration de l'islamisme par la destruction des janissaires; l'exécutant avec l'héroïsme et le calme de la fatalité; bravant sans cesse son peuple pour le régénérer; hardi et impassible dans le péril; doux et miséricordieux quand il peut consulter son cœur, mais manquant d'appui autour de lui; sans instruments pour exécuter le bien

qu'il médite; méconnu de son peuple; trahi par ses pachas; ruiné par ses voisins; abandonné par la fortune, sans laquelle l'homme ne peut rien.

Après le palais de Beglierbeg, la côte d'Asie redevient boisée et solitaire jusqu'à Scutari, qui brille, comme un jardin de roses, à l'extrémité d'un cap, à l'entrée de la mer de Marmara. Vis-à-vis, la pointe verdoyante du sérail se présente à l'œil; et entre la côte d'Europe, couronnée de ses trois villes peintes, et la côte de Stamboul, tout éclatante de ses coupoles et de ses minarets, s'ouvre l'immense port de Constantinople, où les navires, mouillés sur les deux rives, ne laissent qu'une large rue aux caïques. Je glisse, à travers ce dédale de bâtiments, comme la gondole vénitienne sous l'ombre des palais, et je débarque à l'échelle des Morts, sous une avenue de cyprès.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voilà donc l'intérieur de ce séjour mystérieux, le plus beau des séjours de la terre; scène de tant de drames sanglants, où l'empire ottoman est né et a grandi, mais où il ne veut pas mourir; car, depuis le massacre des janissaires, le sultan Mahmoud ne l'habite plus. Homme de mœurs douces et de volupté, ces taches de sang de son règne lui répugnent. Peut-être aussi ne s'y trouve-t-il pas en sûreté au milieu de la population fanatique de Stamboul, et préfère-t-il avoir un pied sur l'Asie et un pied sur sa flotte, dans ses trente palais des bords du Bosphore. Le caractère général de cette admirable demeure n'est ni la grandeur, ni la commodité, ni la magnificence; ce sont des tentes de bois doré et percées à jour. Le caractère de ces palais, c'est le caractère du peuple turc : l'intelligence

et l'amour de la nature. Cet instinct des beaux sites, des mers éclatantes, des ombrages, des sources, des horizons immenses encadrés par les cimes de neige des montagnes, est l'instinct prédominant de ce peuple. On y sent le souvenir d'un peuple pasteur et cultivateur qui aime à se rappeler son origine, et dont tous les goûts sont simples et instinctifs. Ce peuple a placé le palais de ses maîtres, la capitale de sa ville impériale, sur le penchant de la plus belle colline qu'il y ait dans son empire et peut-être dans le monde entier. Ce palais n'a ni le luxe intérieur ni les mystérieuses voluptés d'un palais d'Europe ; il n'a que de vastes jardins, où les arbres croissent libres et éternels comme dans une forêt vierge, où les eaux murmurent, où les colombes roucoulent ; des chambres percées de fenêtres nombreuses toujours ouvertes ; des terrasses planant sur des jardins et sur la mer, et des kiosques grillés où les sultans, assis derrière leurs persiennes, peuvent jouir à la fois de la solitude et de l'aspect enchanté du Bosphore. C'est partout de même en Turquie ; maître et peuple, grands et petits, n'ont qu'un besoin, qu'un sentiment, dans le choix et l'arrangement de leurs demeures : jouir de l'œil, de la vue d'un bel horizon ; ou, si la situation et la pauvreté de leur maison s'y refuse, avoir au moins un arbre, des oiseaux, un mouton, des colombes, dans un coin de terre autour de leur masure. Aussi, partout où il y a un site élevé, sublime, gracieux dans le paysage, une mosquée, un santon, une cabane turque, s'y placent. Il n'y a pas un site du Bosphore, un mamelon, un golfe riant de la côte d'Asie et d'Europe, où un pacha ou un visir n'ait bâti une villa et un jardin. S'asseoir à l'ombre, en face d'un magnifique horizon, avec de belles branches de feuillage sur la tête, une fontaine auprès, la campagne ou la mer sous les yeux, et là

passer les heures et les jours à s'ennuyer de contemplation vague et inarticulée, voilà la vie du musulman : elle explique le choix et l'arrangement de ses demeures ; elle explique aussi pourquoi ce peuple reste inactif et silencieux, jusqu'à ce que des passions le soulèvent et lui rendent son énergie native, qu'il laisse dormir en lui, mais qu'il ne perd jamais. Il n'est pas loquace comme l'Arabe ; il fait peu de cas des plaisirs de l'amour-propre et de la société ; ceux de la nature lui suffisent : il rêve, il médite et il prie. C'est un peuple de philosophes ; il tire tout de la nature, il rapporte tout à Dieu. *Dieu* est sans cesse dans sa pensée et dans sa bouche ; il n'y est pas comme une idée stérile, mais comme une réalité palpable, évidente, pratique. Sa vertu est l'adoration perpétuelle de la volonté divine, son dogme, la fatalité. Avec cette foi on conquiert le monde, et on le perd avec la même facilité, avec le même calme.

---

## VICISSITUDES DES EMPIRES.

Spectateur fatigué du grand spectacle humain,
Tu nous laisses pourtant dans un rude chemin ;
Les nations n'ont plus ni barde ni prophète
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête ;
Un tremblement de trône a secoué les rois ;
Les chefs comptent par jour, et les règnes par mois !
Le souffle impétueux de l'humaine pensée,
Équinoxe brûlant dont l'âme est renversée,
Ne permet à personne, et pas même en espoir,
De se tenir debout au sommet du pouvoir ;

Mais, poussant tour à tour les plus forts sur la cime,
Les frappe de vertige et les jette à l'abîme.
En vain le monde invoque un sauveur, un appui :
Le temps, plus fort que nous, nous entraîne sous lui.
Lorsque la mer est basse, un enfant la gourmande ;
Mais tout homme est petit quand une époque est grande ;
Regarde! citoyens, rois, soldat ou tribun,
Dieu met la main sur tous et n'en choisit pas un ;
Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,
En tombant sur nos fronts, nous juge et nous dévore.
C'en est fait : la parole a soufflé sur les mers,
Le chaos bout, et couve un meilleur univers ;
Et pour le genre humain, où l'inconnu bouillonne,
Le salut est dans tous, et n'est plus dans personne!
A l'immense roulis d'un océan nouveau,
Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
On sent que l'homme aussi double un cap des Tempêtes,
Et passe, sous la foudre et dans l'obscurité,
Le tropique orageux d'une autre humanité !

---

## EXORDE DE LA VIE DE BOSSUET.

### I

Si, après avoir étudié dans tous ses détails la vie, les actes, les œuvres, les croyances, les fautes, les vertus, le style, la parole d'un homme aussi mémorable que Bossuet, on cherche à résumer en un seul mot le caractère général de cet homme, le mot qui se

présente à l'esprit pour caractériser Bossuet, c'est le PRÊTRE !

Le PRÊTRE, pour apparaître dans toute sa majesté, dans toute son autorité, dans toute sa pompe morale de l'imagination, ne peut pas se personnifier plus complétement que dans Bossuet.

Bossuet, pour être lui-même, pour développer dans toute son étendue et à toute sa hauteur les grandes qualités d'âme, de génie, de gouvernement, d'éloquence, dont la nature l'avait pétri, ne pouvait être autre chose que PRÊTRE.

Cet homme était formé pour le sacerdoce, pour le pontificat, pour l'autel, pour le parvis, pour la chaire, pour la robe traînante, pour la tiare. Aucun autre lieu, aucune autre fonction, aucun autre costume, ne siéent à cette nature. L'imagination ne saurait se représenter Bossuet sous l'habit laïque. Il est né pontife. La nature et la profession sont si indissolublement liées et confondues en lui, que la pensée même ne peut les séparer. Ce n'est pas un homme, c'est un oracle.

## II

Nous ne voulons ni flatter ni dénigrer ici le sacerdoce. Nous ne voulons parler du prêtre qu'en philosophe et en historien ; la théologie est, comme la conscience, du domaine privé de chaque communion. Nous n'y entrons pas ; mais, en laissant de côté la théologie du prêtre, et

ne considérant ici que la profession sacerdotale dans ses rapports avec le monde, nous devons reconnaître les supériorités morales et les priviléges inhérents à cette profession pour l'homme de génie et de vertu qui s'y consacre.

Et d'abord un préjugé de piété, de force et de vertu, se répand à l'instant sur le prêtre. La sainteté du sanctuaire le suit, en quelque sorte, hors du lieu saint. Ce préjugé n'est pas purement imaginaire. Nous connaissons les faiblesses, les vices, les ambitions, les orgueils, les hypocrisies d'état, emmaillotés de bure ou de lin : l'Évangile lui-même lève la pierre des *sépulcres blanchis* pour décréditer les saintes apparences. Oui, la robe ne transforme pas les difformités du corps. Il y a des vices dans les sacerdoces, et ces vices mêmes sont plus vicieux que dans les autres conditions, parce qu'ils jurent plus avec la sainteté de Dieu et avec la pureté de la morale.

Mais, en ne concédant à cet égard aucun privilége aux sacerdoces, il nous est impossible de ne pas reconnaître que la vocation a une influence sur la vie, et que la profession sacerdotale est celle où, à nombre égal, le regard impartial du philosophe et du moraliste découvrira le plus de piété et le plus de vertu.

Il n'y a pas besoin pour cela d'en chercher une cause surnaturelle. A défaut de toute autre cause, la cause est dans la vocation elle-même. D'abord (non pas pour tous, mais pour le plus grand nombre), les natures qui se destinent à cette vie âpre, ingrate, contemplative, de renoncement sur la terre et d'habitation anticipée dans le ciel,

sont des natures graves, mélancoliques, chastes de cœur, sevrées des passions énergiques qui troublent la vie, inclinées à l'obéissance, au recueillement, à l'adoration, à la prière, à l'abnégation des choses terrestres pour les choses célestes. Cette vocation n'est pas la vertu, mais elle en est la pente. Il y a plus de probabilité à ce que l'homme qui est placé par sa nature sur cette pente arrive à la sainteté qu'à la dépravation.

Ensuite la profession est un exercice habituel et constant de certaines facultés morales de l'homme au détriment des autres facultés. Cet exercice, commandé depuis l'enfance jusqu'à la tombe par la profession, fortifie les bons penchants et atténue les mauvais. La vertu est une force; on centuple cette force comme toutes les autres en l'exerçant. Qui oserait prétendre que la lutte ne forme pas l'athlète? la bataille, le guerrier? la tribune, l'orateur? la réflexion, le philosophe? Pourquoi l'étude, la prière, le recueillement, le combat corps à corps contre la nature, ne formeront-ils pas aussi la piété et la vertu? L'habitude seule de la méditer, de la prêcher, de la pratiquer dans ses actes extérieurs, suffirait pour en inspirer le goût et pour en former le simulacre, sinon la réalité dans l'âme. Le sacerdoce, en général, est donc une présomption légitime de vertu.

Quand vous voulez de l'or, vous le cherchez chez l'orfévre; quand vous voulez de l'encens, vous le cherchez dans l'encensoir; quand vous voulez de la sainteté, vous la cherchez chez ceux qui se sanctifient par excellence.

Il y a une raison de plus pour que la vertu soit plus

fréquente et plus pure dans la profession sacerdotale que dans les autres : c'est ce supplément à l'honnêteté qu'on appelle la pudeur publique. Les regards du monde sont sur le prêtre pour voir s'il conforme sa vie à sa profession. Le vice, qui n'est que vice dans le monde, est scandale dans le sanctuaire. Cette pudeur est une gardienne profane, mais enfin c'est une gardienne vigilante de la vie du ministre des autels. Celui qui porte une tunique blanche craint plus les taches que celui qui porte le vêtement de la foule.

La vénération d'instinct qui enveloppe le prêtre d'un préjugé de vertu supérieure au reste des hommes n'est donc pas purement une chimère. Les respects pour les sacerdoces sont un signe du respect intérieur que toute âme pieuse porte à la Divinité. Ces hommes passent pour vivre en communication plus intime avec l'infini que nous cherchons tous ; ils ont des noms mystérieux écrits sur leur poitrine ; ils portent la livrée du Roi des rois ; c'est lui qu'on salue en eux.

Et puis ils ont la parole à la tribune des âmes ; ils sont les orateurs de la morale ; la chaire est leur trône. Ce trône, pour le prêtre de génie, est plus haut que celui des rois : c'est de là qu'il règne sur le monde des consciences. De toutes les places où un mortel peut monter sur la terre, la plus haute pour un homme de génie est incontestablement une chaire sacrée. Si cet homme est Bossuet, c'est-à-dire s'il réunit dans sa personne la conviction qui assure l'attitude, la pureté de vie qui préconise le Verbe, le zèle qui dévore, l'autorité qui impose, la renommée qui prédispose, le pontificat qui consacre, la vieillesse qui est la sainteté du visage, le génie qui est

la divinité de la parole, l'idée réfléchie qui est la conquête de l'intelligence, l'explosion soudaine qui est l'assaut de l'esprit, la poésie qui est le resplendissement de la vérité, la gravité de la voix qui est le timbre des pensées, les cheveux blancs, la pâleur émue, le regard lointain, la bouche cordiale, les gestes, enfin, qui sont les attitudes visibles de l'âme ; si cet homme sort lentement de son recueillement ainsi que d'un sanctuaire intérieur, s'il se laisse soulever peu à peu par l'inspiration, comme l'aigle d'abord pesant, dont les premiers battements d'ailes ont peine à embrasser assez d'air pour élever son vol ; s'il prend enfin son souffle et son essor, s'il ne sent plus la chaire sous ses pieds, s'il respire à plein souffle l'esprit divin, et s'il épanche intarissablement, de cette hauteur démesurée, l'inspiration ou ce qu'on appelle la parole de Dieu à son auditoire, cet homme n'est plus un homme, c'est une voix.

Et quelle voix !... Une voix qui ne s'est jamais enrouée, cassée, aigrie, irritée, profanée dans nos rixes mondaines et passionnées d'intérêts ou du siècle ! une voix qui, comme celle du tonnerre dans les nuées ou de l'orgue dans les basiliques, n'a jamais été qu'un organe de puissance ou de persuasion divine à nos âmes ! une voix qui ne parle qu'à des auditeurs à genoux ! une voix qu'on écoute en silence, à laquelle nul ne répond que par une inclination de front ou par des larmes dans les yeux, applaudissements muets de l'âme ! une voix qu'on ne réfute et qu'on ne contredit jamais, même quand elle étonne ou qu'elle blesse ! une voix, enfin, qui ne parle ni au nom de l'opinion, chose fugitive, ni au nom de la philosophie, chose discutable, ni au nom de la patrie, chose locale, ni au nom de la souveraineté du prince,

chose temporelle, ni au nom de l'orateur lui-même, chose transformée, mais au nom de Dieu, autorité de langage qui n'a rien d'égal sur la terre, et contre laquelle le moindre murmure est impiété, et la moindre protestation blasphème!

Voilà la tribune du sacerdoce, voilà le trépied du prophète, voilà la chaire de l'orateur sacré! On ne peut y voir que Bossuet, et l'on ne peut voir Bossuet ailleurs. Son histoire n'est que l'histoire de cette éloquence. L'homme était digne de sa tribune : les autres éloquences ne montent pas à ces hauteurs. Les noms qui la représentent restent grands; mais Bossuet, qui les égale par le génie, les dépasse par la portée de sa tribune. Ils parlaient de la terre, il parle du nuage. Cicéron n'a pas plus de culture et d'abondance; Démosthène n'a pas plus de violences de persuasion; Chatam n'a pas plus de poésie oratoire; Mirabeau n'a pas plus de courant; Vergniaud n'a pas plus d'images. Tous ont moins d'élévation, d'étendue et de majesté dans la parole. Ce sont des orateurs humains; l'orateur divin, c'est Bossuet. Pour l'entendre, il faut d'abord monter à son niveau, le ciel.

Disons sa vie, ce ne fut que sa voix. Il naquit, il vécut, il mourut dans le temple. Son existence ne fut qu'un discours. L'homme disparaît en lui dans le prêtre. C'est là qu'il faut chercher la source de son génie, de ses vertus et de ses rigueurs. Homme bon, prêtre inflexible, en vengeant son dogme, il crut venger Dieu.

## III

Il naquit à Dijon, capitale de la Bourgogne, le 28 septembre 1627. Il fut porté le lendemain dans l'église gothique de Saint-Jean par une famille pieuse, comme s'il eût été dans sa destinée de faire entendre ses premiers vagissements à ces cathédrales du vieux christianisme, qu'il devait remplir jusqu'à sa mort de sa grande voix. On lui donna les noms de Jacques-Bénigne. Son aïeul, qui tenait un registre domestique des événements et des dates de sa maison, inscrivit prophétiquement à la suite de ce nom de son petit-fils ce verset de la Bible : *Le Seigneur l'a amené et l'a enseigné; il l'a préservé comme la prunelle de ses yeux.*

Son père s'appelait Bénigne Bossuet; sa mère, Madeleine Mochette. Cette femme avait déjà donné six enfants à son mari; Bossuet fut le septième; elle devait en donner encore trois autres à cette maison.

La famille des Bossuet, qui devint par cet enfant la gloire de la Bourgogne, était antique. L'étymologie de ce nom, dérivé du latin, semblait indiquer à son origine le caractère rural, laborieux et patient de quelque ancêtre, laboureur de durs sillons : *Bos suetus aratro*, le bœuf assidu à la charrue. Le génie infatigable et discipliné de l'enfant qui venait de naître ne devait pas démentir cette caractérisation de sa race.

Cette famille n'était pas vieille à Dijon. Elle y avait été

transplantée d'une autre petite ville de la même province, nommée Seurre, ville de culture et de pâturage dans les prairies aux sources de la Saône. Le mouvement naturel et ascendant qui porte les familles aisées, à mesure qu'elles s'allient plus loin et plus haut, à se transplanter des campagnes dans les petites villes et des petites villes dans les capitales des provinces, avait amené l'aïeul des Bossuet à Dijon. Dijon était une ville, pour ainsi dire, fédérale, qui conservait les vestiges dè sa nationalité indépendante. L'aïeul des Bossuet, ses frères, ses fils, ses neveux, y avaient occupé ces charges inférieures, mais considérées, du parlement et de la chambre des comptes, degrés par lesquels la haute bourgeoisie montait de magistrature en magistrature héréditaire à la noblesse. Il avait des alliances et des parentés dans l'aristocratie. Ce mépris inné que Bossuet apporta en naissant pour l'égalité des conditions, cet instinct des hiérarchies et des castes, ce goût pour l'autorité, ce verbe haut, ce regard sec, sont des empreintes de cette fierté de race.

## IV

Vers le temps de la naissance de Bossuet, son père fut nommé conseiller au parlement de Metz. Il laissa sa femme et ses enfants à Dijon. Un de ses frères, Claude Bossuet, aussi conseiller au parlement de Bourgogne, se chargea du soin de la famille. C'était un homme austère et lettré comme sa profession. Il démêla de bonne heure les aptitudes transcendantes de son neveu, et il s'étudia à les cultiver pour l'honneur du nom. L'enfant, élevé dans sa maison, mais allant recevoir tous les jours l'enseigne-

ment classique et religieux au collége des jésuites, dépassait de nature tous ses égaux d'années. Maîtres et condisciples ne le mesurèrent bientôt qu'à lui-même. On n'essaye d'envier que ce qu'on espère égaler. La suprématie de cette intelligence déconcerta tout, même l'admiration. Il n'eut d'enfance que sur son visage; son esprit fut mûr en naissant. Les livres de la bibliothèque de son oncle suffisaient à peine à son impatience de lecture. Sa passion pour le beau dans l'idée, dans l'image et dans l'harmonie des langues, le livra surtout aux poëtes, ces divins musiciens de l'âme. Il s'enivra de vers. Homère surtout, qui retrace toute la nature comme un océan limpide retrace, en les remuant, ses rivages, fut la Bible profane de son imagination. C'est là qu'il puisa la simplicité, la majesté, le pathétique. Les prophètes lui donnèrent le lyrisme et le cri. On comprend moins comment il s'engoua pour toute sa vie du poëte latin Horace, esprit exquis, mais raffiné, qui n'a pour corde à sa lyre que les fibres les plus molles du cœur; voluptueux indifférent qui s'amuse à écouter murmurer en lui le flot de la vie, courant parmi les fleurs à la mort. Il n'y a rien dans Horace qui soit de nature à justifier cette prédilection de Bossuet, à moins que ce ne soit cette grâce nue de la pensée, ce premier mot venu de l'inspiration, ce jeu périlleux et toujours heureux du vers libre que le poëte lance, comme au hasard de le briser dans sa chute, et qui retombe toujours cadencé et toujours juste sur l'idée. Bossuet, comme tous les hommes heureux, aimait ces hasards.

Peut-être aussi cette inexplicable prédilection pour Horace, le moins divin de tous les poëtes, tenait-elle à ce que la poésie avait apparu à Bossuet enfant pour la pre-

mière fois dans les pages de ce poëte. Cette ravissante apparition s'était prolongée et changée en reconnaissance dans son âme. Il y a dans les bibliothèques comme dans le monde de mauvaises rencontres qui deviennent de vieilles amitiés.

---

### L'INSECTE AILÉ.

Laisse-moi voler sur tes pas,
Retire ta main enfantine !
Charmante enfant, je ne suis pas
Ce que ta faiblesse imagine.
Je ressemble à ce papillon
Qui, sûr de ses métamorphoses,
Aime à jouer dans le vallon
Autour des enfants ou des roses.
Tu veux me saisir, mais en vain :
Tu saisirais plutôt la flamme.
En jouant j'échappe à ta main .
Je viens du ciel, je suis une âme

---

### RÉSURRECTION.

Je te salue, ô Mort ! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,

Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres; ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin;
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles!
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes;
Que tardes-tu? Parais; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.
Qui m'en a détaché? qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie!
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.

« Vain espoir ! » s'écriera le troupeau d'Épicure,
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit.
« Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir :
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour, et ne le verront plus!
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie!
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie;
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité! »
Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre!
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;

Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout; seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi;
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!

---

## DISCOURS AUX JARDINIERS.

Messieurs,

Il appartenait spécialement, et, selon moi, il devait ppartenir exclusivement à ces maîtres de l'art que vous venez d'entendre, à ces magistrats de la nature; il devait appartenir surtout à ce savant et vénérable doyen de l'agriculture (M. Jard), qui vient de transporter, en parlant de moi, dans la vie publique les sentiments et les affections dont il m'honore dans sa vie privée; il leur appartenait seuls de vous entretenir de cette science utile et charmante du jardinage, dont les fruits et les fleurs de leur exposition nous entretenaient par les yeux tout à l'heure dans une autre enceinte. Toutefois, puisqu'ils m'imposent la qualité de représentant naturel de tout ce qui intéresse cette population, le devoir pénible de prendre la parole après eux, j'essaye de leur obéir. Mais que vous dirai-je que vous ne sachiez tous mille fois mieux que moi? De toutes ces nomenclatures scientifiques qui tapissent vos expositions annuelles, de toutes ces plantes qui fleurissent ou fructifient sous vos mains,

je ne connais, en vérité, que notre cep de vigne, ce tronc commun, cet arbre de vie qui nous nourrit, qui nous enrichit, qui nous a portés tous dans ce pays-ci comme des grappes d'hommes! Non, je le répète à ma honte, je ne connais l'horticulture que par ses jouissances, ses couleurs, ses saveurs, ses odeurs, ses sensualités; je n'en sais pas autre chose que cet attrait irréfléchi, naturel, instinctif, qui a porté de tout temps les hommes, et surtout les hommes de pensée et de sentiment, les poëtes, les écrivains, les philosophes, les guerriers, les cénobites même, à chercher le spectacle, la contemplation, le recueillement des jardins; à y fuir le bruit de la foule, les regards de la multitude, les tumultes du forum; à s'y renfermer à l'ombre de quelques arbustes, au bord de quelque source, à y étudier les phénomènes, à y écouter, l'oreille à terre pour ainsi dire, les sourdes palpitations du sol, les murmures de la vie végétale, la circulation de la séve dans les rameaux; à y sentir végéter aussi en eux-mêmes ces pensées, ces inspirations, tantôt pieuses, tantôt philosophiques, tantôt héroïques, qu'on appelle le *génie de la solitude;* ou bien à venir s'y reposer au milieu ou au soir de la vie, y reprendre des forces dans ces lassitudes morales qui saisissent à certaines heures les hommes d'action, comme vos fatigues de corps vous surprennent quelquefois vous-mêmes au milieu ou à la fin de vos journées, et vous forcent à vous asseoir sous l'arbre que vous venez de tailler, ou au bord du carré que vous venez de bêcher!

C'est ce goût naturel, c'est cette parenté secrète entre l'homme et un coin de terre plus spécialement approprié, enclos, cultivé, planté, semé, arrosé, récolté par les mains du jardinier, qui a fait de l'histoire des jardins,

dans tous les siècles et dans tous les pays, une partie de l'histoire même des nations, et aussi une partie des rêves de la vie future ou de la théologie des peuples. Parcourez toutes ces théogonies, toutes ces religions, toutes ces histoires, toutes ces fables, il n'y en a pas une qui ne fasse commencer l'homme dans un Éden, c'est-à-dire dans un jardin; il n'y en a pas une qui ne le fasse finir après sa mort dans un Élysée; pas une qui ne mêle cette image d'un jardin abondant en eaux et en fruits aux images et aux songes de félicité primitive ou de félicité future dans le ciel. Qu'est-ce que cela prouve, messieurs? Que l'imagination humaine n'a pas pu rêver, dans tous les paradis qu'elle s'est créée, quelque chose de mieux qu'un jardin terrestre ou céleste, des eaux, des ombrages, des fleurs, des fruits, des gazons, des arbres, un ciel propice, des astres sereins, une terre fertile, une intelligence secrète, une amitié réciproque, pour ainsi parler, entre l'homme et le sol; tant il est vrai aussi que, dans ses plus beaux rêves, l'homme n'a pas pu inventer mieux que la nature : une place au soleil, abritée contre les méchants, embellie par la végétation, vivifiée par les oiseaux du ciel et par les animaux amis de l'homme, sanctifiée par le travail des mains, divinisée par la présence sentie du Créateur, habitée enfin par la famille, par l'amour, par l'amitié, et par une succession de générations éternelles! c'est là que l'humanité a placé le bonheur; et n'est-ce pas là aussi que vous vous obstinez à le chercher? A le chercher, non pas impermutable et complet comme dans nos rêves, mais à le chercher du moins dans les imparfaites et courtes images où Dieu nous a permis de l'entrevoir, par place et par moment, ici-bas?

Ah! vous faites bien de le chercher là : car, si votre

métier est le plus heureux des métiers, votre science est au fond la moins chimérique, la moins problématique, la moins trompeuse, la plus sûre de toutes nos sciences.

Oui, indépendamment des autres considérations qui doivent attacher l'horticulteur à son art, il y en a une encore qui m'a souvent frappé, et qui a dû bien plus souvent vous frapper vous-mêmes : c'est que, de tous les arts, de toutes les sciences, veux-je dire, votre science est encore celle qui mérite le plus véritablement ce nom, qui trompe le moins celui qui s'y adonne, qui égare le moins l'esprit dans les chimères des systèmes, et qui le ramène le plus directement et le plus forcément à la vérité par l'application. Et pourquoi cela? C'est que, dans votre science à vous, vous touchez sans cesse directement, vous touchez du doigt à la nature et à ses lois visibles, palpables, mystérieuses, mais évidentes; vous travaillez pour ainsi dire à côté de Dieu; vous n'êtes que les collaborateurs de la loi divine de la végétation. Or la loi divine de la végétation ne se plie pas à vos vains caprices. Dieu, dans ses œuvres immuables, ne se prête pas à nos chimères : la nature n'a pas de complaisance pour nos faux systèmes. Elle est souveraine, absolue comme son Auteur. Elle résiste à nos tentatives folles; elle déjoue, et quelquefois rudement, nos illusions. Elle nous seconde, elle nous aide, elle nous récompense, si nous la touchons juste et si nous travaillons dans son sens vrai; mais, si nous nous trompons, si nous voulons la violenter, la contraindre, la fausser, elle nous donne à l'instant même des démentis éclatants en faits par la stérilité, par le dépérissement, par la mort de tout ce que nous avons voulu créer en dépit d'elle et à l'inverse de ses lois. Nous pouvons nous tromper, nous, impunément, et plusieurs siècles

de suite, en histoire, en philosophie, en systèmes religieux ou sociaux, même en astronomie. Nous pouvons inventer les plus absurdes chimères sur tout cela, et les donner longtemps au monde pour des vérités. Vous ne le pouvez pas, vous, agriculteurs ou horticulteurs! Vos plus longues erreurs ne peuvent pas être de plus d'une saison, le temps d'une végétation, un printemps, une année au plus!... Voilà le terme de vos erreurs, car voilà le terme de vos expériences. Passé ce terme, la nature vous rectifie elle-même; elle vous révèle ses volontés pour que vous y fassiez concorder vos propres travaux. Vous l'interrogez ainsi sans cesse, respectueusement, expérimentalement, et elle vous répond toujours juste et toujours vite. Vous enregistrez ses réponses dans vos mémoires, dans vos livres, dans vos *manuels*, et, de ce dialogue incessant entre l'homme qui interroge et la nature qui répond, vous formez ces *catéchismes* de l'agriculture ou du jardinier, qui deviennent la science de la végétation.

C'est ainsi, c'est dans des livres élémentaires, c'est dans des congrès agricoles de la nature de celui que vous fondez ici, que cette science s'est propagée, éclairée, étendue. C'est ainsi que depuis Pline, faisant le catalogue de toutes les plantes de l'empire romain dans son temps; depuis Charlemagne, désignant lui-même dans ses *Capitulaires*, qui étaient sa charte à lui, le nom et le nombre des légumes qu'il ordonnait de cultiver dans ses jardins; depuis Caton, le plus rigide des hommes d'État, imposant à chaque citoyen romain, quelque pauvre qu'il fût, l'obligation de cultiver des fleurs dans son enclos, pour que cette culture et cette élégance donnassent quelque culture aussi et quelque élégance

aux mœurs du peuple (car, s'il voulait corriger le luxe excessif de la république, il ne voulait pas du moins de loi somptuaire de la végétation); jusqu'à ces expéditions maritimes et horticoles des croisés, des Hollandais, des Anglais, pour aller recueillir sur toute la terre, une à une, ces quatre-vingt-dix-huit plantes légumineuses, ou de ces fleurs dont vos potagers actuels et vos plates-bandes sont aujourd'hui émaillés; le jardinage, ébauché d'abord par les Romains, universalisé et perfectionné jusqu'au prodige en Chine, élargi en Angleterre aux proportions d'un luxe aristocratique, rapetissé et tourmenté en Hollande jusqu'à l'adoration de la tulipe, élevé en Italie à la dignité d'un art splendide, associé à la statuaire, à la sculpture, à l'architecture, utilisé en France par son alliance avec la haute agriculture, dont il est l'éclaireur, arrive enfin, grâce à vos efforts, dans plusieurs parties de l'Europe, à l'état d'industrie employant des millions de bras, et important et exportant pour des millions de fruits et de fleurs!

Ainsi, remarquez-le, pour la première fois, messieurs, le jardinage, qui n'était jusqu'ici qu'un délassement, un luxe domestique, une parure du sol, va devenir et devient un nouveau et magnifique objet de commerce, dans un temps où le travail manque à l'homme plus que l'homme au travail, dans un temps où inventer une industrie, c'est inventer une richesse, c'est inventer une occupation, c'est inventer un salaire, c'est inventer la vie pour des milliers d'ouvriers. Et ne croyez pas que ce soit là une exagération, messieurs! J'arrive du Midi : je viens de voir, sur le littoral de la Méditerranée, un cabotage considérable de fleurs; la Toscane et l'État de Gênes cultivent et exploitent pour plusieurs millions de pro-

duits de leurs plates bandes! Mais un art en a fait naître un autre. Après l'art de les cultiver, est venu l'art de cueillir, d'assortir les fleurs, les couleurs, les nuances, les odeurs. Cet art a fait de tels progrès à Gênes, par exemple, on y a tellement étudié, combiné, entrelacé, tressé les roses, les œillets, les dahlias, les tulipes, les renoncules, que les bouquets destinés aux tables les jours de festin, et qui ont souvent plus d'un mètre de circonférence, ressemblent à des tapis de Smyrne, à des étoffes végétales, à des velours odorants, à des mosaïques de végétation. Il y a là de véritables tisserands qui tissent ces toiles parfumées. Les bouquetières, comme celles d'Athènes, y forment une profession de plus. Les bouquets que vous admirez, que vous respirez dans les fêtes de Toulon, de Marseille, de Bordeaux, de Paris même, ont souvent été tissés à Gênes ou à Florence. Ainsi le jardinage de luxe devient de plus en plus une industrie. Perfectionnez encore, et il deviendra un art nouveau, une peinture dont la palette sera un jardin.

Mais, quel que soit le mérite de ce jardinage industriel aux yeux de l'économiste, soyons francs, et allons au fait. Messieurs, ce n'est pas là le principal et éternel attrait des jardins. Non : ce qui a fasciné de tout temps les hommes pour ce bel art, et surtout les hommes les plus sensibles, les hommes d'étude, les hommes lettrés, les poëtes, les sages, les écrivains, les philosophes, même les hommes d'État et les hommes de guerre, c'est la cohabitation plus rapprochée avec la nature, c'est le charme attaché à l'étude de ces phénomènes, c'est cette contemplation pieuse de la végétation, ce sont ces extases qui se renouvellent sans fin à l'aspect de cette vie universelle, de cette sourde intelligence ré-

pandue et visible dans les végétaux; ce sont ces limites indécises entre le règne végétal et le règne animal, qui semblent réunir tous les éléments organisés dans une mystérieuse unité à travers leurs diversités et leurs séparations apparentes. C'est cette conviction de la divinité de la nature qui m'a fait souvent accuser moi-même de panthéisme. Je ne suis pas panthéiste, messieurs! Non, je ne suis pas semblable à l'enfant qui, en voyant une figure répercutée dans une glace, croit que la figure et le miroir ne sont qu'un, et tend la main pour y saisir l'image. La nature n'est, à mes yeux comme aux vôtres, que la glace immense, infinie, lumineuse, où se réfléchit son Créateur. Mais je la sens si vivante, si intelligente et si divine, que je comprends et que j'excuse ceux qui m'accusent à tort de la confondre avec son Dieu.

Oui, ce sont là les séductions qui ont, dans tous les âges, attaché l'âme des hommes de pensée au spectacle de la germination, de la floraison, de la fructification dans les jardins. Vous citerai-je Pythagore, qui imposait à ses disciples, comme un précepte de la sagesse, d'aller *adorer l'écho* dans les lieux agrestes? Scipion à Linternes? Dioclétien renonçant à l'empire du monde pour aller cultiver ses laitues dans ses jardins de Salone? Horace à Tibur? Cicéron à Tusculum ou sous ses orangers de Gaëte? Pline, décrivant pour la postérité le plan de ses allées *encadrées de buis*, et donnant le catalogue de ses *arbres taillés en statues végétales?* le vieil Homère, se rappelant sans doute son propre enclos paternel dans la description du petit enclos de Laërte, ombragé et enrichi de ses *treize poiriers?* Pétrarque à Vaucluse ou sur sa colline d'Arqua? Théocrite sous ses châtaigniers de Sicile? Gessner sous ses sapins de Zurich?

madame de Sévigné, dans son jardin des Rochers ou dans son parc de Livry, immortalisant son jardinier dans ce mot touchant d'une de ses lettres, qui vaut à lui seul un mausolée : « Maître Paul, mon jardinier, est mort; mes arbres en sont tout tristes! » Et, plus près de nous, Montesquieu, dans les larges allées de son château de la Brède, évoquant les ombres des empires et l'esprit des législateurs, comme Machiavel avant lui, et plus grand que lui, dans son rustique ermitage de San Miniato, sur les collines de Toscane? Voltaire, tour à tour aux Délices ou à Ferney, encadrant le lac Léman et les Alpes d'Italie dans l'horizon de ses jardins? Buffon, à Montbard, sachant, comme Pline à Rome, jouir, dans les magnifiques musées vivants de son parc, des magnificences de la nature qu'il décrivait? Rousseau enfin, que j'allais oublier, lui qui a voulu que sa cendre reposât sous un peuplier, dans une île, au milieu d'un dernier jardin? Ah! cet homme, né dans une condition laborieuse, et presque élevé dans une condition servile, sentait sans doute de plus près qu'un autre les recueillements et les consolations de la solitude! Combien de fois, dans ma première jeunesse, dans la première ferveur de l'imagination et de l'âme pour les grands noms et pour les génies sensibles; combien de fois ne suis-je pas allé visiter seul, ou dans la compagnie d'un ami que j'ai perdu en route, ses chères Charmettes, cette petite maison, cet étroit jardin, cachés dans un ravin plutôt que dans une vallée des collines de Chambéry, mais à l'ombre des beaux châtaigniers de Savoie! Combien d'heures, combien de journées entières n'ai-je pas passées sous la petite tonnelle de pampres qu'il affectionnait, à rêver à lui, à revivre de sa vie, à regarder les rayons du soir filtrer à travers les feuilles de vigne jau-

nies par l'automne, comme pour y chercher encore le plus sensible et le plus éloquent contemplateur de la nature, de la végétation et de Dieu!... (Les applaudissements interrompent l'orateur.) Je ne m'arrêterais pas, messieurs, si je voulais vous citer tous les hommes illustres qui ont laissé leur souvenir dans les jardins. En vérité, on referait l'histoire de tous les grands esprits par celles des retraites rurales qu'ils ont habitées, aimées ou illustrées par leurs pas : tant l'homme est mêlé à la terre, soit au berceau, soit pendant la vie, soit au tombeau de son possesseur! et tant la nature reprend sa place dans les existences même qui paraissent le plus loin d'elle, et le plus étrangères aux simples et pures jouissances du sol et du cultivateur! (On applaudit.)

Et ne croyez pas, messieurs, que ces jouissances soient réservées aux grands de la terre, aux riches possesseurs de parcs. Non, il n'est pas besoin de richesse, de magnificence, de grands espaces, pour jouir de tout ce que Dieu a caché de bonheur dans la culture ou dans le spectacle de la végétation. Il y a des plaisirs qu'il n'est pas donné à la fortune de s'approprier, de monopoliser pour elle seule. La nature n'est jamais aristocratique, en ce sens du moins qu'elle n'a pas donné d'autres sens, pour jouir des plaisirs naturels, aux riches qu'aux pauvres, aux oisifs qu'aux hommes de travail : quelle que soit la grandeur ou la petitesse de l'espace que l'homme consacre à ces jouissances, il n'entre par ses sens dans son âme que la même dose de sensations et de voluptés. L'âme humaine est ainsi faite, parce qu'elle est infinie : oui, l'âme humaine est douée d'une telle puissance de compression ou d'extension, elle est douée d'une telle élasticité, d'une telle faculté de se resserrer ou de s'éten-

dre, qu'elle peut déborder de l'univers trop étroit pour elle et s'écrier, comme Alexandre : « Donnez-moi d'autres univers, celui-ci est trop étroit pour moi! » ou qu'elle peut se concentrer, se replier, se résumer tout entière dans un point imperceptible de l'espace, et s'écrier comme le sage de Tibur, du fond de son demi-arpent semé de mauves et arrosé d'un filet d'eau : « Ce petit coin de terre vaut pour moi tous les mondes. » Soyez sûrs qu'il y avait autant de plaisir, autant d'intensité de jouissance, de sensibilité, de contemplation, d'attendrissement, dans l'âme de Rousseau regardant coucher le soleil derrière le cep de vigne du petit enclos des Charmettes, que dans l'âme de Buffon regardant éclater le jour au-dessus des cèdres de son parc de Montbard! Soyez sûr que le possesseur de milliers d'arpents plantés, routés, irrigués en jardins sur les collines de l'Angleterre, de l'Écosse ou des environs de Paris, n'a pas un sentiment plus délicieux, plus débordant, plus pieux envers la nature, que vous quand vous vous reposez le dimanche dans votre petit enclos d'aubépine ou de *pisé*, au pied de quelques arbres en fleurs que vous avez greffés, auprès de vos deux ou trois ruches qui bourdonnent au soleil, au bord du carré où vous avez couché la bêche que vous reprendrez demain !

Et qui peut mieux l'éprouver que moi? Car, si vous saviez le latin aussi bien que vous savez la langue universelle de la végétation, je pourrais m'écrier au milieu de vous, comme le berger de Virgile : *Et in Arcadia ego!* c'est-à-dire : « Et moi aussi j'ai été jardinier! » Oui, et moi aussi j'ai eu pour premier berceau un petit et agreste jardin entouré d'un mur de pierres sèches, sur une de ces collines arides et sombres que vous aper-

cevez d'ici à l'extrémité de votre horizon : il n'y avait là (la médiocrité plus que modeste de la fortune de mon père ne le permettait pas) ni vaste étendue, ni ombrages majestueux, ni eaux jaillissantes, ni fleurs rares, ni fruits précoces, ni plantes de luxe : c'étaient quelques allées étroites, parquetées de sable rouge, encadrées d'œillets sauvages, de violettes et de primevères, et bordant des carrés de légumes pour la nourriture de la famille. Eh bien! c'est là, et non pas dans les jardins d'Italie ou des grands propriétaires de parcs de France, d'Allemagne, d'Angleterre, que j'ai éprouvé les premières et les plus poignantes jouissances qu'il soit donné à la nature de faire goûter à une âme, à une imagination d'enfant ou de jeune homme! J'habite maintenant des jardins plus vastes et plus artistement plantés; mais j'ai conservé ma prédilection pour celui-là : je le garde précieusement dans son ancienne pauvreté d'ombre, d'eau, de fleurs, de fruits; et quand j'ai quelques rares heures de liberté et de solitude, arrachées aux affaires publiques ou aux travaux d'esprit, à donner à ces vagues entretiens avec moi-même, c'est dans ce jardin que je vais les passer! (Sensation et marques d'attendrissement dans l'assemblée.) Oui, pardonnez-moi ces détails intimes, ces retours sur la vie domestique. Ils ne sont pas déplacés ici; nous sommes tous concitoyens, tous amis, tous de la même fibre et de la même chair : n'ayons un moment qu'une âme ensemble, comme nous n'avons qu'une patrie! (Émotion générale et interruption.) Oui, c'est dans cette pauvre enceinte, depuis longtemps déserte, vidée par la mort; c'est dans ces allées envahies par les herbes, par la mousse et par les œillets des bordures; c'est sous ces vieux troncs épuisés de séve, mais non de souvenirs; c'est sur ce sable mal ratissé que je cherche encore du regard

les pas de ma mère, de mes sœurs, des anciens amis, des vieux serviteurs de la famille, et que je vais m'asseoir contre la clôture en face de la maison, qui s'ensevelit d'année en année davantage sous le lierre, aux rayons du soleil couchant, au bourdonnement des insectes, au bruit des lézards de la vieille muraille, que je crois reconnaître comme d'anciens hôtes du jardin, et avec lesquels il me semble que je pourrais du moins encore m'entretenir d'autrefois ! (Marques générales et prolongées d'émotion.)

Eh bien ! messieurs, ce sont ces premières joies de l'homme entrant dans la vie, ces premières habitudes, ces premiers enthousiasmes de la contemplation, ces premiers attendrissements de la vie dans ce lieu agreste et solitaire, dans ce foyer de famille aujourd'hui froid et éteint, qui m'ont donné de bonne heure pour les jardins, et pour les hommes simples et intelligents qui les cultivent, cette prédilection qui me ramène si naturellement et si délicieusement à ces entretiens annuels au milieu de vous. La bêche, la serpe, le râteau, l'arrosoir, le pot de fleurs seulement sur la fenêtre du pauvre ouvrier, sont inséparables dans mon cœur de ces ressouvenirs de ma jeune existence à la campagne, au milieu des travaux et des occupations d'une maison rustique et d'un modeste jardin : excusez-moi donc de vous en avoir parlé en ignorant. Vous êtes horticulteurs par la main, par la science, par l'étude, par la pratique : je ne le suis que par sensibilité et par attendrissement ! (*L'orateur se tournant vers les jardiniers assis derrière le bureau :*)

Et maintenant, messieurs, allons-nous-en chacun à

notre métier! Allez, vous, encouragés par ce concours affectueux de vos concitoyens, par cet intérêt touchant, unanime, qu'atteste la foule qui comble ce théâtre plus qu'à aucune représentation d'un art futile, par cette part de cœur que les femmes même prennent par leur présence à votre institution; allez cultiver ces fleurs, ces fruits, ces légumes, ces merveilles de la culture savante, dans vos couches, dans vos serres, dans vos laboratoires en plein soleil! Je retourne, moi, cultiver, dans ce vieux et inculte jardin de mon père, dont je vous parlais tout à l'heure, ce que nous cultivons, nous, pauvres ouvriers de l'esprit, et souvent aussi fatigués que vous: l'étude, les lettres, les livres, la philosophie, l'histoire, la politique, l'art de gouverner les hommes, d'améliorer les sociétés, d'adoucir la condition du peuple, de faire porter à la civilisation et à la liberté des fruits plus mûrs et plus parfaits! (Sensation et applaudissements.) Mais je retourne y cultiver surtout ces images des choses et des personnes aimées et perdues, ces mémoires des tendresses évanouies, ces traces vivantes, saignantes souvent, d'une vie déjà à moitié écoulée!... (L'orateur s'arrête un moment comme s'il cherchait une expression ou comme s'il délibérait avec lui-même.) J'hésite, messieurs! j'hésite ; irai-je plus loin? (Il s'arrête encore.) Non, je n'en dirai pas davantage : il y a des pudeurs sur tous les sentiments profonds, il ne faut pas arracher les derniers voiles de l'âme humaine; il y a des larmes qui ne doivent tomber que dans le silence et dans le secret du cœur!... Je vais donc, vous disais-je, retrouver dans cet asile de mon enfance des charmes plus puissants pour moi, pour nous tous, que les plus riches et les plus odorantes floraisons de vos expositions : le parfum des souvenirs, l'odeur du passé (sensation), les voluptés

mêmes de cette mélancolie qui est la fleur d'automne de la vie humaine (vive émotion); toutes choses, messieurs, qui sont pour nous comme des émanations de la terre, comme une senteur lointaine, comme un avant-goût de ces Élysées, de ces Édens, de ces jardins éternels où nous espérons tous retrouver dans le bonheur ceux que nous avons aimés et quittés dans les larmes!... toutes choses qui font désirer à l'homme de la nature, à quelque distance, dans quelque abîme ou à quelque hauteur que la fortune l'ait jeté, de revenir achever ses jours sur la terre qui l'a vu naître, et d'avoir au moins sa tombe dans le jardin où il eut son berceau!

(Impression unanime d'émotion et d'attendrissement.)

---

## VERS IMPROVISÉS SUR UN ALBUM.

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même;
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts!

---

## LA MER.

O Dieu, vois sur les mers! le regard de l'aurore
Enfle le sein dormant de l'Océan sonore,
Qui, comme un cœur d'amour ou de joie oppressé,
Presse le mouvement de son flot cadencé,
    Et dans ses lames garde encore
Le sombre azur du ciel que la nuit a laissé.
Comme un léger sillon qui se creuse et frissonne
Dans un champ où la brise a balancé l'épi,
Un flot naît d'une ride, il murmure, il sillonne
L'azur muet encor de l'abîme assoupi;
Il roule sur lui-même, il s'allonge, il s'abîme;
    Le regard le perd un moment :
Où va-t-il? Il revient, revomi par l'abîme;
Il dresse en mugissant sa bouillonnante cime;
Le jour semble rouler sur son dos écumant;
Il entraîne en passant les vagues qu'il écrase,
S'enfle de leurs débris et bondit sur sa base;
Puis enfin, chancelant comme une vaste tour,
Ou comme un char fumant brisé dans la carrière,
        Il croule; et sa poussière
        En flocons de lumière
Roule, et disperse au loin tous ces fragments du jour.

La barque du pêcheur tend son aile sonore,
Où le vent du matin vient déjà palpiter,
Et bondit sur les flots que l'ancre va quitter,
    Pareille au coursier qui dévore
    Le frein qui semble l'irriter.

    Le navire, enfant des étoiles,
Luit comme une colline au bord de l'horizon,

Et réfléchit déjà dans ses plus hautes voiles
La blancheur de l'aurore et son premier rayon.

Léviathan bondit sur ses traces profondes;
Et, des flots par ses jeux saluant le réveil,
De ses naseaux fumants il lance au ciel ses ondes,
Pour les voir retomber en rayons du soleil.

L'eau berce, le mât secoue
La tente des matelots;
L'air siffle, le ciel se joue
Dans la crinière des flots;
Partout l'écume brillante
D'une frange étincelante
Ceint le bord des flots amers;
Tout est bruit, lumière et joie;
C'est l'astre que Dieu renvoie,
C'est l'aurore sur les mers.

---

## L'ADORATION.

L'homme porte en soi deux instincts quand il pense à Dieu, le mystère et l'adoration. Le mystère, c'est l'œuvre de la raison humaine de l'élargir, de l'éclairer, de l'écarter toujours davantage, sans le dissiper complétement jamais. La prière, c'est le besoin du cœur de répandre sans cesse l'imploration utile ou inutile, entendue ou non, comme le parfum sur les pas de Dieu. Que ce parfum tombe sur les pieds de Dieu, ou qu'il tombe à terre, n'importe, il tombe toujours en tribut de faiblesse, d'humiliation et d'adoration !

Mais qui sait s'il est perdu? qui sait si la prière, cette communication sensible avec la toute-puissance invisible, n'est pas, en effet, la plus grande des forces naturelles ou surnaturelles de l'homme? Qui sait si la volonté suprême n'a pas voulu, de toute éternité, l'inspirer, et l'exaucer dans celui qui prie, et faire participer ainsi l'homme lui-même par l'invocation au mécanisme de sa propre destinée? Qui sait enfin si Dieu, dans sa sollicitude éternelle pour les êtres émanés de lui, n'a pas voulu leur laisser ce rapport avec lui-même, comme la chaîne invisible qui suspend la pensée des mondes à la sienne? Qui sait si, dans la solitude majestueuse peuplée de lui seul, il n'a pas voulu que ce vivant murmure, que cette conversation inextinguible avec sa nature s'élevât et redescendît sans cesse, sur tous les points de l'infini, de lui à tous les êtres qu'il vivifie, qu'il embrasse et qu'il aime, et de tous ces êtres jusqu'à lui? Dans tous les cas, la prière est le plus sublime des priviléges de l'homme, puisque c'est celui qui permet de parler à Dieu; et Dieu fût-il sourd, nous le prierions encore; car, si sa grandeur était de ne pas nous entendre, notre grandeur à nous serait de le prier.

---

## LES AMIS DISPARUS.

Ainsi nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier :
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute,
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence,
Plus faible et plus triste à noter :
Hélas! c'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter.

Ainsi dans la forêt voisine
Où nous allions près de l'enclos,
Des cris d'une voix enfantine,
Éveiller des milliers d'échos,

Si l'homme, jaloux de leur cime,
Met la cognée au pied des troncs,
A chaque chêne qu'il décime
Une voix tombe avec leurs fronts.

Il en reste un ou deux encore :
Nous retournons au bord du bois
Savoir si le débris sonore
Multiplie encor notre voix.

L'écho, décimé d'arbre en arbre,
Nous jette à peine un dernier cri;
Le bûcheron au cœur de marbre
L'abat dans son dernier abri.

Adieu les voix de notre enfance!
Adieu l'ombre de nos beaux jours!

La vie est un morne silence,
Où le cœur appelle toujours!

---

### LE NARGUILÉ.

Quand la nuit fut venue, on nous servit un souper à l'européenne, dans un kiosque dont les larges fenêtres grillées ouvraient sur le port, et où le vent rafraîchissant du soir jouait dans la flamme des bougies. Je fis défoncer une caisse de vins de France que j'ajoutai à ce festin de l'hospitalité, et nous passâmes ainsi notre première soirée à causer des deux patries que nous quittions et que nous venions chercher : une question sur la France répondait à une question sur l'Asie. Julia jouait avec les longues tresses de quelques femmes arabes ou de quelques esclaves noires qui vinrent nous visiter; elle admirait ces costumes, nouveaux pour elle; sa mère tressait les longues boucles de ses cheveux blonds; à l'imitation des dames de Bayruth, on lui arrangeait son châle en turban sur la tête. Je n'ai rien vu de plus ravissant, parmi tous les visages de femmes qui sont gravés dans ma mémoire, que la figure de Julia coiffée ainsi du turban d'Alep, avec la calotte d'or ciselé, d'où tombaient des franges de perles et des chaînes de sequins d'or, avec les tresses de ses cheveux pendantes sur ses deux épaules, et avec ce regard étonné levé sur sa mère et sur moi, et ce sourire qui semblait nous dire : « Jouissez, et voyez comme je suis belle aussi! »

Après avoir parlé cent fois de la patrie, et nommé tous

les noms des lieux et des personnes qu'un souvenir commun pouvait nous rappeler; après que nous nous fûmes donné tous les renseignements mutuels qui pouvaient nous intéresser, on parla de poésie : M^me^ Jorelle me pria de lui faire entendre quelques morceaux de poésie française, et nous traduisit elle-même quelques fragments de poésie d'Alep. Je lui dis que la nature était toujours plus complétement poétique que les poëtes, et qu'elle-même en ce moment, à cette heure, dans ce beau site, à ce clair de lune, dans ce costume étranger, avec cette pipe orientale à la main et ce poignard à manche de diamant à sa ceinture, était un plus beau sujet de poésie que tous ceux que nous avions parcourus par la seule pensée. Et comme elle me répondit qu'il lui serait très-agréable d'avoir un souvenir de notre voyage à envoyer à son père à Alep, dans quelques vers faits pour elle, je me retirai un moment, et je lui rapportai les vers suivants, qui n'ont de mérite que le lieu où ils furent écrits, et le sentiment de reconnaissance qui me les inspira :

Qui, toi! me demander l'encens de poésie!
Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert!
Fleur des jardins d'Alep, que Bulbul [1] eût choisie
Pour languir et chanter sur son calice ouvert!

Rapporte-t-on l'odeur au baume qui l'exhale?
Aux rameaux d'oranger rattache-t-on leurs fruits?
Va-t-on prêter des feux à l'aube orientale,
Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits?

Non, plus de vers ici! Mais si ton regard aime
Ce que la poésie a de plus enchanté,

[1] Nom du rossignol.

Dans l'eau de ce bassin [1] contemple-toi toi-même :
Les vers n'ont point d'image égale à ta beauté.

Quand, le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée,
Qui laisse entrer la lune et la brise des mers,
Tu t'assieds sur la natte à Palmyre émaillée,
Où du moka brûlant fument les flots amers ;

Quand ta main approchant de tes lèvres mi-closes
Le tuyau du jasmin vêtu d'or effilé,
Ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé ;

Quand le nuage ailé qui flotte et te caresse
D'odorantes vapeurs commence à t'enivrer,
Que les songes lointains d'amour et de jeunesse
Nagent pour nous dans l'air que tu fais respirer ;

Quand de l'Arabe errant tu dépeins la cavale
Soumise au frein d'écume entre tes mains d'enfant,
Et que de ton regard l'éclair oblique égale
L'éclair brûlant et doux de son œil triomphant ;

Quand ton bras arrondi comme l'anse de l'urne,
Sur ton coude appuyé soutient ton front charmant,
Et qu'un reflet soudain de ta lampe nocturne
Fait briller ton poignard des feux du diamant :

Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,
Rien dans le front rêveur d'un barde comme moi,
Rien dans les doux soupirs d'une âme fraîche et pure,
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi !

Nous ne pouvions nous arracher à cette première scène

[1] Toutes les cours des maisons en Orient ont un je d'eau au milieu e un bassin de marbre.

de la vie arabe. Enfin nous allâmes, pour la première fois après trois mois, nous reposer dans nos lits et dormir sans craindre la vague. Un vent impétueux mugissait sur la mer, ébranlait les murs de la haute terrasse sous laquelle nous étions couchés, et nous faisait sentir plus délicieusement le prix d'un séjour tranquille après tant de secousses.

---

## LA VÉRITÉ.

Avez-vous vu, le soir d'un jour mêlé d'orage,
Le soleil qui descend de nuage en nuage,
A mesure qu'il baisse et retire le jour,
De ses reflets de feu les dorer tour à tour?
L'œil les voit s'enflammer sous son disque qui passe,
Et dans ce voile ardent croit adorer sa trace .
« Le voilà, dites-vous, dans la blanche toison
Que le souffle du soir balance à l'horizon!
Le voici dans les feux dont cette pourpre éclate! »
Non, non, c'est lui qui teint ces flocons d'écarlate;
Non, c'est lui qui, trahi par ces flux de clarté,
A fendu d'un rayon ce nuage argenté.
Voile impuissant! le jour sous l'obstacle étincelle!
C'est lui : la nue est pleine et la pourpre en ruisselle;
Et, tandis que votre œil, à cette ombre attaché,
Croit posséder enfin l'astre déjà couché,
La nue à vos regards fond et se décolore;
Ce n'est qu'une vapeur qui flotte et s'évapore;
Vous le cherchez plus loin, déjà, déjà trop tard!
Le soleil est toujours au delà du regard;

Et, le suivant en vain de nuage en nuage,
Non, ce n'est jamais lui, c'est toujours son image!

---

## L'INFINI.

J'ai roulé des milliers de fois la pensée de l'infini dans mes yeux et dans mon esprit, en regardant du haut d'un promontoire ou du pont d'un vaisseau le soleil se coucher sur la mer, et plus encore en voyant l'*armée des étoiles* commencer, sous un beau firmament, sa revue et ses évolutions devant Dieu. Quand on pense que le télescope d'Herschell a compté déjà plus de cinq millions d'étoiles; que chacune de ces étoiles est un monde plus grand et plus important que ce globe de la terre; que ces cinq millions de mondes ne sont que les bords de cette création; que si nous parvenions sur le plus éloigné, nous apercevrions de là d'autres abîmes d'espace infini comblés d'autres mondes incalculables, et que ce voyage durerait des myriades de siècles, sans que nous pussions atteindre jamais les limites entre le néant et Dieu, on ne compte plus, on ne chante plus : on reste frappé de vertige et de silence, on adore, et l'on se tait.

---

## LE CIEL.

Mais tandis, ô mon Dieu, qu'aux yeux de ton aurore
Un nouvel univers chaque jour semble éclore,
Et qu'un soleil flottant dans l'abîme lointain
Fait remonter vers toi les parfums du matin,
D'autres soleils cachés par la nuit des distances,
Qu'à chaque instant là-haut tu produis et tu lances,
Vont porter dans l'espace, à leurs planètes d'or,
Des matins plus brillants et plus sereins encor.
Oui, l'heure où l'on t'adore est ton heure éternelle;
Oui, chaque point des cieux pour toi la renouvelle;
Et ces astres sans nombre épars au sein des nuits
N'ont été par ton souffle allumés et conduits
Qu'afin d'aller, Seigneur, autour de tes demeures,
L'un l'autre se porter la plus belle des heures,
Et te faire bénir par l'aurore des jours,
Ici, là-haut, sans cesse, à jamais et toujours.

Oui, sans cesse un monde se noie
Dans les feux d'un nouveau soleil;
Les cieux sont toujours dans la joie,
Toujours un astre a son réveil;
Partout où s'abaisse ta vue,
Un soleil levant te salue :
Les cieux sont un hymne sans fin!
Et des temps que tu fais éclore,
Chaque heure, ô Dieu, n'est qu'une aurore,
Et l'éternité qu'un matin!

## IMPROVISATION DEVANT LE PEUPLE

DANS LES JOURNÉES DU DRAPEAU ROUGE.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le soleil d'hier vous a vus généreux et modérés, magnanimes dans la victoire, et que verrait le soleil d'aujourd'hui, citoyens? Il verrait un autre peuple, un autre peuple d'autant plus furieux qu'il a moins d'ennemis à combattre, se défier des mêmes hommes qu'il a élevés hier au-dessus de lui; les contraindre dans leur liberté, les avilir dans leur dignité, les méconnaître dans leur autorité, qui n'est que la vôtre; substituer une révolution de vengeances et de supplices à une révolution sans crimes; commander à son gouvernement d'arborer, en signe de concorde, l'étendard de combat à mort entre les citoyens d'une même patrie : le drapeau rouge! j'aimerais mieux le drapeau noir, ce drapeau qu'on fait flotter quelquefois dans une ville assiégée, comme un linceul, pour désigner à la bombe les édifices neutres consacrés à l'humanité et dont le boulet et la bombe même des ennemis doivent s'écarter. Voulez-vous donc que le drapeau de votre pays soit plus menaçant et plus sinistre que celui d'une ville bombardée?...

Citoyens! vous pouvez faire violence au gouvernement, vous pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France. Si vous êtes assez mal inspirés et assez obstinés dans votre erreur pour lui imposer une république de parti et un pavillon de terreur, le

gouvernement, je le sais, est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret! je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang, et vous devriez le répudier plus que moi! car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple, en 91, en 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie!

(Étonnement, murmures des uns, applaudissements des autres, coups de fusil éclatant dans les cours, sifflements de balles autour de la tête de l'orateur.)

Peuple! je vous ai parlé en citoyen jusqu'ici; eh bien, laissez-moi, puisque vous aimez la patrie, vous parler en homme d'État et en patriote à présent! (Mouvement d'attention et silence.) Vous m'enlevez le drapeau tricolore; sachez-le bien, vous m'enlevez la moitié de la force extérieure de la France! car l'Europe ne connaît que le drapeau de ses défaites et de nos victoires : c'est le drapeau de la République et de l'Empire. En voyant le drapeau rouge, elle ne croira voir que le drapeau d'un parti! C'est le drapeau de la France, c'est le drapeau de nos armées victorieuses, c'est le drapeau de nos triomphes qu'il faut relever devant l'Europe. La France et le drapeau tricolore, c'est une même pensée, un même prestige, une même terreur au besoin, contre les ennemis de la patrie! Abattez ce drapeau rouge, ou répudiez la gloire et la force de la France!

(On applaudit et on menace tour à tour l'orateur de la pointe des sabres et des piques.)

Vous ne me ferez pas reculer, vous ne me ferez pas taire

tant que j'aurai un souffle de vie sur les lèvres. J'aime l'ordre, j'y dévoue, comme vous voyez, ma vie; j'exècre l'anarchie, parce qu'elle est le démembrement de la société civilisée; j'abhorre la démagogie, parce qu'elle est la honte du peuple et le scandale de la liberté; mais, quoique né dans une région sociale plus favorisée, plus heureuse que vous, mes amis! que dis-je? précisément peut-être parce que j'y suis né, parce que j'ai moins travaillé, moins souffert que vous, parce qu'il m'est resté plus de loisir et de réflexions pour contempler vos détresses et pour y compatir de plus haut, ayez confiance dans mes conseils, repoussez ce drapeau de sang! abolissez la peine de mort, et relevez le drapeau de l'ordre, de la victoire et de l'humanité!...

(Le peuple obéit à ces paroles, le drapeau rouge descend des fenêtres et tombe des mains du peuple; l'orateur se présente à la fin du discours sur les marches du palais, et harangue la multitude apaisée.)

Vous avez montré aujourd'hui à Dieu et aux hommes qu'il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir d'un tel peuple en s'adressant à ses vertus. Ce jour sera inscrit dans votre histoire au niveau des plus grandes journées de votre vie nationale; car la gloire que vous y avez conquise n'appellera pas sur vous les malédictions des victimes ou les ressentiments des peuples, mais les bénédictions de la postérité. Vous avez arraché le drapeau de la Terreur des mains de la seconde République! Vous avez aboli l'échafaud! c'est assez pour deux jours! Allez rassurer vos femmes et vos enfants dans leurs demeures, et dites-leur que vous avez bien mérité, non-seulement de l'histoire, mais du cœur humain et de Dieu.

## LE CHÊNE.

(FRAGMENT DE JÉHOVAH.)

Voilà ce chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné :
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né.

Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre;
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire,
Pour aiguiser le bec à ses jeunes aiglons;
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête
Il roule confondu dans les débris mouvants,
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents.
L'été vient; l'aquilon soulève
La poudre des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,
Et sur le germe éteint où couve encor la séve
En laisse retomber un peu.

Le printemps, de sa tiède ondée,
L'arrose comme avec la main;
Cette poussière est fécondée,
Et la vie y circule enfin.

La vie! A ce seul mot tout œil, toute pensée,
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer;
Au seuil de l'Infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer!

Il vit, ce géant des collines;
Mais, avant de paraître au jour,
Il se creuse avec ses racines
Des fondements comme une tour.
Il sait quelle lutte s'apprête,
Et qu'il doit contre la tempête
Chercher sur la terre un appui;
Il sait que l'ouragan sonore
L'attend au jour… ou, s'il l'ignore,
Quelqu'un du moins le sait pour lui!

Ainsi, quand le jeune navire
Où s'élancent les matelots,
Avant d'affronter son empire
Veut s'apprivoiser sur les flots,
Laissant filer son vaste câble,
Son ancre va chercher le sable
Jusqu'au fond des vallons mouvants,
Et sur ce fondement mobile
Il balance son mât fragile,
Et dort au vain roulis des vents.

Il vit! Le colosse superbe,
Qui couvre un arpent tout entier,
Dépasse à peine le brin d'herbe
Que le moucheron fait plier.
Mais sa feuille boit la rosée;
Sa racine fertilisée
Grossit comme une eau dans son cours,
Et dans son cœur qu'il fortifie
Circule un sang ivre de vie,
Pour qui les siècles sont des jours.

Les sillons, où les blés jaunissent
Sous les pas changeants des saisons,
Se dépouillent et se vêtissent
Comme un troupeau de ses toisons;

Le fleuve naît, gronde et s'écoule;
La tour monte, vieillit, s'écroule;
L'hiver effeuille le granit;
Des générations sans nombre
Vivent et meurent sous son ombre :
Et lui! voyez, il rajeunit!

Son tronc que l'écorce protége,
Fortifié par mille nœuds,
Pour porter sa feuille ou sa neige
S'élargit sur ses pieds noueux;
Ses bras que le temps multiplie,
Comme un lutteur qui se replie
Pour mieux s'élancer en avant,
Jetant leurs coudes en arrière,
Se recourbent dans la carrière,
Pour mieux porter le poids du vent.

Et son vaste et pesant feuillage,
Répandant la nuit alentour,
S'étend, comme un large nuage,
Entre la montagne et le jour.
Comme de nocturnes fantômes,
Les vents résonnent dans ses dômes;
Les oiseaux y viennent dormir,
Et pour saluer la lumière
S'élèvent comme une poussière,
Si sa feuille vient à frémir.

La nef dont le regard implore
Sur les mers un phare certain,
Le voit, tout noyé dans l'aurore,
Pyramider dans le lointain.
Le soir fait pencher sa grande ombre
Des flancs de la colline sombre
Jusqu'au pied des derniers coteaux.

Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur et les troupeaux.

Et pendant qu'au vent des collines
Il berce ses toits habités,
Des empires dans ses racines,
Sous son écorce des cités;
Là, près des ruches des abeilles,
Arachné tisse ses merveilles,
Le serpent siffle, et la fourmi
Guide à des conquêtes de sables
Ses multitudes innombrables,
Qu'écrase un lézard endormi.

Et ces torrents d'âme et de vie,
Et ce mystérieux sommeil,
Et cette séve rajeunie
Qui remonte avec le soleil;
Cette intelligence divine
Qui pressent, calcule, devine
Et s'organise pour sa fin;
Et cette force qui renferme
Dans un gland le germe du germe
D'êtres sans nombres et sans fin;

Et ces mondes de créatures
Qui, naissant et vivant de lui,
Y puisent être et nourritures,
Dans les siècles comme aujourd'hui;
Tout cela n'est qu'un gland fragile
Qui tombe sur le roc stérile,
Du bec de l'aigle ou du vautour;
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière,
Et qu'échauffe un rayon du jour!

Et moi, je dis : « Seigneur, c'est toi seul, c'est ta force,
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté!
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,
Et mon œil, dans sa masse et son éternité! »

---

## DÉVOUEMENT.

Notre père était trop pauvre pour donner une servante à ma mère, et j'étais trop petite pour faire toute seule le ménage. Les voisines venaient bien de bon cœur, quand je les priais, tirer pour nous le seau du puits, mettre la grosse bûche au feu et pendre la marmite à la crémaillère; mais ma mère et moi nous faisions tout le reste. Aussitôt que j'avais pu marcher seule dans la chambre, j'avais été la servante née de la maison, les pieds de ma mère, qui n'en avait plus d'autres que les miens. Ayant sans cesse besoin de quelque chose qu'elle ne pouvait aller chercher au jardin, dans la cour, dans la chambre, au feu, sur l'évier, sur la table, sur un meuble, elle s'était accoutumée à se servir de moi avant l'âge, comme elle se serait servie d'une troisième main; et moi, j'étais fière, toute petite que j'étais, de me sentir nécessaire, utile, serviable comme une grande personne à la maison. Cela m'avait rendue attentive, mûre, sérieuse, raisonnable, avant l'âge de huit ans. Elle me disait : « Geneviève, il me faut cela, il me faut ceci; apporte-moi ta petite sœur Josette sur mon lit, remporte-la dans son berceau, et

berce-la du bout de ton pied jusqu'à ce qu'elle dorme; va me chercher mon bas, ramasse mon peloton; va couper une salade au jardin, va au poulailler tâter s'il y a des œufs chauds dans le nid des poules, hache des choux pour faire la soupe à ton père, bats le beurre, mets du bois au feu; écume la marmite qui bout, jettes-y le sel; étends la nappe, rince les verres, descends à la cave, ouvre le robinet, remplis au tonneau la bouteille de vin. » Et puis, quand j'avais fini, qu'on avait dîné et que tout allait bien, elle me disait : « Apporte-moi ta robe, que je te pare, et tes beaux cheveux, que je les peigne. » Elle m'habillait, elle me parait, elle me peignait, elle m'embrassait, elle me disait : « Va t'amuser maintenant sur la porte avec les enfants des voisines, qu'ils voient que tu es aussi propre, aussi bien mise et aussi peignée qu'eux. » Et j'y allais un moment pour lui faire plaisir; mais je n'allais jamais plus loin que le seuil de la cour, pour pouvoir entendre si ma mère me rappelait, et je n'y restais pas longtemps, parce que les enfants se moquaient de moi et disaient entre eux : « Tiens, la sérieuse, elle ne sait jouer à rien, laissons-la. » J'aimais mieux rentrer et me tenir debout auprès du lit de ma mère, épiant dans ses yeux ce qu'elle pouvait avoir à demander. Tous les jours se passaient ainsi; je me levais la première, je me couchais la dernière. Je ne respirais l'air que par la fenêtre, je ne voyais le soleil que sur le seuil de ma porte, et voilà pourquoi, monsieur, j'avais le visage blanc. On disait à ma mère : « Votre petite a donc les pâles couleurs? — Oh! non, répondait-elle, mais c'est qu'elle a la pâle vie! » Je n'allais pas même à l'école.

Cette longue infirmité de ma mère, en la retenant tant d'années ainsi immobile et désœuvrée du corps dans son

lit, l'avait rendue instruite comme une dame et dévote comme une sainte; les fils de nos voisines qui allaient en classe ou qui revenaient en vacances chez leurs parents prêtaient leurs vieux livres par charité à la pauvre vitrière infirme, par l'entremise de mon jeune frère, pour lui abréger le temps.

Le soir, à la veillée, quand mon père, mon frère, mes deux grandes sœurs étaient rentrés à la maison de leur ouvrage, elle nous rassemblait tous autour de son lit, pour nous lire à haute voix les belles histoires qu'elle avait lues tout bas dans la journée, et qui étaient propres à instruire mon petit frère, à amuser mes sœurs et à consoler mon père. C'étaient des chapitres de la Bible où il était parlé de pauvres gens exerçant honnêtement des états pénibles, comme nous, et cependant aimés et visités du Seigneur; des paroles de l'Évangile, avec des réflexions par des savants, pour en faire comprendre la beauté aux simples; les histoires de l'enfant Jésus étonnant sa mère, devant les docteurs, par sa science, lui obéissant ensuite humblement à la maison, et maniant les outils et le bois autour de l'établi d'un charpentier; puis ses conversations et ses amitiés avec les jardiniers et les pauvres femmes des faubourgs de Jérusalem; c'étaient, d'autres fois, des livres en mots qui faisaient voir les choses comme des images ou des tableaux devant les yeux, et qui chantaient dans l'oreille comme une musique.

Ces livres racontaient les histoires d'un fils, nommé Télémaque, qui cherchait son père d'île en île, et qui était toujours arrêté par des naufrages, des aventures, des tentations et des malheurs qui faisaient pleurer, et qui

pourtant faisaient plaisir; ou bien encore, c'était l'histoire d'un malheureux, appelé Robinson, qui était jeté par la tempête dans un désert, au milieu de la mer, seul avec un chien et un oiseau, et qui trouvait dans son esprit et dans la grâce de Dieu les moyens de se bâtir une maison, de se faire un jardin, de s'attacher des troupeaux apprivoisés, et de bénir la Providence dans sa solitude.

Ces histoires nous divertissaient, pendant que mon père aiguisait ses varlopes sur une pierre imbibée d'huile, et que mon frère coupait ses vitres, comme nous déchirions de la toile, avec son poinçon de diamant. Quand l'Angelus sonnait dans le clocher, on fermait le livre et on allait se coucher pour se lever de grand matin, et on regrettait toujours que l'histoire ne fût pas finie.

Voilà comment nous passions les soirées d'hiver. Mais dans le jour, quand tout le monde était sorti, que la chambre et l'escalier étaient balayés et que la marmite bouillait à petit feu dans les cendres chaudes, ma mère me lisait, à moi toute seule, des passages plus sérieux et plus saints, qui lui plaisaient bien davantage, puisqu'ils ne parlaient rien que de Dieu et rien qu'à Dieu. C'était l'*Imitation de Jésus-Christ*, des *Méditations* sur les maladies, sur les afflictions, sur la mort, sur le ciel, et des livres de prière dont les pages étaient tachées de ses larmes et usées sous ses doigts. C'est dans ces pages qu'elle m'apprenait à lire et à prier. Toute petite que j'étais, j'aimais mieux ces livres que les autres, parce que ma mère prenait un visage bien plus recueilli et bien plus consolé quand elle les recevait de ma main, et que, dès que je la voyais s'attrister ou pleurer tout bas sur son

état, un de ces livres ouvert séchait ses larmes et lui rendait son sourire. Cela me faisait faire mes prières avec bien plus de componction et bien plus de plaisir au pied de son lit. Je m'imaginais toujours que Dieu était là qui nous entendait, et qu'en relevant mon front appuyé sur ses couvertures, j'allais voir ma mère, soulagée et guérie, me demander sa robe, et marcher comme moi à travers la maison. Mais la volonté de Dieu n'était pas ma volonté d'enfant. Ma mère continuait à languir, et je grandissais.

Elle priait pourtant avec une ferveur qui aurait fait envie aux anges. Elle jouissait surtout quand elle me voyait prier du bout des lèvres avec elle. Quelquefois elle me disait : « Geneviève, Dieu aime les enfants, parce qu'ils n'ont pas encore péché. Je ne puis aller à l'église ; je suis sûre que si je pouvais y aller, je le toucherais et reviendrais guérie ; vas-y pour moi ; demain tu te lèveras de grand matin, tu iras entendre à ma place la première messe que le vieux prêtre dit avant le jour pour les pauvres gens qui n'ont pas une demi-heure à perdre au pied des autels, celle qu'on appelle la messe des servantes ; tu réciteras mon chapelet que voilà, comme si c'était moi. Le bon Dieu prendra peut-être la présence et la prière de l'enfant pour la présence et la prière de la mère. Va, mon enfant ! »

Et j'allais, monsieur ; je me levais sans faire de bruit ; je prenais mes sabots à la main, pour qu'on ne m'entendît pas, jusqu'au bas des escaliers ; j'entrais dans l'église où il faisait encore nuit. Les servantes et les vieilles dames disaient : « Voyez donc, que cette petite est sage ! — C'est la fille de la vitrière malade, disaient les autres ; elle vient pour sa mère, pauvre enfant ! Elle apprend de

bonne heure la misère, elle a bien besoin de la grâce de Dieu! » Moi je ne m'arrêtais pas pour les écouter; j'allais à la place que ma mère m'avait indiquée, vers un pilier au coin de la grille du chœur, où il y avait une chapelle qu'on appelait la chapelle des guérisons; j'entendais la messe dans l'église froide et sombre, éclairée seulement par les deux petits cierges de l'autel; je récitais sept ou huit fois le chapelet de ma mère, espérant toujours que ce serait le dernier grain qui serait le bon! Je pleurais dessus d'impatience et d'ardeur, comme une enfant! Puis je reprenais mes sabots, et je rentrais en courant à la maison. « Merci, Geneviève, me disait ma mère; je ne suis pas guérie, mais je me sens mieux. L'heure de Dieu n'est pas notre heure, vois-tu; mais toutes les heures que nous lui consacrons nous sont comptées, ou pour ceci, ou pour cela. Attendons patiemment son moment. Celui qui nous donne les jours ne nous les compte pas. Peut-être qu'il m'en garde un qui en vaudra mille, contre celui qu'il n'a pas voulu me donner aujourd'hui. » Et nous reprenions, toutes deux plus contentes, le petit trafic de la journée. C'est cela, je pense, monsieur, qui m'a donné, tout enfant et plus tard, un grand goût pour les églises, une grande envie de servir les ministres de Dieu, et qui m'a fait faire mon vœu comme je vais vous le raconter. Mais je vous ennuie, n'est-ce pas, monsieur? Dites-le-moi naturellement, et je vais tout vous dire en un seul mot.

— Non, lui dis-je, rien ne m'ennuie de ce qui sort avec vérité et simplicité du cœur; racontez-moi tout, comme cela vous revient en mémoire à vous-même; les détails, ma pauvre Geneviève, ne sont que les morceaux dont Dieu fait l'ensemble. Qu'est-ce que serait votre vie, si vous en retranchiez les jours?

— Ah! c'est vrai, dit-elle, monsieur le curé le disait bien. Un million de brins d'herbe, ça fait un pré; des millions et des millions de grains de sable, ça fait une montagne. L'Océan est fait de gouttes d'eau; la vie est faite de minutes.

---

### LE CHIEN DU SOLITAIRE.

Hélas! rentrer tout seul dans sa maison déserte,
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
On dise : « Mon retour réjouit ma maison;
Une sœur, des amis, une femme, une mère,
Comptent de loin les pas qui me restent à faire;
Et dans quelques moments, émus de mon retour,
Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour! »
Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence,
Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance,
Sans que, de tant d'échos qui parlaient autrefois,
Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix;
Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer,
Que le bruit de vos pas errants fait aboyer;
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre,
Où ce que vous sentez se reflète en un autre;
Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer,
Qui sans avoir vos pleurs vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose,

Ah! c'est affreux peut-être! eh bien, c'est encor doux!
O mon chien! Dieu seul sait la distance entre nous;
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'âme de ton maître;
Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne,
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne.
Aussi, pauvre animal, quoiqu'à terre couché,
Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché;
Jamais, d'un mot brutal contristant ta tendresse,
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse.
Mais toujours, ah! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,
Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature.
Ah! mon pauvre Fido, quand, tes yeux sur les miens,
Le silence comprend nos muets entretiens;
Quand, au bord de mon lit épiant si je veille,
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille;
Que, lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis,
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis,
Et que, pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée;
Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein;
Que l'âme en toi se lève avec tant d'évidence,
Et que l'amour encor passe l'intelligence;
Non, tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse!
Non! quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie :

Dieu la brise un instant, mais pour la réunir;
Son sein est assez grand pour nous tous contenir!
Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes.
Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes?
Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
Partout où la nature allume un sentiment,
Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle
Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle
Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul,
Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil!!!

Oh! viens, dernier ami que mon pas réjouisse,
Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse;
Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien,
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien!

---

## GUILLAUME TELL,

### FONDATEUR DE L'INDÉPENDANCE DE LA SUISSE.

### I

Les Suisses racontent ainsi l'origine poétique de leur nation.

Mais, d'abord, disons ce que la géographie et l'histoire nous apprennent de la Suisse et de ses habitants.

Les Alpes, semblables à un nœud robuste et proéminent des muscles de granit de la terre, sont une chaîne

de montagnes qui s'étend, sur un espace de trois cents lieues, depuis l'embouchure du Rhône vers Marseille jusqu'aux plaines de la Hongrie. Les anneaux de cette chaîne s'abaissent aux deux extrémités pour se confondre insensiblement avec la plaine; au milieu de leur membrure, elles s'élèvent à des hauteurs inaccessibles aux pas et presque aux regards de l'homme. Leurs sommets, dentelés comme des créneaux d'une forteresse naturelle, se dessinent en blancheur éblouissante le matin, rose à midi, violette le soir, sur l'azur foncé du ciel. Ce sont les reflets plus ou moins chauds du soleil sur les nappes de neige éternelle dont leurs croupes sont revêtues. Quand on les aperçoit de soixante ou quatre-vingts lieues de distance, du fond des plaines de l'Italie ou de la France, elles inspirent le sentiment de l'infini comme la mer ou le firmament. C'est un spectacle qui écrase le spectateur, et qui, de terreur en terreur, d'admiration en admiration, porte la pensée de l'homme jusqu'à Dieu, pour qui seul rien n'est haut, rien n'est vaste. Mais l'homme est anéanti sous l'architecture de ces montagnes, et il jette un cri. Ce cri est une confession de sa petitesse, et un hymne à la grandeur de l'architecte. Voilà pourquoi il y a plus de piété sur la mer et sur les montagnes que dans les plaines. Le miroir de ses œuvres dans lesquelles la Divinité se peint étant plus grand, la Divinité s'y retrace et s'y révèle mieux.

## II

Du côté qui regarde le midi ou l'Italie, les pentes de ces montagnes sont escarpées et abruptes comme un rem-

part élevé pour abriter cette tiède contrée, jardin de l'Europe. Du côté du nord, c'est-à-dire du côté de la France, de la Savoie, de l'Allemagne, les Alpes descendent des profondeurs du firmament au niveau des lacs et des plaines par de plus douces déclivités. On dirait un immense escalier dont le Créateur a proportionné les degrés aux pas de l'homme. Aussitôt que l'on quitte la région inaccessible des neiges, des frimas, des glaces éternelles qui forment les dômes du mont Blanc, de la Jung-Frau, les pentes s'amollissent, les racines de ces sommets gigantesques semblent gonfler le sol qui les cache; elles se revêtent de terre végétale, de gazons, d'arbustes, de fleurs, de pâturages humectés par l'incessante filtration de la sueur des glaciers qui fument aux premiers soleils. Elles divergent largement de tous les côtés en s'abaissant de plus en plus, comme des contre-forts qui vont chercher leur point d'appui bien bas et bien loin, pour porter le poids incalculable qui pèse sur elles. Elles dessinent et creusent ainsi entre elles des ravins qui deviennent bientôt des gorges, puis des vallées, puis des bassins, puis des plaines plus largement encaissées, au fond desquelles on voit d'en haut s'étendre, dormir et étinceler des lacs, dont s'échappent ensuite des fleuves écumants pour aller chercher encore des niveaux plus bas. Sur les flancs de ces Alpes décroissantes, on rencontre çà et là des chalets ou maisons isolées, espèces de tentes en bois, bâties seulement pour la saison d'été, où les pasteurs, pour suivre leurs troupeaux, montent avec le printemps, et d'où ils redescendent avec l'automne. En avançant davantage, on trouve des villages groupés autour de quelques cascades et abrités des avalanches par des forêts de sapins. Les maisons de ces villages sont construites en solives et en planches de ce même arbre qui les protége contre l'écrou-

lement des neiges. Ces maisons, couvertes par un toit de bois qui déborde comme les ailes d'un chapeau pour garantir le visage de la pluie, semblent taillées et ciselées au couteau avec un art patient et curieux, comme ces jouets de bois blanc que les bergers façonnent pour les enfants en gardant leurs vaches. Des degrés extérieurs, ornés de rampes en arabesques, montent du pavé à l'étage supérieur. Des portes surmontées de niches creuses, où reposent des statues de vierges, de héros, de saints, donnent entrée aux chambres hautes. Des fenêtres en treillis, où les vitraux en losange sont incrustés dans des châssis de plomb, les éclairent. De longues galeries à balustrades gothiques circulent en plein air autour de la maison, comme une ceinture festonnée autour de la taille d'une fiancée. Des tiges de maïs ou des épis de plantes nourricières, suspendues au toit par les racines, pendent sur la galerie extérieure, et lui font un plafond de mosaïques colorées. On voit briller à travers les vitraux de la cuisine les reflets d'un large foyer qui flambe toujours. Des branches et des éclats de sapin artistement fendus et rangés sous la galerie, signe d'opulence, forment un bûcher préparé pour l'hiver. A côté de ce bûcher s'ouvrent les portes à deux battants de longues et larges étables planchéiées de dalles de sapin lavé et luisant comme la table d'une ménagère attentive. Une haleine tiède et parfumée de l'odeur des génisses sort de ces portes avec de tristes mugissements de jeunes taureaux qui appellent les mères absentes. Un pont de bois mobile et retentissant, jeté sur l'entrée de ces étables, conduit, par une pente allongée et douce, les chars de foin de la cour au grenier à fourrage. L'herbe sèche et la paille jaunie sortent par toutes les fenêtres de ce magasin végétal, comme la graisse de la terre qui fait éclater le grenier de l'homme. On sent

l'opulence dans la simplicité. Au milieu de la cour, un tronc creux de sapin laisse égoutter par un tuyau de fer l'eau de la colline dans une auge immense de sapin aussi, où viennent s'abreuver les bœufs.

De quelque côté qu'on porte le regard sur les flancs de l'Alpe, sur les collines rapprochées, sur la pente du glacier, sur le toit de la demeure, sur les murailles de la maison, sur le bûcher, sur l'étable, sur la fontaine, on ne voit que le sapin vivant ou mort. La Suisse et le sapin sont frères. On dirait que la Providence a attaché ainsi à chaque race d'hommes un arbre qui la suit ou qu'elle suit dans sa pérégrination terrestre; un arbre qui la nourrit, qui la chauffe, qui l'abreuve, qui l'abrite; qui la groupe sous ses rameaux, qui fait partie de la famille humaine; un arbre domestique, véritable dieu lare de son foyer : ainsi le mûrier à la Chine, le dattier en Afrique, le figuier en Judée, le chêne dans les Gaules, l'oranger en Italie, la vigne en Espagne et en Bourgogne, le sapin en Suisse, le palmier en Océanie. Le végétal et l'homme se tiennent par d'invisibles rapports. Anéantissez l'arbre, l'homme périt.

## III

Après avoir traversé ces villages des penchants des Alpes, les villes vous apparaissent au loin sur des promontoires avancés ou dans des anses creuses au bord des grands lacs. Vous les reconnaissez à leurs murailles sombres, à leurs toits aigus, à leurs boules d'étain qui reflètent un soleil terne au sommet de leurs cathédrales ou de

leurs hôtels de ville, à leur essaim de voiles blanches qui se pressent à la sortie ou à l'embouchure de leurs petits ports, sur les eaux bleues de leur lac, comme des mouettes que la nuit chasse à l'écueil. Ces villes, à l'exception de Genève, ville plutôt hanséatique qu'helvétique, sorte d'hôtellerie de l'univers dans cette vallée de Cachemire de l'Occident, sont de médiocre étendue, et ne présentent point au voyageur ces monuments, luxe des grands peuples. Municipalités plutôt que capitales, on voit que ces villes sont des débris d'une féodalité morte, ou des membres de fédérations pastorales, à qui la nature du pays et la modicité des peuplades ne permettent pas de grandir et d'absorber d'autres cantons. On y est frappé seulement du caractère majestueux, simple et patriarcal de la race humaine. Les hommes y sont d'une haute stature, de forte charpente, de solide aplomb sur leurs pieds, de visage calme, de regard franc, de bouche sans pli et sans ruse, de front large, élevé, poli, mais sans avoir ces proéminences et ces sillons que l'activité de la pensée élève ou creuse sur les fronts des races à vive intelligence.

Les femmes, à la stature élancée, aux épaules larges, aux bras souples, aux jambes élastiques, aux cheveux bronzés, aux yeux bleus, au teint salubre, aux joues ovales, aux lèvres arquées, au timbre de voix sonore et tendre, y ressemblent à des statues grecques transportées sur un piédestal de neige et vivifiées par l'air frissonnant des montagnes. Un mélange harmonieux de majesté virile et de pudeur féminine compose leur physionomie. On sent, à leur aspect et à leur familiarité toujours décente avec les étrangers, qu'elles habitent une contrée froide et chaste, où elles n'ont point à se défier de leur propre cœur. Leur innocence les garde. Leur costume relève sans

danger leur beauté; des tresses de cheveux enroulés de rubans de velours noir flottent des deux côtés de leur cou jusque sur leurs talons; une calotte de feutre ou de paille couvre le sommet de leur tête; un corsage étroit de laine teinte serre leur taille; une chemise à mille plis plus blancs que la neige voile leur sein; un jupon de laine à larges cannelures laisse leurs jambes demi-nues jusqu'au-dessus des chevilles du pied. Soit qu'elles étendent la litière sur le plancher des étables; soit qu'elles portent dans chaque main des seaux d'érable écumants du lait gras de leurs vaches; soit qu'elles fanent avec de longs râteaux à dents de bois l'herbe fauchée sur les prés en pente au bord des sapins, au vent de leurs cascades, leurs travaux ressemblent à des fêtes. Elles répondent d'une colline à l'autre, par-dessus le lit du torrent, aux chants des jeunes faucheurs par des airs nationaux. Ces airs ressemblent à des cris modulés échappés d'une surabondance de vie et de joie. Leurs dernières vibrations se prolongent comme de l'écho des montagnes. Les musiciens les notent sans pouvoir jamais les imiter. Ils ne naissent que sur les vagues des lacs ou sur les pelouses des Alpes. La nature ne se laisse pas contrefaire par l'art. Pour chanter ainsi, il faut avoir recueilli en naissant dans son oreille le clapotement du flot contre la planche de la barque sur les lacs, le tintement de l'eau goutte à goutte dans l'auge sonore, les mélancolies du vent tamisé par les feuilles dentelées du sapin, les mugissements des génisses qui appellent leurs petits sur les hauteurs; les clochettes graves ou aiguës qui sonnent à leur cou daus l'herbe; les cris de joie des enfants qui se roulent au soleil sur les meules de foin, sous les yeux des mères; le chuchotement des fiancés qui marchent en se tenant par la main devant les vieillards, en se parlant du bonheur futur; les adieux

du jeune soldat qui part de ses montagnes pour la longue absence, en jetant son cœur en sanglots sur la route ; ou le cri de joie du soldat revenu du service étranger, au sommet du dernier chalet où il revoit le clocher de son village. On appelle ces chants des *ranz*. Les fils et les filles des Alpes pleurent et languissent quand ils les entendent par hasard loin de leur pays. Il y a pour eux mille apparitions dans un seul son de voix. Ainsi est fait leur cœur, et ainsi est construit le cœur de l'homme. Une voix lui rappelle une mémoire ; un moment lui repeint toute une vie, une larme lui monte aux yeux, et dans cette larme se retrace tout un univers. Plus l'homme est simple, plus il a en lui de ces retours vers l'infini. Il en est du cœur humain comme d'un édifice : plus il est vide, plus il retentit.

## IV

Le caractère national de ce peuple est resté antique dans nos jours modernes. Le Suisse est un paysan éternel : il est pieux, il est naïf, il est laborieux, il est berger, il est cultivateur, il est patriote, il est soldat, il est artisan, il est libre surtout ; il ne marchande pas sa vie contre la servitude. La petitesse de sa patrie a fait pour lui du canton une famille. Il n'a aucune ambition de conquête, mais il redoute toujours d'être conquis. Cette ombrageuse jalousie de l'usurpation d'un canton sur l'autre lui permet à peine de s'allier imparfaitement avec les autres groupes de même nation dans une confédération incomplète où manque l'unité, et, par conséquent, la force. Un roi lui

paraîtrait un tyran ; une république même, trop concentrée et trop impérieuse sur ses citoyens, lui serait insupportable. Le pouvoir municipal est le seul qu'il puisse tolérer. Il veut se gouverner par des mœurs et non par des lois. Ses usages sont presque sa seule législation. C'est un gouvernement par villages, et presque par familles. Son républicanisme n'est pas national, il est individuel ; de là sa liberté, mais de là aussi sa faiblesse. S'il n'était pas défendu par la nature et par la stérilité de sa patrie, il y a longtemps qu'il n'existerait plus. Plaise au ciel qu'il existe longtemps comme le souvenir vivant d'un peuple primitif au cœur des vieilles civilisations de l'Europe, comme une race neutre entre les races qui se combattent au pied de ses Alpes, et comme un asile ouvert tour à tour aux proscrits de toutes les révolutions et de toutes les contre-révolutions des peuples de l'Occident !

## V

Les vallées hautes des Alpes, inondées de torrents, de lacs et de marais, ombragées de ténébreuses forêts peuplées d'ours et de bêtes fauves, furent les dernières conquêtes de l'homme de l'Occident sur la stérilité et sur le désert. A l'époque des grandes migrations d'hommes du Nord, sortant comme des essaims des plaines de la Tartarie pour inonder l'Europe, et refoulant devant elles des populations déjà domiciliées, on dit que des colonies fugitives de Cimbres, et surtout de Suédois, race déjà endurcie aux frimas du pôle, furent attirées dans ces hautes vallées par l'analogie de sites, de forêts, de sapins, de

lacs, de torrents et de neige, qui leur rappelait leur propre pays. La taille élevée, la chevelure blonde, l'azur des yeux, la blancheur du teint, la majesté calme de l'attitude dans les Suisses des petits cantons, la similitude même des noms de races et des noms de lieux, attestent cette parenté lointaine avec les Suédois. Ces barbares avaient apporté avec eux leurs idolâtries boréales. Des missionnaires ermites venus de la Gaule et de l'Italie y semèrent le christianisme. La sobriété de ce peuple, sa chasteté, sa piété naturelle, sa vie toujours en lutte avec les éléments, force visible de Dieu, le prédisposaient aux vertus de la nouvelle doctrine; l'Évangile conquit facilement sa foi et son cœur. Ces vertes thébaïdes d'Helvétie se remplirent, comme les thébaïdes d'Égypte, de chapelles, d'ermites, de monastères, objets de la vénération de ces peuplades gouvernées par leurs croyances plus que par leurs lois. Bientôt les Francs et les Germains, dont on retrouve également les filiations en Suisse, débordèrent des Gaules et de l'Allemagne dans ces vallées. Leurs chefs y construisirent des châteaux forts, y assujettirent les paysans, et y fondèrent de petits États indépendants les uns des autres et souvent en guerre entre eux. Ces États, duchés, comtés, baronnies, fiefs, étaient bornés par un glacier, un lac, un précipice, une montagne, régime féodal né du régime patriarcal qui régissait les tribus, quand ces tribus étaient encore errantes. Le seigneur féodal n'était qu'un patriarche dont la tente était devenue un château fortifié.

Charlemagne, qui avait étendu sa main sur tout l'Occident, incorpora toutes ces seigneuries et toutes ces villes de l'Helvétie à l'empire de l'Allemagne. L'empereur d'Allemagne devint le suzerain de l'Helvétie. Les villes se pla-

cèrent sous sa protection, pour se préserver des nouvelles invasions de barbares, et surtout des Hongrois, qui empiétaient sur leurs vallées. Elles se construisirent des remparts et des citadelles; elles astreignirent leurs habitants à être tout à la fois citoyens et hommes d'armes; elles devinrent des cités indépendantes, rivales des seigneurs et des abbés, qui, jusque-là, dominaient seuls sur les paysans. L'empereur d'Allemagne entretenait en Suisse un vice-roi sous le nom de bailli, qui faisait justice de tous, et qui tyrannisait également en son nom les villes, les couvents, les châteaux.

Les comtes de Hapsbourg, famille puissante du canton d'Argovie; les comtes de Rapperschwyl, dominateurs du lac de Zurich; les comtes de Toggembourg, rivaux de ces deux maisons, inexpugnables dans leur château de *Fischingen*, et plusieurs autres familles puissantes, se disputaient la domination de ces groupes de montagnes, de ces lacs et de ces vallées. Leur subordination toute nominale à l'empire d'Allemagne n'avait de sanction que leur intérêt. Leurs lois n'étaient que leurs caprices. C'étaient les trente tyrans d'Athènes, héréditaires et disséminés dans autant de citadelles à l'embouchure de toutes les vallées. Leurs mœurs étaient sauvages comme leurs sites. Leurs traditions sont pleines de sang. Celles des comtes de Toggembourg attestent le féroce arbitraire de leurs justices.

Leur château, construit au sommet d'un rocher sur le lac, était un asile inaccessible à leurs ennemis. Un des seigneurs de cette maison, nommé Henri de Toggembourg, avait épousé une femme nommée Ida, dont la beauté était la merveille de la Suisse. Le comte était aussi

jaloux qu'amoureux de sa belle épouse. Un hasard vint donner un corps apparent à cette ombre de la jalousie qui obscurcissait son bonheur. Un jour que la comtesse Ida contemplait par une fenêtre de sa tour le lac et les vallées déroulés sous ses yeux, elle laissa, par distraction, rouler sur la tablette de la fenêtre sa bague nuptiale, qui avait glissé de son doigt. Elle se retira sans s'apercevoir qu'elle avait oublié son anneau. Une corneille, en volant autour des créneaux, vit briller la bague sous un rayon de soleil. Attirée, comme tous les oiseaux, par l'éclat de l'or, la corneille s'abattit sur la tour, et, passant son cou à travers les barreaux, emporta la bague dans son bec à son nid; puis, s'apercevant que l'or ne valait pas pour ses petits un ver de terre, elle repoussa l'anneau par-dessus le bord de son nid, et le laissa retomber sur la plage. Un page du château, en chassant quelques jours après, trouva la bague, et, ne sachant à qui la rendre, la mit à son doigt sans penser à mal. Le comte Henri, ayant vu la bague au doigt de son page, ne douta pas qu'elle ne fût un don de sa femme. Sans écouter d'autre conseil que celui de la vengeance, il fit attacher le jeune page à la queue d'un cheval indompté, qui sema dans sa course ses membres à travers les rochers; puis, soulevant sa femme innocente dans ses bras, il la précipita du haut des créneaux dans l'abîme. Le précipice ne voulut pas de la victime. Les flancs du roc, tapissés de quelques arbustes épineux, retinrent la belle Ida suspendue par ses vêtements et par ses longs cheveux au bord de l'abîme. Elle s'évada à la faveur des ombres de la nuit, et alla demander asile au couvent de Fischingen. Son innocence, reconnue trop tard, ramena son mari à ses pieds; mais, en lui pardonnant, elle refusa de redevenir son épouse. Elle acheva sa vie dans une cellule du monastère, en priant

pour lui et pour l'infortuné page, immolé si cruellement à un soupçon.

## VI

Telles étaient les mœurs de ces chevaliers barbares qui tyrannisaient alors la basse Helvétie. Mais l'élévation et l'âpreté des sites avaient conservé la liberté de quelques familles de paysans établis au fond du lac des Quatre-Cantons, à Schwytz, à Uri, à Underwald. Défendus du côté du nord par les flots orageux des lacs, du côté du midi par des pics et des glaciers infranchissables, du côté de l'Allemagne par des précipices et des forêts, ces montagnards ne reconnaissaient d'autre protectorat que celui de l'empereur. Ils se gouvernaient en république. Leur liberté faisait envie aux habitants des vallées inférieures, assujetties à mille petits tyrans. La ville de Zurich, et d'autres villes rapprochées d'eux, comme Lucerne, se liguaient de temps en temps avec eux pour se soustraire au joug des seigneurs et des alliés.

Le comte Rodolphe de Hapsbourg, étant monté par l'élection au trône impérial, se souvint qu'il était Suisse, et protégea d'abord contre l'oppression ses anciens compatriotes; mais son fils, Albert d'Autriche, jaloux du reste d'indépendance que les neiges et les rochers laissaient à la haute Helvétie, entreprit de les subjuguer, et de passer jusque sur ces humbles villages le niveau de la servitude. Les peuples de Schwytz, d'Uri et d'Underwald se confédérèrent pour se garantir mutuellement leurs mœurs,

leurs lois, leurs libertés. N'ayant pu les séduire par des négociations et des caresses, il envoya résider au milieu de leurs montagnes des lieutenants ou des proconsuls soutenus par ses armes, et chargés de leur faire sentir le poids de sa colère et la honte de son joug. Ces proconsuls portaient le titre de baillis de l'empereur; ils exerçaient sur ces contrées la plus illimitée des tyrannies, la tyrannie déléguée et lointaine. Le pays gémissait sous leurs caprices et sous leurs violences, sans que l'empereur même, leur ennemi, pût entendre son gémissement. Ils pillaient les biens, ils enchaînaient les hommes, ils enlevaient les femmes, ils déshonoraient les filles. Les crimes qui firent chasser les Tarquins de Rome soulevaient impunément le cri public de ces malheureux peuples. Maîtres, par eux-mêmes ou par les seigneurs du parti de l'Autriche, des ports, des lacs, des débouchés, des vallées et des châteaux qui dominaient le pays, les baillis ne redoutaient rien de cette indignation sourde des paysans; les cœurs seuls leur échappaient, mais la terre et les bras étaient enchaînés. Le plus cruel et le plus insolent de ces proconsuls de l'empire était le bailli Gessler, un de ces hommes contempteurs des hommes, qui rendent l'oppression si intolérable, qu'ils contraignent les fers mêmes à éclater sous leurs mains. Toutes les montagnes retentissaient de ses crimes contre l'honneur des femmes et contre la vie des paysans; son nom était la terreur, le scandale et l'humiliation des campagnes. Il ne déguisait ni sa haine ni son mépris pour ce peuple esclave. Sa présence dans un village était un fléau pour les habitants. Toute ombre de bien-être ou de supériorité dans une famille était à ses yeux une insolence de la liberté.

## VII

Un jour qu'il parcourait le canton de Schwytz avec son escorte d'hommes armés, il aperçut une nouvelle maison construite avec un certain luxe rustique par un père de famille nommé Werner Stauffacher. « N'est-il pas honteux, s'écria-t-il en s'adressant à ses courtisans, que de misérables serfs bâtissent de pareilles maisons, quand des huttes seraient trop bonnes pour eux? — Laissez-la construire, lui répondit son écuyer; quand elle sera achevée, nous ferons sculpter sur la porte les armes de l'empereur, et nous verrons si celui qui la bâtit sera assez hardi pour nous la disputer. — Tu as raison, » répondit Gessler; et il continua sa route en riant du piége tendu au paysan par son conseiller.

Cependant la femme de Stauffacher était sur sa porte pendant que Gessler passait devant la maison, et elle avait entendu l'entretien du bailli et de l'écuyer. Elle trembla et renvoya les ouvriers avant la fin du jour, de peur d'offenser le tyran en continuant de bâtir une demeure qui provoquait sa colère.

## VIII

Le soir, quand son mari absent rentra au village, il demanda à sa femme pourquoi les ouvriers ne travail-

laient plus. « Parce qu'une hutte suffit à des serfs comme nous, » répondit-elle en faisant allusion aux paroles de Gessler. Stauffacher s'assit tristement et demanda à souper; sa femme ne lui servit que du pain et de l'eau. Il demanda s'il n'y avait plus ni chamois dans les montagnes ni poisson dans le lac. « Le pain et l'eau, lui dit sa femme, ne sont-ils pas assez bons pour des serfs? » Il mangea sans murmurer, en reconnaissant la vérité de cette parabole.

Elle rapporta alors à son mari les paroles qu'elle avait entendu chuchoter entre Gessler et sa suite. Stauffacher indigné se leva, prit en silence son épée suspendue à la muraille, descendit vers le bord du lac des Quatre-Cantons, se jeta dans une barque de pêcheurs, traversa l'eau et arriva avant la fin de la nuit au village d'Attinghausen, à la porte de son beau-père, Walter Furst.

Walter Furst, avant d'interroger son gendre, fit servir devant lui, suivant la coutume patriarcale, du vin et de la viande, toujours prêts pour les hôtes. Stauffacher repoussa de la main le vin et les mets : « J'ai fait un vœu, dit-il à son beau-père, de ne plus boire de vin et de ne pas approcher de chair de mes lèvres tant que nous serons serfs! » Le beau-père et le gendre s'assirent, et causèrent à voix basse des outrages de leurs tyrans et des indignations de leurs cœurs. Ils cherchèrent dans leur mémoire quels étaient ceux de leurs concitoyens qui avaient subi de Gessler les plus impardonnables sévices, et que la vengeance, couvant dans leur âme, devait animer le plus à la liberté. Ils se souvinrent d'un jeune paysan nommé Melchthal. Un jour que ce laboureur avait attelé à sa charrue deux beaux bœufs, la richesse, la force

et la gloire de ses attelages, et qu'il traçait un sillon dans son champ en admirant la vigueur de leurs jarrets et le lustre de leur poil, un officier du bailli vint à passer ; il vit les bœufs d'un œil d'envie, les déclara trop beaux pour un serf, et, coupant leurs traits du tranchant de son couteau, il se disposa à délier le joug pour les emmener à son maître. Le jeune paysan désespéré brisa une branche de sapin sur la lisière du champ, et, en défendant ses bœufs, il cassa le bras du ravisseur. Après un tel crime, il n'y avait plus qu'à fuir la vengeance des baillis. Melchthal errait dans les forêts voisines, nourri en secret par la pitié des paysans. Il parut à Furst et à Stauffacher un complice donné par la persécution. Ils allèrent le chercher dans sa retraite, et lui confièrent leur complot, que le désespoir venait de faire éclore dans la nuit. Chacun d'eux habitait un canton différent : l'un Schwytz, l'autre Uri, le troisième Underwald. Ils connaissaient tous les hommes de leur canton les plus outragés, les plus intrépides et les plus implacables ; ils en choisirent chacun dix, et s'engagèrent à les amener, dans une nuit convenue, au rendez-vous du Grutli, pour y concerter l'insurrection et pour y prêter le serment de la liberté ou de la mort.

## IX

Le Grutli, petit promontoire avancé de la montagne, entouré de trois côtés par les flots du lac et ombragé par les bouquets de sapins, était un site admirablement choisi par les conjurés pour le conseil nocturne d'une conjura-

tion. Une sentinelle, placée au nœud de la presqu'île avec le continent, pouvait les garantir de toute surprise en les avertissant à l'approche des espions de Gessler; et, s'ils étaient surpris, leurs barques, cachées dans l'ombre du rivage, pouvaient, en quelques coups de rames, les soustraire aux poursuites des soldats.

## X

La nuit du 17 novembre 1307, les trente conjurés, descendus un à un de leurs montagnes ou traversant le lac dans leurs barques de pêcheurs, se rencontrèrent, comme il avait été convenu, sur le promontoire de Grutli. Le ciel et la terre, les étoiles et les flots, furent leurs témoins. Jamais conspiration plus légitime et plus sainte n'avait attesté ces témoins de Dieu dans les chefs-d'œuvre de sa création. C'était la nature conspirant innocente devant la nature; c'était le cœur humain, révélé dans ses instincts les plus inaliénables, se disant dans quelques hommes simples : « Je suis aussi une œuvre de Dieu, et, en revendiquant ma liberté, c'est Dieu aussi que je revendique et que je défends dans son plus sublime attribut, le don de la liberté ravie par des tyrans à sa créature ! »

Ces hommes rustiques ne se firent point de vaines harangues; la nature parlait le même langage en eux : quelques mots brefs et à voix basse, quelques gestes significatifs, quelques mains serrées dans des mains rudes, furent toute leur éloquence. Ils venaient pour se prêter

serment les uns aux autres, non pour s'animer par des discours. Qu'auraient-ils dit qui valût cette rencontre préméditée de tant d'opprimés saignant dans leur liberté, dans leur dignité, dans leur amour; cette nuit suprême couvant sous son ombre la résurrection d'un peuple; ces montagnes, ces astres, ces rochers, ces flots, et, le lendemain, ces glaives tirés pour la plus sainte des causes? Démosthène, Cicéron, Catilina, Mirabeau, auraient été écrasés par une pareille tribune. Quand le sentiment est inné, profond, enraciné, la parole n'ajoute rien à la conviction. Le silence est la harangue des complots qui ne sont ni les complots de la politique ni les complots du crime, mais les complots de la nature : ce fut l'éloquence du Grutli.

« Nous jurons, dirent en étendant la main Walter Furst, Werner Stauffacher, Melchthal, nous jurons en présence de Dieu, devant qui les rois et les peuples sont égaux, de vivre et de mourir pour nos frères; d'entreprendre et de soulever tout en commun; de ne plus souffrir, mais de ne pas commettre nous-mêmes d'injustices; de respecter les droits et les propriétés du comte de Hapsbourg; de ne faire aucun mal aux baillis impériaux, mais de mettre un terme à leur tyrannie! »

Le jour de l'insurrection fut fixé au 1er janvier suivant, 1308. Les traditions suisses parlent de trois sources qui jaillirent miraculeusement à ces mots sous les pieds des trois chefs de la confédération de Grutli, et qui coulent encore; mais la tradition ici rapetisse l'événement : le miracle fut dans le cœur de ces trente hommes d'où jaillit la liberté helvétique, et non dans le sable foulé sous leurs pas.

## XI

Le lendemain, un nouvel attentat d'un seigneur, protégé par les baillis, sema l'horreur dans les trois cantons. Ce seigneur avait été ébloui de la beauté de la femme d'un serf de ses domaines. En l'absence du mari, il entra dans la maison, ordonna insolemment à la femme de lui préparer un bain, et lui fit des propositions déshonorantes. La femme s'évada et se réfugia dans la forêt où travaillait son mari, en lui racontant l'outrage. Le mari partit avec sa hache, entra dans sa maison, trouva le tyran dans le bain, lui fendit la tête, et s'enfuit dans les bois avec sa femme. Un cri d'indignation monta du fond des vallées jusqu'aux cimes des Alpes. Nul ne crut plus posséder en sûreté le plus cher des biens, la chasteté des épouses. La conspiration des trente héros du Grutli eut des complices dans tous les maris et dans tous les frères. Cependant le cœur de ce peuple ne débordait pas encore.

Un dernier outrage fit déborder celui des pères, des mères, des enfants : on eût dit que la tyrannie des baillis voulait accumuler contre elle tous les ressentiments de la nature à la fois. Ici apparaît, pour la première fois, dans la libération de son pays, Guillaume Tell.

## XII

Les sourds murmures qui s'élevaient des villages et des chaumières contre les sévices du bailli Gessler, loin d'amortir l'oppression de ce gouverneur, l'avaient irritée. Il voulait dompter par la force les premiers symptômes de révolte qui se lisaient sur les visages des paysans ; il portait défi à la patience du peuple ; il inventait un crime afin d'avoir des coupables à frapper. Il fit planter sur la place publique du bourg d'Altorf un sapin, au sommet duquel il ordonna de placer son chapeau surmonté de la couronne d'Autriche. Il enjoignit à tous les paysans ou bourgeois qui passeraient devant ce signe de la souveraineté de l'empereur, de se découvrir la tête et de saluer le chapeau. Ses gardes, postés au pied de l'arbre sur la place, devaient enchaîner tous ceux qui se déclareraient rebelles en refusant cet hommage servile au chapeau du gouverneur.

La masse obéissante se plia à ce caprice de la tyrannie par mépris ou par terreur du tyran ; un seul résista : c'était un simple paysan d'Uri, pêcheur du lac et chasseur de chamois, nommé Guillaume Tell. On ne connaissait de lui jusqu'à ce jour que son intrépidité à naviguer sur les flots par les plus fortes tempêtes, et son adresse comme archer à frapper le but avec la flèche de son arbalète. On le croyait si étranger aux impressions politiques qui agitaient le pays, qu'on ne l'avait pas même convié parmi les trente au rendez-vous du Grutli. Il ne prenait sa conspi-

ration à lui que dans sa conscience et dans son cœur. L'acte de se découvrir et de s'incliner devant un objet matériel, qui semblait transporter la divinité de Dieu dans un homme, lui avait paru un signe d'adoration interdit à un chrétien, qui ne doit adorer que Dieu. Les gardes du gouvernement l'avaient désarmé, arrêté, et attaché avec des cordes au tronc du sapin qui portait le chapeau.

Gessler averti était heureux d'avoir trouvé un coupable pour frapper en lui toute la race des paysans. Il accourut, suivi d'une nombreuse escorte, à Altorf. Mais ici l'histoire de la Suisse, embarrassée par des traditions trop vagues et trop diverses, laisse achever le récit à la poésie, seule capable d'immortaliser ces grandes scènes primitives de la naissance des peuples libres. Voici comment le grand poëte de l'Allemagne et de la Suisse raconte, d'après les souvenirs des Alpes, la scène simple et terrible entre Guillaume Tell et le tyran.

## XIII

La scène est dans une prairie, devant le village d'Altorf. Au milieu de la prairie s'élève la perche couronnée du chapeau du gouverneur. Les archers de Gessler entourent la perche. Le peuple d'Altorf et des environs est répandu çà et là, par groupes consternés, autour de la prairie. La chaîne neigeuse des Alpes du Bannberg s'élève au fond, dans un ciel pur, comme un reproche de la nature à la tyrannie qui veut enchaîner la terre libre.

Les gardes s'entretiennent entre eux à voix basse.

FRIESSHARDT ET LEUTHOLD,

Montant la garde.

Friesshardt. Nous attendons en vain, personne ne passera par ci pour faire sa révérence au chapeau. Il y avait cependant tant de monde ici, qu'on eût dit une foire; mais, depuis que cet épouvantail est suspendu à cette perche, la prairie est devenue déserte.

Leuthold. Nous ne voyons que des misérables qui viennent ici tirer leur bonnet déguenillé; mais tous les honnêtes gens aiment mieux faire un long détour que de se courber devant ce chapeau.

Friesshardt. Il faut qu'ils passent à midi sur cette place, quand ils sortiront de la maison de ville. Je croyais faire une bonne prise, car aucun ne songeait à saluer le chapeau. Le curé, qui revenait de voir un malade, s'en aperçoit, et se place avec le saint sacrement juste au pied de cette perche; le sacristain agite sa sonnette, tous tombent à genoux, et moi avec eux; mais c'est le saint sacrement qu'ils ont salué, et non pas le chapeau.

Leuthold. Écoute, camarade, je commence à trouver que

nous sommes comme au carcan devant ce chapeau. C'est pourtant une honte pour un homme d'armes que d'être en faction sous un chapeau vide, et chaque honnête homme doit nous mépriser. Faire la révérence à un chapeau, il faut avouer que c'est une extravagante fantaisie!

Friesshardt. Pourquoi pas à un chapeau? tu la fais bien à des cerveaux vides. (Hildegarde, Mathilde, Élisabeth arrivent avec leurs enfants, et tournent autour du mât.)

Leuthold. Tu es un coquin si zélé! tu ferais volontiers du mal à ces braves gens! Pour moi, salue qui voudra ce chapeau, je ferme les yeux et je ne vois rien.

Mathilde. Mes enfants, c'est le chapeau du gouverneur, montrez-lui du respect.

Élisabeth. Dieu veuille qu'il nous quitte en ne nous laissant que son chapeau! Les choses n'en iraient pas plus mal dans le pays.

Friesshardt les renvoie. Allez-vous-en, misérable troupeau de femmes! on n'a pas besoin de vous ici. Envoyez vos maris, nous verrons s'ils ont le courage de braver notre consigne. (Les femmes sortent. Tell s'avance avec son arbalète, conduisant son enfant par la main; ils passent devant le chapeau sans le voir.)

Walther, montrant le Bannberg. Mon père, est-il vrai que sur cette montagne les arbres saignent quand on les frappe avec la hache?

Tell. Qui t'a dit cela, enfant?

Walther. C'est le maître berger. Il raconte qu'il y a une magie dans ces arbres, et, quand un homme leur a fait dommage, sa main sort de la fosse après sa mort.

Tell. Ces arbres sont sacrés, il est vrai. Vois-tu là-bas ces hautes montagnes blanches dont la pointe semble se perdre dans le ciel?

Walther. Ce sont les glaciers qui résonnent la nuit comme le tonnerre, et d'où tombent les avalanches.

TELL. Oui, mon enfant; et ces avalanches auraient depuis longtemps englouti le bourg d'Altorf, si la forêt, qui est au-dessus comme une garde fidèle, ne l'avait préservé.

WALTHER, après un moment de réflexion. Mon père, est-il des pays où l'on ne voit pas de montagnes?

TELL. Quand on descend de nos montagnes et que l'on va toujours plus bas en suivant le cours de nos fleuves, on arrive dans une vaste contrée ouverte, où les torrents n'écument plus, où les rivières coulent lentes et paisibles. Là, de tous les côtés, le blé grandit dans d'immenses plaines, et le pays est comme un jardin.

WALTHER. Mais, mon père, pourquoi ne descendons-nous pas dans ce beau pays, au lieu de vivre ici à l'étroit?

TELL. Ce pays est bon et beau comme le ciel, mais ceux qui y habitent ne jouissent pas de la moisson qu'ils ont semée.

WALTHER. Est-ce qu'ils ne sont pas libres comme toi dans leur héritage?

TELL. Leur champ appartient à l'évêque ou au roi.

WALTHER. Mais ils peuvent chasser dans les forêts?

TELL. Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER. Ils peuvent alors pêcher dans les rivières?

TELL. Les rivières, la mer, le sel appartiennent au roi.

WALTHER. Qui est donc ce roi qu'ils craignent tous?

TELL. C'est un homme qui les protége et les nourrit.

WALTHER. Ne peuvent-ils pas se protéger eux-mêmes?

TELL. Là, le voisin n'ose se fier à son voisin.

WALTHER. Mon père, je serais mal à l'aise dans ce pays; j'aime mieux rester sous les avalanches.

TELL. Oui, mon enfant, mieux vaut être près des glaciers que près des hommes méchants. (Ils veulent continuer leur chemin.)

WALTHER. Vois, mon père, ce chapeau placé sur cette perche.

Tell. Que nous fait cela? Viens, suis-moi. (Pendant qu'ils s'éloignent, Friesshardt s'avance avec sa pique.)

Friesshardt. Au nom de l'empereur! arrêtez! n'allez pas plus loin!

Tell saisit sa pique. Que voulez-vous? Pourquoi m'arrêtez-vous?

Friesshardt. Vous avez désobéi à l'ordonnance, suivez-nous.

Leuthold. Vous n'avez pas salué ce chapeau.

Tell. Mon ami, laissez-moi passer.

Friesshardt. Allons, allons, en prison!

Walther. Mon père en prison! Au secours! au secours! (Ils courent sur la scène.) Ici, braves gens, aidez-nous! prêtez-nous assistance! (Ils l'emmènent prisonnier. Le curé, le sacristain et trois autres habitants accourent.)

Le sacristain. Qu'y a-t-il?

Le curé. Pourquoi mets-tu la main sur cet homme?

Friesshardt. C'est un ennemi de l'empereur, un traître.

Tell, le secouant rudement. Moi, un traître!

Le curé. Tu te trompes, ami. C'est Tell, un homme d'honneur, un bon citoyen.

Walther aperçoit Walther Furst, et court à lui. Au secours, grand-père! on fait violence à mon père.

Friesshardt. En prison, marche!

Walther Furst, accourant. Arrêtez, je suis sa caution. Au nom de Dieu, qu'est-il arrivé? (Melchthal et Stauffacher entrent.)

Friesshardt. Il méprise l'autorité suprême du gouverneur, et ne veut pas la reconnaître.

Stauffacher. Tell se serait-il conduit ainsi?

Melchthal. Tu mens, coquin.

Leuthold. Il n'a pas salué ce chapeau.

Walther Furst. Et pour cela il faut qu'il aille en prison?... Mes amis, recevez ma caution, et laissez-le libre.

FRIESSHARDT. Garde ta caution pour toi, nous faisons notre charge. Allons, qu'on l'emmène.

MELCHTHAL. C'est une violence révoltante. Souffrirons-nous que, sous nos yeux, on l'enlève?

LE SACRISTAIN. Nous sommes les plus forts, mes amis; ne souffrons pas ceci. Nous devons nous aider l'un l'autre.

FRIESSHARDT. Qui oserait résister à l'ordre du gouverneur?

TROIS PAYSANS, accourant. Nous vous aiderons. Qu'y a-t-il? Jetons-les par terre. (Hildegarde, Mathilde, Élisabeth reviennent.)

TELL. Je me secourrai moi-même. Allez, mes braves amis; croyez-vous que, si je voulais employer la force, j'aurais peur de leurs hallebardes?

MELCHTHAL, à Friesshardt. Oserais-tu l'enlever au milieu de nous?

WALTHER FURST et STAUFFACHER. Soyez calme et patient.

FRIESSHARDT crie. A la révolte! à la sédition! (On entend les cors de chasse.)

LES FEMMES. Voici le gouverneur.

FRIESSHARDT élève la voix. A la révolte! à la sédition!

STAUFFACHER. Crie, coquin, jusqu'à ce que tu crèves.

LE CURÉ et MELCHTHAL. Veux-tu te taire?

FRIESSHARDT. Au secours! au secours! défendez les agents de la loi.

WALTHER FURST. C'est le gouverneur. Malheur à nous! Que va-t-il arriver? (Gessler à cheval, le faucon sur le poing; Rodolphe de Harras, Berthe, Rudens et une suite de valets, qui forment un cercle autour de la scène.)

RODOLPHE. Place, place au gouverneur!

GESSLER. Dispersez-les! Pourquoi cet attroupement? Qui criait au secours? Qu'était-ce? (Silence général.) Je veux le savoir. (A Friesshardt.) Avance : qui es-tu? et pourquoi tiens-tu cet homme? (Il donne son faucon à un serviteur.)

FRIESSHARDT. Très-puissant seigneur, je suis un de tes soldats

placé en sentinelle près de ce chapeau. J'ai saisi cet homme sur le fait, comme il se refusait de le saluer. Je voulais le conduire en prison, selon tes ordres, et le peuple a voulu me faire violence pour l'enlever.

Gessler, *après un moment de silence.* Tell, méprises-tu donc ainsi l'empereur et moi, qui tiens sa place, pour avoir refusé d'honorer ce chapeau, que j'ai fait suspendre afin d'éprouver votre obéissance? Tu me laisses voir par là tes mauvaises intentions.

Tell. Mon bon seigneur, pardonnez-moi. J'ai agi par inadvertance, et non par dédain de vos ordres. Aussi vrai que je m'appelle Tell, c'est par défaut de réflexion.

Gessler, *après un moment de silence.* Tell, tu es un maître archer : on dit que tu atteins à chaque coup ton but.

Walther. C'est vrai, monseigneur; mon père abat une pomme à cent pas.

Gessler. C'est là ton enfant, Tell?

Tell. Oui, monseigneur.

Gessler. As-tu plusieurs enfants?

Tell. J'ai deux fils, monseigneur.

Gessler. Et lequel aimes-tu le mieux?

Tell. Monseigneur, mes deux enfants me sont également chers.

Gessler. Eh bien! Tell, puisque tu abats une pomme à cent pas, il faut que tu fasses devant moi l'épreuve de ton adresse. Prends ton arbalète; justement tu la tiens à la main : apprête-toi à abattre une pomme placée sur la tête de ton enfant. Mais je te conseille de viser juste et de frapper la pomme du premier coup; car, si tu la manques, il t'en coûtera la tête.

Tell. Monseigneur, quel horrible commandement vous me donnez! Quoi, je devrais sur la tête de mon enfant..... Non, non, mon bon seigneur, cela n'a pu vous venir dans l'esprit. Au nom

du Dieu de miséricorde, vous ne pouvez sérieusement exiger cela d'un père.

Gessler. Tu viseras une pomme placée sur la tête de ton enfant! Je le veux et je l'ordonne.

Tell. Moi viser avec une arbalète sur la tête de mon enfant!... plutôt mourir!

Gessler. Tu tireras, ou tu mourras avec ton fils.

Tell. Devenir le meurtrier de mon enfant!... Ah! monseigneur, vous n'avez point d'enfant... Vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur d'un père.

Gessler. Comment, Tell, te voilà devenu tout à coup bien prudent! On dit que tu es un rêveur, que tu t'éloignes des habitudes des autres hommes, que tu aimes l'extraordinaire: voilà pourquoi je t'ai choisi une action hasardeuse. Un autre balancerait; mais toi, tu vas, les yeux fermés, prendre sur-le-champ ton parti.

Berthe. Seigneur, cessez de railler ces pauvres gens. Vous les voyez pâles et tremblants devant vous; ils ne sont pas habitués à prendre vos paroles comme un passe-temps.

Gessler. Qui vous dit que je plaisante? (Il s'approche d'un arbre et cueille une pomme.) Voici la pomme, faites place. Qu'il prenne sa distance selon l'usage. Je lui donne quatre-vingts pas, ni plus ni moins. Il se vante de ne pas manquer un homme à cent pas. Maintenant tire, et ne manque pas ton but.

Rodolphe. Dieu! cela devient sérieux. Enfant, tombe à genoux, et demande grâce pour ta vie au gouverneur.

Walther Furst, à Melchthal, qui peut à peine maîtriser son impatience. Contenez-vous, je vous en conjure; soyez calme.

Berthe, au gouverneur. Seigneur, c'en est assez: il est inhumain de se jouer ainsi de l'angoisse d'un père. Quand le pauvre homme aurait, par sa faute légère, mérité la mort, ne vient-il pas de souffrir dix morts? Laissez-le retourner dans sa cabane; il a appris à vous connaître, et lui et ses petits-enfants se souviendront de cette heure.

GESSLER. Allons, faites place. Que tardes-tu? Tu as mérité la mort, je puis te la faire subir : regarde, dans ma clémence, je mets ton sort entre tes mains habiles. Celui qu'on laisse maître de sa destinée ne peut pas se plaindre de la rigueur de sa sentence. Tu t'enorgueillis de la sûreté de ton coup d'œil; eh bien, chasseur, voici le moment de montrer ton adresse. Le but est digne de toi; le prix est considérable. Toucher le milieu d'une cible, tout autre peut le faire; mais le vrai maître, c'est celui qui partout est sûr de son art, et dont le cœur ne trouble ni la main ni l'œil.

WALTHER FURST se jette à genoux devant lui. Monseigneur, nous connaissons votre pouvoir, mais préférez la clémence à la justice; prenez la moitié de mes biens, prenez tout; seulement épargnez une telle horreur à un père.

WALTHER. Grand-père, ne te mets pas à genoux devant ce méchant homme. Dis où je dois me placer, je n'ai pas peur pour moi : mon père atteint les oiseaux au vol, il ne frappera pas au cœur son enfant.

STAUFFACHER. Monseigneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas?

LE CURÉ. Pensez donc qu'il y a un Dieu dans le ciel, à qui vous rendrez compte de vos actions.

GESSLER, montrant l'enfant. Qu'on le lie à ce tilleul.

WALTHER. Me lier! non, je ne veux pas être lié; je serai tranquille comme un agneau, je ne respirerai même pas. Mais si vous me liez, non, je ne pourrai le souffrir, et je me débattrai dans mes liens.

RODOLPHE. On va seulement te bander les yeux, mon enfant.

WALTHER. Pourquoi? Pensez-vous que je craigne une flèche lancée par la main de mon père? Je veux l'attendre avec fermeté et ne pas sourciller. Allons, mon père, montre-lui que tu es un bon chasseur. Il ne le croit pas, et il pense nous perdre. En dépit de cet homme cruel, tire sur la pomme, et atteins-la. (Il va sous le tilleul; on place la pomme sur sa tête.)

MELCHTHAL, à ses compagnons. Quoi! ce crime s'accomplira sous nos yeux? Pourquoi avons-nous fait serment?

STAUFFACHER. Tout serait inutile; nous n'avons point d'armes, et voyez cette forêt de lances autour de nous!

MELCHTHAL. Ah! si nous avions accompli notre œuvre sur-le-champ! Que Dieu pardonne à ceux qui ont conseillé le retard!

GESSLER, à Tell. A l'œuvre! on ne porte pas des armes impunément. Il est dangereux de marcher avec un instrument de mort, et la flèche revient sur celui qui la lance. Ce droit que les paysans s'arrogent offense le seigneur de la contrée. Nul ne doit avoir d'armes que celui qui commande. Si donc vous vous réjouissez de porter l'arc et des flèches, c'est bien; moi je vous donnerai le but.

TELL tend son arbalète, et y met la flèche. Écartez-vous, place!

STAUFFACHER. Quoi! Tell, vous voudriez... Non, jamais... Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux fléchissent.

TELL laisse tomber son arbalète. Les objets tourbillonnent devant moi.

LES FEMMES. Dieu du ciel!

TELL, au gouverneur. Épargnez-moi ce coup. Voici mon cœur, ordonnez à vos soldats de me tuer. (Il présente sa poitrine.)

GESSLER. Je ne veux pas ta vie, je veux que tu tires. Tu peux tout, Tell, rien ne t'effraye; tu manies la rame comme l'arbalète; un orage ne t'épouvante pas s'il faut sauver quelqu'un; à présent, libérateur, sauve-toi toi-même, puisque tu sauves les autres. (Tell est livré à une violente agitation, ses mains tremblent. Tantôt ses yeux se tournent vers le gouverneur, tantôt ils s'élèvent vers le ciel. Tout à coup il prend dans son carquois une seconde flèche et la cache dans son sein. Le gouverneur remarque tous ses mouvements.)

WALTHER, sous le tilleul. Tirez, mon père, je n'ai pas peur.

TELL. Il le faut. (Il rassemble ses forces et s'apprête à tirer.)

RUDENS, qui pendant tout ce temps a cherché à se contraindre, s'avance. Seigneur gouverneur, vous ne pousserez pas ceci plus loin. Non,

ce n'était qu'une épreuve... Vous avez atteint votre but. Une rigueur poussée trop loin ne serait pas conforme à la prudence, et l'arc trop tendu se brise.

Gessler. Taisez-vous jusqu'à ce qu'on vous interroge.

Rudens. Je parlerai, je le dois; l'honneur de l'empereur m'est sacré. Une pareille conduite attirerait la haine universelle, et telle n'est pas la volonté de l'empereur, j'ose l'affirmer. Mes concitoyens ne méritent pas une telle cruauté, et votre pouvoir ne s'étend pas jusque-là.

Gessler. Comment! vous osez!

Rudens. J'ai longtemps gardé le silence sur toutes les mauvaises actions dont j'étais témoin, je fermais les yeux sur ce que je voyais; j'ai contenu dans mon sein l'indignation qui soulevait mon cœur; mais me taire plus longtemps, ce serait trahir à la fois ma patrie et mon honneur.

Berthe se jette entre lui et le gouverneur. O Dieu! vous irritez encore davantage ce furieux.

Rudens. J'ai abandonné mes concitoyens, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais agir pour le mieux en affermissant ici la puissance de l'empereur. Le bandeau tombe de mes yeux. Je me vois avec effroi entraîné dans un abîme; vous avez égaré ma pensée imprévoyante et trompé mon cœur confiant. Avec la volonté la plus noble, je perdais mes compatriotes.

Gessler. Téméraire! parler ainsi à ton seigneur!

Rudens. L'empereur est mon seigneur, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, je suis votre égal en tout; et si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur, que j'honore, même quand vous abusez de votre pouvoir, je jetterais ici le gant devant vous, et, d'après la loi des chevaliers, vous devez me rendre raison. Oui, faites signe à vos soldats; je ne suis pas sans armes comme le peuple; j'ai une épée, et celui qui m'approchera...

Stauffacher crie : La pomme est tombée! (Pendant que tout le monde était tourné du côté du gouverneur et de Rudens, Tell a lancé sa flèche.)

Le curé. L'enfant vit!

Plusieurs voix. La pomme est abattue. (Walther Furst chancelle et paraît près de s'évanouir; Berthe le soutient.)

Gessler étonné. Il a tiré? Comment, ce démon!...

Berthe. L'enfant vit; revenez à vous, bon père.

Walther accourt avec la pomme. Mon père, voici la pomme; je savais bien que tu ne ferais pas de mal à ton enfant. (Tell, lorsque la flèche est partie, est resté le corps penché, comme s'il voulait la suivre. Il a laissé tomber l'arbalète. Quand il voit l'enfant revenir, il va à lui les bras ouverts, et le presse avec tendresse sur son sein. Alors la force l'abandonne, et il est près de s'évanouir. Chacun le regarde avec émotion.)

Berthe. Bonté du ciel!

Walther Furst. Mes enfants! mes enfants!

Stauffacher. Que Dieu soit loué!

Leuthold. C'est un coup mémorable; il en sera parlé dans les temps les plus reculés.

Rodolphe. On parlera de l'archer Tell aussi longtemps que les montagnes resteront sur leur base.

Gessler. Par le ciel! la pomme est traversée au beau milieu. C'est un coup de maître, il faut lui rendre justice.

Le curé. Le coup est bien; mais malheur à celui qui l'a forcé à tenter la Providence!

Stauffacher. Revenez à vous, Tell, levez-vous; vous vous êtes courageusement conduit, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

Le curé. Allez, allez, et rendez ce fils à sa mère. (Ils veulent l'emmener.)

Gessler. Tell, écoute.

Tell revient. Qu'ordonnez-vous, monseigneur?

Gessler. Tu as caché une seconde flèche dans ton sein. Oui, je l'ai bien vue. Qu'en voulais-tu faire?

Tell, embarrassé. Monseigneur, tel est l'usage des chasseurs.

Gessler. Non, Tell, je n'accepte pas ta réponse; tu avais

quelque autre pensée. Dis-moi la vérité librement et franchement. Quelle qu'elle soit, je te promets que ta vie est en sûreté. A quoi destinais-tu ta seconde flèche?

Tell. Eh bien! monseigneur, puisque vous m'assurez la vie sauve, je vous dirai la vérité tout entière. (Il tire la flèche de son sein, et la montre au gouverneur avec un regard terrible.) Si j'avais atteint mon enfant chéri, je vous aurais frappé avec cette seconde flèche; et certes, ce coup-là, je ne l'aurais pas manqué.

Gessler. Bien! Tell, je t'ai assuré la vie, je t'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai; mais, puisque je connais tes mauvais desseins, je veux te faire conduire dans un lieu où tu ne verras jamais le soleil ni la lune. Là, je serai à l'abri de tes flèches. Saisissez-le et liez-le. (Tell est lié.)

Stauffacher. Comment, monseigneur, vous pourriez traiter ainsi un homme que Dieu protége si visiblement?

Gessler. Nous verrons si Dieu le délivrera une seconde fois. Conduisez-le sur une barque; je vais y aller sur-le-champ, je le conduirai moi-même à Kussnacht.

Le curé. Vous ne l'oserez pas faire, l'empereur ne l'oserait pas; cela est contraire à nos lettres de franchise.

Gessler. Où sont-elles? l'empereur les a-t-il confirmées? Il ne les a pas confirmées; c'est par votre obéissance que vous obtiendrez cette faveur. Vous êtes des rebelles envers la justice de l'empereur, vous entretenez des projets audacieux de révolte. Aujourd'hui je saisis cet homme au milieu de vous, mais vous êtes tous coupables comme lui. Que celui qui est sage apprenne à se taire et à obéir. (Il s'éloigne; Berthe, Rudens, Rodolphe et des hommes d'armes le suivent. Friesshardt et Leuthold restent.)

Walther Furst, dans une violente douleur. Il part; il a résolu de me perdre, moi et toute ma famille.

Stauffacher, à Tell. Oh! pourquoi avez-vous rallumé la rage de ce furieux?

Tell. Peut-on se maîtriser, quand on éprouve une telle douleur?

STAUFFACHER. Ah! c'en est fait! c'en est fait! avec vous, nous sommes tous enchaînés et tous asservis. (Tous les paysans environnent Tell.) Avec vous s'en va notre dernier espoir.

LEUTHOLD s'approche. Tell, ton sort m'attendrit; pourtant il faut que j'obéisse.

TELL. Adieu.

WALTHER, avec désespoir et s'attachant à lui. Oh! mon père, mon père chéri!

TELL, levant les bras au ciel. Là-haut est ton père, invoque-le.

STAUFFACHER. Tell, ne dirai-je rien à votre femme de votre part?

TELL prend son fils avec tendresse. L'enfant est sain et sauf, Dieu me secourra. (Il s'éloigne, et suit les gens du gouverneur.)

Laissons la poésie, reprenons la tradition, cette autre poésie de la vérité.

Gessler, maître de Guillaume Tell, mais craignant qu'une insurrection soulevée par l'exemple de ce héros des paysans d'Uri ne lui enlevât son prisonnier, résolut de le transporter cette même nuit dans une citadelle appartenant à l'empereur, à Kussnacht, au pic du mont Rigi. Pour aller à Kussnacht, il fallait traverser le lac. Gessler, ne voulant confier à personne la garde du rebelle réservé à un supplice exemplaire, s'embarqua à Fluelen, petit port de pêcheurs sur la rive occidentale du lac des Quatre-Cantons. Quelques rameurs, une poignée de

gardes, un pilote inexpérimenté, composaient tout l'équipage. Guillaume Tell, garrotté de chaînes, fut jeté sous leurs pieds comme un vil fardeau, au fond de la barque. On déploya la voile. Ils naviguèrent heureusement jusqu'à la moitié de la traversée du lac; mais là les étoiles se voilèrent, les vagues frémirent; un vent, qui avait le bruit et le poids de l'avalanche, tomba plutôt qu'il ne souffla du Saint-Gothard par l'embouchure de la Reuss: la voile, chargée de vent, fit pencher la barque, et éclata avec le bruit du tonnerre.

Les rameurs cherchent en vain à atteindre une anse au pied du Rigi, pour s'abriter; repoussés en plein lac par les vagues écumantes, ils flottent d'abîme en abîme sans pouvoir trouver une route dans ces liquides vallées; il fallut obéir à l'ouragan, qui les ballotta d'une rive à l'autre pendant une longue nuit. « Il n'y a qu'un homme en Suisse capable de nous sauver, s'écrièrent les rameurs. — Qui est-il? dit Gessler. — C'est Guillaume Tell, répondirent les paysans d'Uri. — Coupez les cordes qui le garrottent, reprit le gouverneur : sa vie nous répond de la nôtre; confiez-lui le gouvernail. » On coupa les cordes qui garrottaient l'habile pilote. Tell, le gouvernail en main, lutta comme un dompteur de vagues avec la tempête; il se rapprocha de la côte d'Altorf, dont on entendait les rochers à pic résonner sous les assauts des flots à travers les ténèbres et la fumée du lac; il cherchait une anse connue de lui seul. Là les rochers abaissés formaient une échancrure à la côte, et permettaient d'amarrer un esquif dans les temps calmes. Le bruit des vagues contre les parois de la côte le dirigeait. Tout à coup il fit virer la poupe de la barque vers un monceau d'écume, qui laissa à découvert en retombant un écueil ruisselant d'eau

courante; et s'élançant d'un bond de la barque à terre, il repoussa du pied la poupe aux flots. Les flots la reprirent, l'éloignèrent, l'engloutirent et la relevèrent tour à tour comme un jouet sur leurs collines. Avant que les rameurs de Gessler eussent reconnu, aux premières clartés du matin, la côte d'Altorf et l'anse de Fluelen, Tell, échappé à la mort, avait gravi les collines d'Altorf, frappé à la porte de sa maison, embrassé sa femme et son enfant, et repris son arbalète et une flèche.

## XV

Cependant le gouverneur, débarqué aussi au milieu du jour, avait envoyé un messager à Altorf, pour chercher ses écuyers, ses chevaux et ses gardes. On lui avait amené son escorte. Il s'avançait dans un chemin creux sur les traces de Tell, jurant à haute voix que, si le fugitif ne se remettait pas de lui-même dans ses fers, chaque jour de délai lui coûterait la tête de sa femme ou d'un de ses enfants.

Un homme, caché par les feuilles des arbres de la forêt, entendait ces cruelles menaces, une flèche siffla à travers les branches et perça le cœur de Gessler. Il roula de son cheval sans avoir le temps d'achever le serment qu'il faisait au crime : on le releva mort.

Nul ne vit l'archer; il avait frappé comme la vengeance divine, sans se montrer autrement que par le coup.

Soit que Tell, bien qu'il n'eût tiré la flèche que pour sauver sa femme et ses trois enfants, sur lesquels la mort était alors suspendue, rougît d'avoir frappé en assassin plus qu'en combattant; soit qu'il ne voulût pas recueillir de gloire d'un acte qui ressemblait par l'apparence à un crime; soit que la flèche fût partie en effet d'une autre main que la sienne, Tell ne revendiqua jamais pour lui-même le meurtre de Gessler : il laissa le crime ou la gloire au mystère; il se contenta de recouvrer sa femme et ses fils, laissant à d'autres l'honneur de reconquérir la liberté politique de son pays, sauvé ou vengé par sa flèche, et n'ayant fomenté, lui, d'autre révolte que la révolte de la nature. C'est cette révolte, plus légitime et plus sainte que l'autre, qui fit de lui et malgré lui le héros de la Suisse. Une femme, Lucréce, avait délivré Rome; un père, Guillaume Tell, avait délivré l'Helvétie!

## XVI

Ce dernier attentat de Gessler à la paternité; ce drame de la pomme; ce supplice moral du père; ce meurtre exécrable de l'enfant par la main de celui qui lui avait donné le jour, si cette main avait tremblé; ces angoisses et ces cris d'horreur de toutes les mères; cette immolation enfin du tyran sauvé d'abord par sa victime, puis frappé, dans son impatience de nouveaux crimes, par une invisible main, firent fermenter à l'instant le complot formé par les conjurés du Grutli pour la liberté des montagnes. Chaque paysan trouva un complice dans chaque

paysan ; on s'entendit sans s'interroger : on compta les uns sur les autres sans se prêter d'autre serment que celui du regard, de la physionomie, de la main serrée par la main. L'âme de Guillaume Tell, au moment où il tendait son arc, hésitant entre la pomme placée sur le front de son enfant et le cœur de Gessler, avait passé dans toute la Suisse.

Le 31 décembre, les trois chefs de la conjuration de Grutli levèrent leurs bannières et appelèrent leurs compatriotes aux armes. La bannière d'Uri représentait une tête de taureau avec les chaînons brisés du joug pendant sur le cou ; celle de Schwytz, une croix, double symbole de supplice et de délivrance ; celle d'Underwald, deux clefs, images des clefs de l'apôtre saint Pierre, qui allaient leur ouvrir les portes de fer de leur antique servitude.

A minuit Stauffacher, suivi de la jeunesse d'Uri, gravit en silence les escarpes du château de Rosberg, une des citadelles de l'Autriche ; tout dormait dans la demeure forte des tyrans, excepté l'amour et le patriotisme. Une jeune fille, de la race des serfs, qui servait par contrainte dans le château du seigneur, était la fiancée d'un des conjurés. Avertie seulement par lui du jour et de l'heure, elle lui jeta, au fond du précipice, une corde à nœuds attachée aux barreaux de sa fenêtre. Le jeune homme, introduit ainsi avec vingt de ses compagnons dans le château, surprit la garnison allemande dans son sommeil, la désarma, et l'enferma dans la prison de la forteresse. Les vainqueurs laissèrent flotter, comme un piége, le drapeau de l'Autriche sur les remparts ; ce piége y attira le lendemain un groupe de seigneurs qui fuyaient

la rébellion des campagnes : ils restèrent les otages des paysans.

A Sarnem, les paysans, cachant leurs armes sous leurs habits, se présentèrent chargés d'agneaux, de chevreaux, de chamois et de poules, comme pour apporter au seigneur les vœux et les tributs du premier jour de l'année. Le seigneur, qui sortait pour se rendre à l'église de Sarnem, les salua en passant, et leur dit d'attendre son retour. A peine avait-il franchi la herse qu'ils la baissèrent, tirèrent leurs armes cachées sous leurs présents, enchaînèrent la garnison, et, sonnant du haut du donjon la conque de corne de bœuf des montagnes, appelèrent le peuple à la liberté.

Pendant ces surprises ou ces assauts des compagnons de Stauffacher, Walther Furst et Guillaume Tell escaladaient le château, réputé imprenable, d'Uri; Melchthal et ses héros s'emparaient de toutes les autres citadelles. Le soir, des bûchers allumés par tous les vainqueurs sur tous ces remparts conquis répercutaient, de cime en cime et de vague en vague, la première lueur de l'indépendance helvétique, que huit siècles ne devaient plus éteindre. Cette date se confondait avec le nom de Tell, qui avait été, sinon le fondateur, du moins l'occasion de la liberté de son pays. Heureux les hommes dont les noms sont de telles dates et nomment leur peuple! La postérité ne leur demande plus leur titre à la gloire, mais elle les confond avec la grandeur, la vertu, l'éternité de leur race, et elle les bénit dans les derniers de leurs descendants!

## XVII

Il en est ainsi de ce pauvre paysan nommé Guillaume Tell. Sa simplicité a une merveilleuse analogie avec le pays simple et pastoral qui célèbre à jamais son nom et son aventure dans ses traditions. Son image, celle de sa femme et de ses fils, se marient agréablement aux paysages grandioses, rustiques et riants de l'Helvétie, cette Arcadie moderne. Toutes les fois que le voyageur les visite; que les cimes indomptées du mont Blanc, du Saint-Gothard, du Rigi, s'élancent à ses yeux dans le firmament, comme le drapeau teint par le ciel de la liberté; que le lac des Quatre-Cantons montre une barque chancelante sur la cime bleue de ses vagues; que la cascade s'écroule en poussière du haut du Splughen, et se brise sur les rocs comme la tyrannie sur des cœurs libres; que les ruines d'une forteresse de l'Autriche assombrissent de leurs pans de murailles un mamelon d'Uri ou de Glaris, et qu'un rayon de soleil serein dore, au penchant d'un village, le velours vert d'une prairie où paissent les troupeaux, au son des clochettes et au ranz des vaches, l'imagination voit, à l'origine et au centre de toutes ces scènes, le chapeau élevé au sommet du sapin, l'archer condamné à viser la pomme sur la tête de son enfant, la pomme qui tombe traversée par la flèche; le père enchaîné au fond de la barque, domptant, la nuit, la tempête et sa propre colère pour sauver son bourreau; puis, quand le bourreau ingrat menace sa femme et ses trois fils d'une mort cruelle,

cédant enfin à la nature, et frappant à mort le meurtrier. La naïveté de cette histoire ressemble à un poëme : c'est une idylle, où une seule goutte de sang brille parmi la rosée sur une feuille d'arbre et sur une touffe d'herbe. La Providence semble ainsi se complaire à donner à chaque peuple libre, pour fondateur de son indépendance, un héros fabuleux ou réel, conforme aux sites, aux mœurs, au caractère de ces peuples : à un peuple rustique et pastoral comme les Suisses, un paysan héroïque ; à un peuple fier et soulevé comme les Américains, un soldat honnête homme ; deux symboles debout au berceau des deux libertés modernes pour personnifier leurs deux natures : ici, Tell, avec sa flèche et sa pomme ; là, Washington, avec son épée et ses lois !

---

## L'HIVER.

Des aiguilles de glace où s'éclairent ces monts
L'année a pour six mois retiré ses rayons ;
Le soleil est noyé dans la mer de nuages
Qui brise jour et nuit contre ces hautes plages,
Et jette au lieu d'écume, à leur cime, à leurs flancs,
La neige que la bise y fouette en flocons blancs.
Le jour n'a qu'un rayon brisé par les tempêtes,
Qui s'étend un moment tout trempé sur ces faîtes,
Et que l'ombre qui court vient soudain balayer,
Comme le vent la feuille au pied du peuplier.
Il semble que de Dieu la dernière colère
Abandonne au chaos ces cimes de la terre :

L'éternel ouragan torture ces sommets,
Les vagues de brouillards n'y reposent jamais;
Un sourd mugissement, qu'une plainte accompagne,
Roule dans l'air, et sort des os de la montagne.
C'est la lutte des vents dans le ciel; c'est le choc
Des nuages jetés contre l'écueil du roc;
C'est l'âpre craquement de la branche flétrie
Qui sous les lourds glaçons se tord, éclate et crie;
Du corbeau qui s'abat l'aigre croassement;
Des autans engouffrés le triste sifflement;
Les bonds irréguliers de la lourde avalanche
Qui tombe, et que le vent roule en poussière blanche;
L'éternel contre-coup des chutes des torrents
Qui sillonnent les rocs sous leurs bonds déchirants,
Et font gonfler le gouffre où la cascade tonne,
D'un souffle souterrain, continu, monotone,
Tout semblable de loin aux frissonnements sourds
De la corde d'un arc qui vibrerait toujours.

Plus de fêtes du ciel sur ces cimes voilées,
D'aurore étincelante ou de nuits étoilées;
Plus de festons de fleurs pendants à mon rocher;
Plus d'oiseaux accourus pour chanter ou nicher :
La corneille égarée y suit ses noires bandes;
Les frimas congelés sont les seules guirlandes
Qui garnissent la roche où nous nous enfonçons;
Le jour ne nous y vient qu'à travers les glaçons;
Mais dans l'air tiède assis, les deux mains sur la braise,
Aux lueurs du foyer qu'entretient le mélèze,
Nous passons sans ennui le temps des mauvais jours :
Ils sont si bien remplis que nous les trouvons courts.
Des entretiens coupés de quelque heure d'étude
Nous font de notre grotte une douce habitude;
Nous nous y recueillons avec la volupté
De l'oiseau dans son nid près de l'antre abrité,
Que sous un ciel de pluie ou sur la plaine blanche

Le vain courroux des vents berce au chaud sur sa branche.
Plus les vents déchaînés hurlent d'horribles cris,
Plus l'avalanche gronde et roule de débris,
Plus la nuit s'épaissit sous un ciel bas et terne,
Plus la neige s'entasse au bas de la caverne,
Plus dans ces sifflements, ces terreurs du dehors,
Nous trouvons d'âpre joie et d'intimes transports,
Plus nous nous concentrons dans la roche qui tremble,
Et nous sentons la main de Dieu qui nous rassemble :
Et si d'un ciel d'hiver quelque rare soleil
Effleure par hasard la fenêtre au réveil,
Échappés du rocher comme un chevreuil du gîte,
Pour jouir du rayon nous nous élançons vite;
Nous crions de plaisir en voyant les cristaux
Formant des murs, des tours, de transparents châteaux,
Des arches de saphir, des grottes où l'aurore
Des verts reflets de l'onde en passant se colore,
Des troncs éblouissants où le givre entassé
Colle autour des rameaux un feuillage glacé,
Et la neige sans borne, et dont chaque parcelle,
En criant sous nos pieds, luit comme une étincelle.
Dans ces déserts mouvants nous creusons au hasard
Des sentiers où la poudre éblouit le regard :
Comme dans l'herbe en fleurs où le chevreau se noie,
Dans ces lits de frissons nous nous roulons de joie;
Nous rions en voyant tous deux nos cheveux blancs,
Poudrés par les frimas, de givre ruisselants;
Nous nous lançons la neige où nos doigts s'engourdissent;
De plaisir, en rentrant, nos pieds transis bondissent :
Car Dieu, qui nous confine en ce rude séjour,
Donne, même en hiver, sa joie à chaque jour.

---

## LA MENDIANTE.

### I

J'étais partie par un beau soleil d'hiver d'une grange bien haut, bien haut, dans les montagnes, et je montais encore, sans savoir où, entre des gorges séparées par des torrents que je traversais sans les voir, parce qu'ils étaient recouverts d'une croûte de glace, et que les avalanches en tombant étaient venues se coucher sur la croûte de glace. On m'avait dit qu'il y avait beaucoup de chalets dispersés du côté de la Savoie, et que le monde y était doux et humain. Je pensais que je pourrais y gagner mon pain à filer de la laine noire ou à tiller du chanvre pendant l'hiver. Je marchais donc pieds nus avec confiance en Dieu, et avec espérance que ma vie de mendiante pourrait s'arrêter là; car j'avais toujours bien honte de manger, comme un chien sans maître, le pain d'autrui sans le gagner.

Il était déjà trois ou quatre heures après-midi : je le connaissais au soleil, que j'entrevoyais par moments à travers des nuages bas, lourds et gris, qui couraient, comme des troupeaux effarouchés, chassés par un grand vent. Les montagnes craquaient comme un pain chaud dont on brise la croûte; les sapins sifflaient, pliaient, cassaient par instants, et roulaient, les racines en l'air, la tête en bas, avec les avalanches de neige et de pierres, dans les profondeurs des ravins, dont je n'osais

pas seulement regarder le fond. Je montais toujours sur le bord des abîmes, me retenant aux branches glacées contre le vent qui m'avait emporté mon chapeau, ma coiffe, mon peigne, qui me faisait fouetter mes cheveux sur le visage tout en sang, et qui semblait vouloir m'arracher ma robe et me jeter, nue comme la main, dans cette mer de neige en écume. Je criais, mais je n'entendais pas ma propre voix, tant la rafale emportait le son à mesure qu'il sortait des lèvres ; c'était si fort, monsieur, qu'elle me faisait retourner les cils dans les yeux.

En même temps ce vent enlevait de tels tourbillons de neige en la laissant retomber ensuite, que le ciel, la terre, l'air, la lumière, la neige, étaient confondus et ne formaient plus qu'un seul élément, moitié transparent, moitié ténébreux, moitié étouffant, moitié respirable, à travers lequel je m'avançais les bras tendus en avant comme quand je vais au grenier ou à la cave sans lumière, à tâtons ! De moments en moments, la nuit était plus sombre ; je n'osais plus faire un pas, de peur des précipices ; je m'assis sur la neige que le vent entassait, de minute en minute, plus haut autour de moi, comme on dit que la marée monte insensiblement sur le sable de la mer pour ensevelir les hommes qui n'ont pas regagné la terre à temps. J'attendais ma dernière heure, en priant tout bas le bon Dieu. Je n'avais pas peur de la mort, monsieur, mais j'avais peur d'être déterrée là le lendemain par les loups, qu'ils ne déchirassent ma robe et qu'ils ne dispersassent mes pauvres membres nus sur les sentiers, aux regards des passants ! Et cependant, au milieu de ma peur, de mes frissons, je me sentais sommeil, et je laissais rouler par moments ma tête sur la neige

comme sur l'oreiller. Le froid de la pluie mêlée à la neige, et qui me tombait sur le front, me réveillait; je me mettais sur mon séant en me disant : « Où es-tu ? »

## II

Hélas! monsieur, je n'étais pas bien loin du secours; mais le vent, la poussière, le bruit étaient si forts et la nuit si épaisse, qu'on ne pouvait ni me voir ni m'entendre. D'ailleurs il y avait déjà longtemps que je ne criais plus. Le vent du midi était tombé, la neige était tiède et fondait sous moi, les nuages ne couraient plus si bas ni si vite; ils laissaient de grands intervalles bleus et noirs dans le ciel, où j'apercevais des étoiles qui paraissaient courir comme si Dieu les eût appelées, de même que j'appelle mes poules à l'heure où je leur jette le grain. La nuit devait être avancée; je crois que c'était bien deux heures du matin. J'avais transi, prié ou rêvé, sans m'en douter, près de la moitié de cette nuit. Ah! quelle nuit! mais ne vous tourmentez pas, monsieur, je vais vous dire la fin de tout.

## III

Je me levai sur mes jambes engourdies; je ne me sentais plus mes pieds, tant ils étaient gelés. Je ne vis rien, il faisait trop sombre ; mais voilà qu'en écoutant comme une âme qui aurait entendu la chute d'un flocon de neige sur ce tapis muet des montagnes, j'entendis tout à coup

et près de moi le mugissement lent et sourd d'une vache, à laquelle répondit le chant d'un coq endormi qui chantait sans doute en rêve, ou bien qui prenait la lueur d'une étoile pour un premier rayon du matin.

Je ne puis pas vous dire ce que je sentis en entendant la vache et le coq, monsieur; je me dis : « L'homme est là! » Il me sembla qu'on me tirait du fond d'une rivière où j'étais noyée et qu'on me mettait dans le palais et dans le lit d'une reine. Je tombai d'émotion à la renverse, puis je me relevai pour me mettre à genoux et remercier Dieu, et j'écoutai de nouveau. Le coq chanta encore comme s'il eût voulu m'appeler, et la génisse fit entendre un second mugissement plus faible du fond de sa crèche. J'avançai au son avec précaution; j'aperçus bientôt une noire tache de sapins sur le flanc en pente d'une colline, et l'ombre d'une maison ou d'une grange sur la blanche toile de neige qui couvrait tout le reste de la terre. En peu de minutes, je me trouvai dans une cour un peu éclairée par les étoiles, où il y avait un puits, un fumier, des chars, des jougs de bœufs, des herses dressées contre le mur, et un escalier de bois de sapin montant de la cour vers la chambre. Je ne voyais aucun feu à la vitre; je n'entendais ni voix, ni souffle, ni sabot dans la maison; je n'osais pas appeler, de peur qu'on ne me prît pour un revenant ou pour une voleuse. Je ne pouvais rester dehors sans mourir de froid et de peur le reste de la nuit. Je fus bien hardie, monsieur : je me doutais qu'il y avait une écurie, puisque j'avais entendu une vache; je tâtai avec mes mains le mur de la maison jusqu'à ce que je trouvai une porte; elle n'était fermée, comme dans la montagne, que d'une cheville de bois retenue par une ficelle, et qu'on faisait entrer dans un autre morceau de bois percé,

comme un bouchon de liége dans le goulot d'une bouteille. Je levai la cheville; je poussai la porte; je la refermai sans bruit derrière moi, et je me trouvai dans une étable où je reconnus au bruit qu'il y avait plusieurs bêtes, et où il faisait aussi chaud que dans la salle de monsieur le curé quand j'allumais son poêle pour qu'il dît en paix son bréviaire.

Les vaches ne se levèrent seulement pas; j'entendis le son de deux ou trois clochettes qu'elles avaient au cou, et qu'elles firent tinter en relevant la tête pour savoir qui est-ce qui entrait si matin dans l'étable.

## IV

L'abri, la chaleur et la bonne odeur de l'étable des vaches couchées sur un plancher de bois bien lavé et bien balayé tous les jours dans ces montagnes, comme dans celles de la Suisse et du mont Jura, me ranimèrent en peu d'instants mieux que n'aurait fait un feu de bois clair comme le nôtre, et me rendirent le sentiment et la pensée. Je m'avançai à tâtons, éclairée seulement par le peu de jour qui tombait de la lune par une lucarne, et par les yeux des vaches inquiètes qui brillaient dans l'obscurité comme des étoiles. J'allai ensuite jusqu'au fond de l'écurie, où il faisait encore plus chaud que vers la porte; je pris une brassée de foin sec dans le râtelier, et je me couchai dessus, toute tremblante et toute trempée de neige fondue, à côté d'une superbe génisse noire, qui se rangea pour me faire place dans sa case, et qui me réchauffait de son souffle en flairant d'effroi l'inconnue qui

venait partager sa litière. Je la flattai tout bas de la voix et de la main; au bout d'un moment elle était déjà apprivoisée avec moi, et elle ruminait aussi paisiblement que si j'avais été la laitière ou la servante de l'étable. Le foin dans lequel je plongeai mes pieds, mes mains, ma tête, comme dans une serviette de chanvre rude sortant du métier du tisserand avant d'avoir été blanchie, l'air tiède, la respiration des vaches, ne tardèrent pas à m'essuyer de l'humidité de la tempête. Mon corps se réchauffa près de la génisse comme auprès d'un bon poêle qu'on entend respirer son souffle de feu. Je me sentis comme dans une crèche que le bon Dieu m'aurait bâtie sur les cimes des montagnes, comme celle où la sainte Vierge s'était réfugiée dans son temps en allant en Égypte. Cette mémoire qui me revint à l'esprit dans ce moment m'enleva toute humiliation de mendier la moitié de sa place à une bête. Je me dis : « Tiens! puisque la servante de Dieu n'a pas eu honte d'une étable, de quoi donc aurais-tu honte, toi? » Et je finis par m'endormir tranquillement aux derniers coups du vent qui faisait battre les volets de l'écurie et du grésil qui tintait contre les vitres.

V

Quand je m'éveillai, il me sembla que j'avais dormi ma pleine nuitée, tant je me sentais fraîche, souple et reposée de tous mes membres. Cependant un faible petit filet de lumière du matin commençait à peine à entrer dans l'écurie, à travers les trous des volets et par les fentes entre le seuil et la porte; j'entrevoyais une belle

étable, dont les murailles étaient blanches comme l'eau de chaux, et dont le plancher était formé de grands troncs de sapins non écorcés, entre lesquels l'herbe et la paille du grenier à foin, bien chargé, passaient et pendaient comme des lustres. On voyait sur des planches de hêtre bien luisantes, contre la muraille, des seaux de sapin aussi jaunes que de l'or, des puits, des beurrières pour battre le beurre, du même bois, et des rangées de vases en terre cuite vernissée, les uns profonds, les autres larges et à grands bords, comme des feuilles étendues à terre, pour laisser s'éteindre et reposer le lait après qu'on l'a tiré, et pour écumer plus aisément la crème avec une écumoire d'érable. Il y avait neuf belles vaches, tant petites que grandes, et de tous les poils, dans leurs cases. Elles étaient blondes, noires, blanches, bariolées, toutes grasses, le poil luisant et la queue aussi bien peignée que si elles sortaient de hautes herbes en fleurs. Même on leur avait laissé leur collier de cuir et leur clochette au cou, parce que le bruit les désennuie l'hiver à la maison, en leur rappelant les prés.

## VI

Tout en regardant les vaches, les vases, la paille, le foin, les seaux, avec admiration, je me sentais dévorée par la faim et par la soif. Il y avait bien de la crème qui reposait dans un grand bassin plat, de terre, tout près de moi; mais je n'osais pas y tremper mes lèvres ou seulement le bout de mes doigts sans en avoir demandé la permission aux maîtres. « C'est bien assez, me

disais-je, de leur avoir emprunté une place auprès de leurs vaches et la chaleur de leurs murs, sans que je leur vole encore la crème de leur laiterie. » Je serais morte, je crois, plutôt que d'y toucher, même d'une convoitise. Je tournais la tête d'un autre côté pour ne pas voir la tentation. Je me disais : « Quand ils seront levés, ils me donneront bien un morceau de pain et de l'eau de leur puits, avant de m'enseigner le chemin d'un village ou d'un autre chalet. » Cependant, monsieur, en pensant tout à coup que je n'avais plus de fichu sur le cou, ni coiffe sur mes cheveux, ni souliers aux pieds, et en regardant ma robe déchirée et souillée de boue, dont les bords ressemblaient à un balai de chemin, j'avais si honte, si honte, si peur, si peur, de l'idée qu'on aurait de moi en me voyant ainsi, que j'étais prête à me sauver sans boire ni manger pour qu'on ne me vît pas.

Mais, au moment où je délibérais avec moi-même et où je me levais déjà de la litière pour fuir, j'entendis des pas de sabots qui descendaient, les uns lourds, les autres légers, l'escalier extérieur de la maison. La porte de l'étable s'ouvrit, et deux femmes y entrèrent en causant ensemble. L'une était une toute petite paysanne d'environ au plus seize ans; l'autre était une belle jeune femme qui paraissait la maîtresse de l'autre, et qui montrait à peu près vingt-trois ou vingt-quatre ans.

En voyant paraître ces deux visages dans la lumière auprès de la porte, au moment même où je venais de prendre la résolution de me sauver, je n'eus que le temps de baisser un peu la tête et de me cacher dans le fond de l'étable, derrière la génisse noire. Je pensais qu'elle était la dernière que les femmes viendraient traire, et que j'au-

rais le temps, avant de me montrer à elles, de m'arranger les cheveux et de cacher mes pieds nus dans la litière en leur parlant. « Claudine, dit la maîtresse d'une voix claire, douce, tu n'as donc pas mis la cheville dans la clavette hier en rentrant de faire la litière aux vaches, qu'elle pendait à la ficelle en dehors, quand nous sommes descendues? — Si fait, notre maîtresse, répondit la jeune fille; mais c'est le grand vent de cette nuit qui aura secoué la porte et fait tomber le loquet. »

Jugez si j'étais à mon aise, si près d'être découverte pour avoir forcé une porte! Je ne soufflai pas.

Elles causèrent encore un moment de choses et d'autres en appropriant la litière et en écrémant le lait. Puis la bergère, approchant un escabeau à trois pieds de la première vache, se mit à la traire dans un seau de bois blanc pendant que la belle jeune ménagère était adossée contre le battant de la porte, les deux mains croisées sur son tablier, causant et riant avec la petite fille.

J'aurais donné la moitié de ma vie pour rentrer sous terre. L'idée me vint de me cacher dans la paille sous la mangeoire; mais je me dis : « Ça fera du bruit, et la fourche de bois te découvrira. » Je suais de peur, monsieur, moi qui avais grelotté la veille. Eh bien! monsieur, tout cela n'était encore rien. Faites attention, je vais vous dire une chose pire que tout ce que je vous ai dit, et qui ne s'est peut-être pas vue depuis que le monde est monde.

Je redoublai d'attention en voyant l'intérêt que cette pauvre fille attachait elle-même à ce qu'elle allait me raconter. Elle reprit :

## VII

Pendant que la bergère trayait la seconde vache, puis la troisième, puis la quatrième, puis la cinquième, en s'approchant toujours plus de l'endroit où j'étais comme une condamnée, sans mouvement, je regardais de temps à autre à la dérobée la figure de la jeune femme, pour voir si sa physionomie promettait de la méchanceté ou de la compassion. Le soleil qui se levait, et dont un rayon, frappant sur la porte, rejaillissait sur sa tête, éclairait de mieux en mieux son charmant visage, un peu languissant. J'ouvrais des yeux aussi larges que les pensées doubles de mon pot de fleurs. Il me semblait, plus je regardais, que j'avais déjà vu quelque part ces beaux traits, ces cheveux châtains, ces épaules souples et détachées, ce cou long et penché, cette bouche souriante, ces yeux couleur de peau de prune, vifs et tendres comme du feu à travers un tamis mouillé. Je me disais : « Pourtant, c'est impossible : tu n'es jamais de ta vie venue dans ce pays perdu, avant cette nuit terrible où l'orage t'y a jetée comme un brin de paille. » Mais j'avais beau me dire ça, mes yeux en savaient plus que mon raisonnement, et me disaient toujours : « Tu l'as vue. Cherche bien dans ta mémoire, ce n'est pas la première fois que cette figure entre dans ton regard ; voyons, ressouviens-toi bien. »

## VIII

« Juste ciel ! que je m'écriai tout à coup tout bas en moi-même en faisant un mouvement en arrière, comme

si on m'avait donné un coup de poing dans la poitrine, et en me sentant un frisson entre les épaules comme s'il m'était tombé une gouttière sur le corps; juste ciel! mes yeux n'avaient que trop raison. Malheureuse! où te cacher? C'est la figure de la jeune fille qui est venue une fois dans ta boutique à Voiron pour se faire faire ses robes de noces avant de se fiancer avec... avec Cyprien! monsieur!... Oui, et même cette robe qu'elle porte encore aujourd'hui, c'est moi qui l'ai faite... je la reconnais, quoique usée... Miséricorde! où la colère du Seigneur m'a-t-elle jetée? O mon bon ange! couvrez-moi de vos ailes, rendez-moi invisible, et dérobez ma misère et mon humiliation à celle qui jouit justement de la richesse, de la bonne renommée et du bonheur que j'ai eus sous la main, et que j'ai perdus en trahissant Cyprien!... »

## IX

Je dis tout cela et mille autres choses, monsieur, plus vite que les paroles n'auraient pu le dire sur mes lèvres. C'était un assaut de pensées qui se renversaient les unes les autres dans ma tête, et qui me donnaient le vertige comme au bord du grand abîme en montant ici. Je rougissais, je pâlissais, je me mordais les lèvres, je me pinçais les bras pour me faire souvenir de ne pas crier. J'étais pétrifiée comme la statue de sel de ma Bible, ou plutôt je ne savais ce que j'étais; mon cœur battait et ne battait plus; j'étais une morte debout, quoi!

— Ah! pauvre Geneviève! quelle situation affreuse, en

effet! lui dis-je en passant le revers de ma main sur mes yeux.

## X

— Affreuse situation, en effet, monsieur, reprit-elle. Figurez-vous bien ça. Me voilà, moi, Geneviève, jeune encore, assez jolie, disait-on, bonne et honnête ouvrière, passant pour une tailleuse achevée et pour une marchande à son aise, recevant cette jeune fille chez moi à la ville, lui vendant comme à une enfant tout ce qu'elle veut, la déshabillant, l'habillant dans ma chambre, lui passant ses boucles d'oreilles et ses colliers, la faisant plus belle qu'une reine pour qu'elle aille épouser mon propre fiancé, et me faire oublier de lui en lui plaisant davantage. Voilà cette fille qui rit, qui jase, qui est fière d'être entrée seulement chez moi, d'avoir été habillée et parée par moi, qui me croit une fille riche et rangée, quasi une dame!... qui épouse mon amour de jeunesse, mon fiancé, veux-je dire; qui est fière, et riche, et heureuse avec lui dans sa maison, devenue la sienne, dans cette maison où j'ai fait le festin des fiançailles; car à présent je reconnais bien les vaches que Cyprien m'avait nommées dans le pré!... Et puis, me voilà, à présent, une vile mendiante, déshonorée, sortant des prisons, courant les chemins, ayant vendu mes effets, sans toit et sans pain, sans robe, sans coiffe et sans sabots seulement, trouvée par cette même jeune fille, aujourd'hui sa femme à lui!... où? dans la litière des vaches de l'écurie de son mari!... Oh! c'est trop fort! Jamais, non, jamais la disgrâce humaine n'a été jusque-là!...

Voilà donc ce que je me disais, monsieur, et j'aurais voulu que la puissance de Dieu me transformât en un de ces animaux méprisés qui broutent la terre, qui mangent dans la crèche et qui labourent la friche sous l'aiguillon du bouvier, plutôt que de paraître dans la place et dans le costume où j'étais, devant les regards de celle qui avait été ma rivale.

## XI

Mais le temps courait, hélas! et la muraille du fond, contre laquelle j'étais appuyée, ne reculait pas. Pendant que je restais ainsi anéantie et indécise dans ces pensées, la bergère, prenant son escabeau de la main gauche et son seau de lait de la main droite, passait lentement d'une vache à l'autre, et approchait de l'avant-dernière. Je dis lentement, monsieur; ce n'est pas que cela me parût lent, à moi, car il me semblait toujours qu'elle allait comme le vent, et j'espérais toujours qu'il y avait encore et encore des vaches entre celle qu'elle venait de traire et la génisse noire, pour me donner le temps de penser et de me décider! « Peut-être aussi, me disais-je, que la maîtresse s'en ira, ou qu'elle oubliera de traire la génisse noire, ou qu'elle n'a pas fait le veau, et qu'elle n'a pas de lait. » Enfin, monsieur, on se raccroche à tout dans de pareils moments!

## XII

Mais toutes les branches cassent les unes après les autres quand le bois est mûr, disent les bûcherons. Au mo-

ment où la huitième vache donnait le pis, et où la bergère prenait son escabeau pour tourner le pilier de sapin de la loge de la génisse noire, elle m'aperçut encore immobile et hésitante, poussa un cri, laissa tomber le seau rempli de lait, qui coula à terre, et se sauva vers sa maîtresse en disant : « Une fille mendiante là! » montrant d'un geste effrayé le fond de l'étable à sa maîtresse, et se sauvant jusque dans la cour pour appeler les gens de la maison.

Je profitai instinctivement du moment où la petite fille épouvantée s'était précipitée hors de l'étable pour sortir de ma cachette, la tête basse et les mains jointes, bien doucement, bien lentement, et pour m'avancer vers la jeune femme qui était restée contre la porte. Elle fit un cri d'attendrissement et un geste de pitié en voyant ma nudité, et mon attitude humble, et mes vêtements. Je tombai à genoux devant elle, le visage quasi à ses pieds, espérant au moins qu'elle ne me reconnaîtrait pas.

« Pardonnez-moi ma faute, lui dis-je ; si j'ai osé entrer dans votre étable sans permission, c'est que la tempête et le froid m'y ont jetée malgré moi ; mais je vais m'en aller, et vous voyez que je n'ai rien pris que le chaud, » ajoutai-je en lui montrant mes mains et mes poches vides.

En disant cela, je me relevais toujours la tête basse, et je fis un mouvement comme quelqu'un qui se sauve pour passer entre elle et la porte, et pour échapper, en fuyant de cette maison, aux regards des autres habitants.

Mais cette femme, qui était humaine, me dit avec douceur et en se mettant devant moi pour m'empêcher de sortir : « Non, pauvre fille, vous ne vous en irez pas dans

cet état; il ne sera pas dit que vous serez sortie de notre maison sans avoir goûté le pain et sans avoir pris un air de feu. Le bon Dieu ferait fondre notre sel et maigrir nos vaches. Venez là-haut, vous mangerez la soupe avec nous. »

Tout en parlant ainsi, elle regardait attentivement mon visage, que je ne pouvais ni baisser ni détourner assez devant la lumière pour lui dérober ma figure. Tout à coup elle poussa un cri comme j'avais fait, et elle me dit : « Est-ce bien possible?... Mam'selle Geneviève ici... dans cette misère, demandant son pain!... »

Je vis que tout était perdu, et, n'ayant plus d'espoir que dans sa compassion pour me laisser échapper : « Oui, Catherine, lui dis-je à demi-voix, c'est moi, c'est la tailleuse de Voiron, qui vous a cousu de ses doigts cette robe, qui vous a faite belle pour vos fiançailles quand elle était elle-même riche et honorée de tous dans son état! La misère est tombée sur moi. » Et prenant le bas de sa robe dans mes deux mains : « Au nom de cette robe de noces que je vous ai faite dans le temps, lui dis-je, laissez-moi sortir sans boire ni manger; que Cyprien, votre mari, ne voie pas ma honte et ma pauvreté! »

## XIII

Catherine portait la main à ses yeux, comme si mes paroles lui eussent été au cœur, tant elle paraissait pitoyable pour le pauvre monde, quand un grand bruit de gens qui descendaient l'escalier de bois se fit entendre à

la voix de la bergère qui criait toujours. Cyprien, sa vieille mère boiteuse, le père et la gardeuse de vaches, entrèrent à la fois dans l'étable. Je restai comme frappée du tonnerre, à genoux, la tête inclinée et tenant encore des deux mains le bas de la robe de la femme de Cyprien. Un grand rayon de soleil du matin donnait malheureusement en plein sur ma tête, comme si le bon Dieu eût voulu me faire rougir jusque devant le feu du ciel.

« C'est Geneviève, la marchande tailleuse de Voiron, dit la jeune femme à ceux qui entraient. Auriez-vous jamais cru voir une demoiselle si riche et si estimée comme vous la voyez là? ajouta-t-elle en leur montrant du geste ma robe en pièces, mes épaules découvertes, mes cheveux remplis d'herbe sèche et mes pieds nus. Ce que c'est que de nous! »

A ce nom de Geneviève, tous les visages prirent une expression sévère et rude; personne ne dit rien ni ne fit un mouvement, excepté Cyprien, qui se retourna comme si on l'avait tiré par son habit, et qui se mit le visage contre le mur, les deux mains sur ses joues, pour cacher la douleur qu'il ressentait en me voyant ainsi.

« Ah! s'écria Cyprien en laissant tomber ses bras de son visage, et en se retournant les yeux tout rouges et tout mouillés, ne lui faites pas de reproches. Elle m'a trahi, c'est vrai, ajouta-t-il en sanglotant; mais je suis si heureux avec la Catherine que voilà, et elle est si malheureuse, qu'il ne faut pas l'injurier.

— Oh! oui, monsieur Cyprien, dis-je en me retournant,

toujours à genoux, du côté de sa voix, mais sans oser lever les yeux; oh! oui, j'ai été bien traîtresse vis-à-vis de vous : vous devriez bien m'en vouloir, mais vous êtes toujours bon, je vois bien; et, puisque vous êtes bien heureux avec cette autre femme qui est bien meilleure et plus belle que moi, pardonnez-moi le passé et laissez-moi aller chercher mon pain ailleurs. Je ne savais pas être chez vous, allez! Je serais plutôt entrée dans la porte du purgatoire! Mais la nuit et le bon Dieu m'ont jetée dans la seule grange où je ne voulais jamais aller!

— Geneviève! s'écria une voix qui me tinta dans les oreilles comme si ç'avait été celle de mon baptême ou de ma première communion; Geneviève! Quoi! cette fille nue et mendiante qui grelotte à vos genoux, c'est Geneviève?... Ah! vous devriez être aux siens! »

En disant cela, elle fendit précipitamment le groupe des trois femmes, du vieillard et de Cyprien, pour me prendre dans ses bras. « Ah bien! je n'en rougis pas d'elle, moi! » qu'elle ajouta.

Je levai la tête, j'ouvris les yeux à cette voix et à ce mouvement, et à travers mes larmes, qui m'aveuglaient presque, je reconnus, qui?... Vous ne le diriez pas en cent mille!

La mère Bélan, de Voiron! celle que j'avais retirée de prison en y entrant à sa place!

La mère Bélan me releva et m'embrassa au moins vingt fois devan tout le monde étonné, comme si j'avais été

quelque chose. Je lui fis signe de se taire et de me laisser passer pour ce que je n'étais pas.

« Eh bien! c'est trop fort! qu'elle s'écria en frappant du pied sur le plancher des vaches et en mettant ses deux mains sur ses hanches pour regarder la mère et le père, qui faisaient avec les lèvres des airs de dégoût. Non, c'est plus fort que moi! j'aime mieux manquer à ma parole pour sauver une bonne fille que de la tenir pour laisser condamner et avilir un innocent! Je dirai tout, une fois dans ma vie, qu'elle fit comme en s'impatientant. Eh bien! vous autres, leur dit-elle, savez-vous qui vous injuriez, qui vous méprisez? »

Ils se turent.

« Non!... Eh bien! je vais vous le dire, et ça vous apprendra à ne pas parler sans savoir. »

Alors, malgré tout ce que je pus faire, elle leur raconta tout! tout, monsieur! Mon attachement surnaturel pour Josette, ma promesse de lui tenir lieu de mère, mon chagrin d'avoir été obligée de renoncer à Cyprien pour ne pas la quitter, l'accusation contre la femme Bélan, la faute prise sur moi, ma générosité (elle appela cela ainsi, monsieur) de venir la délivrer de prison et de m'y faire recevoir à sa place, et me laissant croire fautive de ce qui n'était pas.

« Et voyez, ajouta-t-elle encore en me faisant taire forcément quand je voulais l'arrêter ou la contredire, voyez! la voilà encore qui voudrait être avilie et méprisée devant vous, et qui souffre la misère, la honte, la faim et le

froid, plutôt que de réclamer ce qui lui revient : sa réputation et sa vertu !...

« Ce que j'ai dit est dit, » ajouta-t-elle en finissant, puis elle m'embrassa encore en pleurant, et elle me dit : « Mam'selle Geneviève, pardonnez-moi ici-bas ; je suis sûre que votre pauvre sœur défunte me pardonne dans le paradis. Si ces gens-là ne veulent pas vous rendre justice, venez chez moi, je vous prendrai pour ma fille, et je me glorifierai devant tout Voiron de partager mon lit et mon pain avec la plus honnête et la plus pure fille du pays ! »

## XIV

Personne ne disait rien, et tout le monde pleurait, monsieur ; Cyprien se mit à genoux avec sa femme à ma place. « Pardonnez-nous, me dit-il, de vous avoir méconnue, mam'selle Geneviève. C'est vous qui l'avez voulu. Quelque chose me disait bien toujours là qu'il devait y avoir un mystère là-dessous, et qu'en me disant adieu sur le pont vous n'aviez pas l'intention de vous moquer de mon amitié et de me trahir. Mais que voulez-vous ? il faut pardonner à mon père et à ma mère d'avoir été trompés. Quand il y a des brouillards sur la plaine, ça devient des nuages sur la montagne. Nous n'y avons pas vu clair avant le jour d'aujourd'hui. Mais v'là ma femme qui vous aimera bien, et ma mère et mon père qui vous traiteront comme une fille retrouvée. »

Et c'est ainsi que je devins servante, et servante de bon

cœur, dans la maison où j'avais dû être maîtresse; mais sans rancune, monsieur, en me souvenant avec plaisir que j'avais aimé Cyprien, et en aimant encore mieux sa femme à cause de lui.

---

## DIEU.

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore!
Il est, tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge :
Le jour est son regard, le monde est son image.
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.
Sans borne comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits :
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire;
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire!
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi.
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré;
Intelligence, force, amour, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais il peut donner sans cesse;
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux!

Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance;
Tendant par la nature à l'être qui les fit,
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit!
Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon;
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espère,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre!
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué,
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué,
Ce Dieu défiguré par la main des faux prêtres,
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres:
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon;
La terre voit son œuvre, et le ciel sait son nom!

Heureux qui le connaît! plus heureux qui l'adore!
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle, comme l'encens, son âme en sa présence!
Mais, pour monter à lui, notre esprit abattu
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu;
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme:
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.
Ah! que ne suis-je né dans l'âge où les humains,
Jeunes, à peine encore échappés de ses mains,
Près de Dieu par le temps, plus près par l'innocence,
Conversaient avec lui, marchaient en sa présence!
Que n'ai-je vu le monde à son premier soleil!
Que n'ai-je entendu l'homme à son premier réveil!
Tout lui parlait de toi, tu lui parlais toi-même;
L'univers respirait ta majesté suprême;
La nature, sortant des mains du créateur,

Étalait en tout sens le nom de son auteur :
Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges,
En traits plus éclatants brillait sur tes ouvrages ;
L'homme dans le passé ne remontait qu'à toi ;
Il invoquait son père, et tu disais : « C'est moi. »

Longtemps comme un enfant ta voix daigna l'instruire,
Et par la main longtemps tu voulus le conduire.
Que de fois dans ta gloire à lui tu t'es montré,
Aux vallons de Sannar, aux chênes de Membré,
Dans le buisson d'Oreb, ou sur l'auguste cime
Où Moïse aux Hébreux dictait sa loi sublime!
Ces enfants de Jacob, premiers-nés des humains,
Reçurent quarante ans la manne de tes mains :
Tu frappais leur esprit par tes vivants oracles;
Tu parlais à leurs yeux par la voix des miracles;
Et lorsqu'ils t'oubliaient, tes anges descendus
Rappelaient ta mémoire à leurs cœurs éperdus.
Mais enfin, comme un fleuve éloigné de sa source,
Ce souvenir si pur s'altéra dans sa course;
De cet astre vieilli la sombre nuit des temps
Éclipsa par degrés les rayons éclatants.
Tu cessas de parler : l'oubli, la main des âges,
Usèrent ce grand nom empreint dans tes ouvrages;
Les siècles en passant firent pâlir la foi;
L'homme plaça le doute entre le monde et toi.

Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour la gloire ;
Il a perdu ton nom, ta trace et ta mémoire;
Et pour les retrouver il nous faut, dans son cours,
Remonter flots à flots le long fleuve des jours.
Nature, firmament! l'œil en vain vous contemple :
Hélas ! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple ;
Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux,
De leurs mille soleils le cours mystérieux;
Il ne reconnaît plus la main qui les dirige :

Un prodige éternel cesse d'être un prodige !
Comme ils brillaient hier, ils brilleront demain !
Qui sait où commença leur glorieux chemin?
Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,
Une première fois s'est levé sur le monde?
Nos pères n'ont point vu briller son premier tour,
Et les jours éternels n'ont point de premier jour.
Sur le monde moral en vain ta providence
Dans ces grands changements révèle ta présence.
C'est en vain qu'en tes jeux l'empire des humains
Passe d'un sceptre à l'autre, errant de mains en mains;
Nos yeux, accoutumés à sa vicissitude,
Se sont fait de la gloire une froide habitude :
Les siècles ont tant vu de ces grands coups du sort!
Le spectacle est usé, l'homme engourdi s'endort.

Réveille-nous, grand Dieu ! parle et change le monde;
Fais entendre au néant ta parole féconde :
Il est temps! lève-toi! sors de ce long repos;
Tire un autre univers de cet autre chaos.
A nos yeux assoupis il faut d'autres spectacles,
A nos esprits flottants il faut d'autres miracles.
Change l'ordre des cieux, qui ne nous parle plus!
Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus;
Détruis ce vieux palais, indigne de ta gloire;
Viens! montre-toi toi-même, et force-nous de croire!
Mais peut-être, avant l'heure où dans les cieux déserts
Le soleil cessera d'éclairer l'univers,
De ce soleil moral la lumière éclipsée
Cessera par degrés d'éclairer la pensée,
Et le jour qui verra ce grand flambeau détruit
Plongera l'univers dans l'éternelle nuit!
Alors tu briseras ton inutile ouvrage.
Ses débris foudroyés rediront d'âge en âge :
« Seul je suis! hors de moi rien ne peut subsister!
L'homme cessa de croire, il cessa d'exister. »

## ADIEU AU LECTEUR.

Maintenant il ne me reste qu'à remercier toutes les âmes tendres et pieuses de mon temps, tous mes frères en poésie, qui ont accueilli avec tant de fraternité et d'indulgence les faibles notes que j'ai chantées jusqu'ici pour eux.

Je ne sais pas ce que la Providence me réserve de sort et de jours. Je suis dans le tourbillon, au plus fort du courant du fleuve, dans la poussière des vagues soulevées par le vent, à ce milieu de la traversée où l'on ne voit plus le bord de la vie d'où l'on est parti, où l'on ne voit pas encore le rivage où l'on doit aborder, si on aborde; tout est dans la main de celui qui dirige les atomes comme les globes dans leur rotation, et qui a compté d'avance les palpitations du cœur du moucheron et de l'homme comme les circonvolutions des soleils. Tout est bien et tout est béni de ce qu'il aura voulu. Mais si, après les sueurs, les labeurs, les agitations et les lassitudes de la journée humaine, la volonté de Dieu me destinait un long soir d'inaction, de repos, de sérénité avant la nuit, je sens que je redeviendrais volontiers à la fin de mes jours ce que je fus au commencement : un poëte, un adorateur, un chantre de sa création. Seulement, au lieu de chanter pour moi-même ou pour les hommes, je chanterais pour lui; mes hymnes ne contiendraient que le nom éternel et infini, et mes vers, au lieu d'être des retours sur moi-même, des plaintes ou des délires personnels, seraient

une note sacrée de ce cantique incessant et universel que toute créature doit chanter du cœur ou de la voix, en naissant, en vivant, en passant, en mourant, devant son Créateur.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 108140846